

COMÉDIES  
D'ARISTOPHANE

TRADUITES DU GREC

PAR M. ARTAUD

INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

QUATRIÈME ÉDITION

Revue et corrigée sur les dernières Editions grecques

TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES

Imprimeurs de l'Institut de France

RUE JACOB, 56

1855



BIBLIOTECA  
J. AL. CANTAGOS

LIBRARY  
OF THE  
INSTITUTE OF FRANCE

COMÉDIES

D'ARISTOPHANE

~~Jan. A. 531~~

Nov. 10774.

COMÉDIES

# D'ARISTOPHANE

TRADUITES DU GREC

PAR M. ARTAUD

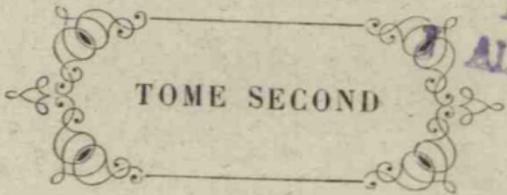
INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE



QUATRIÈME ÉDITION

Revue et corrigée sur les dernières Editions grecques

15098.



BIBLIOTECA AL CANTACUZENI



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES

Imprimeurs de l'Institut de France

RUE JACOB, 56

1855

194

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITĂȚII  
BUCUREȘTI

COTA

10774

RC 62/05



B. C. U. Bucuresti



C15098

LES OISEAUX,

COMÉDIE.

# NOTICE SUR LA COMÉDIE

## DES OISEAUX.

Deux citoyens, Pisthétéros et Evelopide, dégoûtés de la vie qu'on mène à Athènes, se décident à aller vivre parmi les oiseaux. Ils s'adressent d'abord à la Huppe, jadis Térée, et lui conseillent de bâtir une ville. La Huppe convoque les oiseaux pour leur faire part de cette proposition. A la vue des deux étrangers, les oiseaux se croient trahis, et se disposent à fondre sur eux ; mais la Huppe les arrête ; on entre en pourparler, et Pisthétéros leur expose son plan. Il rappelle que l'empire du monde leur avait jadis appartenu ; il les exhorte à le reprendre sur Jupiter, et à bâtir une ville dans les airs. Son projet est adopté. Les deux Athéniens sont naturalisés ; il leur pousse même des ailes, et les voilà métamorphosés en oiseaux. Sur-le-champ on se met à bâtir *Néphélococcygie*, ou la ville des Nuées et des Coucous. A peine offre-t-on le sacrifice de consécration, qu'une foule d'aventuriers accourent, dans l'espoir de trouver quelque chose à gagner : un pauvre diable de poète, qui versifie en l'honneur de la ville nouvelle, pour attraper un morceau de pain ou un habit ; un devin avec ses oracles ; Méton le géomètre, qui vient arpenter le terrain ; un inspecteur des provinces, un crieur de décrets.

Mais on apprend qu'un dieu a paru dans les airs ; les sentinelles, disposées pour garder les passages, arrêtent Iris, la messagère céleste ; elle répond qu'elle est envoyée par Jupiter vers les hommes, pour leur enjoindre de sacrifier aux dieux de l'Olympe. Pisthétéros lui fait connaître qu'il n'y a plus d'autres divinités que les oiseaux, et que le passage à travers la ville nouvelle est interdit aux anciens dieux.

Les hommes envoient une couronne d'or au fondateur de *Néphélococcygie* ; ils accourent pour y obtenir droit de bourgeoisie, et se faire donner des ailes. On voit paraître successivement un jeune homme qui attend avec impatience la mort de son père ; puis

Cinésas , poète dithyrambique , habitué à se perdre dans les nuées : un sycophante vient aussi demander des ailes , afin de poursuivre plus rapidement ses délations. Enfin Prométhée accourt furtivement annoncer la famine à laquelle les dieux sont réduits , par suite du blocus établi par les oiseaux , qui interceptent les offrandes. Neptune , Hercule , et un autre dieu barbare , arrivent en qualité d'ambassadeurs , pour traiter de la paix. Pisthétéros impose pour condition que Jupiter rendra le sceptre aux oiseaux , et qu'on lui donnera à lui-même la Souveraineté en mariage. Hercule se laisse bientôt gagner par la gourmandise ; ses deux collègues souscrivent à leur tour au traité , et la pièce se termine par le mariage de Pisthétéros avec la Souveraineté.

Cette comédie est une des plus fantastiques d'Aristophane , et l'intention en paraît d'abord assez difficile à saisir. Elle fut jouée la seconde année de la quatre-vingt-onzième olympiade , 415 ans avant notre ère , la dix-huitième année de la guerre du Péloponnèse et la première de la guerre de Sicile , vers le temps où Alcibiade , qui commandait l'expédition , fut rappelé pour venir répondre à Athènes sur l'accusation de sacrilège. On sait qu'il ne jugea pas à propos de paraître devant les juges , et qu'il se retira à Sparte , où il exhorta les Lacédémoniens à fortifier Décélie , ville de l'Attique , dont ils firent une place d'armes , et qui devint une position redoutable aux Athéniens. Le père Brunoy a bâti sur ce fait toute l'explication allégorique de la pièce des *Oiseaux*. Mais , dans tout le cours de l'ouvrage , rien n'indique la moindre allusion à Décélie , dont la prise est d'ailleurs postérieure de deux ans à la représentation des *Oiseaux*. A l'exception d'un mot sur la galère Salaminienne , sur laquelle on ramenait à Athènes les généraux déposés , et qui pourrait s'appliquer à l'aventure d'Alcibiade , il n'y est pas même fait mention de la guerre de Sicile , quoiqu'elle fût déjà commencée. Aristophane était contraire à cette guerre , de même que Nicias , bien que celui-ci eût été promu au commandement de l'expédition. Mais il paraît que le poète crut devoir éviter de blesser le peuple , au sujet d'une affaire sur laquelle il n'entendait pas raison

Lorsque Aristophane prend la peine de faire des allusions , elles sont ordinairement assez claires et assez directes. Si donc on veut soulever le voile de cette allégorie , et se rendre compte du but de la pièce , il ne faut pas en aller chercher si loin l'explication. Il me semble qu'à une lecture attentive on y verra une sorte d'utopie comique , une république imaginaire comme celle de Platon , réalisée d'une ma-

nière bouffonne<sup>1</sup>. Tout ce qui précède la fondation de la ville n'est que le préambule de l'action. Sans le lien de cette idée générale, la pièce n'offrirait qu'une suite de scènes inintelligibles. Mais de ce point de vue, c'est un cadre ingénieux, où l'esprit satirique du poète se joue à l'aise, et passe en revue tous les ridicules. Il met la morale de la ville des oiseaux en contraste avec les mœurs d'Athènes. Un fils, qui souhaite la mort de son père, reçoit de l'exemple des cigognes une leçon de piété filiale. L'auteur attaque tour à tour le pédantisme des savants et des philosophes, l'ignorance et l'avidité des devins et des sacrificateurs, les prétentions des poètes, la cupidité des magistrats, les turpitudes des délateurs, enfin les charlatans de toute espèce.

D'un autre côté, ce qu'il y avait de fantastique dans la composition, et l'étrangeté même du spectacle, entraînait sans doute aussi pour quelque chose dans l'agrément de la représentation. Nous avons déjà vu que l'emploi des machines était assez fréquent sur le théâtre antique; et Aristophane, pour égayer son parterre, pouvait bien mettre en scène un chœur d'Oiseaux, qui n'offrait rien de plus extraordinaire qu'un chœur de Guêpes, de Grenouilles ou de Nuées.

Enfin un des traits caractéristiques de cette pièce, c'est la hardiesse avec laquelle les dieux y sont tournés en ridicule. Nous avons déjà vu les Nuées détrôner Jupiter, et prétendre qu'il n'y a pas d'autres dieux que les Nuées. Ici, ce sont les Oiseaux qui réclament à leur tour l'empire du monde, et qui se font céder le sceptre par Jupiter. Prométhée raconte que, depuis la fondation de Néphélococcygie, les offrandes sont interceptées, et la fumée des victimes n'arrive plus jusqu'aux dieux; aussi meurent-ils de faim. Hercule, qu'on raille sur sa bâtardise et sur sa gloutonnerie, vend tous les droits des dieux à la Souveraineté, pour la promesse d'un bon diner. En somme, toute cette pièce est une satire aussi ingénieuse que hardie de la légèreté et de la crédulité des Athéniens; le poète y censure les rêves et les chimères dont se berçait leur vie oisive. Les deux principaux personnages, Évelpide et Pisthétéros, ou, pour leur donner leur vrai nom, *Bon-Espoir* et *Fidèle-Ami*, représentent deux caractères réels des Athéniens de son temps: l'un, habile et rusé faiseur de projets, dont

<sup>1</sup> L'hypothèse qu'Aristophane a voulu parodier le *Gouvernement* de Platon est inadmissible, car Platon n'avait que quinze ans à l'époque de la représentation des *Oiseaux*; mais, avant lui, Protagoras avait fait un *Gouvernement idéal* (περὶ Πολιτείας, *Diogène Laërce*, l. IX, c. 8, n. 6).

la tête inquiète et toujours en travail sait rendre l'absurde vraisemblable; l'autre, bon homme honnête et crédule, qui, avec son humeur confiante, exécute les témérités des autres.

*Les Oiseaux* d'Aristophane obtinrent le second prix; *les Comastes*, (*les Buveurs*) d'Amipsias, le premier; et *le Monotropos (le Morose)* de Phrynichos, le troisième.

---

# LES OISEAUX.

## PERSONNAGES.

ÉVELPIDE <sup>1</sup> .		MÉTON, géomètre.
PISTHÉTÉROS.		UN INSPECTEUR.
XANTHIAS,	} esclaves, personnages muets.	UN CRIEUR PUBLIC.
MANODORE ou MANÈS,		MESSAGERS.
LE ROITELET, esclave de I.A.		IRIS.
HUPPE.		UN PARRICIDE.
LA HUPPE.		CINÉSIAS, poète dithyrambique.
LE PHÉNICOPTÈRE.		UN SYCOPHANTE.
CHOEUR D'OISEAUX.		PROMÉTHÉE.
UN HÉRAUT.		NEPTUNE.
LE ROSSIGNOL.		UN TRIBALLE.
UN SACRIFICATEUR.		HERCULE.
UN POÈTE		UN SERVITEUR DE PISTHÉTÉ-
UN DEVIN.		ROS.

La scène représente un endroit sauvage, rocailleux et hérissé de buissons. Dans le fond, on voit une forêt; et sur le côté, un rocher, demeure de la Huppe.

ÉVELPIDE (*au geai qui lui sert de guide*). Est-ce tout droit qu'il faut aller, du côté où l'on voit cet arbre?

PISTHÉTÉROS (*tenant une corneille*). La peste te crève! Voici cette corneille qui croasse pour revenir sur nos pas.

ÉVELPIDE. A quoi bon, mon pauvre garçon, errer ainsi au hasard? Nous nous tuons à chercher en vain notre route de côté et d'autre.

PISTHÉTÉROS. Faut-il que j'aie eu la sottise de suivre cette corneille, qui m'a fait parcourir plus de mille stades<sup>2</sup> de chemin?

<sup>1</sup> Les deux noms d'Évelpide et de Pisthétéros signifient BON-ESPOIR et FIDÈLE-AMI. Voy., sur leurs caractères, la fin de la notice.

<sup>2</sup> Le stade équivaut à cent quatre-vingt-cinq mètres, mille stades va-

ÉVELPIDE. Et moi , le malheur de suivre ce geai <sup>1</sup> maudit, qui m'a rongé les ongles des doigts?

PISTHÉTÉROS. Je ne sais vraiment plus en quel lieu de la terre nous sommes.

ÉVELPIDE. Pourrais-tu d'ici trouver ta patrie?

PISTHÉTÉROS. Non, en vérité; Exécestides <sup>2</sup> même ne saurait trouver la sienne.

ÉVELPIDE. Hélas!

PISTHÉTÉROS. Toi, mon brave, prends ce chemin.

ÉVELPIDE. Oh! comme il nous a trompés, l'oiseleur du marché à la volaille, ce fou de Philocrate! Il disait que ces deux oiseaux, mieux que tous les autres, nous indiqueraient la demeure de Térée, la Huppe, qui fut changé en oiseau; et il nous a vendu ce geai, fils de Tharrélide <sup>3</sup>, une obole, et la corneille trois; mais ils ne savent l'un et l'autre que mordre. — Eh bien, qu'as-tu maintenant à ouvrir ainsi le bec? Vas-tu nous conduire encore à travers les rochers? Il n'y a point de route ici.

PISTHÉTÉROS. Ni, par ma foi, de sentier non plus.

ÉVELPIDE. Ta corneille ne dit-elle rien de notre route?

PISTHÉTÉROS. Non; elle croasse maintenant comme elle faisait tout à l'heure.

ÉVELPIDE. Que dit-elle donc de la route?

PISTHÉTÉROS. Que veux-tu qu'elle dise, sinon qu'à la fin elle me mangera les doigts?

ÉVELPIDE. N'est-il pas étrange qu'avec tout notre désir d'aller aux corbeaux <sup>4</sup>, et toutes les dispositions que nous prenons pour y parvenir, nous ne puissions en trouver le

lent cent quatre-vingt-cinq kilomètres, ou dix-huit myriamètres et demi, ce qui fait environ quarante-six lieues.

<sup>1</sup> Le *κολοτός* est une espèce de corneille, ou le choucas, plutôt que le geai.

<sup>2</sup> Étranger qui se faisait passer pour Athénien. Plus bas, Aristophane en fait un esclave, v. 762 et 1525.

<sup>3</sup> Marchand d'oiseaux, selon quelques commentateurs. Un des Scholastes dit que c'était un petit homme, qui ressemblait à un choucas.

<sup>4</sup> On a déjà vu que c'est une imprécation dont l'équivalent serait, en français, « aller au diable. » Ici c'est pour « aller au pays des oiseaux. »

chemin ? Car enfin , vous qui m'écoutez , vous saurez que notre maladie est tout à fait le contraire de celle de Saccas<sup>1</sup>. Il n'est pas citoyen , et il veut l'être à toute force ; et nous , citoyens reconnus , nous d'une tribu et d'une naissance illustres , sans que l'on nous chasse , nous prenons notre vol loin de notre patrie<sup>2</sup> : ce n'est point par haine pour cette célèbre cité , ce n'est pas qu'elle ne soit grande , heureusement douée , et ouverte à tous ceux qui veulent s'y ruiner<sup>3</sup>. En effet , les cigales ne chantent qu'un mois ou deux sur les figuiers , tandis que les Athéniens chantent toute leur vie , perchés sur les procès. C'est là ce qui nous fait entreprendre ce voyage : pourvus d'une corbeille , d'une cruche , et de branches de myrte<sup>4</sup> , nous allons cherchant partout un lieu bien tranquille , où nous puissions nous établir et passer en paix nos jours. Nous allons de ce pas vers Térée , la Huppe , pour lui demander si , dans les contrées qu'il a parcourues dans son vol , il a jamais vu une ville comme cellè que nous cherchons.

PISTHÉTÉROS. Holà , hé !

ÉVELPIDE. Qu'y a-t-il ?

PISTHÉTÉROS. Depuis longtemps la corneille me fait signe qu'il y a quelque chose en haut.

ÉVELPIDE. Ce geai regarde aussi en l'air , le bec béant , comme pour me montrer quelque chose ; il faut qu'il y ait des oiseaux ici. Nous le saurons tout de suite en faisant du bruit.

PISTHÉTÉROS. Sais-tu ce qu'il faut faire ? frappe avec la jambe contre cette roche.

<sup>1</sup> Saccas , nom d'une peuplade de la Thrace. Le Scholiaste dit qu'il s'agit ici d'Acestor , poète tragique , nommé dans *les Guêpes* , v. 1221 , et fils de Tisamène , et raillé par les comiques Callias et Cratinus. C'était aussi un nom d'esclave.

<sup>2</sup> Il ajoute : ἀμφοῖν ποδοῖν , « des deux pieds , » c'est-à-dire à toutes jambes.

<sup>3</sup> Allusion à l'esprit chicaneur des Athéniens , et aux procès nombreux suscités par les délateurs.

<sup>4</sup> Pour offrir des sacrifices , à l'inauguration de la ville nouvelle. On ne fondait pas une colonie sans offrir un sacrifice.

ÉVELPIDE. Et toi, avec la tête, pour que le bruit soit double.

PISTHÉTÉROS. Eh bien, frappe avec une pierre.

ÉVELPIDE. A la bonne heure, si tu le veux. Esclave! esclave!

PISTHÉTÉROS. Qu'est-ce que tu dis donc? Tu veux appeler une huppe, et tu cries : « Esclave! » Au lieu d'Esclave, ne devrais-tu pas plutôt crier : « Huppe! »

ÉVELPIDE. Huppe! huppe! Faudra-t-il que je frappe encore une fois? Huppe! huppe!

LE ROITELET. Qui va là? Qui appelle mon maître?

ÉVELPIDE. O Apollon préservateur! quel large bec!<sup>1</sup>

LE ROITELET. Malheur à moi! ce sont des oiseleurs.

ÉVELPIDE. Et d'un aspect si affreux qu'on ne saurait même le dire.

LE ROITELET. Malheur à vous!

ÉVELPIDE. Mais nous ne sommes pas des hommes.

LE ROITELET. Qu'êtes-vous donc?

ÉVELPIDE. Moi, je suis le Trembleur<sup>2</sup>, oiseau d'Afrique.

LE ROITELET. Tu me fais des contes.

ÉVELPIDE. Regarde plutôt à mes pieds<sup>3</sup>.

LE ROITELET. Et cet autre, quel oiseau est-ce? Parleras-tu?

PISTHÉTÉROS. Je suis l'Emmerdé, oiseau du Phase<sup>4</sup>.

ÉVELPIDE. Et toi, quel animal es-tu, au nom des dieux?

LE ROITELET. Je suis un oiseau esclave.

<sup>1</sup> L'accoutrement et le masque des acteurs qui représentaient des oiseaux étaient appropriés à leur personnage.

<sup>2</sup> Il en fait un nom d'oiseau étranger.

<sup>3</sup> *Fingit se præ timore cacasse, et defluente merda pedes inquinatos habere.* Dans les Grenouilles, au v. 479, Bacchus en fait autant.

<sup>4</sup> Il continue la bouffonnerie précédente, et joue sur le mot *Φασιανικός*, qui désigne l'espèce des faisans. Il y a peut-être aussi une allusion aux sycophantes.

ÉVELPIDE. Est-ce que tu as été vaincu par quelque coq<sup>1</sup> ?

LE ROITELET. Non ; mais lorsque mon maître fut changé en huppe , il demanda que je fusse moi-même changé en oiseau , afin d'avoir quelqu'un pour le suivre et le servir.

ÉVELPIDE. Un oiseau a-t-il donc besoin de serviteur ?

LE ROITELET. Lui du moins , sans doute parce qu'il a été homme. Quelquefois il veut manger des anchois de Phalère<sup>2</sup> ; je prends une écuelle , et je cours chercher des anchois. Il veut de la purée ; il faut alors une cuiller et une marmite , je cours chercher une cuiller.

ÉVELPIDE. Cet oiseau est vraiment le coureur<sup>3</sup>. Sais-tu ce qu'il faut faire , Roitelet ? Appelle-nous ton maître.

LE ROITELET. Mais il vient de s'endormir , après avoir mangé des baies de myrte et des moucherons.

ÉVELPIDE. N'importe , éveille-le.

LE ROITELET. Il se fâchera , j'en suis sûr ; cependant je l'éveillerai , pour vous complaire.

( Il sort. )

PISTHÉTÉROS ( *au Roitelet* ). Que la peste t'étouffe ! Tu as failli me faire mourir de peur<sup>4</sup>.

ÉVELPIDE. Ah ! malheureux que je suis ! mon geai vient de s'envoler , de frayeur.

PISTHÉTÉROS. O le plus lâche des animaux ! la frayeur t'a fait perdre ton geai !

<sup>1</sup> L'usage des combats de coqs s'établit à Athènes après les guerres Médiques. Voy. ÉLIEN, *V. H.*, l. II, c. 28. Le coq, encore inconnu à Hésiode, fut introduit de Perse en Grèce par le commerce des Ioniens. Voyez plus bas au v. 276.

<sup>2</sup> Phalère, un des trois ports d'Athènes.

<sup>3</sup> Le radical du mot grec *τρογίλος*, que nous avons traduit par roitelet, signifie « courir. » Buffon appelle cet oiseau *le troglodyte*.

<sup>4</sup> Avec son large bec, ou peut-être par le bruissement de ses ailes, en s'en allant.

ÉVELPIDE. Et toi, n'as-tu pas laissé échapper la corneille, en tombant ?

PISTHÉTÉROS. Non, par Jupiter !

ÉVELPIDE. Où est-elle donc ?

PISTHÉTÉROS. Elle s'est envolée.

ÉVELPIDE. En ce cas, tu ne l'as pas laissée échapper. O le brave !

LA HUPPE. Ouvre la forêt <sup>1</sup>, que je sorte.

ÉVELPIDE. Par Hercule ! quel est cet animal ? Quelles ailes étranges ! quelle triple aigrette !

LA HUPPE. Quels sont ceux qui me demandent ?

ÉVELPIDE. Les douze grands dieux paraissent t'avoir bien maltraité.

LA HUPPE. Est-ce que vous riez de moi, en voyant la forme de mes ailes ? Et pourtant, étrangers, j'étais homme aussi.

ÉVELPIDE. Ce n'est pas de toi que nous rions.

LA HUPPE. De qui donc ?

PISTHÉTÉROS. Ton bec nous paraît risible <sup>2</sup>.

LA HUPPE. Voilà pourtant comme Sophocle <sup>3</sup> me traite, moi, Térée, dans ses tragédies !

ÉVELPIDE. Tu es donc Térée ? Es-tu coq <sup>4</sup> ou paon ?

LA HUPPE. Je suis oiseau.

ÉVELPIDE. Ou sont donc tes ailes ?

LA HUPPE. Elles sont tombées.

ÉVELPIDE. Par suite de maladie ?

<sup>1</sup> Le mot grec qui signifie *forêt* ressemble beaucoup au mot qui signifie *porte* : il n'a qu'une lettre de moins.

<sup>2</sup> Buffon, article de la huppe : « Le bec de la huppe a deux pouces un quart ; il est légèrement arqué ; la pointe supérieure dépasse un peu celle du bec inférieur. »

<sup>3</sup> Sophocle avait représenté, dans sa tragédie de *Térée*, la métamorphose de ce roi en oiseau, et il paraît qu'Aristophane avait copié le masque de la tragédie de Sophocle.

<sup>4</sup> Ici le mot ἄρνις est pris dans un double sens. La question naturelle serait : « Es-tu oiseau, ou homme ? »

LA HUPPE. Non ; mais pendant l'hiver tous les oiseaux muent , pour se revêtir ensuite d'un nouveau plumage. Mais , dites-moi , qui êtes-vous ?

ÉVELPIDE. Nous ? des mortels.

LA HUPPE. De quel pays ?

ÉVELPIDE. Du pays des belles trirèmes <sup>1</sup>.

LA HUPPE. Êtes-vous héliastes <sup>2</sup> ?

ÉVELPIDE. Pas du tout ; mais , au contraire , nous sommes anti-héliastes <sup>3</sup>.

LA HUPPE. On sème donc là-bas de cette graine ?

ÉVELPIDE. Tu aurais beau en chercher dans nos champs , tu en trouverais peu.

LA HUPPE. Quelle affaire vous amène donc ici ?

ÉVELPIDE. Le désir de nous entretenir avec toi.

LA HUPPE. Sur quoi ?

ÉVELPIDE. D'abord tu as été un homme , comme nous ; dans ce temps-là tu as dû de l'argent , comme nous , et tu aimais à ne pas le rendre , comme nous : depuis lors , métamorphosé en oiseau , tu as parcouru dans ton vol la terre et les mers , tu as à la fois l'expérience de l'homme et de l'oiseau. Voilà ce qui nous amène vers toi , pour te prier de nous indiquer quelque ville paisible , où l'on puisse goûter les douceurs du repos <sup>4</sup>.

LA HUPPE. Eh bien , cherches-tu une ville plus grande que celle de Cranaos <sup>5</sup> ?

ÉVELPIDE. Non , pas plus grande , mais qui nous convienne mieux.

<sup>1</sup> Athènes , qui venait d'équiper une flotte nombreuse pour l'expédition de Sicile. THUCYDIDE , I. VI , c. 5 ; DIODORE SIC. , I. XIII , c. 5.

<sup>2</sup> C'est-à-dire juges , amis des procès. On a vu dans *les Guêpes* la manie des Athéniens pour les jugements.

<sup>3</sup> C'est-à-dire ennemis des procès.

<sup>4</sup> Littéralement : « comme une couverture moelleuse où l'on puisse se coucher. » Le choix de Térée s'explique encore , parce qu'il comptait parmi les ancêtres mythologiques des Athéniens ; car il avait épousé Procné , fille de Pandion , roi d'Athènes , qui était lui-même fils d'Érechthée. Voy. THUCYDIDE , I. II , c. 29.

<sup>5</sup> Athènes.

LA HUPPE. Il est évident que tu veux un gouvernement aristocratique.

ÉVELPIDE. Moi ? pas du tout. Je déteste même le fils de Scellias<sup>1</sup>.

LA HUPPE. Quelle est donc la ville que vous voudriez habiter ?

ÉVELPIDE. Celle où la plus grande affaire serait d'entendre le matin un ami qui viendrait à ma porte me dire : « Au nom de Jupiter Olympien, viens de grand matin chez moi, toi et tes enfants, au sortir du bain ; je dois donner un repas de noces ; n'y manque pas : sinon, ne viens jamais chez moi quand je serai dans le malheur<sup>2</sup>. »

LA HUPPE. Vraiment, tu as la passion du malheur. Et toi ?

PISTRHÉTÉROS. Moi aussi, j'ai les mêmes goûts.

LA HUPPE. Lesquels ?

PISTRHÉTÉROS. Je voudrais une ville où le père d'un beau garçon me dit en m'abordant, d'un ton de reproche : « Vraiment, Stilbonide, j'ai à me louer de toi ! Tu recontres mon fils revenant du bain et du gymnase, et tu ne le baises point, tu ne lui dis mot ; tu ne le caresses pas<sup>3</sup>, toi, l'ami de la famille ! »

LA HUPPE. Le pauvre homme ! à quel malheureux sort tu te résignes ! Eh bien, il y a une ville fortunée, telle que vous la souhaitez, sur les côtes de la mer Rouge.

ÉVELPIDE. Ah ! ne nous parle point de ville maritime, où par un beau matin arrivera la galère Salaminienne<sup>4</sup> portant un huissier. As-tu une ville grecque à nous indiquer ?

<sup>1</sup> Jeu de mots : il se nommait Aristocrate. Démosthène parle de lui, *contra Theocrin*.

<sup>2</sup> Aristophane retourne ici la maxime ordinaire sur les amis infidèles à l'adversité.

<sup>3</sup> *Non gli hai toccati i testicoli*.

<sup>4</sup> Galère sacrée, qui n'était employée que dans les plus pressants besoins de la république. Elle servait quelquefois à ramener les généraux déposés. Vers ce temps-là elle avait été envoyée en Sicile, pour ramener Alcibiade, accusé de sacrilège. Il y avait à Athènes deux galères destinées au service public : la *Salaminienne*, employée pour le service, et la *Paralos*, pour les cérémonies religieuses.

LA HUPPE. Que n'allez-vous habiter à Léprée, en Élide ?

ÉVELPIDE. Par les dieux ! sans l'avoir vue, j'ai Léprée en horreur, à cause de Mélanthios<sup>1</sup>.

LA HUPPE. Il y a encore dans la Locride la ville des Opuntiens, où l'on peut habiter.

ÉVELPIDE. Je ne voudrais pas être Opuntios<sup>2</sup> pour un talent d'or. Mais quelle est la vie que l'on mène chez les oiseaux ? tu dois savoir cela parfaitement.

LA HUPPE. La vie n'y est pas désagréable ; premièrement, il faut s'y passer de bourse.

ÉVELPIDE. Vous avez ôté là de la vie une abondante source de fraude.

LA HUPPE. Nous passons dans les jardins le blanc sésame, le myrte, les pavots, et la menthe parfumée.

ÉVELPIDE. Vous menez donc une vie de jeunes mariés<sup>3</sup> ?

PISTHÉTÉROS. Ah ! ah ! oui, je conçois un grand dessein pour la race des oiseaux ! et qu'ils deviendraient puissants, si vous suiviez mes conseils !

LA HUPPE. Quels conseils ?

PISTHÉTÉROS. Lesquels ? D'abord de ne point voltiger çà et là le bec ouvert ; car c'est une chose malséante. Et d'abord, ici, parmi nous, si tu demandes, à la vue de ces têtes volages, « Quel est cet oiseau ? » Téléas<sup>4</sup> répondra : « C'est un inconstant, un oiseau qui voltige « sans cesse, inégal, qui ne saurait jamais demeurer en « place. »

LA HUPPE. Par Bacchus, tes railleries portent juste. Qu'avons-nous donc à faire ?

PISTHÉTÉROS. Bâissez une ville.

<sup>1</sup> Poète tragique, qui avait la lèpre. (Scholiaste.) Sur Mélanthios, voy. *la Paix*, v. 894. Un pareil jeu de mots sur Léprée se trouve dans *les Acharniens*, v. 721.

<sup>2</sup> Nom d'un personnage de ce temps qui était borgne.

<sup>3</sup> Les jeunes mariés se couronnaient de ces plantes, et mangeaient un gâteau de sésame.

<sup>4</sup> Dans *la Paix*, v. 1008, Téléas est cité comme un gourmand. Voy. aussi plus bas, v. 1125. Platon le Comique, dans sa pièce intitulée *Σύρραξ*, en parlait comme d'un homme qui dit le contraire de ce qu'il pense.

LA HUPPE. Quelle ville pourrions-nous bâtir, nous autres oiseaux ?

PISTHÉTÉROS. Vraiment ? O la sotte question ! Regarde en bas.

LA HUPPE. Eh bien ! je regarde.

PISTHÉTÉROS. Regarde maintenant en haut.

LA HUPPE. Je regarde.

PISTHÉTÉROS. Tourne la tête de tous côtés.

LA HUPPE. En vérité, je gagnerai beaucoup à me tordre ainsi le cou ?

PISTHÉTÉROS. Vois-tu quelque chose ?

LA HUPPE. Je vois les nuées et le ciel.

PISTHÉTÉROS. Tout cela n'est-il donc pas le pôle des oiseaux ?

LA HUPPE. Le pôle ? comment cela ?

PISTHÉTÉROS. Comme qui dirait le lieu. Comme cela tourne<sup>1</sup> et traverse tout, on l'appelle pour cela du nom de pôle. Si vous bâtissez dans cet espace, et que vous y élevez une enceinte de murs, on ne l'appellera plus le pôle, mais une ville<sup>2</sup> ; alors vous régnerez sur les hommes comme vous régnerez sur les sauterelles ; et les dieux, vous les ferez mourir de faim<sup>3</sup>.

LA HUPPE. Comment ?

PISTHÉTÉROS. L'air est entre le ciel et la terre : et de même que, si nous voulons aller à Delphes, nous demandons passage aux Béotiens, ainsi, quand les hommes sacrifieront aux dieux, vous pourrez, si les dieux ne vous payent pas tribut, empêcher la fumée des sacrifices de traverser votre ville et l'espace qui vous appartient.

<sup>1</sup> Πολεῖν, tourner.

<sup>2</sup> Le mot qui signifie *ville* ressemble beaucoup en grec à celui qui veut dire « pôle ; » πόλος et πόλις.

<sup>3</sup> Mot à mot : « d'une faim mélienne. » L'île de Mélos (aujourd'hui Milo), une des Sporades, assiégée par les Athéniens, avait souffert une horrible famine, la seizième année de la guerre du Péloponnèse. Elle capitula, ol. 90, 4 = 416, deux ans avant la représentation des *Oiseaux*. Voy. THUCYDIDE, l. V, c. 116.

LA HUPPE. Oh ! oh ! par la terre et les nues , par les rets et les filets , je n'ai jamais rien entendu de mieux imaginé ; je suis tout disposé à fonder cette ville avec toi , si les autres oiseaux approuvent le projet.

PISTHÉTÉROS. Qui donc leur exposera l'affaire ?

LA HUPPE. Toi-même. Jadis ils étaient barbares , mais depuis le long séjour que j'ai fait parmi eux , je leur ai appris à parler.

PISTHÉTÉROS. Comment les convoqueras-tu ?

LA HUPPE. C'est facile. Je vais entrer dans le bocage , j'éveillerai Philomèle<sup>1</sup> , ma compagne , et nous les appellerons de concert ; et dès qu'ils entendront notre voix , ils accourront au plus vite.

PISTHÉTÉROS. Ne tarde pas , ô le plus chéri des oiseaux ! Je t'en supplie , entre vite dans le bocage , et éveille Philomèle.

LA HUPPE. O ma compagne fidèle , cesse de sommeiller ; fais entendre ces hymnes sacrés que soupire ta bouche divine , en déplorant le triste sort d'Itys , ton fils et le mien , par les gazouillements harmonieux de ton gosier délicat<sup>2</sup> ; ta voix s'élève pure à travers le smilax touffu jusqu'au trône de Jupiter , là où Phébus à la chevelure d'or répond à tes chants plaintifs par les sons de sa lyre d'ivoire , et préside aux danses des dieux ; et les accords de leurs voix immortelles forment un céleste concert de bienheureux.

( On entend le son d'une flûte : sans doute elle imitait les chants du rossignol. )

PISTHÉTÉROS. O Jupiter souverain , quel chant délicieux dans un oiseau si petit ! quel charme il répand dans tout le bocage !

<sup>1</sup> Le texte dit : τὴν ἐμὴν ἀρμόνα. Le nom du rossignol est féminin en grec. Celui de *Philomèle* , substitué ici , est encore inexact , en ce que Térée avait épousé Procné , qui , selon d'autres traditions mythologiques , fut métamorphosée en hirondelle. Voy. VIRGILE , *Georg.* , IV , et OVIDE , *Mét.* , I. VI.

<sup>2</sup> Parodie de l'*Helène* d'Euripide , v. 1109 et suivants.

86091

ÉVELPIDE. Holà!

PISTHÉTÉROS. Qu'est-ce ?

ÉVELPIDE. Te tairas-tu ?

PISTHÉTÉROS. Pourquoi ?

ÉVELPIDE. La Huppe se dispose à de nouveaux chants.

LA HUPPE. Epopoi , popoi , popopo , popoi , popoi , popoi , io ! io ! Venez , venez , venez , venez , accourez par ici , mes compagnes chéries. Venez tous , vous qui fourragez les campagnes fertiles , innombrables tribus au vol rapide et aux gosiers mélodieux , qui pillez l'orge et les graines des terres ensemencées ; vous qui vous plaisez sur la glèbe , au milieu des sillons , à gazouiller d'une voix grêle , tiò ; et vous qui dans les jardins sautillez sous le feuillage du lierre , ou qui , sur les montagnes , becquetez le fruit de l'olivier sauvage et de l'arbousier , accourez , volez à ma voix : trioto , trioto , trioto , totobrix. Vous aussi qui , dans les vallées marécageuses , vous nourrissez de mouchérons à la trompe aiguë ; vous qui habitez les lieux humides de rosée , et les riantes prairies de Marathon ; attagas<sup>1</sup> , au plumage émaillé de mille couleurs , troupe ailée qui voltigez avec les alcyons sur les vagues de la mer , venez entendre la grande nouvelle ; nous rassemblons ici toutes les tribus des oiseaux au long cou. Il nous est venu un vieillard retors , auteur d'idées nouvelles , et qui tente de nouvelles entreprises. Venez tous délibérer ici ; vite , vite , vite , vite. Torotorotorotorotix. Ciccabau , ciccabau. Torotorotorotorolililix<sup>2</sup>.

PISTHÉTÉROS. Vois-tu quelque oiseau ?

ÉVELPIDE. Par Apollon , je n'en vois pas du tout ; j'ai beau regarder en l'air.

PISTHÉTÉROS. C'est donc inutilement , à ce qu'il paraît ,

<sup>1</sup> Buffon traduit ce nom par le francolin ; d'autres , par la gelinote.

<sup>2</sup> imitation de la voix des chotettes.

que la Huppe est entrée dans le bocage pour y pousser des cris comme l'oiseau qui couve, et imiter la voix du pluvier<sup>1</sup>.

UN PHÉNICOPTÈRE. Torotix, torotix.

PISTHÉTÉROS. Ah ! mon cher, voici un oiseau qui vient.

ÉVELPIDE. Oui, vraiment, c'est un oiseau. Mais quel est-il ? n'est-ce pas un paon<sup>2</sup> ?

PISTHÉTÉROS. Le voici, qui va nous le dire lui-même. Quel oiseau est-ce là ?

LA HUPPE. Ce n'est pas un de ces oiseaux ordinaires que vous voyez tous les jours ; c'est un oiseau de marais.

PISTHÉTÉROS. Dieux ! qu'il est beau ! il est rouge comme la flamme.

LA HUPPE. Il est vrai : aussi s'appelle-t-il le flam-mant<sup>3</sup>.

ÉVELPIDE. Oh ! oh ! dis donc !

PISTHÉTÉROS. Qu'as-tu à crier ?

ÉVELPIDE. Voici un autre oiseau.

PISTHÉTÉROS. Oui, vraiment, en voilà un autre ; et il oc-cupe une place qui n'est pas la sienne<sup>4</sup>. Quel est ce pro-phète étrange, cet oiseau des montagnes<sup>5</sup> ?

LA HUPPE. Son nom est le Mède<sup>6</sup>.

PISTHÉTÉROS. Le Mède ? Oh ! par Hereule ! Et comment, s'il est Mède, est-il venu sans chameau<sup>7</sup> ?

<sup>1</sup> Oiseau qui fait son nid dans les trous de rochers.

<sup>2</sup> A cette époque, les paons étaient très-rares à Athènes, et on les y montrait pour de l'argent. Plus haut, lorsqu'il demande à la Huppe, « Es-tu un paon ? » c'est donc, comme ici, à cause de la rareté de cet oiseau, alors peu connu.

<sup>3</sup> Le grec dit : « il est d'un rouge de Phénicie. » Aussi s'appelle-t-il le phénicoptère.

<sup>4</sup> C'est-à-dire qu'il est étranger. — C'est un vers de la pièce de So-phocle intitulée *Tyro*. Il y a aussi une allusion au v. 212 du *Philoctète* de Sophocle.

<sup>5</sup> Selon le Scholiaste, il y a ici allusion à un vers des *Idones*, tragédie perdue d'Eschyle.

<sup>6</sup> Le Scholiaste dit que c'est le coq, originaire de Perse. Voyez plus haut la note sur le v. 711.

<sup>7</sup> C'était, dit le Scholiaste, la monture ordinaire des Mèdes dans leurs expéditions militaires.

ÉVELPIDE. Voici un autre oiseau qui a pris une crête.

PISTHÉTÉROS. Quel prodige est-ce là? Tu n'es donc pas la seule huppe qui existe, puisque en voilà une autre?

LA HUPPE. Celle-ci est née de Philoclès<sup>1</sup>, par la huppe; moi, je suis le grand-père de celle-ci. C'est comme dans la généalogie de Callias : Callias est père d'Hipponicos, et Hipponicos est père de Callias<sup>2</sup>.

PISTHÉTÉROS. Callias est donc un oiseau? Comme toutes ses plumes tombent<sup>3</sup>!

ÉVELPIDE. C'est qu'il est généreux; les sycophantes le plument, et les femelles aussi.

PISTHÉTÉROS. O Neptune! voici un autre oiseau tout barbouillé : comment se nomme-t-il?

LA HUPPE. C'est le Catophagas<sup>4</sup>.

PISTHÉTÉROS. Il y en a donc d'autres que Cléonyme?

ÉVELPIDE. Comment se fait-il, si c'est Cléonyme, qu'il n'ait pas perdu son aigrette<sup>5</sup>?

PISTHÉTÉROS. Ciel! que signifient tous ces oiseaux avec leurs crêtes? Viennent-ils courir le diaule<sup>6</sup>?

LA HUPPE. Ils font comme les Cariens, qui habitent la crête des montagnes<sup>7</sup>, pour cause de sûreté.

<sup>1</sup> Allusion au plagiat de Philoclès, poète tragique qui, dans son *Térée*, n'avait fait que retourner la pièce de Sophocle. Il y a aussi, dit-on, une allusion à la laideur de Philoclès. Voy. plus bas, au v. 1295; *les Guêpes*, v. 462; *les Fêtes de Cérès*, v. 168.

<sup>2</sup> Voyez, sur la famille des Callias, Clavier, *Nouv. Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. III, p. 153. Voyez aussi *les Grenouilles*. D'après la note du Scholiaste sur ce vers, il paraît que Callias était *dadouque* dans les mystères de Cérès; mais ses mœurs dépravées le rendaient indigne de cette fonction. C'est chez Callias que se donne le banquet dont Xénophon a fait le récit. Voy. aussi *les Grenouilles*, v. 428; *l'Assemblée des Femmes*, v. 810.

<sup>3</sup> Callias avait dissipé la fortune de ses pères.

<sup>4</sup> C'est-à-dire glouton.

<sup>5</sup> On sait que Cléonyme jeta son bouclier. Voyez *les Nées*, v. 535, 400, 675; plus bas, v. 1475; *les Guêpes*, 19, 592, 822; *les Chevaliers*, 938, 1295, 1572; *les Acharniens*, 88, 844; *la Paix*, 446, 675, 1295. Dans *les Chevaliers*, on parle de sa voracité.

<sup>6</sup> Le diaule, ou double stade : course où l'on devait parcourir deux fois la longueur de la carrière. C'était un des jeux olympiques.

<sup>7</sup> Mauvais jeu de mots.

PISTHÉTÉROS. O Neptune, vois-tu quelle terrible multitude d'oiseaux ?

ÈVELPIDE. O Apollon, quelle nuée ! oh ! oh ! leurs ailes étendues ne laissent plus voir l'entrée<sup>1</sup>.

PISTHÉTÉROS. Tiens, voici une perdrix ; voilà, ma foi, un attagas : celui-ci est le pénélops, celui-là est l'alcyon.

ÈVELPIDE. Quel est donc celui qui est derrière ?

LA HUPPE. Ceci ? le cérylos.

ÈVELPIDE. Est-ce que Ceirylos<sup>2</sup> est un oiseau ?

PISTHÉTÉROS. N'y a-t-il pas Sporgilos ? C'est une chouette.

ÈVELPIDE. Que dis-tu ? qui a donc amené une chouette à Athènes<sup>3</sup> ?

PISTHÉTÉROS. Tiens, la pie, la tourterelle, l'alouette, l'éléas, l'hypothymis, la colombe, le nertos, l'épervier, le ramier, le coucou, l'oiseau aux pieds rouges, l'oiseau à tête rouge, la poule sultane, la crécerelle, le plongeon, la pie-grièche, l'orfraie, le dryops.

ÈVELPIDE. Ah ! ah ! que d'oiseaux ! Ah ! ah ! que de merles ! comme ils gazouillent, comme ils accourent à grands cris ! Est-ce qu'ils nous menacent ? Malheur à moi ! ils ouvrent le bec et me regardent, ainsi que toi.

PISTHÉTÉROS. C'est ce qu'il me semble aussi.

LE CHŒUR. Popopopopopopopopoi. Où est celui qui m'a appelé ? en quel lieu se tient-il ?

LA HUPPE. Je suis ici depuis longtemps, et je n'abandonne pas mes amis.

LE CHŒUR. Titititititi. Qu'as-tu donc de bon à nous communiquer ?

<sup>1</sup> De la scène, par laquelle le Chœur arrivait. Il annonce ainsi l'entrée du Chœur, composé de tous les oiseaux qu'il va nommer.

<sup>2</sup> La racine de ce mot, ainsi écrit, signifie « raser. » De là une allusion au barbier Sporgilos. Platon, dans sa comédie des *Sophistes*, parlait de la boutique de Sporgilos comme d'un lieu mal famé.

<sup>3</sup> Proverbe équivalent au proverbe latin : « *In silvam ne ligna feras.* » La chouette était l'oiseau de Minerve et d'Athènes.

LA HUPPE. Une affaire d'intérêt public, sûre, juste, agréable, utile. Deux hommes d'esprit subtil sont venus me trouver ici.

LE CHOEUR. Où? comment? Que dis-tu?

LA HUPPE. Je dis que du pays des hommes il est venu deux vieillards; ils apportent avec eux la base d'une entreprise prodigieuse<sup>1</sup>.

LE CHOEUR. O toi, qui as commis la plus grande faute que je sache depuis que j'existe, que dis-tu là?

LA HUPPE. Ne t'effraye pas encore de mes paroles.

LE CHOEUR. Que m'as-tu fait?

LA HUPPE. J'ai accueilli deux hommes qui recherchent vivement notre alliance.

LE CHOEUR. Et tu as consommé une œuvre semblable?

LA HUPPE. Et je me réjouis de l'avoir faite.

LE CHOEUR. Et ils sont déjà chez nous?

LA HUPPE. Comme je suis moi-même chez vous.

LE CHOEUR. Hélas! hélas! nous sommes trahis, nous sommes indignement trompés! Notre ami, celui qui partageait avec nous les produits de nos champs, a violé nos antiques lois, il a violé les serments du peuple oiseau; il m'a attiré dans un piège, et m'a livré en proie à une race impie, qui, depuis qu'elle existe, vit en guerre avec moi. Pour toi, tu auras plus tard un compte à régler avec nous; mais ces deux vieillards, je veux d'abord les châtier, et il nous faut les mettre en pièces.

PISTHÉTÉROS. Ah! c'est fait de nous.

ÉVELPIDE. C'est pourtant toi seul qui es cause de tout ce qui nous arrive. Pourquoi m'as-tu emmené?

PISTHÉTÉROS. Pour t'avoir avec moi.

ÉVELPIDE. Pour me réduire à pleurer mon malheureux sort.

PISTHÉTÉROS. En vérité, tu radotes: en effet, comment pleureras-tu, si une fois tu as les yeux arrachés?

LE CHOEUR. Io! io! Marche, avance, précipite-toi sur

<sup>1</sup> Ἔργον πελώριον, expression de Pindare, *Pyth.*, VI, v. 41.

l'ennemi, donne-lui le coup mortel, déploie tes ailes de toutes parts, et enveloppe-les tous deux; il faut qu'ils soient punis, et nous servent de pâture. Ni les montagnes ombragées, ni les nuées du ciel, ni la mer blanchissante, ne les déroberont à notre poursuite. Allons, hâtons-nous de fondre sur eux et de les déchirer. Où est le commandant? Qu'il fasse avancer l'aile droite.

ÉVELPIDE. Nous y voilà. Où fuir, malheureux?

PISTHÉTÉROS. Eh bien! tu ne restes pas à ton poste?

ÉVELPIDE. Pour être mis en pièces?

PISTHÉTÉROS. Et comment penses-tu leur échapper?

ÉVELPIDE. Je n'en sais rien.

PISTHÉTÉROS. Moi, je te dis qu'il faut combattre de pied ferme, et prendre les marmites.

ÉVELPIDE. Que nous servira la marmite?

PISTHÉTÉROS. La chouette ne nous attaquera pas<sup>1</sup>.

ÉVELPIDE. Mais ces oiseaux aux serres crochues?

PISTHÉTÉROS. Prends la broche, et brandis-la devant toi.

ÉVELPIDE. Et mes yeux?

PISTHÉTÉROS. Couvre-les avec le vinaigrier, ou avec le plat.

ÉVELPIDE. O quel esprit de ressource! Tu as eu là une idée heureuse, et digne d'un bon général; tes inventions triomphent des machines de guerre de Nicias<sup>4</sup>.

LE CHŒUR. Eleleleu<sup>5</sup>! en avant, bec baissé! plus de retard! Tire, arrache, frappe, assomme; brise d'abord la marmite.

LA HUPPE. Dites-moi, ô les plus cruelles de toutes les

<sup>1</sup> Le taxiarque, qui venait immédiatement après le stratège, ou général en chef. Il y avait à Athènes dix taxiarques, un pour chaque tribu.

<sup>2</sup> On trouve une scène à peu près semblable dans *les Acharniens* et dans *les Guêpes*. Celles-ci attaquent Bdélycléon, ceux-là Dicéopolis.

<sup>3</sup> L'oiseau de la ville de Minerve n'attaquera pas des Athéniens.

<sup>4</sup> Nicias était célèbre alors par le siège de Mèlos, dont il a été parlé plus haut, et de l'île de Minoa, près de Mégare. Voy. THUCYDIDE, L. IV, c. 51.

<sup>5</sup> Cri de guerre dans le genre de *hurra!* Voyez un passage d'Achaos, dans Athènes.

bêtes, pourquoi voulez-vous tuer et mettre en pièces deux hommes qui ne vous ont fait aucun mal, tous deux parents de ma femme, et de la même tribu ?

LE CHŒUR. Devons-nous les épargner plus que des loups ? De quels ennemis plus odieux pourrions-nous tirer vengeance ?

LA HUPPE. Mais si, quoique nés vos ennemis, ils sont vos amis de cœur, et s'ils viennent vous donner un conseil utile ?

LE CHŒUR. Quel utile conseil pourrions-nous recevoir de ceux qui furent les ennemis de nos pères ?

LA HUPPE. Ne savez-vous pas que les sages apprennent beaucoup de leurs ennemis mêmes<sup>1</sup> ? La défiance est la mère de la sûreté. Ce n'est pas avec un ami qu'on apprend à s'en servir ; un ennemi nous y contraint. C'est de leurs ennemis, et non de leurs amis, que les villes ont appris à bâtir de hautes murailles et à construire des vaisseaux longs<sup>2</sup>. Or, c'est là l'expérience qui garantit nos enfants, nos maisons et nos biens.

LE CHŒUR. Il est vrai, il me semble bon de les entendre d'abord ; on peut apprendre quelque chose d'un ennemi.

PISTHÉTÉROS. Leur colère paraît se calmer ; recule d'un pas.

LA HUPPE. C'est une justice, et vous m'en devez de la reconnaissance.

LE CHŒUR. Jamais jusqu'ici nous n'avons été contraires à tes vœux.

PISTHÉTÉROS. Leurs dispositions semblent être plus pacifiques. Mets donc à terre la marmite et les plats<sup>3</sup> ; puis, la lance, c'est-à-dire la broche à la main, promenons-nous dans le camp, près de la marmite, sans la perdre de vue ; car il ne faut pas fuir.

<sup>1</sup> *Fas est et ab hoste doceri.* (OVIDE, *Met.*, IV, 428.)

<sup>2</sup> C'étaient les vaisseaux de guerre.

<sup>3</sup> Qu'ils s'étaient mis sur la tête et sur le corps, en guise de casque et de cuirasse.

ÉVELPIDE. Tu as raison. Mais si l'on nous tue, où serons-nous enterrés ?

PISTHÉTÉROS. Le Céramique<sup>1</sup> nous recevra. Pour être enterrés aux frais du public, nous dirons aux magistrats que nous sommes morts en combattant l'ennemi à Ornées<sup>2</sup>.

LE CHŒUR. Que chacun reprenne son rang ; déposons notre colère et notre ressentiment, comme le soldat pose ses armes ; et informons-nous qui sont ces gens-là, d'où ils viennent, et dans quel dessein. Holà, la Huppe ! écoute.

LA HUPPE. Que me veux-tu ?

LE CHŒUR. Qui sont ces hommes, et d'où viennent-ils ?

LA HUPPE. Des étrangers ; ils viennent de la Grèce, ce pays des lumières.

LE CHŒUR. Quelle aventure a donc pu les amener parmi les oiseaux ?

LA HUPPE. Le goût de votre genre de vie, le désir de le partager, de demeurer toujours avec vous.

LE CHŒUR. Que dis-tu là ? Mais enfin quels sont leurs discours ?

LA HUPPE. Incroyables, inouïs.

LE CHŒUR. Ils trouvent donc quelque avantage à rester ici, et à demeurer avec nous ? quelque moyen de vaincre leurs ennemis ou de servir leurs amis ?

LA HUPPE. Ils parlent d'une prospérité infinie, inexprimable, incroyable ; ils démontrent que tout t'appartient dans l'univers, ici, là, et partout.

LE CHŒUR. Est-ce qu'ils sont fous ?

LA HUPPE. Rien n'égale leur sagesse.

LE CHŒUR. Quoi ! ils ont leur bon sens ?

LA HUPPE. Ce sont les plus adroits renards, c'est la subtilité même, tout ce qu'il y a de plus retors, de plus roué, de plus fin.

<sup>1</sup> Lieu de sépulture des guerriers morts en combattant. Il y avait deux Céramiques, l'un dans la ville, l'autre hors la ville.

<sup>2</sup> Mot qui signifie *oiseau*. C'est aussi le nom d'une ville du Péloponnèse, située entre Corinthe et Sicyone. Voy. plus bas, au v. 948. Peu de temps avant la représentation, les Athéniens y avaient essuyé une défaite.

LE CHŒUR. Dis-leur de venir nous parler au plus tôt. De tout ce que tu me dis, je me sens ravi d'espoir<sup>1</sup>.

LA HUPPE. Allons, vous deux<sup>2</sup>, reprenez cette armure, et suspendez-la, avec la faveur des dieux, dans l'âtre, près de la crémaillère<sup>3</sup>. (*A Pisthétéros.*) Toi, expose à l'assemblée le projet pour lequel j'e l'ai convoquée.

PISTHÉTÉROS. Par Apollon, je n'en ferai rien; à moins qu'ils ne fassent avec moi la convention, comme ce singe d'armurier fit avec sa femme, de ne point me mordre, de ne point me déchirer<sup>4</sup>, de ne point me percer<sup>5</sup>...

LE CHŒUR. Le ... ? Ne crains rien.

PISTHÉTÉROS. Non cela, mais les yeux.

LE CHŒUR. Je te le promets.

PISTHÉTÉROS. Affirme-le par serment.

LE CHŒUR. Je le jure à une condition : c'est que j'obtiens les suffrages de tous les juges et de tous les spectateurs!

PISTHÉTÉROS. Accordé.

LE CHŒUR. Et si je manque à ma parole, je ne l'emporterai que d'une voix.

LE HÉRAUT. Peuples, écoutez<sup>6</sup>! Que les soldats emportent leurs armes, et retournent chez eux; et qu'ils s'informent des ordres qui seront affichés sur les tableaux.

LE CHŒUR. L'homme est un être toujours et en tout essentiellement trompeur : néanmoins parle, je le veux bien. Peut-être as-tu à proposer quelque avis qui te semble utile, ou quelque moyen d'agrandir notre puissance, qui m'a échappé, et que tu auras vu. Parle pour le bien général. Les avantages dont je te serai redevable te seront communs avec nous. Dis donc avec confiance pour quel

<sup>1</sup> Grec : « les ailes m'en viennent au dos. » Voy. aussi plus bas, au v. 1459, la même expression.

<sup>2</sup> Il parle à deux esclaves.

<sup>3</sup> Voyez les *Acharniens*, v. 279.

<sup>4</sup> « *Neque testiculis trahant.* » *Nuées*, v. 715, 714.

<sup>5</sup> Il emploie ce mot pour amener l'équivoque grossière qui suit.

<sup>6</sup> Formule des proclamations publiques. *Nuées*, v. 1000; *Paix*, v. 554.

motif tu t'es décidé à venir ; nous ne rompons pas la trêve avant de t'avoir entendu.

PISTHÉTÉROS. Je suis tout prêt ; déjà mon discours est en pâte, il n'y a plus qu'à le pétrir. Esclave, apporte une couronne<sup>1</sup> ; vite, de l'eau pour les mains.

ÉVELPIDE. Est-ce que nous allons nous mettre à table ?

PISTHÉTÉROS. Non vraiment ; mais je voudrais dire quelque chose de grand, d'éclatant, qui pût leur toucher le cœur ; tant j'ai de souci pour vous, qui, ayant jadis été rois....

LE CHŒUR. Nous, rois ! et de qui ?

PISTHÉTÉROS. Vous, dis-je, rois de tout ce qui existe, de moi premièrement, de celui-ci, et de Jupiter lui-même ; car vous êtes plus anciens que Saturne, que les Titans, et que la terre.

LE CHŒUR. Que la terre ?

PISTHÉTÉROS. Oui, par Apollon !

LE CHŒUR. En vérité, je ne m'en doutais pas.

PISTHÉTÉROS. C'est que vous êtes ignorants et sans curiosité : vous n'avez pas même lu Ésope, qui dit que l'alouette naquit avant tous les autres oiseaux, avant la terre même ; que son père mourut de maladie ; la terre n'existait point encore : il resta cinq jours sans sépulture, et l'alouette, dans son embarras et sa détresse, ensevelit enfin son père dans sa tête.

ÉVELPIDE. Le père de l'alouette git donc maintenant à Céphalé<sup>2</sup>.

LA HUPPE. Eh bien, si les oiseaux ont existé avant la terre et avant les dieux, la royauté ne leur appartient-elle pas par droit d'ancienneté ?

ÉVELPIDE. Oui certes ; aussi dois-tu travailler à rendre

<sup>1</sup> On se couronnait à table, et pour parler en public. On en verra des exemples dans *les Fêtes de Cérés*, v. 580 ; dans *l'Assemblée des Femmes*, v. 451, 448, 465, 471.

<sup>2</sup> Ce mot signifie *tête*. C'était aussi le nom d'un bourg de l'Attique, de la tribu Acamantide.

ton bec plus redoutable à l'avenir; Jupiter ne se pressera pas de rendre le sceptre au pic.

PISTHÉTÉROS. Que les oiseaux et non les dieux aient jadis commandé aux hommes, qu'ils aient régné sur eux, nous en avons des preuves nombreuses : je vous citerai d'abord le coq, qui fut roi et commanda aux Perses avant tous, avant Darius et Mégabyze; aussi l'appelle-t-on l'oiseau de Perse, en mémoire de cette antique souveraineté.

ÉVELPIDE. C'est donc pour cela qu'aujourd'hui encore, seul de tous les oiseaux, il marche, comme le grand roi, la tête ornée de la tiare droite <sup>1</sup>.

PISTHÉTÉROS. Il était alors si grand, si puissant, si redoutable, qu'aujourd'hui encore, par un effet de son ancien pouvoir, dès qu'il fait entendre son chant matinal, tous courent à l'ouvrage, forgerons, potiers, corroyeurs, cordonniers, baigneurs, boulangers, armuriers et luthiers; et même avant le jour ils se chaussent, pour courir à leur besogne <sup>2</sup>.

ÉVELPIDE. Je puis t'en dire des nouvelles : le coq a été cause que j'ai perdu un manteau de fine laine de Phrygie. J'avais été invité à la ville pour le banquet du dixième jour après la naissance d'un enfant <sup>3</sup>; je bus, et je m'endormis : avant que les autres convives se fussent mis à table, le coq chanta; je crus qu'il était jour, et je sortis pour revenir à Alimonte <sup>4</sup>; à peine étais-je hors des murs, qu'un voleur me frappe le dos à coups de bâton; je tombe, et j'allais crier à l'aide : mais il m'avait déjà volé mon manteau.

PISTHÉTÉROS. Le milan commandait alors aux Grecs, et était roi.

<sup>1</sup> Les autres personnages portaient la tiare penchée. (Voy le Scholiaste.)

<sup>2</sup> Lucien, dans *le Coq*, donne une autre explication du chant matinal de cet oiseau.

<sup>3</sup> C'était le jour où l'on nommait l'enfant. La cérémonie du sacrifice était suivie d'un festin auquel les parents et amis étaient invités.

<sup>4</sup> Bourg de l'Attique, de la tribu Léontide.

LA HUPPE. Des Grecs ?

PISTHÉTÉROS. Ce fut lui qui leur apprit, quand il était roi, à se jeter à genoux à la vue des milans <sup>1</sup>.

ÉVELPIDE. Oui, par Bacchus ! Un jour que je m'étais ainsi prosterné à la vue d'un milan, je m'étendis la bouche ouverte, et j'avalai une obole ; il me fallut revenir à la maison avec mon sac vide <sup>2</sup>.

PISTHÉTÉROS. Le coucou a été roi d'Égypte et de toute la Phénicie ; et quand il criait Coucou, tous les Phéniciens moissonnaient le blé et l'orge dans les champs.

ÉVELPIDE. De là sans doute le proverbe : « Coucou, les circoncis <sup>3</sup> aux champs. »

PISTHÉTÉROS. Telle était leur autorité, que dans toutes les villes de la Grèce gouvernées par un roi, comme Agamemnon ou Ménélas, un oiseau siégeait sur le sceptre <sup>4</sup>, et partageait les présents offerts au roi.

ÉVELPIDE. Vraiment j'ignorais cela ; aussi m'étonnais-je, dans les tragédies, de voir paraître Priam tenant un oiseau qui se mettait à observer Lysistrate <sup>5</sup>, et les présents par lesquels il se laissait corrompre.

PISTHÉTÉROS. Mais voici le plus fort : Jupiter, qui règne aujourd'hui, est représenté avec un aigle sur la tête, en sa qualité de roi <sup>6</sup> ; sa fille porte une chouette ; Apollon, comme serviteur, un épervier.

<sup>1</sup> Cet oiseau de passage paraissait en Grèce au commencement du printemps. Les pauvres se réjouissaient, à sa venue, de voir l'hiver fini.

<sup>2</sup> Sur l'usage de mettre des pièces de monnaie dans la bouche, voy. *les Guêpes*, v. 609. Le sac dont il parle ici est le sac dans lequel il devait rapporter de la farine achetée avec son obole. (Voy. *l'Assemblée des Femmes*, v. 818.)

<sup>3</sup> Les Égyptiens avaient adopté l'usage de la circoncision. Voy. Hérodote, l. II, 104. Sur ce proverbe, voyez Érasme, *Adag.*

<sup>4</sup> Surtout un aigle. Voy. Hérodote sur les Babyloniens, I, 193.

<sup>5</sup> Général athénien, dont le poète attaque ici la vénalité. Dans *l'Assemblée des Femmes*, v. 650 et 736, il le raille sur sa laideur, et sur sa manie de teindre ses cheveux.

<sup>6</sup> Pausanias nous apprend que le sceptre de Jupiter, dans la statue faite

ÈVELPIDE. Par Cérés, tu dis vrai. Pourquoi donc ont-ils des oiseaux ?

PISTHÉTÈROS. Afin que dans les sacrifices, quand, selon l'usage, on offre les entrailles aux dieux, les oiseaux en aient leur part avant Jupiter même. Alors aucun homme ne jurait par les dieux, mais tous juraient par les oiseaux. Lampon encore ne jure que par l'oie<sup>1</sup>, quand il dit quelque mensonge ; tant autrefois vous étiez saints et révérez ! Mais aujourd'hui on vous traite comme des sots ou de vils esclaves ; on vous jette des pierres comme à des fous, et jusque dans les temples<sup>2</sup> les oiseleurs tendent des lacets, des pièges, des gluaux, des réseaux, des filets : une fois pris, ils vous vendent en masse, les acheteurs vous tâtent. Encore, puisqu'ils en usent ainsi envers vous, s'ils se contentaient de vous rôtir ! mais ils font une sauce de fromage râpé, d'huile, de silphium<sup>3</sup> et de vinaigre ; ils y mêlent un autre assaisonnement doux et gras, et ils versent sur vous cette sauce toute bouillante, comme sur des charognes.

LE CHŒUR. HOMME, tu nous as fait un triste, un bien triste récit. Combien je déplore la lâcheté de nos pères, qui, au lieu de nous transmettre les honneurs légués par leurs aïeux, les ont laissé perdre. Enfin les dieux et la bonne fortune nous envoient en toi un sauveur : je te confie sans crainte mes petits et moi-même. Dis-nous maintenant ce qu'il faut faire ; la vie sera désormais sans prix

par Phidias, était surmonté d'un aigle. (Voy. *le Jupiter Olympien*, de Quatremère de Quincy ; Pindare, *Pyth.*, 1, 9 :

Εὐδοεὶ δ' ἀνὰ σκάπτῳ Διὸς αἰετός.

« L'aigle s'endort sur le sceptre de Jupiter. »

<sup>1</sup> En grec, il n'y a qu'une lettre de différence entre le nom de Jupiter et le nom de l'oie : Ζῆννα et γῆννα. Lampon était un devin et un sacrificeur. Il est encore nommé au v. 988.

<sup>2</sup> Allusion à l'*Ion* d'Euripide, où l'on chasse les oiseaux du temple de Delphes, v. 106.

<sup>3</sup> Le silphium paraît être l'*assa foetida*, ou le *laser* ; il venait de Cyrène, en Afrique.

pour nous, si nous ne trouvons les moyens de recouvrer notre antique souveraineté.

PISTHÉTÉROS. Mon avis est d'abord qu'il n'y ait qu'une seule ville pour toute la nation des oiseaux, et d'entourer tout l'espace immense d'un mur circulaire en briques cuites, comme Babylone.

LA HUPPE. O Cébryonès, ô Porphyriion<sup>1</sup>, quel rempart redoutable!

PISTHÉTÉROS. Et quand ce mur sera élevé, vous réclamerez l'empire à Jupiter : s'il n'y consent pas, s'il s'y refuse, s'il ne revient pas aussitôt à la raison, déclarez-lui une guerre sacrée, et défendez aux dieux d'aller en vrais libertins, à travers votre domaine, souiller comme autrefois de leurs amours adultères les Alcmène, les Alopès, les Sémélé; sinon, traitez-les de manière à les mettre hors d'état de jouir des femmes<sup>2</sup>. Il faudra aussi députer un oiseau vers les hommes, pour qu'ils aient à sacrifier désormais aux oiseaux, maîtres du monde, et ensuite aux dieux. Ils devront adjoindre à chaque divinité l'oiseau qui lui convient. Sacrifie-t-on à Vénus? il faudra offrir de l'orge<sup>3</sup> à la piette. Offre-t-on une brebis à Neptune? il faudra donner du froment au canard; un bœuf à Hercule? la mouette recevra des gâteaux au miel. Si l'on immole un bélier au roi des dieux, le roitelet<sup>4</sup>, en qualité de roi, devra recevoir, avant Jupiter même, le sacrifice d'un moucheron mâle.

ÈVELPIDE. J'aime fort ce sacrifice d'un moucheron. Que le grand Jupiter lance maintenant sa foudre!

LA HUPPE. Et comment les hommes nous prendront-ils

<sup>1</sup> Ces noms d'oiseaux sont aussi des noms de géants.

<sup>2</sup> Le texte dit : « mettre le scellé sur leur membre viril. »

<sup>3</sup> Il y a là des équivoques obscènes : *Venerem cum phaleride* (la piette) *jungit, alludens ad phallem seu phallum, qui erat coriaceus penis. Offertur hordeum, quia id nomen ambiguae significationis est, unde more suo jocum captat Comicus, gratam Veneri mentulam innuens.*

<sup>4</sup> Le poëte joue sur le mot *ὄρχιλος*, roitelet, à cause de la ressemblance du mot *ὄρχις*, *colei seu testes.*

pour des dieux et non pour des geais, nous qui volons et qui avons des ailes ?

PISTHÉTÉROS. Tu n'y entends rien. Mercure, tout dieu qu'il est, ne vole-t-il pas ? n'a-t-il pas des ailes, ainsi que bien d'autres dieux ? La Victoire déploie ses ailes d'or, l'Amour a les siennes<sup>1</sup> ; et Homère, en parlant d'Iris<sup>2</sup>, la compare à une colombe timide.

LA HUPPE. Jupiter ne tonnera-t-il point ? ne lancera-t-il point sur nous sa foudre ailée ?

PISTHÉTÉROS. Si les hommes, par ignorance, vous comptent pour rien, et ne reconnaissent point d'autres dieux que ceux de l'Olympe, alors il faut lancer sur leurs terres des nuées de moineaux et d'oiseaux granivores, qui pilleront toutes les semences. Après cela, que Cérès leur mesure du blé quand ils mourront de faim.

ÉVELPIDE. Elle n'en fera rien ; tu la verras alléguer mille prétextes.

PISTHÉTÉROS. En outre, que les corbeaux aillent crever les yeux aux bœufs qui labourent la terre, et aux troupeaux, comme échantillon de votre puissance divine ; et qu'ensuite Apollon, le médecin, les guérisse ; il est payé pour cela.

ÉVELPIDE. Attends au moins que j'aie vendu mes deux petits bœufs.

PISTHÉTÉROS. Mais si au contraire les hommes vous regardent l'un comme dieu, l'autre comme la vie, toi comme la Terre, toi comme Saturne, toi comme Neptune, alors tous les biens leur seront donnés.

LA HUPPE. Dis-moi un seul de ces biens.

PISTHÉTÉROS. Premièrement, les sauterelles ne rongeront

<sup>1</sup> Le Scholiaste donne la représentation de l'Amour et de la Victoire avec des ailes comme toute moderne. Ast prétend que l'épithète d'*ailé*, appliquée à l'Amour, était commune avant Platon. (Voy. une note de M. Cousin, sur le *Phèdre*.)

<sup>2</sup> Cette comparaison, qui se trouve dans *l'Iliade*, chant V, v. 778, est appliquée à Junon et à Minerve, et non pas à Iris. Mais on sait que le texte d'Homère ne nous est pas parvenu tel qu'il était au temps d'Aristophane.

plus leurs vignes en fleur; un bataillon de chouettes et de cerchnis<sup>1</sup> suffira pour détruire ces insectes. De plus, les vers et les chenilles cesseront de ronger les figuiers; une seule troupe de grives nettoiera tout cela.

LA HUPPE. Et pour les enrichir, comment nous y prendre? Chez eux, c'est une passion.

PISTHÉTÉROS. Quand ils consulteront les oiseaux, ceux-ci leur indiqueront les mines les plus riches, et révéleront au devin les trafics les plus lucratifs; il ne périra pas un seul marchand sur mer.

LA HUPPE. Comment cela?

PISTHÉTÉROS. Toujours l'oiseau consulté sur la navigation répondra : « Ne t'embarque pas, le temps sera contraire; embarque-toi, le gain est sûr. »

ÉVELPIDE. J'achète un navire, et je me fais armateur; je ne veux plus rester ici.

PISTHÉTÉROS. Ils indiqueront aux hommes les trésors enfouis par leurs pères, car ils les connaissent; aussi dit-on partout : « Personne ne sait où est mon trésor, si ce n'est peut-être quelque oiseau<sup>2</sup>. »

ÉVELPIDE. Je vends mon navire, j'achète une pioche, et je déterre les vases remplis d'or.

LA HUPPE. Mais comment leur donner la santé? Elle habite chez les dieux.

PISTHÉTÉROS. S'ils sont heureux, n'ont-ils pas la santé? Crois-moi, un homme malheureux ne se porte jamais bien.

LA HUPPE. Mais comment parviendront-ils à la vieillesse? car elle habite aussi l'Olympe : faudra-t-il qu'ils meurent au berceau?

PISTHÉTÉROS. Loin de là, les oiseaux prolongeront leur vie de trois cents ans.

LA HUPPE. Par la grâce de qui?

<sup>1</sup> Espèce d'oiseau.

<sup>2</sup> Proverbe.

PISTHÉTÉROS. De qui ? d'eux-mêmes. Ignores-tu que la corneille vit cinq âges d'homme ?

ÉVELPIDE. Ah ! combien ils méritent mieux que Jupiter de régner sur nous !

PISTHÉTÉROS. Qui en doute ? D'abord , il ne sera pas besoin de leur bâtir des temples de marbre , ni d'y joindre des portes d'or ; ils habiteront dans les bois et sous le feuillage des chênes ; les oiseaux les plus vénérables auront pour temple un olivier. Il ne faudra point aller à Delphes , ou au temple d'Ammon , offrir des sacrifices ; debout , parmi les arbousiers et les oliviers sauvages , nous leur présenterons une poignée d'orge et de blé , et là , les mains étendues , nous les prierons de répandre sur nous leurs bienfaits ; et il ne nous en aura coûté qu'un peu de froment.

LE CHŒUR. O vieillard , qui m'es devenu si cher après m'avoir été si odieux , rien ne pourrait désormais me faire dévier de tes avis ! Plein de confiance dans tes discours , j'ai annoncé , j'ai juré que si , fidèle à tes saintes promesses , tu t'engageais sans détour à t'unir avec moi contre les dieux , ceux-ci ne tiendraient pas longtemps le sceptre qui m'appartient. Tout ce que la force doit exécuter , nous nous en chargerons ; tout ce qui dépend du conseil et de la délibération , ce sera ton affaire.

LA HUPPE. Par Jupiter ! ce n'est plus le moment de s'endormir ou de temporiser à la manière de Nicias<sup>1</sup> ; il faut agir au plus tôt. Venez , entrez dans mon nid , asseyez-vous sur ma paille et mes feuilles sèches , et dites-nous votre nom.

PISTHÉTÉROS. C'est facile ; je m'appelle Pisthétéros.

LA HUPPE. Et celui-ci ?

PISTHÉTÉROS. Évelpide , du bourg de Crie.

LA HUPPE. Soyez heureux l'un et l'autre.

PISTHÉTÉROS. Nous acceptons l'angure.

<sup>1</sup> Plutarque cite ce passage dans la vie de Nicias. (Voy. aussi, sur les lenteurs de ce général, THUCYDIDE, VI, 25.)

LA HUPPE. Entrez donc.

PISTHÉTÉROS. Soit ; conduis-nous.

LA HUPPE. Venez.

PISTHÉTÉROS. Ah ! mais diantre ! Reviens vite sur tes pas. Voyons , dis-nous un peu ; lui et moi , nous n'avons point d'ailes ; comment pourrons-nous vivre avec la gent ailée ?

LA HUPPE. Ce sera facile.

PISTHÉTÉROS. Penses-y ; Ésope dit dans ses fables que le renard fit un jour , à son grand dommage , société avec l'aigle<sup>1</sup>.

LA HUPPE. Ne crains rien ; vous mangerez d'une certaine racine , qui vous donnera des ailes.

PISTHÉTÉROS. Entrons donc. Xanthias , et toi , Manodore<sup>2</sup> , prenez notre bagage.

LE CHŒUR. Holà ! dis donc , dis donc !

LA HUPPE. Que me veux-tu ?

LE CHŒUR. Emmène tes hôtes dîner avec toi ; mais laisse-nous ta compagne , rivale des Muses , le rossignol à la voix mélodieuse ; fais-la venir pour nous amuser avec elle.

PISTHÉTÉROS. Oh ! je t'en prie , cède à leurs désirs ; fais-la sortir des joncs fleuris ; fais-la sortir , je t'en conjure au nom des dieux , que nous puissions aussi voir le rossignol.

LA HUPPE. Vous le voulez , il vous faut obéir. Procné , sors , et montre-toi à nos hôtes.

( Procné paraît<sup>3</sup> . )

PISTHÉTÉROS. O Jupiter vénéré ! quel joli petit oiseau ! Qu'elle est délicate ! qu'elle est blanche !

ÉVELPIDE. Sais-tu que je l'embrasserais volontiers<sup>4</sup> ?

<sup>1</sup> Il reste un court fragment d'Archiloque sur cette fable.

<sup>2</sup> Ce sont deux esclaves.

<sup>3</sup> Selon le Scholiaste , ce personnage réunissait la parure d'une courtisane et le costume d'un oiseau.

<sup>4</sup> Nous n'avons pu mettre en français qu'un très-faible équivalent du mot grec.

PISTHÉTÉROS. Quelle riche parure! on dirait une jeune vierge.

ÉVELPIDE. Je suis bien tenté de lui donner un baiser.

PISTHÉTÉROS. Mais, mon pauvre garçon, elle a un bec long de deux broches.

ÉVELPIDE. Eh bien! il n'y a qu'à enlever l'écaille qui lui couvre le visage, comme la coque d'un œuf, et à la baiser ensuite.

LA HUPPE. Allons-nous-en.

PISTHÉTÉROS. Guide-nous sous d'heureux auspices.

LE CHOEUR. O aimable, ô gracieuse, ô la plus chérie de mes compagnes ailées, rossignol, qui présides à nos chants, te voilà, te voilà donc parmi nous! Viens faire entendre tes sons mélodieux : toi qui, au printemps, fais retentir sur la flûte des airs si suaves, prélude à nos anapestes<sup>1</sup>.

( On entend le son d'une flûte. )

Parabase<sup>2</sup>.

Aveugles humains, semblables à la feuille légère, impuissantes créatures pétries de limon et privées d'ailes, pauvres mortels, condamnés à une vie éphémère et fugitive comme l'ombre ou comme un songe léger, écoutez les oiseaux, êtres immortels, aériens : exempts de vieillesse, occupés d'éternelles pensées; vous apprendrez de nous à connaître les phénomènes célestes, la nature des

<sup>1</sup> La parabase se chantait ordinairement avec accompagnement de la flûte. Il paraît que Procné jouait aussi de la flûte, comme les courtisanes qu'on faisait venir dans les festins. On sait que la pièce fut jouée aux Dionysiaques urbaines, c'est-à-dire au printemps. De là cet appel au rossignol.

<sup>2</sup> Clément d'Alexandrie (*Stromat.*, I, IV) cite le commencement de cette parabase, qu'il compare à un passage de Musée. Quelques mots des premiers vers semblent une réminiscence d'un passage du *Prométhée* d'Eschyle, v. 543-550.

oiseaux, l'origine des dieux et des fleuves, de l'Èrèbe et du Chaos; vous pourrez désormais dire adieu à Prodicos<sup>1</sup>.

Au commencement était le Chaos et la Nuit, le noir Èrèbe et le vaste Tartare; la terre, l'air et le ciel n'étaient point encore: enfin, dans le sein infini de l'Èrèbe, la Nuit aux noires ailes enfante d'abord un œuf sans germe, d'où, après une longue révolution d'années, naquit l'Amour aux épaules radieuses de deux ailes d'or, et rapide comme le tourbillon des vents. L'Amour, s'unissant au Chaos ailé et ténébreux, au sein du vaste Tartare, engendra notre race et la fit paraître la première à la lumière. La race des immortels n'existait donc pas encore, avant que l'Amour eût tout uni: mais quand le mélange de toutes choses fut accompli, alors parut le ciel, l'Océan, la terre, et la race éternelle des dieux bienheureux. C'est ainsi que nous sommes les plus anciens de tous les immortels; nous sommes fils de l'Amour, mille preuves l'attestent; nous volons comme lui, et nous nous plaisons à aider les amants. Nombre de beaux garçons qui avaient abjuré l'amour, au déclin de leur jeune âge n'ont pu résister à notre douce influence, et ont cédé au don d'une caille, d'un porphyrion, d'une oie, d'un coq. Les mortels tirent de nous autres, oiseaux, les plus grands services. D'abord nous leur indiquons les saisons, le printemps, l'hiver, l'automne; ils apprennent à semer quand la grue, traversant les airs, émigre vers la Libye<sup>2</sup>; elle avertit le nocher de suspendre le gouvernail<sup>3</sup>, et de se livrer au sommeil; elle dit à Oreste<sup>4</sup> de se tisser un manteau, pour que le froid ne le porte plus à dépouiller les passants. Le milan annonce par sa venue une autre saison, et le moment de tondre

<sup>1</sup> Il est nommé dans *les Nuées*, v. 561. On se moquait alors des philosophes, comme livrés à l'étude de la météorologie.

<sup>2</sup> Voyez ces pronostics dans Hésiode, *Œuvres et Jours*, v. 45, 448, 629.

<sup>3</sup> Le gouvernail se détachait des navires, lorsqu'ils n'étaient pas en mer.

<sup>4</sup> Brigand fameux alors. Il est encore nommé plus bas, v. 1491, ainsi que dans *les Acharniens*, v. 1167.

la toison printanière des brebis; puis l'hirondelle dit quand il faut quitter le manteau pour acheter un vêtement plus léger. Nous remplaçons pour vous Ammon, Delphes, Dodone, Apollon; c'est d'abord des oiseaux que vous prenez conseil pour régler toutes choses, entreprises de commerce, subsistance, mariages; vous désignez sous le nom d'augure<sup>1</sup> tout ce qui vous sert à deviner l'avenir. Une voix<sup>2</sup>, un éternement, une rencontre, un son, un esclave<sup>3</sup>, un âne, sont autant d'augures<sup>4</sup>. Ne sommes-nous donc pas pour vous l'oracle d'Apollon?

Si vous nous honorez comme des dieux, vous trouverez en nous des muses prophétiques, les vents les plus doux, les saisons, l'hiver, l'été, une chaleur modérée; nous n'irons pas siéger orgueilleusement au-dessus des nuages, comme Jupiter; mais nous resterons au milieu de vous, pour donner à vous, à vos enfants, à vos petits-fils, richesse, santé, bonheur, fortune, paix, jeunesse, rires, danses, festins, délices de tout genre<sup>5</sup>; enfin, dans cette surabondance de biens et de richesses, vous en serez accablés.

Muse bocagère, aux accords variés, tiò, tiò, tiò, tiò, tiotix, souvent avec toi dans les bois et sur la cime des montagnes, tiò, tiò, tiò, tiò, tiotix, reposant sous le feuillage d'un frêne, tiò, tiò, tiò, tiò, tiotix, je tire de mon gosier flexible des chants sacrés, qui animent les danses religieuses en l'honneur de Pan et de la mère des dieux: Tototototototototototix; et là Phrynichos<sup>6</sup> va

<sup>1</sup> Littéralement: « d'oiseau. »

<sup>2</sup> Entendue fortuitement.

<sup>3</sup> Dont le nom est heureux ou malheureux.

<sup>4</sup> D'oiseaux.

<sup>5</sup> Littéralement: « le lait des oiseaux. » Expression proverbiale, pour exprimer les choses les plus rares, ou une extrême prospérité. (Voy. plus bas, v. 4675, et les *Guêpes*, v. 508.)

<sup>6</sup> Poète tragique, un peu antérieur à Eschyle, renommé surtout pour les beautés lyriques de ses chœurs. Il ne faut pas le confondre avec le comique Phrynichos, contemporain d'Aristophane; ni avec un général athénien du même nom, qui prit part à l'établissement du gouvernement des *Quatre-Cents*, et qui, par haine contre Alcibiade, trahissait Athènes. Voyez les *Grenouilles*.

cueillir, comme l'abeille, les fruits délicieux dont il compose ses airs ravissants, tiò, tiò, tiò, tiotix.

Si l'un de vous, spectateurs, désire mener désormais avec les oiseaux une vie heureuse, qu'il vienne vers nous. Ce qui sur la terre est honteux ou interdit par les lois, est en honneur parmi les oiseaux. Battre son père est un crime odieux chez les hommes; chez nous, il est beau de s'élançer contre son père, de le frapper, et de lui dire : « Dresse les ergots<sup>1</sup>, si tu veux combattre. » Un esclave fugitif a-t-il été marqué<sup>2</sup>? ce sera chez nous un attagas au plumage bigarré. S'il se trouve parmi vous un barbare, un Phrygien, tel que Spintharos, ce sera ici le Phrygile<sup>3</sup>, de la race de Philémon<sup>4</sup>. S'il y a chez vous un esclave de Carie, comme Exécestidès, qu'il choisisse parmi nous ses aïeux<sup>5</sup>; il trouvera des confrères. Le fils de Pisisas veut-il livrer les portes de la ville aux infâmes? digne fils de son père, qu'il se fasse perdrix; chez nous, il n'y a pas de honte à fuir<sup>6</sup>.

Tels sont les concerts des cygnes, tiò, tiò, tiò, tiò, tiotix, lorsque, unissant leurs voix et battant des ailes, ils chantent Apollon, tiò, tiò, tiò, tiò, tiotix, en s'arrêtant sur les bords de l'Hèbre; tiò, tiò, tiò, tiò, tiotix. Leur voix a traversé les nuages de l'éther, les tribus des animaux sauvages s'arrêtent étonnées, le calme et la paix règnent sur les flots; totototototototix; l'Olympe en retentit au loin, et l'étonnement a saisi les dieux; les

<sup>1</sup> Les mots grecs signifient également : « dresse les ergots, » ou « prends un bâton. » On sait que, dans les combats de coqs, on armait leurs ergots d'éperons de cuivre.

<sup>2</sup> On marquait au front les esclaves fugitifs.

<sup>3</sup> Le pinson.

<sup>4</sup> Il lui reproche une origine étrangère.

<sup>5</sup> Le mot grec signifie à la fois *aïeux* et le nom d'un oiseau. Sur Exécestidès, voy. plus haut, v. 11; et plus bas, v. 1525.

<sup>6</sup> Le mot *perdrix* entre dans la composition du verbe grec. On ne sait quel était ce fils de Pisisas. Il paraît qu'il était soupçonné d'avoir pris part à la mutilation des Hermès, et retenu en prison dans le temps où l'on représentait cette pièce.

Grâces, filles de l'Olympe, et les Muses répètent ces chants avec joie : tiò, tiò, tiò, tiò, tiotix.

Rien n'est meilleur, rien n'est plus agréable que d'avoir des ailes. Et d'abord un spectateur qui aurait des ailes pourrait, lorsqu'il se sent pressé par la faim, se dérober à l'ennui d'une tragédie trop longue, s'envoler chez lui pour dîner, et revoler vers nous le ventre plein. Et si parmi vous Patroclide était pressé par un besoin, il ne souillerait pas son manteau, il s'envolerait, et reviendrait ensuite le ventre libre et dégagé<sup>1</sup>. Celui qui, possédé d'un amour adultère, apercevrait l'époux sur les sièges des Conseillers, partirait en déployant ses ailes, et reviendrait ensuite prendre sa place, après avoir satisfait sa passion. Ainsi, Diitréphès, qui n'a que des ailes d'osier<sup>2</sup>, a été élu phylarque, puis hipparque<sup>3</sup>; sorti du néant, il s'est élevé très-haut : c'est aujourd'hui le coq de son quartier<sup>4</sup>.

PISTHÉTÈROS<sup>5</sup>. Voilà ce que c'est; par Jupiter! je ne vis jamais rien de plus plaisant.

ÈVELPIDE. Qu'as-tu à rire?

PISTHÉTÈROS. Je ris de tes ailes. Sais-tu à quoi tu ressembles avec ton plumage? à un oison grossièrement ébauché.

ÈVELPIDE. Et toi, à un merle à la tête déplumée.

PISTHÉTÈROS. C'est cela même; et, comme dit Eschyle<sup>6</sup>,

<sup>1</sup> Grec : « après avoir pété et repris haleine. »

<sup>2</sup> Diitréphès s'était enrichi à vendre des bouteilles d'osier appelées *ποτίνη*. Voy. plus bas, v. 1442.

<sup>3</sup> Il y avait dix phylarques, un par tribu, et deux hipparques : c'étaient les titres des officiers qui commandaient la cavalerie.

<sup>4</sup> Mot à mot : un grand coq jaune. Le poète attaque ici le parvenu. (Voy. *la Paix*, v. 1178 ; *les Grenouilles*, v. 944.)

<sup>5</sup> Ils reviennent tous les deux avec des ailes.

<sup>6</sup> Vers tiré des *Myrmidons* d'Eschyle. Un aigle percé d'une flèche s'exprime ainsi, en reconnaissant les plumes qui garnissent l'extrémité de la flèche. Fr. 42 de l'édition de Didot. Allusion à une fable d'Ésope, la cent trente troisième, édition de Corai ; 218, éd. de Furia.

« Ce ne sont pas là les plumes d'autrui, ce sont bien les  
« nôtres. »

LA HUPPE. Eh bien, que faut-il faire ?

PISTHÉTÉROS. Il faut d'abord donner à notre ville un nom  
magnifique et pompeux, et ensuite offrir un sacrifice aux  
dieux.

ÈVELPIDE. C'est aussi mon avis.

LA HUPPE. Voyons, quel nom donnerons-nous à la ville ?

PISTHÉTÉROS. Voulez-vous ce beau nom emprunté à La-  
cédémone, le nom de Sparte ?

ÈVELPIDE. Par Hercule ! moi ! donner le nom de Sparte  
à ma ville ! Je n'en voudrais pas même pour mon grabat<sup>1</sup>,  
quand je n'aurais qu'une natte de jonc.

PISTHÉTÉROS. Quel nom lui donnerons-nous donc ?

ÈVELPIDE. Quelque nom magnifique, emprunté aux nuées  
et aux régions éthérées.

PISTHÉTÉROS. Veux-tu Néphélococcygie<sup>2</sup> ?

LA HUPPE. Oh ! oh ! le beau nom en vérité, le grand nom  
que tu as trouvé là !

ÈVELPIDE. N'est-ce pas précisément à Néphélococcygie  
que sont toutes les grandes richesses de Théogène et d'Es-  
chine<sup>3</sup> ?

PISTHÉTÉROS. Ou, ce qu'il y a de mieux encore, dans la  
plaine de Phlégra<sup>4</sup>, où les dieux foudroyèrent l'arrogance  
des géants.

ÈVELPIDE. Ce sera une bien belle ville. Mais quelle en  
sera la divinité protectrice ? pour qui tisserons-nous le  
péplus<sup>5</sup> ?

<sup>1</sup> Jeu de mots. Le *sparte* est une plante à longue tige, dont on fait des  
cordes et des nattes. Déjà le même jeu de mots avait paru dans la *Né-  
mésis* de Cratinus, fragm. 9<sup>e</sup>, où un personnage répondait : « J'entends  
« la ville de Sparte, et non une corde de sparte. »

<sup>2</sup> Nuées et concons.

<sup>3</sup> Personnages qui se glorifiaient de richesses qu'ils n'avaient point.  
(Voy. *la Paix*, v. 928 ; *les Guêpes*, 1265.)

<sup>4</sup> Lieux imaginaires, qui n'avaient d'existence que dans les fictions des  
poètes : c'est là que se trouvaient les richesses d'Eschine et de Théogène.

<sup>5</sup> Voyez *les Chevaliers*, v. 562. L'usage était, à Athènes, de tisser, tous  
les cinq ans, un péplus pour Minerve, dans la fête des Panathénées ; on

PISTHÉTÉROS. Que ne laissons-nous cet honneur à Minerve Poliade ?

ÉVELPIDE. Comment serait-ce une ville bien ordonnée, celle où une femme porterait la lance, et Clisthène<sup>1</sup> la navette ?

PISTHÉTÉROS. Qui donc gardera le mur Pélargique de la ville<sup>2</sup> ?

LA HUPPE. Un d'entre nous, un oiseau originaire de Perse<sup>3</sup>, qui partout passe pour redoutable, un enfant de Mars<sup>4</sup>.

ÉVELPIDE. O enfant maître ! voilà un dieu tout fait pour habiter sur les rochers.

PISTHÉTÉROS. Ah ça, maintenant, toi, va-t'en dans les airs aider les maçons qui travaillent ; porte des moellons, déshabille-toi, et prépare du mortier ; monte l'auge, et tombe de l'échelle ; pose des sentinelles, garde du feu sous la cendre, fais ta ronde la clochette à la main<sup>5</sup>, et endors-toi ; envoie ensuite deux hérauts, l'un en haut vers les dieux, l'autre en bas vers les hommes, et ensuite auprès de moi.

ÉVELPIDE. Toi, reste ici, et pleure auprès de moi<sup>6</sup>.

PISTHÉTÉROS. Va, mon cher, où je t'envoie ; car rien de tout ce que je dis ne peut se faire sans toi. Pour moi, je vais offrir un sacrifice aux nouveaux dieux, et faire venir

construisait un vaisseau, que l'on promenait à travers la ville, et sur lequel on voyait un voile où étaient représentés les exploits des héros, ou les combats des Titans, etc. (Voy. Meursius, *Panathénées*.)

<sup>1</sup> Infâme débauché. ( *Nuees*, v. 535 ; *Guépes*, 1187 ; *Chevaliers*, 1374 ; *Acharniens*, 118, etc. )

<sup>2</sup> Grec : « le mur Pélargique, » au lieu de Pélasgique. Allusion au nom des cigogues. Du reste, le peuple disait le premier nom pour le second.

<sup>3</sup> Le coq.

<sup>4</sup> Il y a ici un jeu de mots. *Νεοττός* veut dire à la fois *enfant* et *poulet*. La réponse d'Évelpide signifie aussi : « O poulet maître ! »

<sup>5</sup> Ceux qui faisaient la ronde sur les murs portaient avec eux une clochette ; les sentinelles devaient y répondre.

<sup>6</sup> Plaisanterie dont le sel est perdu pour nous. Au lieu du salut ordinaire, *χαίρει*, il dit *σήμεως*.

le prêtre pour conduire la procession. Esclaves, apportez la corbeille et le bassin <sup>1</sup>.

LE CHŒUR. Je marche d'accord avec toi, j'unis ma volonté à la tienne, je t'exhorte à faire aux dieux des prières solennelles, et à immoler une victime en action de grâces. Faisons entendre les chants Pythiens, et que Chéris <sup>2</sup> accompagne nos hymnes.

PISTHÉTÉROS. Toi, cesse de souffler. Par Hercule ! qu'est-ce que cela ? J'ai vu déjà bien des prodiges, mais je n'avais point encore vu de corbeau avec une muselière <sup>3</sup>. Prêtre, fais ton office, sacrifie aux nouveaux dieux.

LE SACRIFICATEUR. Je vais le faire. Mais où est celui qui tient la corbeille ? Invoquez la Vesta des oiseaux <sup>4</sup>, le milan, protecteur du foyer, tous les oiseaux, Olympiens et Olympiennes, dieux et déesses...

LE CHŒUR. Salut, Épervier protecteur de Sunium <sup>5</sup>, roi Pélargique !

LE SACRIFICATEUR. Priez le Cygne de Delphes et de Délos, et Latone, déesse des cailles <sup>6</sup>, et Diane Chardonneret...

PISTHÉTÉROS. On ne dira plus Diane Colénis <sup>7</sup>, mais Chardonneret...

LE SACRIFICATEUR. Et Bacchus Phrygile <sup>8</sup>, et l'Autruche, auguste mère <sup>9</sup> des dieux et des hommes...

<sup>1</sup> Qui contenait l'eau lustrale. On y trempait un tison, avec lequel on aspergeait les assistants.

<sup>2</sup> Ce musicien est nommé dans *les Acharniens*, v. 46 et 866, et dans *la Paix*, v. 951-5.

<sup>3</sup> Les joueurs de flûte se bridait la bouche avec une courroie. L'acteur qui représente ici le musicien avait le masque d'un corbeau.

<sup>4</sup> Les noms des dieux et des oiseaux sont mêlés dans cette invocation burlesque.

<sup>5</sup> Le poète altère ici des épithètes données ordinairement à Neptune, pour y introduire plaisamment des noms d'oiseaux. Σουνιέραζε, au lieu de Σουνιάραζε, « dieu adoré à Sunium. »

<sup>6</sup> Ὀρτυγομήτρα : le même mot grec signifie *caille*, et l'île d'*Ortygie* ou Délos.

<sup>7</sup> Un des noms donnés à cette déesse.

<sup>8</sup> Pinson.

<sup>9</sup> Il applique à l'autruche les épithètes données ordinairement à Cy-

PISTHÉTÉROS. Divine Cybèle, Autruche, mère de Cléocrite...

LE SACRIFICATEUR. De donner la santé et le bonheur aux Néphélococcygiens et aux citoyens de Chio !...

PISTHÉTÉROS. J'aime à voir les citoyens de Chio partout.

LE SACRIFICATEUR. Et les héros, et les oiseaux, et les enfants des héros, le porphyrion, le pélican, le pélécin, le phléxide, la pintade, le paon, l'éléa, la sarcelle, l'élasa, le héron, le cataractès, le becfigue, la mésange...

PISTHÉTÉROS. Finis donc, maudit homme, finis tes invocations. Hé ! hé ! malheureux ! à quel sacrifice invites-tu les aigles de mer et les vautours ? Ne vois-tu pas qu'un milan suffirait pour dévorer ces viandes ? Hors d'ici, toi et tes bandelettes ! je sacrifierai bien moi-même tout seul.

LE SACRIFICATEUR. Il faut encore que pour l'aspersion j'entonne un hymne religieux, et que j'invoque les divinités, une au moins, si toutefois vous avez assez de provisions ; car vos prétendues victimes se réduisent à de la barbe et à des cornes.

PISTHÉTÉROS. Adressons nos sacrifices et nos prières aux dieux ailés.

UN POÈTE. Muse, célèbre dans tes chants et tes hymnes le bonheur de Néphélococcygie.

PISTHÉTÉROS. Qu'est-ce que cela veut dire ? qui es-tu ?

LE POÈTE. Je suis un chantre dont les vers ont la douceur du miel, un zélé serviteur des Muses, comme parle Homère.

bèle. Il nomme ensuite Cléocrite par allusion à sa taille et à sa tournure, selon le Scholiaste. Voy. aussi *les Grenouilles*, v. 4457.

<sup>1</sup> Les Athéniens, étant liés étroitement avec cette île, lui donnaient toujours une part dans leurs prières publiques. Ses habitants avaient été alliés fidèles d'Athènes dans les premières années de la guerre du Péloponnèse. THUCYDIDE, IV, 55 ; DIODORE SIC., XII, 27.

PISTHÉTÉROS. Quoi ! tu es esclave, et tu as les cheveux longs<sup>1</sup> ?

LE POÈTE. Non ; mais nous tous poètes, nous sommes les zélés serviteurs des Muses, comme parle Homère.

PISTHÉTÉROS. Je ne m'étonne pas que tu aies un manteau si usé<sup>2</sup>. Mais, pauvre poète, quel malheureux sort t'amène ici ?

LE POÈTE. J'ai composé des vers en l'honneur de votre Néphélococcygie, nombre de beaux dithyrambes et de parthénies<sup>3</sup>, dans le goût de Simionide.

PISTHÉTÉROS. Tu as composé des vers ? et depuis quand ?

LE POÈTE. Il y a longtemps, longtemps que je chante cette noble ville.

PISTHÉTÉROS. Mais je célèbre à l'instant même le sacrifice de sa consécration<sup>4</sup> ; je ne fais encore que lui donner un nom, comme à un enfant nouveau-né.

LE POÈTE. La parole des Muses est prompte, et vole comme les coursiers rapides. Mais, ô mon père, fondateur de la ville d'Etna<sup>5</sup>, toi qui partages les honneurs sacrés<sup>6</sup>, accorde-moi avec bienveillance les biens que tu voudrais pour toi-même.

PISTHÉTÉROS. Ce maudit poète ne nous laissera pas en repos, si nous ne lui donnons quelque chose, pour nous débarrasser de lui. Holà, toi<sup>7</sup>, qui as un surtout de peau

<sup>1</sup> On voit par là que les esclaves étaient distingués par les cheveux rasés.

<sup>2</sup> « Qui a tant servi. » Il y a là un jeu de mots à peu près intraduisible en français. L'épithète *ὕπερρον* s'applique à la fois au serviteur et au manteau troué.

<sup>3</sup> Vers chantés par des chœurs de jeunes filles. On a quelques fragments des *Parthénies* de Pindare.

<sup>4</sup> *Δεκάτην*, le dixième jour. Voy., plus haut, la note sur le vers 494.

<sup>5</sup> Aristophane intercale ici un passage de Pindare sur Hiéron, fondateur de la ville d'Etna. En même temps il parodie les formes du style lyrique.

<sup>6</sup> *Ζαθέων ἱερῶν ὁμῶνυμε* : il y a sur le nom d'Hiéron un jeu de mots perdu en français. Littéralement : « homonyme des temples divins, » ou « toi dont le nom rappelle les hiérons sacrés. »

<sup>7</sup> Il s'adresse à un des assistants, peut-être à un des esclaves, ou même au prêtre, selon M. Boissonade.

et une tunique, donne un des deux au poète. — Tiens, prends ce surtout; aussi bien tu m'as l'air tout transi.

LE POÈTE. Ma muse reçoit volontiers ce présent. Mais prête ton attention à ce chant pindarique<sup>1</sup>.

PISTHÉTÉROS. Le maudit homme! il ne nous délivrera pas de lui.

LE POÈTE. « Parmi les Scythes nomades erre l'infortuné  
« Straton, qui ne possède pas un vêtement tissu par la  
« navette; mais il lui arrive un grossier surtout, sans tuni-  
« que. » — Comprends-tu ce que je veux dire?

PISTHÉTÉROS. Oui, je comprends que tu veux la tunique.  
— Allons, dépouille-toi; il faut rendre service aux poètes.  
— Prends, et va-t'en.

LE POÈTE. Je m'en vais, et en partant je composerai ces vers en l'honneur de votre ville: « Dieu au trône d'or,  
« chante la ville aérienne et transie de froid; j'ai visité  
« ces plaines couvertes de neiges, et fertiles<sup>2</sup>. Tralla  
« la la! »

( Il s'en va. )

PISTHÉTÉROS. Oui, mais avec cette tunique te voilà bien garanti contre le froid. Par Jupiter! je n'aurais jamais cru que cet homme entendit sitôt parler de notre ville. (*Au prêtre.*) Reprends l'aspersoir, et fais le tour de l'autel.

LE SACRIFICATEUR. Faites silence!

UN DEVIN. Ne touche pas au bouc<sup>3</sup>.

PISTHÉTÉROS. Mais toi, qui es-tu?

LE DEVIN. Moi? un devin.

PISTHÉTÉROS. Va te promener.

LE DEVIN. Mon cher, ne méprise pas les choses divines;

<sup>1</sup> Pindare avait reçu d'Hiéron des mulets. Il lui demandait encore un char, par les vers que notre poète va parodier.

<sup>2</sup> Galimatias poétique.

<sup>3</sup> Que le sacrificeur se disposait à immoler.

il y a un oracle de Bacis<sup>1</sup> qui concerne clairement Néphélococcygie.

PISTHÉTÉROS. Que ne parlais-tu donc de cet oracle, avant que j'eusse bâti cette ville?

LE DEVIN. Les dieux ne me le permettaient pas.

PISTHÉTÉROS. Mais il n'y a rien de tel que d'entendre les paroles mêmes de l'oracle.

LE DEVIN. « Quand les loups et les vieilles corneilles habiteront ensemble l'espace qui sépare Corinthe et Siccyone<sup>2</sup>... »

PISTHÉTÉROS. Qu'est-ce que les Corinthiens ont de commun avec moi?

LE DEVIN. Par ces mots, Bacis veut parler de l'air. « Que d'abord on immole à Pandore un bélier à la toison blanche; et que le devin qui annoncera le premier mes paroles, reçoive un riche manteau et des souliers neufs »

PISTHÉTÉROS. Les souliers y sont aussi?

LE DEVIN. Tiens, lis : « Et il faudra lui donner une coupe pleine de vin, et un bon morceau des entrailles de la victime. »

PISTHÉTÉROS. Il faut lui donner un morceau des entrailles?

LE DEVIN. Tiens, lis : « Divin jeune homme, si tu obéis fidèlement à ces ordres, tu seras un aigle dans les nues. « Si tu t'y refuses, tu ne seras ni tourterelle, ni aigle, ni pie »

PISTHÉTÉROS. Cela y est aussi?

LE DEVIN. Tiens, lis.

PISTHÉTÉROS. Cet oracle ne s'accorde donc pas avec celui que j'ai écrit sous la dictée d'Apollon : « Lorsqu'un charlatan viendra, sans être invité, troubler les sacrifices, et réclamer sa part des entrailles, alors il faudra lui briser les côtes... »

<sup>1</sup> Sur Bacis, voyez les *Chevaliers*, v. 423, et la *Paix*, v. 4070.

<sup>2</sup> C'est la situation de la ville d'Ornées. (Voy. plus haut la note sur le v. 599.)

LE DEVIN. Je crois que tu plaisantes.

PISTHÉTÉROS. Tiens, lis : « Ne l'épargne pas, fût-il l'aigle dans les nues <sup>1</sup>, fût-ce Lampon <sup>2</sup>, fût-ce le grand Diopithe <sup>3</sup>. »

LE DEVIN. Cela y est aussi ?

PISTHÉTÉROS. Tiens, lis. Allons, hors d'ici ! veux-tu te sauver !

LE DEVIN. Hélas ! malheureux que je suis !

PISTHÉTÉROS. Veux-tu aller bien vite débiter ailleurs tes oracles !

MÉTON <sup>4</sup>. Je suis venu vers vous...

PISTHÉTÉROS. Voici encore un autre fâcheux. Que viens-tu faire ici ? quel est ton dessein ? à quel but tends-tu, avec cette démarche si fière ?

MÉTON. Je veux toiser les plaines de l'air, et vous les partager en rues.

PISTHÉTÉROS. Au nom des dieux, qui es-tu ?

MÉTON. Qui je suis ? Méton, connu de toute la Grèce et du bourg de Colone.

PISTHÉTÉROS. Dis-moi, qu'est-ce que tu tiens là ?

MÉTON. Ce sont des règles pour mesurer l'air. En effet, je dirai d'abord que l'air entier, dans sa forme, ressemble à un four <sup>5</sup>. Moi donc, appliquant par en haut cette règle courbe et y ajustant le compas... tu comprends ?

<sup>1</sup> Dans *les Chevaliers*, v. 1015, le bonhomme Peuple dit : « Lisez-moi cet oracle que j'aime tant, et selon lequel je serai l'aigle dans les nuages. »

<sup>2</sup> Lampon était un devin, que les poètes comiques raillaient sur sa gourmandise. Aristophane l'a déjà nommé dans cette pièce, v. 521.

<sup>3</sup> Diopithe est cité comme un voleur dans *les Chevaliers*, v. 1085, et dans *les Guêpes*, v. 580. Voir la note sur ce dernier passage.

<sup>4</sup> Méton, géomètre et astronome célèbre, auteur du cycle de dix-neuf années, destiné à concilier l'année lunaire avec l'année solaire. Il est nommé aussi dans *les Nuées*.

<sup>5</sup> Voy. *les Nuées*, v. 95. D'après le Scholiaste, cette comparaison du ciel à un four était attribuée surtout à Hippon le pythagoricien.

PISTHÉTÉROS. Je ne comprends pas.

MÉTON. J'appliquerai une règle droite, et je prendrai mes dimensions de manière à faire un cercle carré, au centre duquel sera la place publique; à ce centre aboutiront de toutes parts des rues en ligne droite, comme du soleil, qui est rond lui-même, partent des rayons droits.

PISTHÉTÉROS. Cet homme est un Thalès... Méton!

MÉTON. Qu'y a-t-il?

PISTHÉTÉROS. Tu sais combien je t'aime? Si tu veux m'en croire, passe vite ton chemin.

MÉTON. Qu'y a-t-il à craindre?

PISTHÉTÉROS. Ici, comme à Lacédémone, on chasse les étrangers, et les coups de bâton pleuvent comme la grêle dans la ville.

MÉTON. Est-ce que vous êtes en émeute?

PISTHÉTÉROS. Pas le moins du monde.

MÉTON. Eh bien! qu'est-ce donc?

PISTHÉTÉROS. Nous avons pris la résolution unanime de chasser tous les charlatans.

MÉTON. Je me sauve donc.

PISTHÉTÉROS. Je ne sais vraiment pas si tu seras à temps, car voici l'orage qui gronde<sup>1</sup>.

MÉTON. Ah! malheureux que je suis!

PISTHÉTÉROS. Ne te l'avais-je pas dit? T'en iras-tu prendre tes mesures ailleurs?

---

UN INSPECTEUR<sup>2</sup>. Où sont les proxènes<sup>3</sup>?

PISTHÉTÉROS. Quel est ce Sardanapale?

L'INSPECTEUR. Je suis un inspecteur, nommé par le sort<sup>4</sup> pour surveiller Néphélococcygie.

<sup>1</sup> Il le bat.

<sup>2</sup> Magistrat chargé d'inspecter les villes tributaires d'Athènes.

<sup>3</sup> Citoyens chargés de donner l'hospitalité aux étrangers et aux ambassadeurs. Chaque cité étrangère, telle que Mégare, Corinthe, etc., avait à Athènes ses proxènes, dont les fonctions avaient quelque rapport avec celles de nos consuls.

<sup>4</sup> Littéralement : « par la fève. »

PISTHÉTÉROS. Un inspecteur ! et qui t'a envoyé ici ?

L'INSPECTEUR. Un maudit décret de Téléas <sup>1</sup>.

PISTHÉTÉROS. Veux-tu, moyennant salaire, te retirer sans faire de bruit ?

L'INSPECTEUR. Oui, par les dieux ! aussi bien j'avais besoin de rester à Athènes pour assister à l'assemblée ; car je suis chargé d'une affaire pour Pharnace <sup>2</sup>.

PISTHÉTÉROS. Tiens, emporte cela ; ce sera ton salaire <sup>3</sup>.

L'INSPECTEUR. Qu'est-ce que cela veut dire ?

PISTHÉTÉROS. C'est l'assemblée relative à Pharnace.

L'INSPECTEUR. Des témoins ! on me frappe, moi, un inspecteur !

PISTHÉTÉROS. Veux-tu bien te sauver, et emporter tes urnes ! N'est-ce pas une chose incroyable ? ils envoient des inspecteurs à cette ville, avant même qu'on ait offert le sacrifice de consécration.

UN MARCHAND DE DÉCRETS. « Si quelque habitant de Néphélococgyie fait tort à un citoyen d'Athènes... »

PISTHÉTÉROS. Quel est cet autre fléau, avec ses pape-rasses ?

LE MARCHAND. Je suis un marchand de décrets, et je viens ici vous vendre des lois nouvelles.

PISTHÉTÉROS. Lesquelles ?

LE MARCHAND. « Que les habitants de Néphélococgyie adoptent les mesures, poids et règlements des Olophyxiens <sup>4</sup>. »

<sup>1</sup> Il a été question de Téléas plus haut, v. 169, et dans *la Paix*, v. 1008.

<sup>2</sup> Satrape d'une province de Perse. Les étrangers entretenaient fréquemment des intrigues à Athènes ou à Lacédémone, et ils soudoyaient même des orateurs pour maintenir le peuple dans leur parti.

<sup>3</sup> Il lui donne des coups.

<sup>4</sup> Habitants de la Thrace, près du mont Athos ; selon Étienne de Byzance. La ville nouvelle, fondée par deux Athéniens, était regardée comme une colonie d'Athènes ; or, toute colonie devait adopter les règlements de la mère patrie.

PISTHÉTÉROS. Tu vas connaître tout à l'heure ceux des Ototyxiens <sup>1</sup>.

LE MARCHAND. Holà ! que fais-tu ?

PISTHÉTÉROS. Vite, remporte tes lois ! Je t'en ferai sentir aujourd'hui de cruelles !

L'INSPECTEUR, *revenant*. J'assigne Pisthétéros à comparaître en justice, pour cause d'outrage, dans le mois de munychion <sup>2</sup>.

PISTHÉTÉROS. Comment, c'est toi ! Ah ! tu étais encore là ?

LE MARCHAND. « Et si quelqu'un chasse les magistrats et ne les reçoit point, conformément aux décrets affichés sur la colonne <sup>3</sup>... »

PISTHÉTÉROS. Ah ! quelle misère ! Toi aussi, te voilà encore ?

L'INSPECTEUR. Tu me le payeras ! je te ferai condamner à une amende de dix mille drachmes.

PISTHÉTÉROS. Et moi, je briserai tes urnes.

L'INSPECTEUR. Te souviens-tu qu'un soir tu fis tes ordures près de la colonne ?

PISTHÉTÉROS. Fi ! qu'on le saisisse. Eh bien ! tu ne restes pas ?

LE SACRIFICATEUR. Partons d'ici au plus vite, et allons à la maison sacrifier le bouc aux dieux <sup>4</sup>.

( Ils sortent tous. )

LE CHOEUR. Désormais tous les mortels m'offriront des vœux et des sacrifices, à moi, divinité souveraine dont les regards embrassent l'univers. Car rien sur la terre n'échappe à ma vue, je conserve les fruits dans leur fleur,

<sup>1</sup> D'un mot qui signifie « verser des larmes. »

<sup>2</sup> Ce mois répond à peu près au mois d'avril.

<sup>3</sup> Les actes publics étaient affichés sur des colonnes destinées à cet usage. ( Voy. *Lysistrata*, v. 515 ; *Lysias*, contre Ératosthène. )

<sup>4</sup> Il ne sacrifie pas la victime en public, afin de la garder pour lui. Voy. dans *la Paix*, v. 1021, un fait du même genre.

en détruisant la race des insectes innombrables qui, dans le sein de la terre et sur les arbres, dévorent de leurs dents insatiables les fruits sortant de leur enveloppe; je tue ceux dont le contact funeste ravage les jardins embaumés; tous les reptiles et les animaux voraces périssent sous les coups de mes ailes.

Aujourd'hui plus que jamais on proclame l'édit suivant : « Celui de vous qui tuera Diagoras de Mélos<sup>1</sup> recevra un talent; celui qui tuera un des tyrans morts<sup>2</sup> recevra un talent » Nous aussi, nous voulons promulguer ce décret : « Celui de vous qui tuera Philocrate<sup>3</sup> le Struthien<sup>4</sup> recevra un talent, et celui qui l'amènera vif en recevra quatre : car c'est lui qui enfile les pinsons en paquet, et les vend sept pour une obole; il souffle les grives, les étale et les martyrise; il passe des plumes dans les narines des merles; il rassemble et enferme des pigeons, les retient captifs dans un filet, et les contraint d'en piper d'autres. » Voilà le décret que nous voulons publier; si quelqu'un de vous tient encore des oiseaux captifs dans sa cour, qu'il les mette en liberté. Celui qui ne se conformera pas à cet ordre sera saisi par les oiseaux, chargé de chaînes, et servira à son tour d'appât pour piper d'autres hommes.

O race fortunée des oiseaux, l'hiver, nous n'avons pas besoin de manteaux, et l'été, nous n'avons pas à souffrir des brûlants rayons du soleil; mais nous reposons dans des vallons fleuris, à l'ombre du feuillage, alors que la cigale chantant, brûlée par les ardeurs du soleil au milieu du jour, fait entendre ses cris aigus. Nous passons l'hiver

<sup>1</sup> Diagoras de Mélos fut condamné à mort la dix-septième année de la guerre du Péloponnèse, comme athée, et pour avoir tourné en ridicule ou divulgué les mystères de Cérés. Il prit la fuite, et périt dans un naufrage.

<sup>2</sup> On sait comme les Athéniens prodiguaient les accusations de tyrannie. Aristophane raille ici les orateurs qui abusaient de ce prétexte banal. (Voy. aussi *les Guêpes*.)

<sup>3</sup> Au v. 14, il en fait un oiseleur. Ici, il l'appelle *Struthien*, c'est-à-dire du pays des moineaux.

<sup>4</sup> D'un nom d'oiseau (l'autruche) le poëte forge un nom de pays.

dans les creux des antres, en jouant parmi les nymphes des montagnes; au printemps, nous cueillons les tendres baies du myrte aimé des vierges, et les fruits des jardins des Grâces.

Nous voulons dire aux juges un mot sur la victoire: si c'est à nous qu'ils l'adjugent, ils recevront tous de nous des biens plus précieux que ceux qui furent donnés à Paris<sup>1</sup>. Et d'abord, chose ardemment désirée de tous les juges, les chouettes<sup>2</sup> du Laurium ne vous manqueront jamais; elles logeront dans l'intérieur de vos maisons, elles nicheront dans vos bourses, et y feront éclore des petits. En outre, vous habiterez comme dans des temples, car nous élèverons le faite de vos maisons en forme d'aigle<sup>3</sup>. Si vous exercez une charge publique, et que vous vouliez rapiner, nous armerons vos mains des serres crochues d'un épervier. Si vous allez à un festin, nous vous donnerons une panse<sup>4</sup> spacieuse. Mais si vous nous êtes contraires, ayez soin de vous faire faire des ombrelles, comme celles dont on couvre les statues<sup>5</sup>; car celui de vous qui n'en sera point pourvu doit s'attendre à notre vengeance: lorsqu'il sera vêtu d'une tunique bien blanche, tous les oiseaux la saliront de leurs ordures.

---

PISTHÉTÈROS. Oiseaux, notre sacrifice a été favorable. mais je m'étonne qu'il ne vienne des remparts aucun mes-

<sup>1</sup> Pour son jugement entre les trois déesses.

<sup>2</sup> Effigie empreinte sur la monnaie d'Athènes. Le Laurium était une montagne de l'Attique où il y avait des mines d'argent. Voy. THUCYDIDE, II, 53, et HÉRODOTE, VII, 144.

<sup>3</sup> Il y a là un jeu de mots qui n'a nul sel en français. En grec *ἀετός*, aigle, veut dire aussi *fronton*.

<sup>4</sup> Littéralement « jabot. »

<sup>5</sup> Les anciens, pour garantir les statues des ordures des oiseaux, mettaient au-dessus des couvertures en métal, qu'ils appelaient *petites lunes*.

sager, pour nous informer de ce qui s'y passe. Ah! en voici un qui accourt hors d'haleine <sup>1</sup>.

UN MESSAGER. Où est-il? où est-il? où est-il? où est Pisthétéros, notre chef?

PISTHÉTÉROS. Me voici.

LE MESSAGER. Tes murailles sont achevées.

PISTHÉTÉROS. C'est fort bien.

LE MESSAGER. Il n'y a rien de plus beau ni de plus magnifique; telle en est la largeur, que Proxénide le fanfaron <sup>2</sup>, et Théogène, y feraient passer deux chars qui se rencontreraient, les chevaux fussent-ils aussi grands que le cheval de Troie.

PISTHÉTÉROS. En vérité?

LE MESSAGER. La longueur (je l'ai mesurée moi-même) est de cent brasses <sup>3</sup>.

PISTHÉTÉROS. O Neptune, quelle longueur! Quels ouvriers ont pu élever ces murs gigantesques?

LE MESSAGER. Les oiseaux; nul autre qu'eux n'y a mis la main, ni porteur de briques égyptien, ni tailleur de pierre, ni architecte; ils ont tout fait eux-mêmes, et j'en suis dans l'admiration. Trenté mille grues, venues de la Libye, y ont déposé leur provision de pierres <sup>4</sup>; ces pierres, destinées aux fondements, ont été taillées par le bec des râles. Dix mille cigognes portaient les briques, tandis que les pluviers et les autres oiseaux aquatiques apportaient l'eau dans les airs.

PISTHÉTÉROS. Qui préparait le mortier?

LE MESSAGER. Des hérons, dans des auges.

PISTHÉTÉROS. Et comment y jetaient-ils le mortier?

LE MESSAGER. L'invention, mon cher, est des plus inge-

<sup>1</sup> Littéralement : « *Alpheum spirans*. » L'Alphée coulait à Olympie. Le sens est donc : « comme si il courait dans le stade olympique, sur les bords du fleuve Alphée. » Telle est, du moins, l'interprétation du Scholiaste.

<sup>2</sup> Le poète fait de ce mot un nom de pays. Théogène a déjà été nommé plus haut au v. 822, et Proxénide dans *les Guêpes*, v. 525.

<sup>3</sup> Ou *orgyes*. L'orgye valait 4 mètre 83 centimètres.

<sup>4</sup> Littéralement : « qui avaient avalé des pierres. »

nieuses : les oisons se servaient de leurs pattes comme de pelles, pour battre le mortier et le passer dans des auges.

PISTHÉTÉROS. Que ne ferait-on pas avec les pattes<sup>1</sup> ?

LE MESSAGEUR. Les canes, avec leur ceinture blanche, portaient aussi des briques; les hirondelles arrivaient le mortier dans le bec et la truelle derrière le dos, comme les petits enfants.

PISTHÉTÉROS. Quel besoin a-t-on encore, après cela, de payer des mercenaires? Mais, dis-moi, la charpente des murs, qui l'a construite?

LE MESSAGEUR. De très-habiles charpentiers, les pélicans, qui ont équarri le bois des portes avec leurs becs : au bruit de leurs coups de hache<sup>2</sup>, on eût dit un arsenal de marine. Maintenant tout est garni de portes, tout est fermé au verrou et gardé de toutes parts; on fait la ronde, on fait circuler la cloche, et il y a des sentinelles posées partout, et des gardes de nuit sur les tours. Mais je cours me laver; c'est à toi maintenant de faire le reste.

LE CHŒUR. Eh bien! que fais-tu? Es-tu surpris de voir que les murs ont été bâtis si vite?

PISTHÉTÉROS. Oui, par les dieux! et ce n'est pas sans raison; tout cela vraiment me semble des fables. Mais voici un des gardes de la ville qui accourt vers nous, avec un air guerrier.

SECOND MESSAGEUR. Oh! oh! oh!

PISTHÉTÉROS. Qu'y a-t-il donc?

SECOND MESSAGEUR. Il nous arrive une chose indigne. Un des dieux de la cour de Jupiter a pris son vol dans les airs

<sup>1</sup> Proverbe. On disait : « Que ne ferait-on pas avec les mains? »

<sup>2</sup> Les mots grecs qui signifient hache et pélican ont beaucoup de ressemblance.

à travers les portes, et trompé la surveillance des geais, qui sont gardes de jour.

PISTHÉTÉROS. O la terrible affaire, et l'indigne attentat! Quel est ce dieu?

SECOND MESSAGER. Nous l'ignorons; nous savons seulement qu'il avait des ailes.

PISTHÉTÉROS. Ne devait-on pas, sur-le-champ, envoyer des gardes à sa poursuite?

SECOND MESSAGER. Nous avons envoyé trente mille éperviers, archers à cheval; tous les oiseaux aux serres crochues, les cerchnis, les buses, les vautours, les cymindis, les aigles, sont en campagne; l'air est agité par l'impétuosité de leur vol et les battements de leurs ailes, tant ils ont d'ardeur à poursuivre l'ennemi! Il n'est pas loin, il doit être près d'ici.

PISTHÉTÉROS. Il faut s'armer de la fronde et de l'arc! Amis, venez tous, que chacun lance des flèches; qu'on me donne une fronde.

LE CHŒUR. Une guerre se déclare, guerre terrible, entre moi et les dieux. Gardez soigneusement l'air, fils de l'Érèbe, et les nuages qui l'environnent, pour qu'aucun dieu ne traverse à notre insu. Que vos regards veillent alentour. Un bruit d'ailes, comme celui d'un dieu qui plane dans les airs, se fait entendre.

(Ici l'on voit paraître Iris dans les airs; elle semble vouloir traverser, mais on l'arrête au passage.)

PISTHÉTÉROS. Holà! où diriges-tu ton vol? halte-là! Arrête, reste immobile, n'avance pas. Qui es-tu? d'où es-tu? Dis vite d'où tu viens.

IRIS. Je viens de chez les dieux de l'Olympe.

PISTHÉTÉROS. Quel est ton nom, navire ou casque?

<sup>1</sup> Navire, à cause de ses ailes qui lui servent de rames; casque, sans doute à cause du panache: d'autres disent que c'est par allusion au bon-

IRIS. La rapide Iris.

PISTHÉTÉROS. Salaminienne ou paraliennne ?

IRIS. Que veux-tu dire ?

PISTHÉTÉROS. Ne verrai-je pas une buse prendre son vol et fondre sur elle ?

IRIS. Fondre sur moi ! Quelle espèce de mal est-ce là ?

PISTHÉTÉROS. Tu verseras bien des larmes.

IRIS. C'est vraiment une chose absurde.

PISTHÉTÉROS. Par quelles portes es-tu entrée dans la ville, scélérate ?

IRIS. Je ne sais vraiment pas par quelles portes.

PISTHÉTÉROS. Entendez-vous comme elle se moque de nous ? T'es-tu présentée aux capitaines des geais ? tu ne réponds pas ? As-tu un passe-port des cigognes ?

IRIS. Qu'est-ce que cela ?

PISTHÉTÉROS. Tu n'en as pas ?

IRIS. Es-tu bien sain d'esprit ?

PISTHÉTÉROS. Aucun chef des oiseaux ne t'a envoyé de sauf-conduit ?

IRIS. Non vraiment, aucun ne m'en a envoyé, pauvre fou !

PISTHÉTÉROS. Et cependant c'est ainsi que tu prends ton vol, sans mot dire, à travers une ville étrangère, et dans l'espace ?

IRIS. Par quelle autre voie les dieux doivent-ils donc voler à l'avenir ?

PISTHÉTÉROS. Je ne sais vraiment ; mais que ce ne soit pas par ici. Maintenant tu es en faute. Sais-tu que si l'on te traitait comme tu le mérites, on se saisirait de toi, la belle Iris, et l'on te ferait mourir ?

IRIS. Mais je suis immortelle.

net de Mercure. Du reste, toutes ces plaisanteries sont bien froides pour nous.

<sup>1</sup> Noms des deux galères sacrées. Elles étaient renommées pour leur vitesse ; on les employait dans les messages pressés.

<sup>2</sup> *Facete Buteonem in puellam immittit, ad græci nominis etymon respiciens, alitem bene coleatum, Τροίχλος.*

<sup>3</sup> Littéralement : « un cachet. »

PISTHÉTÉROS. Tu n'en mourrais pas moins. Ce serait en vérité chose étrange, si, tandis que nous commandons à tout l'univers, vous autres dieux refusez de vous soumettre, et d'obéir à votre tour aux plus forts. Dis-moi, où diriges-tu ta navigation aérienne ?

IRIS. Moi ? je vole vers les hommes, par ordre de mon père, pour leur enjoindre de sacrifier aux dieux de l'Olympe, d'immoler sur les autels bœufs et brebis, et de remplir les rues de l'odeur des victimes.

PISTHÉTÉROS. Que dis-tu ? à quels dieux ?

IRIS. A quels dieux ? à nous, les dieux du ciel.

PISTHÉTÉROS. Vous êtes dieux ?

IRIS. Est-ce qu'il y en a d'autres ?

PISTHÉTÉROS. Les oiseaux sont aujourd'hui les dieux des hommes ; c'est à eux, par Jupiter ! qu'il faut sacrifier, et non pas à Jupiter.

IRIS. Insensé ! insensé ! n'excite pas le courroux terrible des dieux ; crains que la Justice, s'armant de la cognée redoutable de Jupiter, n'extermine toute ta race, et que les traits de sa foudre vengeresse ne réduisent en cendres toi et tes palais ?

PISTHÉTÉROS. Écoute, cesse toutes ces criailleries, et tiens-toi tranquille. Penses-tu, avec ce langage, m'épouvanter comme un pauvre esclave de Lydie ou de Phrygie <sup>3</sup> ? Sais-tu que si Jupiter m'importune davantage, j'enverrai des aigles, ministres de la foudre, incendier sa demeure et le palais d'Amphion <sup>4</sup> ? Je détacherai contre lui des porphyrons revêtus de peaux de léopard, au nombre de plus de

..... *Volat ille per aera magnum*  
*Remigio alarum.* VIRGILE, *Æn.*, I, 501.

<sup>2</sup> Il parodie ici le style tragique. (Voy. l'*Agamemnon* d'Eschyle, v. 304.) Il ajoute : « par des coups lycymniens. » Ceci est une allusion à la tragédie de *Lycymnios* d'Euripide, dans laquelle il y avait un vaisseau frappé de la foudre. Le Scholiaste cite un vers de Sophocle, qui signifie « détruit de fond en comble par la coque d'or de Jupiter. » Voy. fragm. 816 de Sophocle, éd. Firm. Didot. Cette expression a été employée aussi par Eschyle, *Agamemnon*, 526.

<sup>3</sup> Parodie d'un vers de l'*Alceste* d'Euripide, v. 686.

<sup>4</sup> Passage parodié de la *Niobé* d'Eschyle.

six cents. Un seul Porphyriion<sup>1</sup> lui donna jadis tant de mal ! Et toi, sa messagère, belle Iris, si tu me fâches, je t'écartèrai les jambes, et te montrerai que, tout vieillard que je suis, j'ai encore de la vigueur<sup>2</sup>.

IRIS. Puisses-tu crever, vieille bête, avec toutes tes paroles !

PISTHÉTÉROS. Veux-tu te sauver bien vite ! Au large ! gare les coups !

IRIS. Certes, mon père réprimera ton insolence.

PISTHÉTÉROS. Quelle misère ! Va-t'en ailleurs faire peur aux novices avec tes foudres.

LE CHŒUR. Défense est faite aux dieux de la race de Jupiter de traverser désormais notre ville ; et aux mortels qui leur offrent des sacrifices, de faire passer par ici la fumée des victimes.

PISTHÉTÉROS. En vérité, il est surprenant que le héraut envoyé vers les hommes ne soit pas encore revenu.

LE HÉRAUT. O Psthétéros, heureux, sage Psthétéros ! O le plus illustre, le plus habile, le plus charmant, le plus fortuné, ô...., impose-moi donc silence<sup>3</sup> !

PISTHÉTÉROS. Que dis-tu là ?

LE HÉRAUT. En considération de ta sagesse, tous les peuples t'offrent cette couronne d'or, et te rendent hommage.

PISTHÉTÉROS. Je l'accepte. Et pourquoi les peuples me rendent-ils cet hommage ?

LE HÉRAUT. O glorieux fondateur d'une ville aérienne, tu ne sais pas toute la vénération que les hommes ont pour toi, et quel amour passionné excite ce pays ! Avant que tu

<sup>1</sup> Nom d'oiseau et de géant. Cet oiseau est la mouette, ou poule d'eau.

<sup>2</sup> *Tentigine laboro, priapum extendo.*

<sup>3</sup> Tel est le sens du Scholiaste. M. Boissonade propose un autre sens : « souffle-moi donc. »

n'eusses fondé cette ville, tous les hommes étaient possédés de Lacommanie, ils laissaient croître leurs cheveux, ils jeûnaient, ils étaient sales, et vivaient à la façon de Socrate<sup>1</sup>, et portaient des bâtons : maintenant la mode a changé, ils ont la manie des oiseaux, et se plaisent à les imiter et à faire tout à leur manière. D'abord, dès le point du jour, tous dénichent comme nous pour aller à la pâture<sup>2</sup>; ensuite ils courent ensemble aux affiches, et ils y dévorent les décrets. Leur manie est si forte, qu'un grand nombre d'entre eux ont des noms d'oiseaux : un cabaretier boiteux s'appelle Perdrix; Ménippe se nomme Hironnelle; Opuntios<sup>3</sup>, Corbeau borgne; Philoclès, Alouette; Théogène, Oie-Renard; Lycurgue, Ibis; Chéréphon<sup>4</sup>, Chauve-Souris; Syracosios, Pie; Midias, on l'appelle Caille, car il a l'air d'une caille assommée d'un coup sur la tête<sup>5</sup>. Enfin cette passion pour les oiseaux envahit jusqu'aux chansons; ils y font entrer l'hirondelle, le pénélops, l'oie, la tourterelle, ou au moins des ailes ou des plumages : voilà ce qui se passe là-bas. Je n'ai plus qu'une chose à te dire : c'est que plusieurs milliers d'hommes vont venir ici te demander des ailes et des serres crochues; il faut donc que tu t'en procures pour ces nouveaux hôtes.

PISTHÉTÈROS. S'il en est ainsi, nous n'avons pas de temps à perdre : toi, va au plus vite remplir d'ailes toutes les corbeilles et tous les paniers; que Manès<sup>6</sup> m'apporte

<sup>1</sup> Voy. *les Nuées*, v. 853.

<sup>2</sup> Le mot grec signifie *toi* et *pâturage*. Cette équivoque ne peut se reproduire en français.

<sup>3</sup> Il a été nommé plus haut, v. 435.

<sup>4</sup> Chéréphon, disciple de Socrate, maigre et pâle. Voy. *les Nuées*. Ces noms d'oiseaux faisaient allusion à quelques défauts physiques ou moraux. Syracosios fit passer un décret contre la licence des poètes comiques. Midias est nommé plusieurs fois par Aristophane, comme voleur des deniers publics, et comme sycophante. C'est sans doute le même qui est nommé dans le 1<sup>er</sup> *Alcibiade* de Platon, § 16, avec le surnom d'ὄρτυγοτρόφος, éleveur de cailles. Athénée, XI, p. 506, dit ὄρτυγοκόπος, tueur de cailles.

<sup>5</sup> Il y avait à Athènes des combats de cailles comme des combats de coqs. Les Athéniens se donnaient même cet amusement dans leurs maisons, en particulier.

<sup>6</sup> Esclave. Sans doute le même que Manodore.

ici les ailes ; moi , je recevrai ceux qui se présenteront.

LE CHOEUR. Cette ville ne tardera pas à devenir populeuse.

PISTHÉTÉROS. Pourvu que la fortune nous favorise.

LE CHOEUR. L'amour pour notre ville se propage.

PISTHÉTÉROS, à l'esclave. Apporte donc vite.

LE CHOEUR. Que manque-t-il en effet à cette ville , pour plaire à ses nouveaux habitants ? La Sagesse, l'Amour, les Grâces immortelles, la Paix au front serein, l'ont choisie pour asile.

PISTHÉTÉROS, à l'esclave. Que tu es lent ! ne peux-tu donc aller plus vite ?

LE CHOEUR. Qu'on apporte vite un panier plein d'ailes ; et toi , stimule-le encore à coups de bâton , comme je fais ; car il est lent comme un âne.

PISTHÉTÉROS. Oui , Manès est un paresseux.

LE CHOEUR. Toi , dispose ces ailes en ordre , les musicales<sup>1</sup>, les prophétiques<sup>2</sup>, les ailes marines<sup>3</sup>. Veille ensuite à ce que chacun ait le plumage qui convient à son caractère.

PISTHÉTÉROS. Par les cerchis ! je ne te ménagerai plus désormais , tant je te vois lent et paresseux !

( On voit arriver successivement les nouveaux colons annoncés par le héraut. )

UN PARRICIDE. Que ne suis-je l'aigle qui plane au haut des airs<sup>4</sup>, pour voler au-dessus des flots azurés de la plaine stérile !

PISTHÉTÉROS. Le messenger nous a dit vrai ; en voici un qui s'avance en chantant les aigles.

LE PARRICIDE. Ah ! il n'est rien de plus doux que de vo-

<sup>1</sup> C'est-à-dire celles des cygnes , des rossignols.

<sup>2</sup> Des aigles , des corbeaux , etc.

<sup>3</sup> Des poules d'eau , etc.

<sup>4</sup> Parodie de l'*Oenomaüs* de Sophocle , fragm. 478 , ed. F. Didot.

ler dans les airs. J'aime les lois des oiseaux, je suis fou des oiseaux; je volé, je veux habiter avec vous, et je suis passionné pour vos lois.

PISTHÉTÉROS. Lesquelles? les oiseaux en ont de bien des sortes.

LE PARRICIDE. Toutes; mais surtout celle en vertu de laquelle il est beau chez les oiseaux d'étrangler et de mordre son père.

PISTHÉTÉROS. En effet, nous regardons comme brave celui qui, jeune encore, bat son père.

LE PARRICIDE. C'est pour cela que j'ai émigré chez vous: je désire étrangler mon père, pour avoir tout son bien.

PISTHÉTÉROS. Mais il y a chez les oiseaux une loi antique, inscrite sur les registres publics<sup>2</sup> des cigognes: « Quand la cigogne a élevé ses petits et les a mis en état de voler, ceux-ci doivent à leur tour nourrir leurs parents. »

LE PARRICIDE. Par Jupiter! j'ai bien gagné à venir ici, s'il me faut encore nourrir mon père!

PISTHÉTÉROS. Cela n'est pas nécessaire; et puisque tu es venu, pauvre homme, dans des sentiments de bienveillance pour nous, je vais t'emplumer comme oiseau orphelin<sup>3</sup>. Au reste, jeune homme, je te donnerai un avis qui n'est pas mauvais, et que j'ai reçu moi-même quand j'étais enfant. Ne bats pas ton père; prends d'une main cette aile, de l'autre ces ergots; suppose que tu as une crête de coq<sup>4</sup>, monte la garde, va à la guerre, vis de ta solde, et laisse vivre ton père. Puisque tu as l'humeur guerrière, prends ton vol vers la Thrace<sup>5</sup>, et va y combattre.

<sup>1</sup> On a vu plus haut qu'en grec le mot *loi* signifie aussi *pâturage*.

<sup>2</sup> Les colonnes tournantes ou obélisques sur lesquelles on gravait les lois.

<sup>3</sup> Il y avait sans doute là une allusion à quelque espèce d'oiseau, qui s'appelait ὀρφανός.

<sup>4</sup> Il a dit précédemment que les jeunes coqs se battaient contre leur père.

<sup>5</sup> Les Athéniens assiégeaient alors Amphipolis en Thrace. (Voy. THUCYDIDE, I. VII.) Τὰ πρὸς Θράκης, la lisière de la Thrace, habitée par des colonies grecques.

LE PARRICIDE. Par Bacchus ! tu me donnes là un bon avis ; je le suivrai.

PISTHÉTÉROS. Tu feras sagement , par Jupiter !

CINÉSIAS. « Je vole vers l'Olympe sur mes ailes légères <sup>1</sup> ;  
« dans mon vol , je parcours tour à tour les sentiers di-  
« vers de la poésie... »

PISTHÉTÉROS. En voilà un qui va nous prendre toute une charge d'ailes.

CINÉSIAS. « D'un esprit et d'un corps intrépides , j'en  
« cherche de nouveaux. »

PISTHÉTÉROS. Salut à Cinésias Philyrin <sup>2</sup>. Que viens-tu faire ici , en trainant ton pied éclopé ?

CINÉSIAS. Je veux devenir oiseau , rossignol à la voix mélodieuse.

PISTHÉTÉROS. Cesse de chanter, et explique-moi ce que tu veux dire.

CINÉSIAS. Adapte-moi des ailes ; je veux m'envoler dans les airs, et emprunter aux nues de nouveaux préludes aériens et vapoureux.

PISTHÉTÉROS. Est-ce qu'on va prendre des préludes <sup>3</sup> dans les nues ?

CINÉSIAS. Oui , c'est la source où puise notre génie <sup>4</sup>. Les plus brillants dithyrambes sont aériens , ténébreux , nébuleux , et portés sur des ailes rapides. Écoute , et tu vas le voir.

PISTHÉTÉROS. Non , certes.

<sup>1</sup> Imité d'Anacréon. Cinésias était poète dithyrambique. Aristophane parodie dans cette scène le style ampoulé de ce genre de poésie.

<sup>2</sup> Philyrin , c'est-à-dire « de tilleul. » Il était fort grand , mince , et grele ; il portait , dit-on , pour soutenir sa taille , une espèce de cuirasse ou de corset fait de bois de tilleul. Voy. Athénée , XII , p. 551. Le mot *Philyrin* peut signifier , ici , plat comme une latte.

<sup>3</sup> Ἀναβλάζ veut dire aussi manteau. Jeu de mots intraduisible. Voy. *la Paix* , v. 850.

<sup>4</sup> Littéralement : « C'est là qu'est suspendu notre génie. »

CINÉSIAS. Si, par Hereule ! « Je décrirai l'empire des airs, « les formes des oiseaux ailés au long cou, qui planent « dans les régions éthérées. »

PISTHÉTÉROS. Hop !

CINÉSIAS. « Puissé-je, prenant mon essor, courir sur les « flots écumeux, porté par l'haleine des vents !... »

PISTHÉTÉROS. Par Jupiter, j'étoufferai ton haleine.

( Il le bat. )

CINÉSIAS. « Et tantôt vers les feux du midi, tantôt vers « Borée, sillonner les vagues de l'air sans rivage ! » — Vieillard, tu as imaginé là un procédé ingénieux et habile pour m'apprendre à voler <sup>2</sup>.

PISTHÉTÉROS. Tu n'aimes donc pas à t'envoler dans les airs <sup>3</sup> ?

CINÉSIAS. C'est ainsi que tu traites un poète dithyrambique, que toutes les tribus se disputent !

PISTHÉTÉROS. Veux-tu rester chez nous, et apprendre à la tribu Cécropide un chœur <sup>4</sup> d'oiseaux volants ?

CINÉSIAS. Tu te ris de moi, je le vois. Mais n'importe, je n'aurai pas de repos, sache-le, que je n'aie des ailes pour parcourir les plaines de l'air.

---

UN SYCOPHANTE. Quels sont ces oiseaux <sup>5</sup> indigents <sup>6</sup>, au

<sup>1</sup> Cri par lequel, sur les galères, on commandait aux rameurs de s'arrêter.

<sup>2</sup> Les derniers mots ne sont pas dans le texte. Cinésias, pendant qu'on le battait, faisait des bonds, comme pour s'envoler.

<sup>3</sup> Il répète les mots de Cinésias.

<sup>4</sup> Littéralement : « un chœur Léotrophidien, » c'est-à-dire léger, par allusion à la maigreur de Léotrophidès, autre poète dithyrambique. On sait que des chœurs tragiques, comiques ou dithyrambiques faisaient partie essentielle des fêtes religieuses. Les citoyens les plus riches de chaque tribu faisaient les frais de ces chœurs, et s'appelaient *choréges*. En outre, le poète qui avait composé l'ouvrage dramatique ou lyrique dirigeait les répétitions du chœur, et s'appelait *didascalos*, ou maître.

<sup>5</sup> Vers d'Alcée.

<sup>6</sup> Les sycophantes ne recherchaient guère que les riches pour les dénoncer.

plumage bigarré, dis-moi, hirondelle aux ailes étendues et tachetées<sup>1</sup> ?...

PISTHÉTÉROS. Ce sont là de terribles fléaux qui fondent sur nous ! En voici encore un autre qui s'avance en fredonnant.

LE SYCOPHANTE. Hirondelle aux ailes étendues et tachetées, je le répète.

PISTHÉTÉROS. C'est sans doute à son manteau que s'applique cette chanson, car il paraît avoir bon besoin d'hirondelles<sup>2</sup>.

LE SYCOPHANTE. Quel est celui qui distribue les ailes aux arrivants ?

PISTHÉTÉROS. C'est moi-même ; mais il faut dire pour quel usage.

LE SYCOPHANTE. Des ailes ! il me faut des ailes<sup>3</sup> ! Ne me questionne pas davantage.

PISTHÉTÉROS. Est-ce que tu veux voler droit à Pellène<sup>4</sup> ?

LE SYCOPHANTE. Du tout ; mais je suis huissier près des îles<sup>5</sup>, sycophante...

PISTHÉTÉROS. Bon métier !

LE SYCOPHANTE. Et chercheur de procès. Je veux avoir des ailes pour faire ma ronde dans les villes, et citer les accusés en justice.

PISTHÉTÉROS. Les citeras-tu mieux avec des ailes ?

LE SYCOPHANTE. Non vraiment, mais c'est pour n'avoir pas à craindre les voleurs ; je reviendrai avec les grues, après m'être lesté de nombreux procès.

PISTHÉTÉROS. C'est donc là le métier que tu fais ? Quoi !

<sup>1</sup> Vers d'Alcée. Voyez dans ses fragments.

<sup>2</sup> C'est-à-dire du printemps. Son habit usé lui laissait sentir la rigueur du froid. Il portait sans doute un manteau sale, dont les lambeaux déchirés pendaient comme des ailes.

<sup>3</sup> Parodie d'un passage des *Myrmidons* d'Eschyle : « Des armes ! il me faut des armes. » (Fragm. 56, ed. F. Didot.)

<sup>4</sup> Ville de l'Achaïe, où l'on fabriquait des manteaux de laine de bonne qualité, et l'on en donnait aux athlètes pour prix de leurs victoires.

<sup>5</sup> Les Athéniens forçaient les habitants des îles sujettes à venir faire juger leurs affaires à Athènes.

jeune et robuste comme tu es, tu fais profession de dénoncer les étrangers ?

LE SYCOPHANTE. Que ferais-je ? je ne sais pas bêcher.

PISTHÉTÉROS. Mais, par Jupiter ! il est d'autres occupations honnêtes, par lesquelles un homme de ton âge pourrait gagner sa vie bien plus convenablement qu'à tramer des procès.

LE SYCOPHANTE. L'ami, ce ne sont pas des conseils, mais des ailes, que je te demande.

PISTHÉTÉROS. En te parlant ainsi, je te donne des ailes.

LE SYCOPHANTE. Comment des paroles peuvent-elles donner des ailes ?

PISTHÉTÉROS. Tout le monde prend son vol sur des paroles.

LE SYCOPHANTE. Quoi ! tout le monde ?

PISTHÉTÉROS. N'as-tu pas entendu chez les barbiers les pères dire souvent des jeunes gens : « C'est prodigieux « comme les discours de Diitréphès<sup>1</sup> ont donné des ailes « à mon fils pour l'équitation ? » Un autre dit que son fils, porté sur les ailes de l'imagination, a pris son vol vers la poésie tragique.

LE SYCOPHANTE. Ainsi les discours donnent des ailes ?

PISTHÉTÉROS. Je le prétends ; ils élèvent l'esprit, ils lui donnent de l'essor. C'est ainsi que je veux élever le tien, et te ramener par de sages conseils à des occupations honorables.

LE SYCOPHANTE. Moi, je ne veux pas.

PISTHÉTÉROS. Que feras-tu donc ?

LE SYCOPHANTE. Je ne veux point dégénérer ; le métier de délateur est héréditaire dans notre famille. Donne-moi donc des ailes rapides et légères, d'épervier ou de cerchnis, afin qu'après avoir été assigner les étrangers, je puisse

<sup>1</sup> Il s'était enrichi subitement, et il avait beaucoup de chevaux. Sur Diitréphès, voyez plus haut, v. 798, et le 40<sup>e</sup> fragment des *Héros*. Les *Nuées*, v. 45 et suivants, nous apprennent que la passion des chevaux s'était répandue parmi la jeunesse d'Athènes.

revenir à Athènes soutenir l'accusation, et ensuite revoler bien vite là-bas <sup>1</sup>.

PISTHÉTÉROS. J'entends... afin que l'étranger soit condamné ici avant d'être arrivé.

LE SYCOPHANTE. C'est cela même.

PISTHÉTÉROS. Et qu'ensuite, tandis qu'il fait voile vers nos côtes, tu revoles chez lui pour ravir ses biens confisqués.

LE SYCOPHANTE. Précisément; il faut que j'aie comme une toupie.

PISTHÉTÉROS. Une toupie? j'entends. Ma foi, j'ai là d'excellentes ailes de Corcyre <sup>2</sup>.

LE SYCOPHANTE. Holà! holà! c'est un fouet.

PISTHÉTÉROS. Non; ce sont des ailes pour te faire aller comme une toupie.

LE SYCOPHANTE. Ah! malheureux que je suis!

PISTHÉTÉROS. Allons, qu'on déniche au plus tôt. Décampe vite d'ici, misérable drôle! je te ferai sentir ce qu'on gagne à pervertir la justice. Pour nous, ramassons les ailes, et partons.

LE CHOEUR. Dans notre vol à travers les airs, mille nouvelles merveilles, mille objets incroyables se sont offerts à nos regards. Nous avons vu un arbre d'une espèce singulière <sup>3</sup>, appelé Cléonyme, inutile d'ailleurs, mais grand et tremblant. Au printemps, il bourgeonne et produit des calomnies; et l'hiver, au lieu de feuilles, il jonche la terre de boucliers.

Il y a au loin un pays, vers la région des ténèbres,

<sup>1</sup> Dans les îles.

<sup>2</sup> Il lui montre un fouet en cuir. Les fouets de Corcyre étaient passés en proverbe. Phrynichos en parlait dans sa comédie des *Satyres*.

<sup>3</sup> Dans le texte il y a en outre: « loin de Cardie; » ce qui fait un calembour. Cardie est une ville de Thrace; mais, en grec, cela peut signifier aussi « sans cœur. » Il est peu de pièces où Aristophane ne revienne sur la lâcheté de Cléonyme.

dans les déserts obscurs, où les hommes dînent et vivent avec les héros, si ce n'est le soir; car alors il ne serait pas sûr de les rencontrer. Si quelque mortel rencontrait de nuit le héros Oreste<sup>1</sup>, il était dépouillé de tout ce qu'il avait de précieux, et roué de coups.

PROMÉTHÉE. Malheureux que je suis! prenons garde d'être vu de Jupiter<sup>2</sup>. Où est Pisthétéros?

PISTHÉTÉROS. Oh! oh! qu'est-ce que cela? quelle est cette figure voilée?

PROMÉTHÉE. Vois-tu quelque dieu derrière moi?

PISTHÉTÉROS. Non, vraiment. Mais qui es-tu?

PROMÉTHÉE. A quelle heure du jour sommes-nous?

PISTHÉTÉROS. Quelle heure? un peu plus de midi. Mais qui es-tu?

PROMÉTHÉE. Le soir approche-t-il<sup>3</sup>, ou est-il plus tard?

PISTHÉTÉROS. Oh! que tu es ennuyeux!

PROMÉTHÉE. Que fait Jupiter<sup>4</sup>? chasse-t-il ou assemble-t-il les nuages?

PISTHÉTÉROS. Peste soit de l'animal!

PROMÉTHÉE. En ce cas, je me découvre.

PISTHÉTÉROS. Ah! mon cher Prométhée!

PROMÉTHÉE. Prends garde, ne crie pas!

PISTHÉTÉROS. Qu'y a-t-il donc?

PROMÉTHÉE. Silence! ne prononce pas mon nom; je suis perdu, si Jupiter me voit ici. Mais si tu veux que je te dise tout ce qui se passe là-haut, prends-moi ce parasol, et tiens-le élevé sur ma tête, pour que les dieux ne me voient point.

PISTHÉTÉROS. Ah! ah! idée excellente, et bien digne de Prométhée! Mets-toi vite dessous, et parle hardiment.

<sup>1</sup> Fameux bandit, malgré son nom héroïque. Voyez plus haut, v. 712; et *Acharniens*, v. 4167.

<sup>2</sup> Prométhée paraît d'abord sur la scène, la tête voilé.

<sup>3</sup> « Est-il l'heure où l'on délie les bœufs du joug? »

<sup>4</sup> Pour dire : « quel temps fait-il? »

PROMÉTHÉE. Écoute donc.

PISTHÉTÉROS. J'écoute.

PROMÉTHÉE. Jupiter est perdu.

PISTHÉTÉROS. Depuis quand est-il perdu ?

PROMÉTHÉE. Depuis que vous avez bâti dans les airs. Aucun homme ne sacrifie plus aux dieux, et l'odeur des victimes rôties n'est point montée jusqu'à nous, depuis ce temps ; mais nous jeûnons comme aux fêtes de Cérés<sup>1</sup>, privés de sacrifices ; les dieux barbares affamés, et hurlant comme des Illyriens, menacent Jupiter de faire une descente contre lui, s'il ne fait rouvrir les marchés<sup>2</sup>, pour qu'on puisse y importer des entrailles de victimes.

PISTHÉTÉROS. Il y a donc d'autres dieux barbares au-dessus de vous ?

PROMÉTHÉE. N'est-ce pas parmi des barbares qu'Exécetidès a trouvé un patron<sup>3</sup> ?

PISTHÉTÉROS. Et quel est le nom de ces dieux barbares ?

PROMÉTHÉE. Leur nom ? Triballes<sup>4</sup>.

PISTHÉTÉROS. J'entends. De là sans doute vient le mot : « Puisses-tu crever<sup>5</sup> ! »

PROMÉTHÉE. Assurément. Mais voici une chose certaine : des députés de Jupiter et des Triballes de là-haut vont venir ici pour traiter de la paix ; mais vous, ne faites aucun traité que Jupiter n'ait restitué le sceptre aux oiseaux ; et ne te donne la Souveraineté en mariage<sup>6</sup>.

PISTHÉTÉROS. Qu'est-ce que la Souveraineté ?

PROMÉTHÉE. Une fille charmante, qui administre la foudre

<sup>1</sup> Les fêtes de Cérés duraient cinq jours : on jeûnait le troisième.

<sup>2</sup> « Les marchés du pays sont fermés par la guerre. » (Démosthène, 2<sup>e</sup> Olynthienne.)

<sup>3</sup> Tout citoyen d'Athènes avait Apollon pour patron. Exécetidès, étant réput étranger, ne pouvait avoir pour patron qu'un dieu barbare. Sur Exécetidès, voyez plus haut, v. 11 et 764.

<sup>4</sup> C'est le nom d'un peuple de la Thrace. Il signifie aussi « délateur. » Voy. HÉSICHIUS à ce mot ; et PHOTIUS, *Lex.*, p. 441. Sur les Triballes, Voy. THUCYDIDE, II, 296 ; IV, 101 ; et STRABON, IX, 5.

<sup>5</sup> Ἐπιτριβείης. Ce mot grec a quelque ressemblance avec le nom de Triballe.

<sup>6</sup> Comme, dans *la Paix*, Trygée épouse Opora ou l'Abondance.

de Jupiter et tout le reste, prudence, équité, modestie, marine, calomnie, trésorier<sup>1</sup>, triobole.

PISTHÉTÉROS. Elle est donc intendante générale?

PROMÉTHÉE. Oui; et si tu l'obtiens de lui, tu seras maître de tout. Je suis venu ici pour te donner cet avis, car je suis toujours plein d'affection pour les hommes.

PISTHÉTÉROS. En effet, tu es le seul des dieux à qui nous devons les grillades<sup>2</sup>.

PROMÉTHÉE. Tu sais aussi que je hais tous les dieux.

PISTHÉTÉROS. Oui certes, tu fus toujours leur ennemi.

PROMÉTHÉE. Un vrai Timon<sup>3</sup> pour eux. Mais il faut que je m'en retourne vite; donne-moi le parasol; si Jupiter m'aperçoit d'en haut, il croira que je marche à la suite d'une canéphore<sup>4</sup>.

PISTHÉTÉROS. Tiens, prends aussi cette escabelle, pour la porter avec le parasol.

---

LE CHOEUR<sup>5</sup>. Dans le pays des Ombres<sup>6</sup>, est un marais où Socrate, qui ne se lave jamais, évoque les âmes<sup>7</sup>: là vint aussi Pisandre<sup>8</sup>, demandant à voir son âme, qui l'avait quitté, même de son vivant: il amenait pour victime

<sup>1</sup> Le *colacréte*, ou trésorier public, qui payait le triobole aux juges. Prométhée transporte parmi les dieux les usages et les vices de la société athénienne.

<sup>2</sup> Il avait fait présent du feu aux hommes.

<sup>3</sup> Célèbre misanthrope. Voy. le spirituel dialogue de Lucien.

<sup>4</sup> On portait derrière les canéphores un parasol et un siège pour leur usage.

<sup>5</sup> Ce chœur fait suite au précédent: il continue de raconter ce qu'il a vu dans ses voyages aériens.

<sup>6</sup> Des Skiapodes.

<sup>7</sup> On a vu, dans les *Nuées*, qu'Aristophane compare la maison de Socrate à l'autre de Trophonius.

<sup>8</sup> Voy. *la Paix*, v. 395. PISANDRE démagogue qu'Aristophane accuse de concussions et de lâcheté dans *Lysistrata*, v. 490; *la Paix*, v. 395: et que le poète comique Platon a flagellé dans sa pièce intitulée *Pisandre*. Il prit une part active à l'établissement du gouvernement des *Quatre-Cents*. (THUCYDIDE, VIII, 65, 68, 98.) Après leur chute, il se réfugia à Décélie.

un chameau en guise d'agneau ; il l'égorgea , et , comme Ulysse , se retira à l'écart : alors sortit des enfers , pour sucer le sang du chameau , Chéréphon<sup>1</sup> , la chauve-souris.

NEPTUNE. Voici la ville de Néphelococcygie , vers laquelle nous sommes députés. Eh bien ! l'ami , que fais-tu là<sup>2</sup> ? tu mets ton manteau sur l'épaule gauche ? tu ne le jettes pas à droite ? Malheureux ! as-tu donc le même mal que Lespodias<sup>3</sup> ? O démocratie<sup>4</sup> ! à quoi nous réduis-tu , puisque les dieux ont élu un tel représentant ?

LE TRIBALLE. Te tairas-tu ?

NEPTUNE. Peste de toi ! je n'ai jamais vu de dieu plus barbare. Ça , Hercule , que ferons-nous ?

HERCULE. Je te l'ai dit , j'ai résolu d'étrangler l'homme , quel qu'il soit , qui a ainsi bloqué les dieux.

NEPTUNE. Mais , mon cher , nous sommes députés pour traiter de la paix.

HERCULE. Je n'en suis que plus résolu à l'étrangler.

PISTHÉTÉROS. Que l'on me donne la râpe au fromage ; apporte du silphium ; donne-moi du fromage ; ranime les charbons.

HERCULE<sup>5</sup>. Mortel , trois dieux , ici présents , viennent te sauver.

PISTHÉTÉROS. Je le saupoudre de silphium.

HERCULE. D'où viennent ces viandes ?

PISTHÉTÉROS. Ce sont des oiseaux qui se sont insurgés , et ont conspiré contre le parti populaire.

HERCULE. Et tu y mets d'abord un assaisonnement de silphium ?

PISTHÉTÉROS. Ah ! salut , Hercule ! Qu'y a-t-il ?

<sup>1</sup> Disciple de Socrate. Voy. plus haut , v. 4296.

<sup>2</sup> Il parle au dieu barbare qui l'accompagne.

<sup>3</sup> Général athénien. Il avait des ulcères aux jambes , et il laissait tomber son manteau pour les cacher.

<sup>4</sup> Il transporte chez les dieux le gouvernement d'Athènes.

<sup>5</sup> A la seule vue de ces apprêts de cuisine , Hercule se radoucit.

HERCULE. Nous sommes envoyés par les dieux pour faire trêve à la guerre.

UN SERVITEUR. Il n'y a pas d'huile dans la bouteille.

PISTHÉTÉROS. Il faut cependant que les viandes soient bien marinées.

HERCULE. Écoutez, nous ne gagnons rien à vous faire la guerre ; et vous , si vous devenez nos amis, vous aurez de l'eau du ciel dans vos citernes, et vous passerez des jours continuellement sereins. C'est à ce sujet que nous sommes députés vers vous avec pleins pouvoirs.

PISTHÉTÉROS. Nous n'avons point commencé la guerre, et nous sommes prêts, si bon vous semble, et si maintenant du moins vous voulez faire ce qui est juste, à conclure la paix. Nos conditions sont que Jupiter nous rendra le sceptre, à nous autres oiseaux. Ces articles une fois admis, j'invite les ambassadeurs à dîner.

HERCULE. Pour moi, cela me suffit, et je déclare...

NEPTUNE. Quoi ! malheureux, tu es si sot et si gourmand ! tu dépouilleras ainsi ton père de son autorité ?

PISTHÉTÉROS. Est-il vrai ? et ne serez-vous pas plus puissants, si les oiseaux règnent sur la terre ? Aujourd'hui les mortels, à la faveur des nues qui les cachent, et les yeux baissés, se parjurent devant vous ; mais si vous avez les oiseaux pour alliés, quand un homme aura juré par le corbeau et par Jupiter, le corbeau s'approchera furtivement du parjure, et lui crèvera l'œil à coups de bec.

NEPTUNE. Par Neptune ! c'est bien dit.

HERCULE. Je pense de même.

PISTHÉTÉROS. Et toi, que dis-tu ?

LE TRIBALLE. Nabaisatreu !

PISTHÉTÉROS. Tu vois, il est du même avis. Écoutez encore un autre avantage de notre alliance. Si un homme, après avoir voué un sacrifice à quelque divinité, élude l'accomplissement de son vœu en disant : « Les dieux

<sup>1</sup> Le poëte prête à son dieu barbare un jargon inintelligible.

« peuvent attendre, » et s'y refuse par avarice, nous punirons cet impie.

NEPTUNE. Voyons, de quelle manière?

PISTHÉTÉROS. Lorsque cet homme sera à compter son argent, ou reposera dans le bain, un milan viendra à la dérobée lui enlever la valeur de deux brebis, et la porter au dieu.

HERCULE. Je suis d'avis de leur rendre le sceptre.

NEPTUNE. Demande maintenant au Triballe.

HERCULE. Triballe, es-tu d'avis... de te pendre?

LE TRIBALLE. Saunaca bactaricrousa.

HERCULE. Il dit que c'est fort bien parler.

NEPTUNE. Si c'est votre avis à tous deux, c'est aussi le mien.

HERCULE. Eh bien, nous sommes d'accord pour ce qui regarde le sceptre.

PISTHÉTÉROS. Par ma foi, il y a encore une autre condition que j'oubliais. Je laisse Junon à Jupiter; mais il faut me donner pour femme la Souveraineté.

NEPTUNE. Tu n'as pas envie de faire la paix. Allons-nous-en.

PISTHÉTÉROS. Peu m'importe. Cuisinier, songe à faire une bonne sauce.

HERCULE. Neptune, ô le plus divin des hommes, où vas-tu? Ferons-nous la guerre pour une femme?

NEPTUNE. Que veux-tu donc?

HERCULE. Ce que je veux? Que nous fassions la paix.

NEPTUNE. Quoi! malheureux, ne vois-tu pas qu'on te dupe? Tu te ruines toi-même. Que Jupiter meure, après leur avoir livré l'empire, te voilà réduit à la misère. Car c'est à toi qu'appartiennent tous les biens que Jupiter laissera en mourant.

PISTHÉTÉROS. Ah! malheureux! comme il t'abuse! Approche ici, que je te dise deux mots. Ton oncle te trompe, pauvre garçon. D'après la loi, il ne te revient pas la moindre part des biens paternels; car tu es bâtard, et non fils légitime.

HERCULE. Moi, bâtard? Que dis-tu?

PISTHÉTÈROS. Sans doute, puisque ta mère était étrangère. Eh ! comment Minerve serait-elle unique héritière, elle qui est fille, si elle avait des frères légitimes ?

HERCULE. Et si mon père, en mourant, me lègue la part que la loi accorde aux bâtards ?

PISTHÉTÈROS. La loi ne le lui permet pas. Ce même Neptune, qui t'excite maintenant, sera le premier à te disputer l'héritage, en qualité de frère du mort. Voici la loi de Solon<sup>1</sup> : « Le bâtard est exclu de la succession, s'il y a des enfants légitimes : à défaut d'enfants légitimes, l'héritage passe aux collatéraux les plus proches. »

HERCULE. Ainsi je n'ai rien à prétendre dans les biens de mon père ?

PISTHÉTÈROS. Non vraiment, rien. Dis-moi, ton père t'a-t-il jamais fait inscrire sur le registre d'une tribu<sup>2</sup> ?

HERCULE. Nullement, et à la vérité je m'en étonnais.

PISTHÉTÈROS. Pourquoi cet air effaré et ces regards de travers ? Mais si tu viens avec nous, je t'établirai roi, et te ferai vivre dans les délices.

HERCULE. La demande que tu fais de cette jeune fille me paraît également juste, et je te l'accorde.

PISTHÉTÈROS. Et toi, que dis-tu ?

NEPTUNE. Je m'y oppose.

PISTHÉTÈROS. Tout dépend maintenant du Triballe. Quel est ton avis ?

LE TRIBALLE. La belle fille et grande Souveraine, à l'Oiseau je l'accorde<sup>3</sup>.

HERCULE. Il est d'avis de l'accorder.

NEPTUNE. Non, par Jupiter ! il ne dit pas qu'il l'accorde, à moins qu'elle ne s'envole comme les hirondelles<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Le texte de la loi est en prose.

<sup>2</sup> La loi enjoignait aux Athéniens de porter leurs enfants aux chefs de tribus, pour les faire inscrire au rang des citoyens : chose qui ne se faisait pas pour les bâtards.

<sup>3</sup> Tel est à peu près le sens des mots prononcés par le Triballe. Ses compagnons ne comprennent pas son langage barbare, et l'estropient à leur tour.

<sup>4</sup> Symmachos et Didyme, cités par le Scholiaste, ne s'accordent pas

PISTHÉTÉROS. Il dit donc qu'il faut l'accorder aux hirondelles.

NEPTUNE. Traitez entre vous deux, et arrangez-vous. Pour moi, puisqu'il vous plaît ainsi, je me tairai.

HERCULE. Tout ce que tu demandes, je te l'accorde. Mais viens au ciel avec nous, pour y recevoir la Souveraineté et tout le reste.

PISTHÉTÉROS. Ces oiseaux-là ont été tués fort à propos pour la noce.

HERCULE. Voulez-vous pendant ce temps-là que je reste ici à faire cuire les viandes? Allez toujours.

NEPTUNE. Faire cuire les viandes? Tu es bien glouton! Ne viens-tu pas avec nous?

HERCULE. Ah! je m'en serais bien donné!

PISTHÉTÉROS. Que l'on m'apporte ici une robe nuptiale.

LE CHŒUR<sup>1</sup>. A Phanes<sup>2</sup>, près de la clepsydre, est la race malfaisante des englottogastres<sup>3</sup>, dont la langue sème, moissonne, vendange, et cueille les figes<sup>4</sup>; on y trouve aussi des Barbares, les Gorgias, les Philippes<sup>5</sup>. C'est à cause de ces Philippes englottogastres que partout, dans l'Attique, on coupe à part la langue des victimes<sup>6</sup>.

sur le sens de ce dernier vers. J'ai indiqué celui qui m'a paru le plus plausible.

<sup>1</sup> Continuation des voyages du Chœur.

<sup>2</sup> C'est le nom d'un port de l'île de Chio (THUCYDIDE, VIII, 24); mais sa racine signifie *délation*. Le poëte le prend ici dans un sens allégorique contre les orateurs.

<sup>3</sup> Composé de deux mots qui signifient *langue* et *ventre*; c'est-à-dire qui vivent du produit de leur langue, ou dont la langue nourrit le ventre. Pollux, II, 108 : γλωττογάστορες, παρὰ τοῖς κωμικοῖς, οἱ ἀπὸ τῆς γλώττης βιοῦντες.

<sup>4</sup> Racine du mot sycophante, délateur.

<sup>5</sup> Gorgias, rhéteur et sophiste célèbre. Philippe paraît avoir été un sycophante. Voy. *les Guêpes*, V, 421.

<sup>6</sup> Voy. *la Paix*, v. 1060.

UN MESSAGER. O heureuse nation des oiseaux! ô bienheureuse plus qu'on ne saurait le dire! recevez votre roi dans vos demeures fortunées. Il s'avance vers son palais, étincelant d'or, environné d'un éclat dont nul astre ne brilla jamais; les rayons du soleil même n'ont jamais lui avec tant de splendeur que l'incomparable beauté de la femme qu'il amène avec lui; sa main brandit les foudres ailés de Jupiter; les plus suaves parfums embaument la voûte des cieux. Spectacle enchanteur! un nuage d'encens s'élève en tourbillon. Mais le voici lui-même : que la muse divine ouvre ses lèvres saintes à des chants propices!

LE CHŒUR. Reculez, écartez-vous de côté, en avant<sup>1</sup>! voltigez autour de cet homme fortuné. Quel bonheur l'accompagne! Ah! quels charmes! que de beauté! O hymen heureux pour notre ville! de grandes, d'immenses prospérités sont l'œuvre de la race des oiseaux pour cet homme généreux. Accueillez par un chant nuptial son arrivée et celle de la belle Souveraineté! C'est aux accents d'un pareil chant d'hymen que les Parques unirent jadis à Junon Olympienne le souverain maître du trône céleste. Hymen! ô Hyménée! l'Amour, paré de ses ailes d'or, tenait les rênes, et présidait aux noces sacrées de Jupiter et de la bienheureuse Junon. O Hymen! ô Hyménée!

PISTHÉTÉROS. Je suis charmé de vos hymnes, je suis ravi de vos chants, je suis content des paroles. Maintenant chantez les mugissements souterrains du tonnerre, les éclairs brillants du nouveau Jupiter, sa foudre étincelante et terrible.

LE CHŒUR. O lumière étincelante des éclairs! ô traits enflammés de Jupiter! tonnerres retentissants, messagers

<sup>1</sup> Termes consacrés pour la danse, comme nous disons encore, *en avant*, etc. Peut-être y a-t-il une parodie des *Troyennes*, v. 502. (Voy. aussi la dernière scène des *Guépes*.)

d'orages , par qui il ébranle la terre. C'est à toi qu'il doit l'empire de l'univers et la possession de la divine Souveraineté. Hymen ! ô Hyménée !

PISTHÉTÉROS. Venez , tribus ailées de toute espèce ; suivez les époux au palais de Jupiter , et jusqu'au lit nuptial. Chère épouse , présente ta main , saisis mes ailes , et danse avec moi ; je t'enlèverai dans les airs.

LE CHŒUR. Io ! io ! Péan ! triomphe ! victoire ! O le plus grand des dieux !

*1 Tenella !* était un refrain des hymnes.

FIN DES OISEAUX.

LYSISTRATA,

COMÉDIE.

# NOTICE SUR LA COMÉDIE

## DE LYSISTRATA.

---

Le but du poète dans cette pièce, comme dans plusieurs autres, telles que *les Acharniens*, *la Paix*, *les Oiseaux*, est d'engager ses concitoyens à terminer une guerre désastreuse pour la Grèce.

Lysistrata, épouse d'un des premiers citoyens d'Athènes, pour contraindre les hommes à conclure la paix, réunit les femmes de son pays et celles des principales villes grecques, et leur fait jurer de n'avoir plus de commerce avec leurs maris, jusqu'à ce qu'ils aient mis fin à la guerre. En même temps elle s'empare de la citadelle et des trésors qui y sont renfermés. L'argent manque bientôt aux hommes pour l'entretien de l'armée. Une troupe de vieillards se présente devant la citadelle, et se dispose à en faire le siège; ils sont repoussés. Cependant on ne tarde pas à sentir les inconvénients d'une pareille résolution. D'un côté, Lysistrata a beaucoup de peine à contraindre les femmes à garder leur serment; chacune invente des prétextes pour retourner à la maison, et aller rejoindre son mari. D'un autre côté les maris souffrent cruellement de leur veuvage, et ne peuvent se résoudre à vivre plus longtemps séparés de leurs femmes. Des rapprochements ont lieu; on entre en explication. Sparte et Athènes envoient des ambassadeurs avec pleins pouvoirs pour traiter des conditions de la paix. L'accord une fois terminé, les portes de la citadelle s'ouvrent; chaque mari retrouve sa femme; les villes rivales oublient leurs inimitiés dans la joie des danses et des festins.

On voit que cette comédie a un côté politique, en ce qu'on y agite la question de la paix et de la guerre. On y traite des affaires publiques avec cette liberté dont le théâtre d'Athènes nous a déjà offert tant d'exemples. Mais, sous un autre rapport, les peintures qu'elle présente sont de nature à donner une idée étrange des mœurs antiques: les images et les paroles les plus licencieuses, tranchons le mot, les plus obscènes, y reviennent continuellement. Toute la pièce roule sur le singulier supplice infligé aux hommes pour les réduire à

faire la paix, et sur l'état violent qui résulte pour eux de l'absence de leurs femmes. Nous ne saurions dire ici en quels termes crus s'exprime leur refrain continu. Nous renvoyons aussi au texte (v. 1145) pour voir le parti extrême que les ambassadeurs lacédémoniens menacent de prendre, si les femmes les poussent à bout. Sous le rapport de l'art, il y a une scène des plus comiques, et admirablement filée, entre Myrrhine, une des femmes athéniennes, et son époux Cinésias. Le mari, qu'une continence longue et forcée a rendu amoureux de sa femme, lui fait de vives instances pour qu'elle se rende à ses désirs. Celle-ci, dans une situation prolongée et merveilleusement soutenue, a l'air de compatir à sa peine et de céder à sa passion, tout en se moquant de lui : elle met en œuvre toutes les ruses de la coquetterie féminine, toutes les ressources de cette malice et de cette fausseté qui paraissent être un don de nature, et appartenir à tous les siècles et à tous les pays. Mais, quelle que soit la perfection de l'art, on ne peut s'empêcher de remarquer quelle distance sépare de nos mœurs et de nos idées un théâtre où une pareille scène pouvait être jouée publiquement, et où l'on voyait le mari et la femme faire longuement tous les apprêts nécessaires pour coucher ensemble. Aussi, malgré les chefs-d'œuvre de l'art antique, malgré l'éclat que la glorieuse élite des hommes de génie jeta sur la société athénienne, on ne peut méconnaître l'état d'imperfection où s'arrêta la culture morale de cette société. Les détails cités plus haut sont l'indice d'une civilisation encore bien matérielle, on y reconnaît un peuple bien enfoncé dans la vie des sens ; et si les louangeurs du temps passé ont encore quelque peine à convenir qu'au fond nos mœurs soient réellement épurées, ils ne contesteront pas du moins aux temps modernes les progrès de la pudeur publique.

Quant à la date de cette comédie, plusieurs passages de la pièce même servent à la déterminer avec assez de certitude. *Lysistrata* se plaint (v. 104) que son mari est depuis sept mois à Pylos : cette place était donc encore au pouvoir des Athéniens. Or, elle fut reprise par les Lacédémoniens la vingt-troisième année de la guerre du Péloponnèse, sous l'archonte Dioclès, selon Diodore (l. XIII). Puis elle ajoute (v. 108) : « Depuis que les Milésiens nous ont trahis.... » La défection des Milésiens eut lieu, à l'instigation d'Alcibiade, au commencement de la vingtième année de la guerre (*Thucydide*, VIII, 17). La représentation de *Lysistrata* est donc postérieure à la vingtième année de la guerre, et antérieure à la vingt-troisième année. D'autres endroits, qui font allusion à des désastres récents, ne peuvent se rapporter qu'à la défaite essuyée en Sicile (v. 586 :

« Nous enfantons des fils, pour les voir partir à l'armée. — Tais-toi, ne rappelle pas nos malheurs! » — v. 1049 : « C'est assez des maux présents. » Enfin, deux autres passages relatifs au gouvernement des Quatre-Cents à Samos et à Athènes (v. 315 et v. 388) font supposer que ce régime tyrannique était renversé lorsque Aristophane faisait jouer sa comédie. Il parle de Pisandre, un des chefs des Quatre-Cents, comme d'un voleur. Sans doute, sous leur règne, le poète n'aurait pu attaquer de front un homme tout-puissant, même sans parler de la loi qui défendait de traduire les magistrats sur le théâtre. Or, l'abolition du gouvernement des Quatre-Cents, et la fuite de Pisandre, sont rapportées par Thucydide (l. VIII) à l'été de la vingt-unième année de la guerre. Tout s'accorde donc avec une des préfaces grecques, publiée par Kuster, pour fixer la représentation de *Lysistrata* à la première année de la quatre-vingt-douzième olympiade, 412 ans avant notre ère.

---

# LYSISTRATA.

## PERSONNAGES.

LYSISTRATA.

CALONICE.

MYRRHINE.

LAMPITO.

CHOEUR DE VIEILLARDS.

CHOEUR DE FEMMES.

STRATYLLIS.

UN MAGISTRAT.

SCYTHES, personnages muets.

QUELQUES FEMMES.

CINÉSIAS.

UN ENFANT.

MANÈS, personnage muet.

UN HÉRAUT DE LACÉDÉMONE.

AMBASSADEURS LACÉDÉMO-  
NIENS.

UN ATHÉNIEN.

LA PAIX, personnage muet.

QUELQUES FLANEURS.

UN SERVITEUR.

LYSISTRATA, *d'abord seule*. Voyez pourtant ! si on les avait convoquées au temple de Bacchus, ou de Pan, ou de Vénus Coliade, ou de Génétyllide<sup>1</sup>, la foule des tambourins ne permettrait pas même de passer. Ici, aucune d'elles n'est encore arrivée, excepté cette voisine qui sort de chez elle. Bonjour, Calonice.

CALONICE. Bonjour, Lysistrata. Qu'est-ce donc qui te tracasse ? Quitte cet air sombre, mon enfant ; ne fronce pas les sourcils, cela ne te sied pas.

LYSISTRATA. Calonice, le sang me bout dans les veines,

<sup>1</sup> Toutes les divinités qu'elle vient de nommer sont favorables à la débauche. Vénus Coliade est ainsi nommée du temple qui lui avait été élevé dans le bourg d'Anaphlye en Attique, sur les hauteurs du promontoire Colias, à vingt stades du port de Phalère. On trouvera dans le Scholiaste, sur ce vers, la raison pour laquelle ce lieu était appelé Colias. Pausanias (*Attic.*, c. I) parle de ce temple, de la statue de Vénus Coliade et de celles des déesses Génétyllides qu'on y adorait avec Vénus : leu nom paraît signifier *qui préside à la génération*. Coliade présidait à l'amour physique, comme l'indique son nom, qui dérive de *κόλον* (Voy. *les Nuées*, v. 51.)

et je souffre, pour notre sexe, de voir les hommes nous regarder toutes comme des êtres malfaisants.

CALONICE. C'est que nous le sommes en effet, par Jupiter !

LYSISTRATA. On leur avait dit de se trouver ici, pour débiter sur une affaire qui n'est pas de peu d'importance : elles dorment, au lieu de venir.

CALONICE. Elles viendront, ma chère ; il n'est pas si aisé aux femmes de sortir de la maison. L'une est occupée auprès de son mari ; l'autre réveille son esclave ; celle-ci couche son enfant, celle-là le baigne, une autre lui donne à manger.

LYSISTRATA. Il y a des affaires plus pressantes qui les attendent.

CALONICE. Mais, ma chère Lysistrata, dans quel dessein as-tu convoqué les femmes ? Quelle est donc cette affaire ? est-elle grande ?

LYSISTRATA. Elle est grande.

CALONICE. Et est-elle grosse ?

LYSISTRATA. Oui, certes, elle est grosse.

CALONICE. Alors, comment se fait-il qu'elles ne soient pas toutes venues ?

LYSISTRATA. Ce n'est pas ce que tu penses, car nous serions déjà toutes arrivées ; mais il s'agit d'une affaire que j'ai méditée, et retournée en tous sens, pendant de longues insomnies.

CALONICE. Il faut que ce soit bien subtil, pour avoir été retourné en tous sens.

LYSISTRATA. Si subtil, que le salut de la Grèce entière est entre les mains des femmes.

CALONICE. Entre les mains des femmes ? Il tenait donc à bien peu de chose.

LYSISTRATA. Il dépend de nous d'assurer le sort de la république, ou de détruire entièrement les Péloponnésiens...

CALONICE. Les détruire est, par Jupiter ! une excellente idée.

LYSISTRATA. Et d'anéantir tous les Béotiens.

CALONICE. Non pas tous; épargne au moins les anguilles<sup>1</sup>.

LYSISTRATA. Pour Athènes, je ne ferai pas contre elle un vœu semblable; mais imagine autre chose. Si les femmes de la Béotie et du Péloponnèse viennent se joindre à nous, toutes ensemble nous sauverons la Grèce.

CALONICE. Mais quel acte sensé ou éclatant pourraient faire les femmes, qui restent toujours à la maison, bien fardées, bien parées, vêtues de robes jaunes, de cimbériques<sup>2</sup> flottantes, et chaussées de péribarides<sup>3</sup>?

LYSISTRATA. C'est précisément là ce qui nous sauvera, je l'espère; oui, les petites robes jaunes, les parfums, les péribarides, l'orcanette<sup>4</sup>, les tuniques transparentes.

CALONICE. Et de quelle manière?

LYSISTRATA. De telle façon que nul des hommes d'aujourd'hui ne portera la lance contre les autres...

CALONICE. Par les deux déesses! je me ferai teindre une robe en jaune.

LYSISTRATA. Ne s'armera du bouclier...

CALONICE. Je mettrai une cimbérique.

LYSISTRATA. Ni de l'épée.

CALONICE. J'achèterai des péribarides.

LYSISTRATA. Eh bien! les femmes ne devraient-elles pas être arrivées?

CALONICE. Oui, certes, depuis longtemps elles auraient dû voler ici.

LYSISTRATA. Mais, hélas! ma pauvre amie, tu verras qu'en véritables Athéniennes, elles feront toujours tout trop

<sup>1</sup> Celles du lac Copais en Béotie étaient fort estimées. (Voy. les *Acharniens* et la *Paix*.)

<sup>2</sup> Littéralement : « de cimbériques toutes droites. » Sorte de robes traînantes, auxquelles on n'adaptait pas de ceintures. Leur nom venait sans doute du lieu où on les faisait.

<sup>3</sup> Espèce de chaussure élégante.

<sup>4</sup> Plante qui servait à teindre les laines, et dont les femmes se servaient aussi comme de fard.

tard. Je ne vois non plus aucune femme de la côte, ni de Salamine.

CALONICE. Je sais pourtant que celles-ci ont monté en bateau dès le matin<sup>1</sup>.

LYSISTRATA. Celles même sur qui je comptais, et que je croyais devoir être les premières à venir, les femmes des Acharniens, ne paraissent pas encore.

CALONICE. Cependant la femme de Théogène<sup>2</sup>, voulant venir ici, a consulté la statue d'Hécate. Mais en voici qui arrivent; en voici d'autres encore. Tiens, tiens! d'où sont-elles?

LYSISTRATA. D'Anagyros<sup>3</sup>.

CALONICE. Tu as raison : on dirait Anagyros<sup>4</sup> en mouvement.

MYRRHINE. Est-ce que nous arrivons trop tard, Lysistrata? Que dis-tu? pourquoi ce silence?

LYSISTRATA. Je n'ai pas à te louer, Myrrhine, d'arriver si tard pour une affaire si importante.

MYRRHINE. C'est que j'ai eu de la peine, dans l'obscurité, à trouver ma ceinture. Mais si la chose est pressante, nous voici; parle.

LYSISTRATA. Non; attendons un peu que les femmes de la Béotie et du Péloponnèse soient venues.

MYRRHINE. Tu as raison. Tiens, voici déjà Lampito qui s'avance.

<sup>1</sup> Pour faire le trajet de Salamine à Athènes. — Il y a dans le grec une équivoque indécente. Le même mot *κῆλῆς* signifie un bateau et un cheval de selle; de là une troisième signification, sur laquelle on peut consulter *les Guêpes*, *les Fêtes de Cérès*, et *la Paix*.

<sup>2</sup> Ce Théogène est raillé par Aristophane, comme sot et hâbleur, dans *les Oiseaux*, v. 822, 4427, 4495; *la Paix*, 928; *les Guêpes*, 4185.

<sup>3</sup> Bourg de l'Attique, de la tribu Érechthéide, ainsi nommé du héros Anagyros.

<sup>4</sup> Proverbe qui s'applique, dit-on, à ceux qui se font du mal à eux-mêmes. On ajoute qu'il y avait une plante ainsi nommée, et d'une odeur désagréable.

LYSISTRATA. Salut, Lampito, Lacédémonienne chérie. Que tu es belle, ma douce amie! quel teint frais! quel air de santé et de vigueur! tu étonnerais un taureau.

LAMPITO<sup>1</sup>. Par Castor et Pollux! je le crois bien; je m'exerce au gymnase, et en sautant je me frappe du talon dans le derrière<sup>2</sup>.

LYSISTRATA. Que tu as une belle gorge!

LAMPITO. Vous me tâtez comme une victime<sup>3</sup>.

LYSISTRATA. Et cette autre jeune fille, de quel pays est-elle?

LAMPITO. C'est une Béotienne des plus nobles, qui vous arrive.

LYSISTRATA. Par Jupiter! c'est une Béotienne; elle a un joli jardin.

CALONICE. Et parfaitement soigné; on en a arraché le pouliot<sup>4</sup>.

LYSISTRATA. Quelle est cette autre enfant?

LAMPITO. Elle est de bonne race, vraiment, mais de Corinthe.

LYSISTRATA. Oui, elle paraît être de bonne race, comme toutes celles de ce pays<sup>5</sup>.

LAMPITO. Mais enfin, qui a convoqué cette assemblée de femmes?

LYSISTRATA. C'est moi.

LAMPITO. Dis donc ce que tu veux de nous.

LYSISTRATA. Oui, ma chère, à l'instant!

MYRRHINE. Dis-nous donc quelle est cette affaire si sérieuse.

<sup>1</sup> Elle parle, comme les autres Lacédémoniens de cette pièce, le dialecte dorien. Platon, dans le *Premier Alcibiade*, nous apprend que Lampito était fille de Léotychidas, femme d'Archidamos, et mère d'Agis, tous trois rois de Lacédémone. (Voyez la traduction de M. Cousin, t. V, p. 84.)

<sup>2</sup> C'était une espèce de danse, appelée *bibasis*.

<sup>3</sup> Les sacrificateurs examinaient ainsi les victimes, pour voir si elles étaient grasses.

<sup>4</sup> Le pouliot est une plante qui venait en abondance dans la Béotie. *Scd intelligit hortum muliebrem, unde pilos adurere aut evellere solebant.*

<sup>5</sup> Il y avait beaucoup de courtisanes à Corinthe.

LYSISTRATA. Je vais la dire ; mais auparavant je veux vous faire une petite question.

MYRRHINE. Tout ce que tu voudras.

LYSISTRATA. Ne regrettez-vous pas que les pères de vos enfants soient retenus si loin par la guerre ? car je sais fort bien que vous avez toutes vos maris absents.

CALONICE. Mon mari, depuis cinq mois, le malheureux ! est en Thrace à surveiller Eucratès<sup>1</sup>.

LYSISTRATA. Le mien est depuis sept mois entiers à Pylos<sup>2</sup>.

LAMPITO. Le mien, si parfois il revient de son poste, aussitôt il reprend son bouclier et repart.

LYSISTRATA. Il ne nous reste pas une ombre de plaisir. Depuis que les Milésiens<sup>3</sup> nous ont trahis, je n'ai pas même vu le moindre instrument propre à adoucir nos regrets<sup>4</sup>. Voudriez-vous donc, si j'inventais quelque expédient, vous unir à moi pour mettre fin à la guerre ?

MYRRHINE. Oui, par les deux déesses, dussé-je mettre ce manteau en gage, et en boire l'argent aujourd'hui même.

CALONICE. Pour moi, je serais prête à me partager en deux, comme une barbue, et à donner la moitié de ma personne<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> C'est-à-dire une chose prête à s'échapper. On a vu dans *les Chevaliers*, v. 254, que cet Eucratès s'était tiré d'un mauvais pas en s'évadant. Il paraît qu'à cette époque, des troupes athéniennes étaient occupées à surveiller les peuples de la Thrace, dont la foi était douteuse. Mais c'était surtout Eucratès leur général, homme vénal, qu'elles observaient. (Voy. THUCYDIDE, I. VIII, 2.)

<sup>2</sup> Les Athéniens avaient enlevé cette ville à Lacédémone. (Voy. plus bas, v. 1065-5, et *les Chevaliers*.)

<sup>3</sup> Cette défection, conseillée aux Milésiens par Alcibiade, eut lieu la 20<sup>e</sup> année de la guerre, selon THUCYDIDE, VIII, 47.

<sup>4</sup> *Sed nec machi relicta est scintilla. Ex quo enim nos prodiderunt Milesii, ne olisbum quidem vidi octo digilos longum, qui nobis esset coriaceum auxilium.* — Le révérend père dom Lobineau, bénédictin, auteur d'une traduction d'Aristophane, dont on ne connaît que le fragment publié par Chardon de la Rochette, dans ses *Mélanges*, a fait un savant commentaire sur ce passage. (Voyez t. III, p. 257.) Il paraît que les femmes de Milet étaient renommées sous ce rapport.

<sup>5</sup> Dans *le Banquet*, de Platon, Aristophane se sert de la même comparaison.

LAMPITO. Et moi, je gravirais jusqu'au sommet du Taygète<sup>1</sup>, si je devais y voir la paix.

LYSISTRATA. Eh bien, je vais parler; je ne dois plus vous en faire un mystère. O femmes! si nous voulons forcer les hommes à faire la paix, il faut nous abstenir...

MYRRHINE. De quoi? dis.

LYSISTRATA. Le ferez-vous?

MYRRHINE. Nous le ferons, dussions-nous mourir!

LYSISTRATA. Il faut donc nous abstenir des hommes... Pourquoi détournez-vous les yeux? où allez-vous? holà! Pourquoi vous mordre les lèvres et secouer la tête? Vous changez de visage! vous versez des larmes! Le ferez-vous, ou ne le ferez-vous pas? Que décidez-vous?

MYRRHINE. Je ne saurais le faire. Que la guerre continue.

CALONICE. Ma foi, ni moi non plus. Que la guerre continue.

LYSISTRATA. C'est toi qui dis cela, belle barbue? Tout à l'heure tu prétendais donner la moitié de ta personne.

CALONICE. Oui, pour toute autre chose que tu voudras: fallût-il passer au milieu des flammes, je suis prête à marcher! Tout, plutôt que s'abstenir de cela! car ce n'est pas possible, ma chère Lysistrata.

LYSISTRATA. Et toi?

MYRRHINE. J'aime mieux aussi passer au milieu des flammes.

LYSISTRATA. O sexe dissolu! je ne m'étonne pas que nous fournissions des sujets de tragédies! nous ne sommes bonnes qu'à une seule chose<sup>2</sup>. O ma chère Lacédémonienne! car toi, si tu restes seule avec moi, nous pouvons encore tout sauver; seconde mes projets.

<sup>1</sup> Le Taygète, montagne de la Laconie.

*Virginibus bacchata Lacænis Taygeta.*

VIRGILE, *Georg.*, II. 487.

<sup>2</sup> Littéralement: « nous ne sommes que Neptune et bateau. » Expression proverbiale. Le Scholiaste raconte que Neptune surprit Mélanippe dans un bateau. L'héroïne d'une tragédie de Sophocle, Tyro, enfantait dans un bateau Nélée et Pélée, qu'elle avait eus de Neptune. Voy. Aristote, *Poétiq.*, c. 16.

LAMPITO. Par les déesses, il est bien difficile pour des femmes de dormir toutes seules<sup>1</sup>. Il faut pourtant s'y résoudre ; car la paix doit passer avant tout.

LYSISTRATA. O la plus chérie des femmes, et la seule digne de ce nom !

MYRRHINE. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, nous nous abstenions rigoureusement de ce que tu dis, en aurions-nous plus tôt la paix ?

LYSISTRATA. Beaucoup plus tôt, par les déesses ! Si nous nous tenions chez nous, bien fardées, bien épilées, sans autre vêtement qu'une tunique fine et transparente<sup>2</sup>, quelle impression feraient nos attraits<sup>3</sup> ? Et si alors nous résistions aux instances des hommes, ils feraient bientôt la paix, j'en suis certaine.

LAMPITO. En effet, Ménélas, quand il vit la gorge nue d'Hélène, jeta son épée<sup>4</sup>.

MYRRHINE. Et si nos maris nous laissent là, malheureuse ?

LYSISTRATA. Alors, comme dit Phérécrate, tu écorcheras un chien écorché<sup>5</sup>.

MYRRHINE. Ces simulacres ne sont que de la viande

<sup>1</sup> *Sine mentula.*

<sup>2</sup> Ἀμοργίνοις. Les tissus d'Amorgos étaient chers : plus fins que le byssus et le carbasus, ils étaient presque transparents ; il y en avait de colorés. Leur nom a dû venir de l'île d'Amorgos où on les fabriquait, quoiqu'on prétende aussi qu'il venait de leur couleur, ou de la plante dont ils étaient faits (ἀμόργη). Cette plante avait probablement donné son nom à l'île même. (BOECKH, *Staatshaush. der Athener*, l. 1, c. 18.) Il y avait à Amorgos des manufactures d'une étoffe qui portait le nom de cette île, et dont la couleur était rouge écarlate. On les appelait *amorgides*. (Suidas, *Etym. magn.* ; Jul. Pollux, l. VII, c. 16 ; Hesychius.) Encore aujourd'hui on recueille une plante ou lichen très commun sur les rochers d'Amorgos et de Nicouria, pour la teinture en rouge. On en envoie à Alexandrie et en Angleterre. (TOURNEFORT, *Voyage dans le Levant.*)

<sup>3</sup> *Si enim... in Amorginis subuculis nude incederemus glabro cunno, arrigerent viri, et coire cuperent.*

<sup>4</sup> Allusion à un passage de l'*Andromaque* d'Euripide, v. 620. — Pélée reproche cette faiblesse à Ménélas.

<sup>5</sup> Proverbe qui se dit de ceux qui se donnent une peine inutile. *Intelligit femina penem coriaceum de quo supra.* Phérécrate, poète de la comédie ancienne, contemporain d'Aristophane.

creuse. Mais s'ils nous saisissent et nous entraînent de force dans leur chambre ?

LYSISTRATA. Cramponne-toi à la porte.

MYRRHINE. Et s'ils nous battent ?

LYSISTRATA. Cède, mais de mauvaise grâce. Le plaisir s'évanouit quand la violence s'en mêle. Il faut les tourmenter par tous les moyens; ils se lasseront bientôt; car il n'y a jamais de véritable volupté pour l'homme, si la femme ne la partage.

MYRRHINE. Si c'est là votre avis, c'est aussi le nôtre.

LAPITO. Pour nous, nous saurons bien décider nos maris à faire la paix franchement et sans détour. Mais la cohue athénienne, comment lui persuader de ne pas extravaguer ?

LYSISTRATA. Sois sans inquiétude, nous saurons bien persuader les nôtres.

LAMPITO. N'y compte pas, tant que leurs trirèmes seront leur passion, et qu'on gardera des sommes immenses dans le temple de Minerve<sup>1</sup>.

LYSISTRATA. J'ai pourvu aussi à ce danger; nous nous emparerons aujourd'hui de la citadelle. Tandis que nous sommes ici à nous concerter, les femmes les plus âgées ont ordre de s'en emparer, sous le prétexte d'un sacrifice à faire.

LAMPITO. Tout ira bien, car ce que tu dis n'est pas moins bien.

LYSISTRATA. Pourquoi donc, Lampito, ne pas nous engager au plus tôt par un serment inviolable ?

LAMPITO. Prononce le serment; nous jurerons ensuite.

LYSISTRATA. Tu as raison. Où est la femme scythe<sup>2</sup> ? Que regardes-tu ? Pose ici, devant nous, le bouclier renversé, et qu'on m'apporte les victimes.

<sup>1</sup> Il y avait mille talents en réserve dans la citadelle. Suidas. (Voy. aussi le *Plutus*, v. 1194.)

<sup>2</sup> A Athènes, les huissiers et les archers étaient la plupart des Scythes. (Voy. les *Fêtes de Cérés*.)

*Sine m. en. h.*

MYRRHINE. Lysistrata, par quel serment vas-tu donc nous engager?

LYSISTRATA. Tu le demandes? Sur un bouclier, comme autrefois fit, dit-on, Eschyle<sup>1</sup>, et sur une brebis immolée.

MYRRHINE. Mais, Lysistrata, ne jure pas sur un bouclier, quand il s'agit de la paix!

LYSISTRATA. Quel sera donc notre serment?

MYRRHINE. Si nous prenions un cheval blanc<sup>2</sup> comme victime, pour l'immoler?

LYSISTRATA. Où trouver un cheval blanc?

MYRRHINE. Sur quoi jurerons-nous donc?

LYSISTRATA. Je vais te le dire, si tu veux. Plaçons-là une grande coupe noire<sup>3</sup>; immolons dedans une amphore de vin de Thasos, et jurons de n'y mettre jamais d'eau.

LAMPITO. Ah! le beau serment! je ne saurais dire à quel point je l'approuve.

LYSISTRATA. Qu'on apporte une coupe et une amphore.

CALONICE. O chères amies, quelle énorme cruche! comme cette coupe va répandre la joie!...

LYSISTRATA. Pose-la, et mets la main sur la victime. Persuasion Souveraine, et toi, coupe de l'amitié, recevez ce sacrifice, et soyez favorables aux vœux des femmes!

MYRRHINE. Quel beau sang! que la couleur en est vermeille!

LAMPITO. Par Castor, il a un bouquet délicieux.

LYSISTRATA. O femmes, laissez-moi jurer la première!

MYRRHINE. Non, par Vénus! il faut tirer au sort<sup>4</sup>.

LYSISTRATA. Lampito, et vous autres, mettez toutes la

<sup>1</sup> Allusion aux *Sept Chefs devant Thèbes*, v. 42. Voy. Boileau dans sa traduction de Longin : « Sur un bouclier noir, sept chefs impitoyables, etc... »

<sup>2</sup> *Mentulam innuit*.

<sup>3</sup> Parodie du vers d'Eschyle.

<sup>4</sup> Il paraît que c'était un usage, dans les festins, de tirer au sort l'ordre dans lequel les convives devaient boire. Voyez aussi le *Plutus*, v. 975, et ce vers d'Ovide :

*Huic, si sorte bibes, sortem concede priorem.*

(De Arte amandi, I, v. 581.)

main sur la coupe, et qu'une seule répète en votre nom ce que je vais dire ; vous ferez le même serment, et vous vous obligerez à l'observer :

Aucun amant ni aucun époux...

MYRRHINE. « Aucun amant ni aucun époux... »

LYSISTRATA. Ne pourra m'approcher <sup>1</sup>... Répète.

MYRRHINE. « Ne pourra m'approcher... » Ah ! mes genoux fléchissent , Lysistrata !

LYSISTRATA. Je mènerai chez moi une vie chaste...

MYRRHINE. « Je mènerai chez moi une vie chaste... »

LYSISTRATA. Vêtue de robe légère, et parée...

MYRRHINE. « Vêtue de robe légère, et parée... »

LYSISTRATA. Afin d'exciter les désirs de mon époux.

MYRRHINE. « Afin d'exciter les désirs de mon époux. »

LYSISTRATA. Jamais je ne m'y prêterai de bon gré.

MYRRHINE. « Jamais je ne m'y prêterai de bon gré. »

LYSISTRATA. Et s'il me prend de force...

MYRRHINE. « Et s'il me prend de force... »

LYSISTRATA. Je ne ferai rien que de mauvaise grâce et avec froideur <sup>2</sup>.

MYRRHINE. « Je ne ferai rien que de mauvaise grâce et avec froideur. »

LYSISTRATA. Je n'élèverai pas mes pieds au plancher.

MYRRHINE. « Je n'élèverai pas mes pieds au plancher. »

LYSISTRATA. Je ne m'accroupirai pas comme la figure de lionne qu'on met sur les manches de couteau.

MYRRHINE. « Je ne m'accroupirai pas comme la figure de lionne qu'on met sur les manches de couteau. »

LYSISTRATA. Puissé-je boire de ce vin , si je reste fidèle à mon serment !

MYRRHINE. « Puissé-je boire de ce vin , si je reste fidèle à mon serment ! »

LYSISTRATA. Si je l'enfreins , que cette coupe se remplisse d'eau !

<sup>1</sup> Ἐστνωός, *rigente nervo.*

<sup>2</sup> *Et motus non addam.*

MYRRHINE. « Si je l'enfreins , que cette coupe se remplisse d'eau <sup>1</sup>. »

LYSISTRATA. Le jurez-vous toutes ?

CALONICE. Oui , nous le jurons.

LYSISTRATA. Je vais donc sacrifier la victime.

( Elle boit . )

MYRRHINE. Laisse-m'en un peu , ma chère , pour cimenter désormais notre amitié.

LAMPITO. Quels sont ces cris ?

LYSISTRATA. Ce que je vous disais tout à l'heure : ce sont les femmes qui s'emparent de la citadelle. Toi , Lampito , va-t'en chez vous mettre ordre à ce qui vous regarde , et laisse-nous celle-ci en otage. Nous , allons nous barricader dans la citadelle , avec les autres femmes qui l'occupent.

MYRRHINE. Ne penses-tu pas que les hommes vont bientôt accourir contre nous ?

LYSISTRATA. Je m'en inquiète peu ; ni la flamme ni toutes leurs menaces ne pourront ouvrir ces portes , s'ils n'accèdent à nos conditions.

MYRRHINE. Par Vénus , non jamais ; ou ce serait à tort qu'on parlerait de l'opiniâtreté et de la malice des femmes.

( Elles s'en vont . )

CHŒUR DE VIEILLARDS <sup>2</sup>. Allons , Dracès , guide-nous avec précaution , bien que ce fardeau d'olivier vert pèse à tes épaules. Que l'on voit de choses inattendues dans le cours d'une longue vie ! Ah ! qui eût jamais pensé , ô Strymodo-

<sup>1</sup> Voyez , à la fin de la pièce , toute cette scène du serment , traduite en vers par le révérend père Lobineau , bénédictin.

<sup>2</sup> Le Chœur des vieillards , aux cris des femmes qui envahissent l'Acropole , s'encouragent à marcher contre elles et à les chasser. Ils apportent des charges de bois , pour mettre le feu aux portes et brûler les femmes. Celles-ci se défendent vaillamment , et l'aspect du siège présente un tableau très-animé.

ros, qu'un jour ces femmes nourries par nous, vrai fléau de nos maisons, s'empareraient de la statue de Minerve, envahiraient ma citadelle et en barricaderaient l'entrée? Courons en hâte à la citadelle, ô Philorgos! investissons d'un rempart de fascines toutes celles qui ont conçu et exécuté ce complot; ne formons qu'un seul bûcher, et d'un commun accord brûlons toutes les femmes de nos propres mains, et la femme de Lycon la première<sup>1</sup>.

Non, j'en jure par Cérès, tant que je vivrai, elles ne se joueront pas de nous. Cléoménès<sup>2</sup>, qui jadis s'empara de la citadelle, ne s'en retira pas sans dommage; mais, malgré sa fierté lacédémonienne, il n'échappa qu'en me livrant ses armes; il portait une petite casaque râpée, il était sale, malpropre, tout velu, et resta six ans sans se laver. Voilà l'homme que j'ai su réduire par ma vaillance, avec mes troupes rangées sur seize rangs, et en dormant sous les remparts. Et ces femmes, haïes d'Euripide et de tous les dieux, ma présence ne viendrait pas à bout de réprimer leur audace? Alors il faut abattre les trophées érigés en mon honneur dans la Tétrapole<sup>3</sup>.

Mais voici le chemin en pente qui me reste à faire jusqu'à la citadelle, où j'ai hâte d'arriver: tâchons de traîner ces fascines, sans recourir aux bêtes de somme; car mes crochets m'écrasent les épaules. Il faut pourtant marcher, et souffler le feu, de peur qu'il ne s'éteigne et ne nous manque au terme de la route. Phu! phu! Dieux! quelle fumée!

O divin Hercule, que cette âcre fumée qui s'exhale de ce

<sup>1</sup> Dracès est interpellé de même dans un chœur de *l'Assemblée des Femmes*, v. 295. Strymodoros est nommé dans *les Acharniens*, v. 275, et *les Guêpes*, 255. Lycon, démagogue, et un des accusateurs de Socrate, livra Naupacte aux ennemis. Sa femme, mère d'Antolycos, est raillée par les comiques pour sa mauvaise conduite.

<sup>2</sup> Roi de Lacédémone. Cet événement était arrivé un siècle auparavant. (Hérodote, l. V, 72.)

<sup>3</sup> District de l'Attique, composé de quatre bourgades, dont l'une était Marathon, et les trois autres Œnoé, Probalinthe et Tricorythe. Sur la Tétrapole, voy. Euripide, *Héraclides*, v. 81.

réchaud est cuisante dans les yeux ! C'est absolument comme le feu de Lemnos ; car il ne mordrait pas si cruellement mes yeux chassieux. Cours vite à la citadelle, et porte secours à la déesse. O Lachès ! n'est-ce pas aujourd'hui le cas, ou jamais, de lui venir en aide ? Phu ! phu ! (*Il souffle encore.*) Dieux, quelle fumée !

Ce feu veille et vit par la grâce des dieux. Mais si nous déposons d'abord nos crochets ? Ne ferions-nous pas bien aussi d'allumer nos brandons de vigne au réchaud, et de les lancer comme des béliers contre la porte ? Si, à notre ordre, les femmes n'enlèvent pas les barricades, il faut mettre le feu aux portes, et les envelopper de fumée. Déposons donc notre fardeau. Ah ! quelle fumée ! peste ! Lequel des généraux de l'expédition de Samos<sup>2</sup> nous aidera à décharger ces crochets ? Ah ! voilà enfin mon dos soulagé de ce poids accablant ! C'est à toi, mon réchaud, de rendre les charbons bien ardents : qu'on m'apporte au plus tôt une torche allumée. Céleste Victoire, aide-nous, en réprimant cette audace des femmes qui occupent la citadelle, à ériger un trophée.

---

CHŒUR DE FEMMES<sup>3</sup>. Femmes, il me semble voir de la fumée et des flammes ; on dirait un grand feu ; courons

<sup>1</sup> Littéralement : « me mord les yeux comme un chien enragé. »

<sup>2</sup> Ce passage fixe la date de la représentation à la vingt-unième année de la guerre du Péloponnèse, l'an 412. C'est à cette époque que le pouvoir des Quatre-Cents fut aboli à Samos, et que Thrasybule et Thrasyllé, partisans de la démocratie, furent mis à la tête du gouvernement. Ainsi le Chœur appelle à son secours les partisans du régime populaire. (Voy. THUCYDIDE, l. VIII.)

<sup>3</sup> Ce Chœur de femmes est nécessairement différent de la bande qui s'est retirée dans la citadelle, sous la conduite de Lysistrata. Ce sont de nouvelles femmes qui ne s'étaient pas encore jointes aux premières, et qui, en sortant de la ville, aperçoivent la flamme et la fumée qui menacent leurs compagnes ; ce qui est confirmé plus bas, v. 555, lorsque le Chœur des vieillards s'écrie : « Voici un essaim de femmes qui vient au secours de la citadelle. » Enfin, au vers 450, Lysistrata sort de la citadelle, et vient se joindre à ses auxiliaires.

vite. Vole, vole, Nicodiché, avant que Calyca et Critylla périsent étouffées dans les flammes, et victimes des lois les plus barbares et de vieillards maudits. Hélas! c'est ce que je crains : arrivé-je trop tard à leur secours? Dès le point du jour, j'étais à la fontaine<sup>1</sup>, où j'ai eu bien de la peine à emplir ce vase, à cause du tumulte, de la foule, et du fracas des cruches : poussée par les servantes et par de vils esclaves, j'enlevai mon urne à la hâte, et je m'empresse de porter cette eau à celles de mes compagnes que brûle la flamme.

Car j'entends dire que d'insolents vieillards s'avancent, portant une charge de fascines du poids de trois talents, comme pour chauffer un bain, et en proclamant, avec horribles menaces, qu'il faut brûler ces femmes abominables. Mais, ô déesse! qu'au lieu d'être la proie des flammes, elles délivrent la Grèce et ses citoyens des fureurs de la guerre! C'est pour atteindre ce but, déesse tutélaire, Minerve au casque d'or, qu'elles se sont emparées de ton temple. J'invoque ton appui, ô Tritogénie! Si quelque homme veut les brûler, viens porter de l'eau avec nous.

Holà! arrêtez! Qu'y a-t-il donc, ô les plus méchants des hommes? Jamais des gens de bien ni des hommes pieux n'eussent osé de pareils excès.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Voici une chose tout à fait inattendue, voici un essaim de femmes qui vient au secours de la citadelle.

CHOEUR DE FEMMES. Ah! vous avez peur de nous? notre nombre vous effraye? Mais vous n'en voyez pas encore la dix-millième partie.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Phédrias, les laisserons-nous bavarder ainsi? ne serait-il pas bien de leur rompre quelques bâtons sur les reins?

<sup>1</sup> Il y avait une fontaine non loin de la citadelle, près de la grotte de Pan, un peu au-dessous des Propylées. PAUSANIAS, I, c. 28, 4. Le puits de Neptune se trouvait dans l'Acropole même.

CHOEUR DE FEMMES. Mettons aussi nos urnes à terre, pour n'être pas embarrassées, si l'on porte la main sur nous.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Si on leur avait deux ou trois fois frotté les oreilles<sup>1</sup>, comme celles de Bupalos, elles n'auraient pas tant de babil.

CHOEUR DE FEMMES. Eh bien! allons, frappe; je m'offrirai aux coups: mais nulle autre chienne désormais ne te touchera plus<sup>2</sup>.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Si tu ne te tais, j'épuiserai sur toi le reste de mes forces.

CHOEUR DE FEMMES. Touche seulement du doigt Stratyllis.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Et si je t'éreinte de coups de poing, que me feras-tu?

CHOEUR DE FEMMES. Je t'arracherai<sup>3</sup> sans pitié les poumons et les entrailles.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Non, il n'est pas de poète plus sage qu'Euripide; car il n'est pas d'animal aussi impudent que les femmes.

STRATYLLIS. Nous enlevons nos cruches d'eau, Rhodippe.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Qu'es-tu venue faire ici avec cette eau, femme haïe des dieux?

STRATYLLIS. Et toi, avec ce feu, vieux cadavre? Est-ce pour te brûler toi-même?

CHOEUR DE VIEILLARDS. Moi, c'est pour allumer ce bûcher, et faire griller tes compagnes.

CHOEUR DE FEMMES. Et moi, c'est pour éteindre ton bûcher.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Tu éteindras mon feu?

CHOEUR DE FEMMES. Le fait va te le prouver.

<sup>1</sup> Mot à mot: « les mâchoires. » — Allusion à un vers d'Hipponax, où il menaçait de battre ce Bupalos.

<sup>2</sup> *Testiculis te prendet*: elle sous-entend, *nam ego tibi prius avel-lam*.

<sup>3</sup> Ἐξάμησω, « je moissonnerai. » — Dans le *Cyclope* d'Euripide, v. 256:

Τὰ σπλάγγυν' ἔρασχον ἐξάμησεσθαι βίᾳ.

« Ils prétendaient m'arracher les entrailles. » C'est à ce mot que fait allusion la réponse des vieillards.

CHOEUR DE VIEILLARDS. J'ai bien envie de te cuire à petit feu, avec cette torche.

CHOEUR DE FEMMES. Si tu es malpropre, je te donnerai un bain.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Toi, me donner un bain, sale que tu es!

CHOEUR DE FEMMES. Oui, un bain nuptial.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Entendez-vous son impudence?

CHOEUR DE FEMMES. Je suis une femme libre.

CHOEUR DE VIEILLARDS. J'étoufferai tes cris.

CHOEUR DE FEMMES. Mais tu ne siègeras plus sur la place Héliée<sup>1</sup>.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Mets le feu à sa chevelure.

CHOEUR DE FEMMES. Fais ton devoir, Achéloüs<sup>2</sup>.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Ah! malheureux!

CHOEUR DE FEMMES. Est-ce qu'elle était chaude?

CHOEUR DE VIEILLARDS. Comment, chaude? Finiras-tu? Que fais-tu là?

CHOEUR DE FEMMES. Je t'arrose pour te faire reverdir.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Mais je suis tout desséché et tremblant.

CHOEUR DE FEMMES. Eh bien, puisque tu as du feu, tu te réchaufferas.

UN MAGISTRAT<sup>3</sup>. La licence des femmes a-t-elle assez éclaté, avec leurs orgies, le bruit de leurs tambours, leurs continuelles Bacchanales, et ces lamentations des

<sup>1</sup> C'est-à-dire en qualité de juge.

<sup>2</sup> Nom de fleuve. En même temps elle l'inonde d'eau.

<sup>3</sup> *Πρόβουλος*, que l'on traduit en latin *provisor*. Aristote (*Politiq.*, IV, 9) parle de ces magistrats, qu'il appelle aussi *gardiens des lois*, et paraît en faire des espèces de rapporteurs, chargés de préparer les sujets de discussion. D'autres auteurs, d'après un passage d'Hérodote (I. VII) et un passage de Thucydide (VIII, *initio*), veulent y voir une magistrature extraordinaire, à laquelle on avait recours dans les temps de crise, comme lors de l'invasion de Xerxès, ou après la défaite de Sicile.

fêtes d'Adonis<sup>1</sup>, que j'entendis un jour du lieu même de l'assemblée? Démocratos, cet orateur que le ciel confonde, proposait de faire voile vers la Sicile; et sa femme criait en dansant: « Hélas! hélas! Adonis<sup>2</sup>! » Démocratos proposait de lever des hoplites à Zacynthe; et sa femme, déjà ivre, criait sur le toit: « Pleurez Adonis! » Pendant ce temps l'infâme Cholozygès<sup>3</sup> redoublait d'efforts pour se faire entendre. Voilà les dérèglements auxquels elles se livrent.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Que serait-ce si tu savais jusqu'où elles portent l'insolence? Entre autres outrages, elles nous ont inondés avec l'eau de leurs cruches; et maintenant il nous faut secouer nos habits, comme si nous avions pissé dedans.

LE MAGISTRAT. Par Neptune, le dieu des mers, vous le méritez bien. Nous secondons nous-mêmes la perversité des femmes, nous leur enseignons la débauche; et de pareils complots sont les fruits de notre complaisance. N'allons-nous pas dans les boutiques des orfèvres dire à l'ouvrier: « Tu avais fait un collier à ma femme; mais hier « soir, en dansant, elle a laissé tomber le gland du fer- « moir. Je suis forcé d'aller à Salamine; si tu en as le loi- « sir, fais tous tes efforts pour venir le soir, et le lui re- « mettre en bon état. » Un autre dit à un cordonnier jeune et vigoureux<sup>4</sup>: « Cordonnier, la courroie blesse le pied « de ma femme, elle lui serre le petit doigt, qui est très- « délicat; viens vers midi, et aie bien soin de l'élargir. »

<sup>1</sup> Οὐπι τῶν τεγῶν, sur les toits. Ces mots semblent indiquer que les femmes athéniennes se tenaient sur les terrasses des maisons, pour pleurer Adonis. (Voy. Ézéchiél, c. 8, v. 14.)

<sup>2</sup> L'orateur Démocratos, adversaire de Nicias, avait proposé l'expédition de Sicile, le jour même qui était consacré à pleurer Adonis, jour de mauvais augure. Aristophane, attaché au parti politique de Nicias, venge ici ce général, qui fut victime de l'expédition. (Voy. Plutarque, Vie de Nicias, c. 12; Alcibiade, c. 18.) Démocratos fut aussi attaqué par Eupolis, dans sa comédie intitulée Δῆμοι.

<sup>3</sup> Parodie du nom de Buzygès, que l'on donnait à Démocratos. SCHOLIASTE.

<sup>4</sup> Qui penem habet haudquam puerilem.

Or voici ce qui résulte de tout cela : moi, proviseur, après avoir levé des rameurs, lorsque j'ai besoin d'argent pour leur entretien, les femmes me ferment les portes<sup>1</sup>. Mais que sert de rester ainsi? Qu'on m'apporte des leviers, je veux châtier leur insolence. Eh bien, drôle! que fais-tu, le nez en l'air? Et toi, pourquoi rester là sans rien faire, que chercher de l'œil le cabaret? Allons, faites sauter ces portes à force de leviers. Attendez, je vais y mettre aussi la main.

LYSISTRATA. Ne faites rien sauter; me voici moi-même. A quoi bon des leviers? Ce ne sont pas des leviers qu'il vous faut, mais du bon sens.

LE MAGISTRAT. C'est donc toi, scélérat? Où est l'archer? Saisis cette femme, et attache-lui les mains derrière le dos.

LYSISTRATA. J'en atteste Diane, s'il me touche du bout du doigt, tout fonctionnaire public qu'il est, il s'en repentira<sup>2</sup>.

LE MAGISTRAT. Eh bien, tu as peur? Prends-la donc par le milieu du corps, et toi aussi; à vous deux vous l'aurez bientôt garrottée.

PREMIÈRE FEMME. Par Pandrosos! si tu mets seulement la main sur elle, je t'écrase sous mes pieds<sup>3</sup>.

LE MAGISTRAT. Voyez, écraser! Un autre archer! Commence par garrotter celle-là, parce qu'elle parle.

DEUXIÈME FEMME. Par Diane qui éclaire les cieux<sup>4</sup>! si tu la touches du doigt, tu auras besoin bientôt de ventouses<sup>5</sup>.

LE MAGISTRAT. Qu'est-ce que cela veut dire? Où est l'ar-

<sup>1</sup> De la citadelle, où était gardé le trésor.

<sup>2</sup> Δημόσιος ὄν, tout agent de la force publique qu'il est.

<sup>3</sup> *Mox cacabis calcatus*. — Pandrosos était une des filles de Cécrops. Les femmes athéniennes juraient par elle.

<sup>4</sup> Φωσφόρον. Voy. plus bas, v. 738, et *Iphigénie en Tauride* d'Euripide, v. 21.

<sup>5</sup> Pour guérir ses meurtrissures.

cher ? Tiens-la bien. Ah ! je saurai mettre fin à vos sorties.

TROISIÈME FEMME. Par Diane adorée à Tauris<sup>1</sup>, si tu approches de cette femme, je t'arracherai les cheveux, et te ferai pleurer amèrement.

LE MAGISTRAT. Oh ! malheureux que je suis ! L'archer m'a abandonné. Mais jamais nous ne devons céder à des femmes. Scythes, marchons contre elles en bon ordre !

LYSISTRATA. Par les déesses ! nous vous ferons voir que nous avons ici quatre vaillants bataillons de femmes bien armées.

LE MAGISTRAT. Scythes, attachez-leur les mains derrière le dos.

LYSISTRATA. Accourez ici, vaillantes compagnes, marchandes de graines, de purées et de légumes, cabaretières, boulangères, marchandes d'ail ; frappez ferme, déchirez, mettez-les en déroute ; prodiguez les injures, faites assaut d'effronterie... Ah ! cessez, retirez-vous, ne les dépouillez pas.

LE MAGISTRAT. Dieux ! quelle rencontre fatale pour mes archers !

LYSISTRATA. Quelle était donc ton idée ? Pensais-tu n'avoir affaire qu'à des servantes ? ou croyais-tu que les femmes sont sans courage ?

LE MAGISTRAT. Par Apollon ! elles n'en ont que trop, surtout quand le cabaret est proche.

CHŒUR DE VIEILLARDS. O magistrat, voilà bien des paroles perdues. Pourquoi entrer en pourparler avec ces êtres malfaisants ? Ignores-tu dans quel bain elles nous ont trempés tout à l'heure, et cela sans lessive ?

CHŒUR DE FEMMES. Mais, mon cher, il ne faut pas se permettre légèrement de porter la main sur autrui : si tu l'oses, tu auras les yeux pochés. Moi, j'aime à me tenir paisible comme une jeune fille, sans faire de mal à personne, sans déranger même un fêtu, pourvu qu'on ne veuille pas me presser et m'irriter comme la guêpe.

<sup>1</sup> Ταυροπόλιον. Voy. *Iphigen. Taur.*, V. 1457.

CHOEUR DE VIEILLARDS. O Jupiter! que ferons-nous de ces animaux nuisibles? Il te faut scruter avec nous ce mal, et chercher quel était leur dessein en s'emparant de la citadelle de Cranaos, de ce roc inaccessible, de ce temple sacré. Questionne-les, sois peu crédule, et rassemble tous les indices; car il serait honteux de laisser une telle affaire sans solution, par notre négligence.

LE MAGISTRAT. Eh bien, je désire savoir de vous-mêmes, avant tout, dans quelle intention vous avez barricadé notre citadelle?

LYSISTRATA. Pour mettre le trésor en sûreté, et vous ôter tout sujet de guerre.

LE MAGISTRAT. L'argent est donc la cause de la guerre?

LYSISTRATA. Oui, et de tous les autres désordres survenus. C'est pour avoir le moyen de voler que Pisandre<sup>1</sup> et tous les ambitieux suscitent continuellement de nouveaux troubles. Qu'ils fassent maintenant tout ce qui leur plaira; ils ne toucheront plus rien de cet argent.

LE MAGISTRAT. Que feras-tu donc?

LYSISTRATA. Tu le demandes? nous l'administrerons nous-mêmes.

LE MAGISTRAT. Vous administrerez l'argent?

LYSISTRATA. Que trouves-tu là d'étonnant? N'est-ce pas nous qui administrons les dépenses de nos maisons?

LE MAGISTRAT. Mais ce n'est pas la même chose.

LYSISTRATA. Pourquoi pas la même chose?

LE MAGISTRAT. C'est avec cet argent qu'on fait la guerre.

LYSISTRATA. Mais d'abord il n'est pas besoin de faire la guerre.

LE MAGISTRAT. Quel autre moyen donc de nous défendre?

LYSISTRATA. Nous vous défendrons.

<sup>1</sup> Pisandre, un de ceux qui établirent le gouvernement des Quatre-Cents, établi pendant la vingtième année de la guerre. Ce gouvernement ayant été renversé l'année suivante, Pisandre prit la fuite. (Voy. THUCYDIDE, l. VIII, c. 65, 68, 98; voy. aussi *les Oiseaux*, v. 4536; *la Paix*, v. 595. Les comiques Hermippos, Eupolis et Phrynichos ont aussi raillé sa lâcheté.)

LE MAGISTRAT. Vous ?

LYSISTRATA. Oui, nous.

LE MAGISTRAT. C'est trop fort !

LYSISTRATA. Nous te défendrons malgré toi.

LE MAGISTRAT. Tu dis là une chose affreuse.

LYSISTRATA. Tu te fâches ! c'est pourtant là ce qu'il faut faire.

LE MAGISTRAT. Par Cérès ! c'est de la tyrannie.

LYSISTRATA. Il faut bien nous sauver, mon cher.

LE MAGISTRAT. Et si je ne le veux pas ?

LYSISTRATA. Raison de plus.

LE MAGISTRAT. Mais d'où vous est venue l'idée de vous mêler de la guerre et de la paix ?

LYSISTRATA. Nous vous le dirons.

LE MAGISTRAT. Dis donc vite, ou tu t'en repentiras.

LYSISTRATA. Écoute, et tâche de modérer tes gestes.

LE MAGISTRAT. Je ne puis ; j'ai peine à me contenir, tant je suis en colère.

UNE FEMME. Tu n'en auras que plus de regrets.

LE MAGISTRAT. Garde pour toi ce triste présage<sup>1</sup>, ma vieille. (*A Lysistrata.*) Mais parle.

LYSISTRATA. Je vais te satisfaire. Précédemment, dans la dernière guerre, nous avons supporté votre conduite avec une modération exemplaire ; vous ne nous permettiez pas d'ouvrir la bouche. Vos projets étaient peu faits pour nous plaire ; cependant ils ne nous échappaient pas, et souvent au logis nous apprenions vos résolutions funestes sur des affaires importantes. Alors, cachant notre douleur sous un air riant, nous vous demandions : « Qu'est-ce que l'assemblée a résolu aujourd'hui ? quel décret avez-vous rendu<sup>2</sup> au sujet de la paix ? — Qu'est-ce que cela te fait ? » disait mon mari : tais-toi ; » et je me taisais.

UNE FEMME. Moi, je ne me serais pas tue.

<sup>1</sup> Littéralement : « Croasse cela pour toi-même. »

<sup>2</sup> Littéralement : « Qu'avez-vous résolu de faire graver sur la colonne, au sujet de la paix ? » Sur ces colonnes, voy. *les Oiseaux*, v. 4554.

LE MAGISTRAT. Il te serait arrivé mal de ne pas te taire.

LYSISTRATA. Aussi me taisais-je. Une autre fois, vous voyant prendre une résolution des plus mauvaises, je disais : « Mon ami, comment pouvez-vous agir si follement ? » Mais lui, me regardant aussitôt de travers, répondait : « Tisse ta toile, ou ta tête s'en ressentira longtemps ; la guerre est l'affaire des hommes ! »

LE MAGISTRAT. Par Jupiter ! il avait raison.

LYSISTRATA. Raison ? Comment, misérable ! il ne nous sera pas même permis de vous avertir, quand vous prenez des résolutions funestes ? Enfin, lasses de vous entendre dire hautement dans les rues, « Est-ce qu'il n'y a plus d'homme en ce pays ? — Non, en vérité, il n'y en a plus, » disait un autre ; alors les femmes ont résolu de se réunir, pour travailler de concert au salut de la Grèce. Car qu'aurait servi d'attendre ? Si donc vous voulez écouter nos sages conseils, et vous taire à votre tour, comme nous faisons alors, nous pourrons rétablir vos affaires.

LE MAGISTRAT. Vous, rétablir nos affaires ? Tu dis là quelque chose de violent et d'intolérable.

LYSISTRATA. Tais-toi.

LE MAGISTRAT. Toi, scélérate, tu prétends me faire taire, toi, avec ton voile sur la tête ? J'aimerais mieux mourir.

LYSISTRATA. Si c'est là ce qui t'offusque, tiens, prends ce voile, mets-le sur ta tête, et garde le silence. Prends aussi ce panier, mets une ceinture, et file la laine, mange des fèves<sup>1</sup> : la guerre sera l'occupation des femmes.

CHŒUR DE FEMMES. Femmes, laissez là les cruches, pour qu'à notre tour nous venions à l'aide de nos amies. Car pour moi, jamais je ne me lasserai de danser, jamais mes genoux ne fléchiront de fatigue. Je veux braver tous les périls avec ces femmes pleines de caractère, de grâce, d'audace, de sagesse, en qui le patriotisme s'unit à la pru-

<sup>1</sup> Ces derniers mots sont les paroles d'Hector à Andromaque, *Iliad.*, VI.

<sup>2</sup> C'est-à-dire, occupe-toi à juger. (Voyez la première scène des *Chevaliers.*)

dence. Mais, ô la plus vaillante fille d'aïeules et de mères rudes à manier<sup>1</sup>, marchez avec ardeur, et ne faiblissez pas : le vent vous est encore favorable.

LYSISTRATA. Si le doux Amour et la déesse de Cypre répandent l'attrait du désir sur notre sein et sur toute notre personne, s'ils inspirent aux hommes l'ardeur de la passion<sup>2</sup>, j'espère que les Grecs nous donneront un jour le nom de Lysimaque<sup>3</sup>.

LE MAGISTRAT. Pour quel exploit ?

LYSISTRATA. Pour avoir fait enfin cesser leurs folies et leurs courses en armes sur le marché.

UNE FEMME. Par Vénus, déesse de Paphos, voilà qui est bien !

LYSISTRATA. On les voit à présent parcourir tout armés, et comme des corybantes, le marché aux marmites et aux légumes.

LE MAGISTRAT. Sans doute ; ainsi doivent faire des braves.

LYSISTRATA. C'est vraiment une chose ridicule de voir un homme, portant un bouclier orné d'une Gorgone, acheter du poisson.

UNE FEMME. Moi, j'ai vu un phylarchonte à cheval<sup>4</sup>, avec sa longue crinière, jeter dans son casque d'airain un œuf qu'il prenait à une vieille femme. Un autre, un Thrace, agitant son bouclier et son javelot comme Térée, effrayait une marchande de figues, et avalait les plus mûres.

LE MAGISTRAT. Comment pourrez-vous donc mettre fin à tant de désordres dans notre pays ?

LYSISTRATA. Fort aisément.

LE MAGISTRAT. De quelle manière ? dis-moi.

<sup>1</sup> Ἀκαληφῶν, « piquantes comme les orties. » Il y a dans ce vers des jeux de mots intraduisibles : θητῶν signifie à la fois grand'mère, et coquillage marin ; μητριδίων, petites mères, et orties.

<sup>2</sup> Si viris tentiginem jucundam ingeneraverint, ut quasi baculos penes erigant....

<sup>3</sup> C'est-à-dire, qui met fin aux combats.

<sup>4</sup> Chef de cavalerie d'une tribu.

LYSISTRATA. Par exemple, quand notre fil est embrouillé, nous le prenons ainsi et le tirons de nos fuseaux de côté et d'autre. Il en sera autant de cette guerre; nous la débrouillerons, pourvu qu'on nous laisse faire, en envoyant des ambassadeurs de différents côtés.

LE MAGISTRAT. Ainsi donc, pauvres folles, vous pensez terminer les affaires les plus critiques avec de la laine, du fil et des fuseaux!

LYSISTRATA. Oui, si vous aviez le moindre bon sens, vous prendriez, en politique, exemple sur notre manière de travailler la laine.

LE MAGISTRAT. Comment cela? voyons.

LYSISTRATA. De même que nous lavons la laine pour en séparer le suint, il fallait d'abord expulser de la ville à coups de verges les pervers, et séparer la lie<sup>1</sup>; puis ceux qui se tiennent et s'agglomèrent ensemble pour s'emparer des charges, les diviser, et leur tondre la tête; ensuite jeter tout pêle-mêle dans une corbeille pour le bien commun, et carder indistinctement étrangers domiciliés, hôtes, amis, débiteurs du trésor: quant aux villes peuplées de colons de ce pays<sup>2</sup>, les regarder chacune séparément comme autant de pelotons posés devant nous, puis, prenant leur fil à toutes, le tirer jusqu'ici, et n'en faire qu'un seul, pour former de tout cela une grosse pelote, et en tisser un manteau pour le peuple.

LE MAGISTRAT. N'est-il pas étrange qu'elles prétendent tirer et pelotonner tout cela, elles qui ne prennent aucune part à la guerre?

LYSISTRATA. Eh! misérable, ne supportons-nous pas plus du double de ce fardeau, nous qui d'abord enfantons des fils pour les voir partir à l'armée?

LE MAGISTRAT. Tais-toi, ne rappelle pas nos malheurs<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Τοὺς τριβόλους, les mauvaises herbes.

<sup>2</sup> Athènes avait fondé des colonies dans toute l'Ionie, sur les côtes de la Thrace, en Macédoine, dans la Thrace, en Bithynie, etc.

<sup>3</sup> Il y a là une allusion à la défaite de Sicile; on voit que le poète craint de s'arrêter sur un souvenir si douloureux.

LYSISTRATA. Ensuite, quand nous devrions nous livrer au plaisir et jouir de notre jeunesse, nous couchons seules, grâce au service militaire. Mais passez sur ce qui nous regarde : je m'afflige pour ces vierges qui vieillissent dans leur couche solitaire.

LE MAGISTRAT. Les hommes ne vieillissent-ils pas aussi ?

LYSISTRATA. Grands dieux ! quelle différence ! Un homme, à son retour de la guerre, eût-il des cheveux blancs, épouse bientôt une jeune fille. Mais la saison de la femme est courte, et si elle n'en profite, personne ne veut l'épouser ; elle passe sa vie à interroger les augures<sup>1</sup>.

LE MAGISTRAT. Mais tout vieillard qui a encore quelque vigueur<sup>2</sup>...

LYSISTRATA. Et toi, qu'attends-tu pour mourir ? Il est temps, achète une bière ; je vais te préparer un gâteau de miel<sup>3</sup> ; ceins-toi la tête de cette couronne.

1<sup>re</sup> FEMME. Reçois de moi ces bandelettes.

2<sup>e</sup> FEMME. Prends aussi cette couronne.

LYSISTRATA. Que te manque-t-il ? que désires-tu ? Monte dans la barque ; Caron t'appelle<sup>4</sup>, tu l'empêches de mettre à la voile.

LE MAGISTRAT. N'est-il pas cruel d'être traité ainsi ? Mais, par Jupiter ! j'irai me présenter devant mes collègues dans l'état où je suis<sup>5</sup>.

LYSISTRATA. Tu te plains de n'être pas encore exposé<sup>6</sup> ? Dans trois jours, tu recevras de nous dès le matin l'offrande d'usage<sup>7</sup>.

(Le magistrat et Lysistrata se retirent. Les deux Chœurs restent seuls sur la scène, et chantent alternativement la strophe et l'antistrophe.)

<sup>1</sup> Pour savoir quand son tour viendra.

<sup>2</sup> *Qui penem adhuc arrigere valet.*

<sup>3</sup> Pour offrir à Cerbère.

<sup>4</sup> *Alecste* d'Euripide, v. 234.

<sup>5</sup> C'est-à-dire, inondé d'eau. Voy. plus haut, v. 460-462.

<sup>6</sup> C'était l'usage, chez les anciens, d'exposer les morts devant leur porte. (Voy. EURIPIDE, *Phœniss.*, 4529 ; PERSE, *Sal.* III.)

<sup>7</sup> Sacrifice funéraire qu'on offrait aux mânes, trois jours après la sépulture.

CHŒUR DE VIEILLARDS. Il ne s'agit plus de dormir, pour quiconque est homme libre. Allons! mais, préparons-nous pour cette grande affaire. Elle me paraît en présager bien d'autres plus grandes encore : je pressens ici la tyrannie d'Hippias; j'appréhende fort surtout que des Lacédémoniens rassemblés chez Clisthène n'excitent artificieusement ces femmes ennemies des dieux à s'emparer de nos trésors et du salaire dont je vivais. Il est indigne, en effet, qu'elles osent donner des conseils aux citoyens, et que des femmes parlent de boucliers d'airain, et discutent avec nous sur la paix à faire avec les Lacédémoniens, auxquels on ne doit pas se fier plus qu'au loup dévorant. Oui, tout ce qu'elles ont tramé tend à la tyrannie. Mais jamais elles ne régneront sur moi, je serai sur mes gardes, je porterai toujours mon épée sous une branche de myrte<sup>1</sup>; je me tiendrai tout armé sur la place publique, auprès d'Aristogiton<sup>2</sup>; je resterai à ce poste, car il me prend envie de frapper la mâchoire de cette vieille, haïe des dieux.

CHŒUR DE FEMMES. A votre retour dans votre logis, vos mères même ne vous reconnaîtront pas<sup>3</sup>. Mais, chères vieilles, posons d'abord ceci à terre. Nous abordons, ô citoyens, un sujet de haute importance pour cette cité; et elle le mérite bien, car elle m'a élevée au sein des plaisirs et de l'éclat. Dès l'âge de sept ans, je portai les ofrandes mystérieuses dans la fête de Minerve; puis, à dix ans, je broyai l'orge sacrée en l'honneur de la déesse, notre souveraine; ensuite, revêtue d'une robe jaune flotante, je fus consacrée à Diane, dans les Brauronies<sup>4</sup>: devenue belle fille, je fus canéphore, et je portai un

<sup>1</sup> Ceci est un vers tiré de la chanson d'Harmodios (Voyez ATHÈNES, p. 695.)

<sup>2</sup> C'est-à-dire, de sa statue.

<sup>3</sup> Ceci est une menace des femmes aux vieillards.

<sup>4</sup> Brauronies, fêtes de Diane à Athènes, ainsi nommées de Brauron, bourg de l'Attique, où cette déesse avait un culte. Il y a dans le texte une expression étrange : « Je fus *ourse* dans les Brauronies. » Le Scholiaste en donne l'explication suivante : Une ourse furieuse, qui ravageait un des cantons de l'Attique, fut prise, apprivoisée, et consacrée à Diane.

collier de figues <sup>1</sup>. Ne dois-je pas, d'après cela, de sages conseils à la patrie? Quoique femme, qu'on me permette de proposer un remède aux maux présents; car je paye ma part dans la contribution générale, puisque je donne des hommes à l'État. Mais vous, tristes vieillards, vous n'y êtes pour rien; car, après avoir dépensé le fonds amassé par nos pères<sup>2</sup> dans la guerre Médique, vous ne contribuerez plus à votre tour; et nous risquons en outre d'être ruinées par vous. Avez-vous un mot à répondre? Mais si tu me fâches, je te frapperai la mâchoire avec ce lourd cothurne.

CHŒUR DE VIEILLARDS. N'est-ce pas là le comble de l'insolence? Mais, je crois, le mal empirera encore. Tout homme digne de ce nom<sup>3</sup> doit s'empresser d'y porter remède. Mais ôtons cette tunique: il faut que l'homme sente l'homme; il ne convient pas qu'il s'enveloppe de vêtements. Allons, nous tous, hommes aux pieds nus, qui allâmes à Lipsydryon<sup>4</sup> dans notre bon temps, aujourd'hui il nous faut rajeunir, prendre des ailes, et dépouiller notre vieillesse. Car, pour peu que nous donnions prise

Malheureusement, une jeune fille, ayant voulu jouer trop familièrement avec cet animal, en reçut une blessure assez grave. Ses frères indignés se jetèrent sur l'ourse, et la tuèrent. Diane, irritée, suscita contre les Athéniens une mala lie pestilentielle. L'oracle, consulté, répondit que, pour apaiser la déesse, il fallait lui consacrer, sous le nom d'ourse, quelques-unes de leurs filles. Il fut donc décidé qu'aucune fille ne pourrait se marier avant de s'être soumise à cette consécration. La fête où elle se faisait s'appelait ἀρτεία, et la cérémonie ἀρτεύειν, ou δεχατεύειν, parce que c'était ordinairement à dix ans que les jeunes filles subissaient cette épreuve: elle ne pouvait se faire ni après dix ans ni avant cinq. Pendant la fête elles s'appelaient ἀρτοι, et après la fête, ἀρτευόμεναι. Voy. la Paix, v. 874.

<sup>1</sup> Sur certains monuments antiques, on voit des figures portant ainsi des colliers de figues sèches.

<sup>2</sup> Au temps de la guerre Médique, il avait été ordonné que chacun contribuerait en raison de ses moyens, pour aider à repousser les barbares.

<sup>3</sup> *Quicumque coleatus est vir.*

<sup>4</sup> Endroit de l'Attique, près du mont Parnès, où se retirèrent les Alcéméonides, pour faire la guerre aux fils de Pisistrate. Cette Scholie était tirée du traité d'Aristote sur la république d'Athènes, aujourd'hui perdu.

aux femmes, elles ne mettront point de relâche à leurs efforts, elles construiront des navires, elles voudront combattre sur mer, à l'exemple d'Artémise<sup>1</sup>, et nous livrer bataille : si une fois elles s'adonnent à l'équitation, j'efface des rôles nos cavaliers. La femme aime grandement le cheval<sup>2</sup>, elle s'y tient ferme ; il a beau galopper, elle ne tombe pas. Vois les Amazones que Micon<sup>3</sup> a représentées combattant à cheval comme des hommes. Oui, il faut s'assurer de ces femmes, et leur mettre à toutes le carcan.

CHŒUR DE FEMMES. Par les déesses ! si tu m'irrites, je lâcherai la bride à ma colère, je t'arrangerai<sup>4</sup> de manière à te faire jeter les hauts cris<sup>5</sup>. Nous aussi, ô femmes, quittons nos vêtements, pour leur faire sentir l'âpre colère de notre sexe. Qu'un de vous s'avance, je lui ferai passer le goût de l'ail et des fèves noires. Ose dire un seul mot ! je suis irritée, je te traiterai comme l'escarbot traita le nid de l'aigle. Je n'ai pas peur de vous, tant que vivront Lampito et Isménie, cette noble et chère Thébaine. Quand tu ferais sept décrets, ils ne pourraient rien sur nous, ô misérable, détesté de tes voisins et de tout le monde ! Hier, pour célébrer une fête en l'honneur d'Hécate, je voulus faire venir du voisinage une amie de mes enfants, fille honnête et aimable, une anguille de Béotie ; on me l'a refusée, à cause de tes décrets. Jamais vous ne cesserez d'en faire de pareils, tant qu'on ne vous prendra pas par les jambes pour vous jeter en bas, la fête la première.

CHŒUR DE FEMMES. O toi, qui présides à notre glorieuse

<sup>1</sup> Sur Artémise, voy. *Hérodote*, VII, 99.

<sup>2</sup> Il y a là une équivoque dans le genre de celle qui a été indiquée au v. 60.

<sup>3</sup> Ce tableau, représentant le combat des Amazones contre Thésée et les Athéniens, était exposé dans le Pœcile. (Voy. PAUSANIAS, *Allie.*, c. 15.)

<sup>4</sup> Πεχτούμενον répond littéralement à la locution populaire *bien pègué*, qui se dit d'un homme roué de coups.

<sup>5</sup> Littéralement : « appeler à grands cris les gens de la bourgade. »

entreprise <sup>1</sup>, pourquoi cet air de tristesse que tu apportes de ta demeure?

LYSISTRATA. C'est l'indigne conduite des femmes, c'est le caractère féminin qui me décourage et me tourmente.

CHŒUR DE FEMMES. Que dis-tu? que dis-tu?

LYSISTRATA. La vérité, la vérité.

CHŒUR DE FEMMES. Qu'y a-t-il de fâcheux? dis-le à tes amies.

LYSISTRATA. La chose est honteuse à dire et difficile à taire <sup>2</sup>.

CHŒUR DE FEMMES. Ne me cache pas ce qui nous est arrivé de fâcheux.

LYSISTRATA. Pour tout dire enfin, les désirs charnels nous dévorent.

CHŒUR DE FEMMES. O Jupiter!

LYSISTRATA. Pourquoi invoquer Jupiter? cela n'est que trop vrai. Je ne puis plus longtemps les priver de leurs maris; elles désertent. J'ai surpris l'une à ouvrir l'issue qui conduit à la grotte du dieu Pan <sup>3</sup>; une autre se laissait glisser à l'aide d'une poulie; celle-ci préparait son évasion; celle-là, perchée sur un oiseau, songeait déjà à s'abattre sur la maison d'Orsilochos <sup>4</sup>, lorsque je l'arrêtai par les cheveux. Elles inventent mille prétextes pour s'en aller chez elles. Tiens, en voici une. Holà! où cours-tu?

1<sup>re</sup> FEMME. Je veux aller chez moi; j'ai à la maison de la laine de Milet qui se mange aux vers.

LYSISTRATA. Quels vers? Allons, rentre.

1<sup>re</sup> FEMME. Je reviendrai tout de suite, j'en jure par les déesses; je n'ai qu'à étendre sur le lit....

LYSISTRATA. Il n'y a rien à étendre : reste ici.

<sup>1</sup> Parodie du *Téléphe* d'Euripide.

<sup>2</sup> Parodie d'un passage d'Eschyle, *Prométhée*, 197, 198.

<sup>3</sup> Cette grotte était au nord de la citadelle.

<sup>4</sup> Le Scholiaste en parle comme d'un débauché.

1<sup>re</sup> FEMME. Faut-il laisser gâter ma laine ?

LYSISTRATA. Oui, si l'on ne peut faire autrement.

2<sup>e</sup> FEMME. Malheureuse ! malheureuse ! mon lin que j'ai laissé chez moi sans le teiller !

LYSISTRATA. En voici une autre qui veut aller teiller son lin ! Rentre ici.

2<sup>e</sup> FEMME. J'en jure par Diane ! je reviendrai aussitôt après l'avoir mis en état <sup>2</sup>.

LYSISTRATA. Non, non, tu ne le mettras pas en état ; car si tu commençais, une autre femme en voudrait faire autant.

3<sup>e</sup> FEMME. Divine Lucine, retarde l'enfantement jusqu'à ce que je sois arrivée dans un lieu profane.

LYSISTRATA. Que nous contes-tu là ?

3<sup>e</sup> FEMME. Je vais accoucher.

LYSISTRATA. Mais tu n'étais pas enceinte hier.

3<sup>e</sup> FEMME. Je le suis aujourd'hui. Laisse-moi au plus vite, Lysistrata, aller chez moi trouver la sage-femme.

LYSISTRATA. Quel conte nous fais-tu ? qu'as-tu là de dur ?

3<sup>e</sup> FEMME. Un garçon.

LYSISTRATA. Non, par Vénus ! mais on dirait quelque chose de creux comme un chaudron : je vais le savoir. Ah ! est-elle comique ? Tu as le casque sacré de Pallas, et tu te disais grosse ?

3<sup>e</sup> FEMME. Oui, par Jupiter ! je suis grosse.

LYSISTRATA. Pourquoi donc ce casque ?

3<sup>e</sup> FEMME. Pour y faire mon nid, comme une colombe, si les douleurs de l'enfantement m'avaient surprise dans la citadelle.

LYSISTRATA. Que dis-tu ? Ce sont de mauvaises défaites ;

<sup>1</sup> Le poëte joue ici sur le double sens du mot ἀμοργίς, — ἴδος, lin. et ἀμοργίς, — ἔως, marc d'olive. Le Scholiaste indique une autre équivalence : ἀμα δὲ καὶ ἐπὶ τοῦ ἀνδρείου αἰδοῖτο παίζει.

<sup>2</sup> Le mot ἀποδείματα, « après l'avoir teillé, » a aussi un sens obscène.

la chose est claire. N'attendras-tu pas ici le cinquième jour de tes couches ?

---

4<sup>e</sup> FEMME. Je ne puis plus dormir dans la citadelle, depuis que j'ai vu le serpent qui en est le gardien <sup>2</sup>.

5<sup>e</sup> FEMME. Pour moi, je n'y tiens plus ; les cris continuels des chouettes <sup>3</sup> troublent mon sommeil.

LYSISTRATA. Ah ! malheureuses, ne me parlez point de ces prétendues terreurs. Vous regrettez peut-être vos maris ; croyez-vous qu'ils ne vous regrettent pas ? Je le sais, ils passent des nuits cruelles. Chères amies, tenez bon, patientez encore un peu ; car un oracle nous promet la victoire, si la discorde ne nous divise. Voici quel est cet oracle.

CHOEUR DE FEMMES. Ah ! dis-nous l'oracle.

LYSISTRATA. Silence donc ! « Quand les hirondelles se réuniront ensemble pour fuir les huppés, et s'abstiendront de tout commerce avec les mâles, alors finiront les maux, et Jupiter tonnant mettra dessus ce qui était dessous. »

CHOEUR DE FEMMES. Nous aurons le dessus ?

LYSISTRATA. « Mais si les hirondelles se divisent et s'en volent du temple sacré, nul autre oiseau ne leur sera comparé pour l'incontinence. »

CHOEUR DE FEMMES. L'oracle est clair. O dieux ! ne nous laissons donc pas décourager par nos souffrances, mais rentrons. Chères amies, il serait trop honteux de manquer à l'oracle.

---

CHOEUR DE VIEILLARDS. Je veux vous conter une histoire,

<sup>1</sup> Littéralement : « l'amphidromie, » parce que, le cinquième jour, on portait le nouveau-né, en courant autour de l'autel domestique. C'était aussi une espèce de purification. Le dixième jour, on donnait le nom à l'enfant.

<sup>2</sup> Hérodote, VIII, 51.

<sup>3</sup> On sait qu'à Athènes les chouettes étaient très nombreuses.

dont autrefois on a entretenu mon enfance. La voici : Il y avait un jeune homme appelé Mélanion, qui par haine pour le mariage s'enfonça dans les déserts ; il vivait sur les montagnes, il allait à la chasse aux lièvres, faisait des filets, avait un chien ; il ne revint plus chez lui, tant il détestait les femmes : et nous aussi, qui ne sommes pas moins chastes que Mélanion.

UN VIEILLARD. Ma vieille, je veux te baiser...

UNE FEMME. Tu pourras te passer d'oignon <sup>1</sup>.

UN VIEILLARD. ...Et te donner des coups de pied.

UNE FEMME. Tu as la barbe bien épaisse <sup>2</sup>.

UN VIEILLARD. Myronidès était noir et velu, et redouté de tous les ennemis ; il en était de même de Phormion <sup>3</sup>.

CHOEUR DE FEMMES. Je veux aussi vous conter une histoire, en réponse à celle de Mélanion. Il y avait un certain Timon, homme intraitable, inabordable, tant il était hérissé d'épines, véritable rejeton d'Érinnyes. Ce Timon, plein de haine pour la perversité des hommes, s'éloigna d'eux en les maudissant. C'est ainsi qu'il haïssait les hommes pervers ; mais il aimait passionnément les femmes.

UNE FEMME. Veux-tu que je te brise la mâchoire ?

UN VIEILLARD. Nullement ; toutefois tu me fais peur.

UNE FEMME. Je te donnerai des coups de pied.

UN VIEILLARD. Tu montreras ton derrière.

UNE FEMME. Toute vieille que je suis, tu le verras en fort bon état : la flamme de la lampe l'a dégarni <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> C'est-à-dire, tu pleureras bien sans manger d'oignon

<sup>2</sup> C'est-à-dire, qu'il y a de quoi en arracher.

<sup>3</sup> Myronidès et Phormion étaient deux généraux, dont le premier remporta la victoire d'Ænophyte sur les Béotiens. Voy. THUCYDIDE, I, 108. Aristophane a rappelé une victoire navale du second dans *les Chevaliers*, v. 562. Sur Myronidès, voy. une note de *l'Assemblée des Femmes*, v. 314.

<sup>4</sup> *Sed tamen non videbis, licet vetula sim, eum crinitum, at deglabratum lucernæ flammula.*

LYSISTRATA. Holà! holà! femmes, venez vite à moi!

1<sup>re</sup> FEMME. Qu'y a-t-il? dis-moi; pourquoi ces cris?

LYSISTRATA. C'est un homme, un homme que je vois accourir tout furieux, tout enflammé des feux de Vénus.

2<sup>e</sup> FEMME. O déesse qui règnes à Cypre, à Cythère e à Paphos, suis invariablement la route où tu es entrée.

1<sup>re</sup> FEMME. Où est-il donc, cet homme?

LYSISTRATA. Près du temple de Cérés<sup>1</sup>.

1<sup>re</sup> FEMME. Oui, par Jupiter, voilà un homme. Quel est-il?

LYSISTRATA. Voyez si l'une de vous le connaît.

MYRRHINE. Ma foi! c'est Cinésias, mon mari.

LYSISTRATA. C'est à toi de le faire languir, d'user de coquetterie, de paraître l'aimer sans l'aimer, de lui accorder tout, hormis... ce que la coupe interdit<sup>2</sup>.

MYRRHINE. Sois tranquille; je n'y manquerai pas.

LYSISTRATA. Je reste, je t'aiderai à le payer de belles paroles et à prolonger son martyre. Vous autres, retirez-vous.

CINÉSIAS. Ah! grands dieux, quel supplice! quel horrible torture<sup>3</sup>! c'est comme si j'étais sur une roue!

LYSISTRATA. Quel est celui-là, qui se tient en deçà des sentinelles?

CINÉSIAS. Moi.

LYSISTRATA. Un homme?

CINÉSIAS. Sans doute, un homme.

LYSISTRATA. Vite, éloigne-toi d'ici.

CINÉSIAS. Mais toi, qui es-tu, pour me chasser ainsi?

LYSISTRATA. La sentinelle de jour.

CINÉSIAS. Au nom des dieux, appelle-moi Myrrhine.

<sup>1</sup> Le temple de Cérés *Chloë* (protectrice des blés en herbe) était voisin de la citadelle.

<sup>2</sup> Elle rappelle le serment qu'elles ont fait sur une coupe remplie de vin.

<sup>3</sup> *Quanta discrucior convulsione et tentigine!*

LYSISTRATA. Voilà qui est bon ! que je t'appelle Myrrhine ?  
Et toi, qui es-tu ?

CINÉSIAS. Son mari, Cinésias Péonide <sup>1</sup>.

LYSISTRATA. Ah ! bonjour, mon cher ; ton nom n'est point inconnu parmi nous, ta femme l'a sans cesse à la bouche. Qu'elle prenne un œuf ou une pomme, « Voilà, dit-elle, pour Cinésias. »

CINÉSIAS. Ah ! grands dieux !

LYSISTRATA. Oui, par Vénus ! et si l'on vient à parler des hommes, ta femme s'écrie aussitôt : « Tout le reste n'est rien, au prix de Cinésias. »

CINÉSIAS. Vite, appelle-la.

LYSISTRATA. Mais me donneras-tu quelque chose ?

CINÉSIAS. Assurément ; et tout de suite, si tu veux. Voici ; je te donne ce que j'ai.

LYSISTRATA. Je descends, et je cours te l'appeler.

CINÉSIAS. Hâte-toi. La vie n'a plus de charmes pour moi, depuis qu'elle est sortie de la maison ; j'y rentre avec ennui ; tout me semble désert ; rien de ce que je mange ne me fait plaisir, car je souffre <sup>2</sup>.

MYRRHINE. Je l'aime, oui, je l'aime ; mais il ne veut pas de mon amour. Ne m'engage pas à aller le trouver.

CINÉSIAS. O chère petite Myrrhinette, pourquoi agir ainsi ? Descends auprès de moi.

MYRRHINE. Vraiment, je m'en garderai bien.

CINÉSIAS. Myrrhine, tu ne descendras pas à ma voix ?

MYRRHINE. C'est sans nul besoin que tu m'appelles.

CINÉSIAS. Moi, sans besoin ? Mais je n'en peux plus.

MYRRHINE. Je m'en vais.

<sup>1</sup> On suppose qu'il joue sur ces noms, dont les racines peuvent prêter à des équivoques indécentes. Cinésias, poète dithyrambique, qu'Aristophane a déjà mis en scène dans *les Oiseaux*, v. 1373—1410. [ Voy. aussi *les Grenouilles*. ]

<sup>2</sup> *Nam riget mihi nervus.*

CINÉSIAS. Non, je t'en conjure; écoute au moins ton petit garçon. Eh bien! tu n'appelles pas ta maman?

L'ENFANT. Maman! maman! maman!

CINÉSIAS. Eh bien! à quoi penses-tu? N'as-tu pas pitié de cet enfant, qui depuis six jours n'a pas été lavé ni allaité?

MYRRHINE. Oui, j'en ai pitié; mais son père est si négligent!

CINÉSIAS. Descends, folle, pour l'amour de ton enfant.

MYRRHINE. Ce que c'est que d'être mère! Il faut que je descende; car que faire?

CINÉSIAS. Elle me semble bien rajeunie, son regard est plus caressant; ses refus et ses dédains sont précisément ce qui me consume de désirs.

MYRRHINE. Aimable enfant d'un méchant père, viens, que je t'embrasse : ta mère te chérit tendrement.

CINÉSIAS. Pourquoi donc, mauvaise, agir ainsi, et suivre l'exemple des autres femmes? Pourquoi me rendre malheureux, et t'affliger toi-même?

MYRRHINE. Ne mets pas la main sur moi.

CINÉSIAS. Tu veux donc laisser perdre nos biens, à la maison?

MYRRHINE. Je ne m'en soucie guère.

CINÉSIAS. Tu ne t'inquiètes donc pas de ce que les poules déchirent ta tapisserie?

MYRRHINE. Pas le moins du monde.

CINÉSIAS. Il y a bien longtemps que tu n'as sacrifié à Vénus. Ne veux-tu pas revenir?

MYRRHINE. Non, vraiment, à moins que vous ne fassiez la paix, et que vous ne mettiez fin à la guerre.

CINÉSIAS. Eh bien, si tu le veux, nous ferons la paix.

MYRRHINE. Alors, si tu le veux, je reviendrai; mais jusque-là, je suis liée par un serment.

CINÉSIAS. Au moins, couche un instant avec moi.

MYRRHINE. Non certes! et pourtant je ne saurais nier que je t'aime.

CINÉSIAS. Tu m'aimes? Pourquoi donc, chère Myrrhine, ne pas coucher avec moi?

MYRRHINE. Tu es plaisant ! Devant cet enfant ?

CINÉSIAS. Eh ! non. — Manès, porte-le à la maison. — Tiens, l'enfant ne nous gêne plus. Eh bien, ne veux-tu pas coucher ?

MYRRHINE. Mais, malheureux, où pourrait-on faire cela ?

CINÉSIAS. Nous serions bien dans la grotte de Pan.

MYRRHINE. Et comment me purifier, pour rentrer dans la citadelle ?

CINÉSIAS. C'est fort aisé, tu te laveras à la clepsydre<sup>1</sup>.

MYRRHINE. Mais quoi ! puis-je ainsi me parjurer ?

CINÉSIAS. Que la faute retombe sur moi ! Ne t'inquiète pas de ton serment.

MYRRHINE. Eh bien, je vais nous chercher un petit lit.

CINÉSIAS. Eh ! non ; la terre nous suffit.

MYRRHINE. Impossible ! Malgré l'état où je te vois, je ne te laisserai pas coucher par terre.

CINÉSIAS. Ma femme m'aime, la chose est manifeste.

MYRRHINE. Allons, couche-toi vite ; je me déshabille. Ah ! peste ! il nous faut une natte.

CINÉSIAS. A quoi bon une natte ? Pas pour moi du moins.

MYRRHINE. Par Diane, il serait honteux de coucher sur des sangles.

CINÉSIAS. Donne-moi un baiser.

MYRRHINE. Tiens.

CINÉSIAS. Oh ! oh ! reviens donc bien vite.

MYRRHINE. Voilà une natte. Couche-toi ; je me déshabille. Ah ! malheur ! tu n'as pas d'oreiller.

CINÉSIAS. Je n'en ai pas besoin.

MYRRHINE. Moi, il m'en faut.

CINÉSIAS. Tu me traites comme Hercule<sup>2</sup>.

MYRRHINE. Allons, soulève-toi<sup>3</sup>.

CINÉSIAS. Tout est prêt.

MYRRHINE. Tout est-il prêt ?

<sup>1</sup> Fontaine dont la source était dans la citadelle.

<sup>2</sup> Dont la voracité et l'attente étaient souvent trompées. ( Voy. les Guépés. ) — *Profecto penis iste ut Hercules hospitio excipitur.*

<sup>3</sup> Pour qu'elle place l'oreiller.

CINÉSIAS. Viens, mon bijou.

MYRRHINE. Je détache ma ceinture. Souviens-toi de ta promesse, ne me manque pas de parole au sujet de la paix.

CINÉSIAS. Je n'y manquerai pas; que je meure!

MYRRHINE. Tu n'as pas de couverture.

CINÉSIAS. Ce n'est pas nécessaire; je veux te presser dans mes bras <sup>1</sup>.

MYRRHINE. Sois tranquille, tu seras satisfait; je reviens à l'instant.

CINÉSIAS. Cette femme-là me fera mourir, avec ses couvertures.

MYRRHINE. Tiens-toi droit.

CINÉSIAS. Il y a longtemps que je le fais.

MYRRHINE. Veux-tu que je te parfume?

CINÉSIAS. Eh! non, non, encore une fois.

MYRRHINE. Par Vénus! il le faut, que tu le veuilles ou non.

CINÉSIAS. O puissant Jupiter, que tous les parfums soient anéantis!

MYRRHINE. Tends la main, prends, et frotte-t'en.

CINÉSIAS. Par Apollon! ce parfum-là n'est pas agréable, à moins qu'il ne le devienne en frottant; il ne sent pas la couche nuptiale.

MYRRHINE. Ah! malheureuse! j'ai apporté du parfum de Rhodes.

CINÉSIAS. C'est bon; laisse, folle que tu es.

MYRRHINE. Tu badines.

CINÉSIAS. Que les dieux confondent le premier qui a distillé des parfums!

MYRRHINE. Prends cette fiole.

CINÉSIAS. J'en tiens une autre. Allons, mauvaise, couche-toi, et ne m'apporte plus rien.

MYRRHINE. Me voilà, j'en atteste Diane. Je me déchausse. Mais, mon ami, fais en sorte de décider quelque chose au sujet de la paix.

CINÉSIAS. J'y songerai. (*Myrrhine s'en va.*) Eh bien! elle

<sup>1</sup> *Sed futuere volo.*

m'a fait mourir d'attente, de langueur; et elle me laisse en cet état<sup>1</sup>. Hélas! que ferai-je? Sur qui me satisfaire, maintenant que la plus belle de toutes m'échappe? — Comment élèverai-je cet enfant<sup>2</sup>? — Où est Cynalopex<sup>3</sup>? — Trouve-moi donc une nourrice.

CHŒUR DE VIEILLARDS. Pauvre malheureux, ton supplice est vraiment étrange; tes désirs ont été cruellement trompés. Moi aussi, j'ai pitié de toi. Hélas! hélas! quels reins pourraient y tenir? Quelle vigueur! quels muscles! quelle tension affreuse<sup>4</sup>! Et n'avoir personne à caresser le matin!

CINÉSIAS. O Jupiter, quelles convulsions horribles!

CHŒUR DE VIEILLARDS. Voilà donc l'état où t'a mis la plus méchante et la plus odieuse des femmes!

CINÉSIAS. Dis la plus douce et la plus chérie.

CHŒUR DE VIEILLARDS. La plus douce? Non, la plus cruelle. O Jupiter, puisse-t-elle, comme la paille légère, être enlevée par un tourbillon de vent, tournoyer dans les airs, puis tout à coup retomber à terre, et s'embrocher<sup>5</sup>?

( Un héraut des Lacédémoniens apporte des propositions de paix. Il parle le dialecte dorien, comme Lampito. )

UN HÉRAUT. Où est le Conseil des Anciens d'Athènes? où

<sup>1</sup> *Excoriatum.*

<sup>2</sup> *De pene loquitur tanquam de puella recenti partu edita, cui nutrice opus sit.*

<sup>3</sup> Selon le Scholiaste, il désigne ici Philostrate, qui tenait alors une maison de prostitution. Il le nomme aussi dans *les Chevaliers*, v. 1069.

<sup>4</sup> *Quis penis intentus, nec mane permolens aliquam!*

<sup>5</sup> *Deinde in mentulam incidat, et infigatur. — Vix est verisimile iratos illos seneciones rem adeo mulieribus istis impudicis jucundam et optabilem a Jove summo petere voluisse. Fere puto, post ἐς τῆν γῆν, non exspectata dirarum clausula, a mulieribus senes interrumpi, easque, oratione in melius continuata, eventum, qui sibi sit faustus ac felix, deprecari. BOISSONADE.*

sont les prytanes? j'ai des nouvelles à leur communiquer.

LE MAGISTRAT. Qui es-tu? un homme ou un satyre<sup>1</sup>?

LE HÉRAUT. Je suis un héraut, imbécile! j'en atteste Castor et Pollux; je viens de Sparte, pour traiter de la paix.

LE MAGISTRAT. Portant la lance sous l'aisselle?

LE HÉRAUT. Non, par Jupiter!

LE MAGISTRAT. Où te tournes-tu? Pourquoi tirer ainsi ton manteau? Te serais-tu écorché dans la route?

LE HÉRAUT. Par Castor! voilà un sot personnage.

LE MAGISTRAT. Mais, drôle, tu es dans un état scandaleux<sup>2</sup>.

LE HÉRAUT. Non, par Jupiter! non vraiment; cesse de plaisanter.

LE MAGISTRAT. Mais qu'as-tu là?

LE HÉRAUT. C'est une scytale<sup>3</sup> laconienne.

LE MAGISTRAT. Soit; c'est une scytale laconienne. Mais dis-moi la vérité; je sais tout : comment vont vos affaires à Lacédémone?

LE HÉRAUT. Lacédémone et tous les alliés sont en l'air; il leur faut Pellène<sup>4</sup>.

LE MAGISTRAT. D'où vous est venu ce fléau? serait-ce de Pan<sup>5</sup>?

LE HÉRAUT. Non. Mais Lampito, je crois, a donné le signal; ensuite les autres femmes de Sparte unies à elle ont toutes, d'un commun accord, exclu leurs maris de leur couche.

LE MAGISTRAT. Comment vous en trouvez-vous?

LE HÉRAUT. Nous souffrons le martyr; nous marchons dans les rues tout courbés, comme si nous portions des

<sup>1</sup> Le texte dit: « ou un *Konisos*, » divinité de la classe de Priape. Ceci s'explique par un mot du Scholiaste sur *les Nuées*, v. 542, où il nous apprend qu'Aristophane, dans *Lysistrata*, avait fait paraître des phallus. Le héraut en était armé. Voyez quatre vers plus bas; et l'arrivée des ambassadeurs lacédémoniens au v. 4073.

<sup>2</sup> *Sed arripis, impurissime.*

<sup>3</sup> Rouleau de bois en usage chez les Lacédémoniens, pour leur correspondance.

<sup>4</sup> Ville d'Achaïe, dont les tuniques étaient fort estimées. (Voy. *les Oiseaux*, v. 1421.) Le Scholiaste dit que c'est le nom d'une courtisane.

<sup>5</sup> Divinité lubrique.

lanternes. Car les femmes ne veulent pas même se laisser toucher, avant que nous ayons, d'un consentement unanime, rendu la paix à la Grèce.

LE MAGISTRAT. C'est une conspiration ourdie par les femmes de tous les pays; je comprends tout à présent. Va vite dire à tes compatriotes d'envoyer ici des ambassadeurs, avec pleins pouvoirs pour traiter de la paix. Je vais dire au Conseil d'en envoyer aussi; il suffira de lui montrer en quel état nous sommes.

LE HÉRAUT. Je vole; ton avis est excellent.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Il n'y a point d'être plus intraitable que la femme; ni le feu ni la panthère ne sont aussi à craindre.

CHOEUR DE FEMMES. Tu le sais, et cependant tu fais la guerre contre moi, tandis que tu pourrais trouver en moi une amie sûre.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Non, jamais je ne cesserai de haïr les femmes.

CHOEUR DE FEMMES. Ce sera quand tu voudras; mais à présent je ne te laisserai pas dans cette nudité. Vois en effet comme tu es ridicule! Allons, je vais te passer cette tunique.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Par Jupiter! c'est fort bien fait à vous; mais tout à l'heure je l'avais ôtée, de colère.

CHOEUR DE FEMMES. Au moins tu as l'air d'un homme, et tu n'es plus ridicule. Si tu ne m'avais pas tant maltraitée, je te retirerais cette petite bête que tu as dans l'œil.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Elle me tourmente fort en effet; tiens, voici un anneau; retire l'insecte, et montre-le-moi; il y a longtemps qu'il me pique l'œil.

CHOEUR DE FEMMES. Je le veux bien, quoique tu sois un être si déplaisant. O Jupiter, quel énorme moucheron? vois-tu? N'est-il pas de Tricorythe?

<sup>1</sup> Bourg de l'Attique.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Ah! que tu m'as soulagé! il me creusait l'œil comme un puits. Aussi, depuis qu'il est retiré, mes larmes coulent en abondance.

CHOEUR DE FEMMES. Je t'essuierai, tout méchant que tu es; je t'embrasserai même.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Ne m'embrasse pas!

CHOEUR DE FEMMES. Que tu le veuilles, ou non.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Que les dieux vous confondent! Comme vous avez le naturel flatteur! et qu'on a bien raison de dire: « Rien avec ces méchantes créatures, rien sans elles! » Convenons ensemble, dès ce moment, de ne plus nous faire à l'avenir aucun mal, ni moi à vous, ni vous à moi. Réunissons-nous donc, et confondons nos chants.

CHOEUR DE FEMMES. Notre intention n'est pas, ô hommes, de dire le moindre mal d'aucun citoyen, mais plutôt d'en dire et de leur faire tout le bien possible; c'est assez des maux présents<sup>1</sup>. Quiconque, homme ou femme, a besoin d'argent ou désire deux ou trois mines<sup>2</sup>, qu'il le fasse connaître: nous en avons beaucoup là-dedans<sup>3</sup>, et nous avons des bourses. Si jamais la paix arrive, ceux qui nous emprunteront aujourd'hui ne rendront pas ce qu'ils auront reçu. Nous devons traiter quelques hôtes de Caryste<sup>4</sup>, honnêtes et gens de cœur. Nous avons de la purée, un petit porc récemment immolé; la chair en sera tendre et délicate. Venez donc chez moi aujourd'hui, de bonne heure, après le bain, vous et vos enfants; vous entrerez sans parler à personne, tout droit, comme chez vous, et hardiment... Mais la porte sera fermée.

<sup>1</sup> Allusion à la défaite des Athéniens en Sicile, et aussi à leur défaite navale devant Érétrée, l'été de la 21<sup>e</sup> année de la guerre. THUCYDÈDE, VIII, 95; et XÉNOPHON, au début de son *Histoire grecque*.

<sup>2</sup> La mine valait cent drachmes, et la drachme six oboles.

<sup>3</sup> Dans le trésor public, que l'on gardait dans l'opisthodomée.

<sup>4</sup> Ville d'Eubée. Ses habitants passaient pour être de mœurs dissolues.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Mais voici les ambassadeurs de Sparte, traînant leurs longues barbes; on dirait qu'ils ont un panier<sup>1</sup> attaché aux cuisses. Salut d'abord, ô Lacédémoniens! ensuite dites-nous en quel état vous vous trouvez.

UN DES AMBASSADEURS. Est-il besoin de vous faire de longs discours? vous voyez assez notre état.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Oh! oh! le mal acquiert une intensité effrayante; son ardeur ne fait qu'empirer.

L'AMBASSADEUR. A un point inexprimable. Que vous dirai-je? Envoyez-nous quelqu'un, et concluons la paix à tout prix.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Mais j'en vois d'autres, ce sont des habitants du pays: comme des lutteurs, ils ne peuvent souffrir aucun vêtement sur le ventre; il faut que ce soit une maladie d'athlète.

UN ATHÉNIEN. Qui nous dira où est Lysistrata? Voici en quel état, nous autres hommes, sommes réduits.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Leur maladie ressemble aussi à celle des autres. Vous éprouvez des tensions de nerfs le matin?

L'ATHÉNIEN. Oui certes, et nous ne pouvons tenir à cet état violent. Et si l'on ne conclut la paix, il nous faudra absolument tomber sur Clisthène.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Si vous êtes sages, vous mettrez vos vêtements, de peur d'être aperçus de ceux qui mutilent les hermès<sup>2</sup>.

L'ATHÉNIEN. Par ma foi, tu as raison!

L'AMBASSADEUR. Par les deux jumeaux! c'est très-juste. Couvrons-nous.

<sup>1</sup> Le grec dit une espèce de cage où l'on engraisait les porcs. (Voy. *les Guépes*, v. 844.)

<sup>2</sup> Sur cette mutilation, arrivée la dix-septième année de la guerre, voy. THUCYDIDE, VI, 27.

L'ATHÉNIEN <sup>1</sup>. Salut, Lacédémoniens ! nous sommes dans un piteux état.

L'AMBASSADEUR. Oui, cher ami <sup>2</sup> ; c'eût été une triste chose pour nous d'être vus par ces hommes, avec un tel inconvénient.

L'ATHÉNIEN. Voyons, Lacédémoniens, parlez franchement : pourquoi êtes-vous venus ici ?

L'AMBASSADEUR. Nous venons comme ambassadeurs, pour traiter de la paix.

L'ATHÉNIEN. Fort bien ; et nous aussi. Que n'appelons-nous Lysistrata ? Elle peut seule nous mettre d'accord.

L'AMBASSADEUR. Oui, et Lysistratos <sup>3</sup>, si vous voulez.

CHŒUR DE VIEILLARDS. Mais, voyez, nous n'avons pas besoin de l'appeler ; elle a entendu, et elle vient elle-même.

L'ATHÉNIEN. Salut, ô la plus courageuse des femmes ! Voici le moment de te montrer brave ou timide, bonne ou méchante, sévère ou indulgente, enfin de déployer toutes les ressources de ton esprit. Les chefs de la Grèce, vaincus par tes charmes, se confient à toi, et t'appellent à juger avec eux de leurs griefs.

LYSISTRATA. L'affaire ne sera pas difficile à arranger, si, en proie aux désirs, ils ne se consolent pas mutuellement. Je le saurai bientôt. Où est la Paix <sup>4</sup> ? — Amène-moi d'abord les Lacédémoniens, mais sans dureté, sans hauteur ; non avec le fol orgueil de nos époux <sup>5</sup>, mais avec la douceur

<sup>1</sup> L'Athénien, occupé de son mal, ne voyait pas les Lacédémoniens ; leur prononciation dorique le tira de sa distraction.

<sup>2</sup> Il y a dans le grec Polycharidès : ce n'est pas un nom propre, c'est un terme d'amitié.

<sup>3</sup> Ce Lysistratos, du bourg de Cholarge, est appelé dans *les Acharniens*, v. 855, « l'opprobre des Cholargiens. » Dans *les Guêpes*, v. 787, il est traité de bouffon et de fripon. On a déjà vu que ce nom signifie : « qui termine la guerre. »

<sup>4</sup> Διαλλαγή, convention, traité : personnification du même genre que Ὀπώρα, l'Abondance ; Γεωρία, fête solennelle, Εἰρήνη, la Paix, dans la pièce ainsi intitulée ; αἱ Σπουδαί, les Trêves, à la fin des Chevaliers.

<sup>5</sup> Allusion à la dureté avec laquelle les Athéniens avaient reçu les am-

qui sied aux femmes. S'ils ne t'offrent pas la main, prends-les par l'endroit sensible <sup>1</sup>. Amène-moi aussi les Athéniens, et prends-les par où ils voudront. — Lacédémoniens, mettez-vous près de moi. — Et vous, de ce côté; — et écoutez ce que j'ai à vous dire : Je ne suis qu'une femme, mais j'ai du bon sens; la nature ne m'a pas mal partagée pour l'intelligence, et les leçons d'un père et des vieillards ont encore développé en moi cet heureux don. J'ai à vous adresser à tous des reproches également fondés. Vous qui à Olympie, aux Thermopyles, à Delphes (combien d'autres lieux pourrais-je citer, si je voulais m'étendre!), arrosez les autels de la même eau lustrale, et ne formez qu'une seule famille, en présence des barbares vos ennemis, vous ruinez par la guerre les Grecs et leurs villes. Voilà les premières pensées que j'avais à vous dire.

L'ATHÉNIEN. Et moi, je meurs de désirs.

LYSISTRATA. Maintenant, vous, Lacédémoniens (car c'est à vous que je m'adresse), ne vous souvient-il plus comme Périclidès <sup>2</sup> de Lacédémone vint en suppliant au pied des autels, pâle, et vêtu de pourpre <sup>3</sup>, demander aux Athéniens des troupes auxiliaires? car alors Messène vous pressait vivement, et le dieu ébranlait votre terre <sup>4</sup>. Cimon partit avec quatre mille hommes, et sauva Lacédémone. Tels sont les bienfaits que vous avez reçus des Athéniens, et vous dévastez un pays qui a si bien mérité de vous!

L'ATHÉNIEN. Oui certes, Lysistrata, ils ont tort.

L'AMBASSADEUR. Nous avons tort; mais on ne peut dire combien ceci est beau <sup>5</sup>.

bassadeurs de Lacédémone, dans l'affaire de Pylos. Le texte dit : « Prends-les, non d'une main dure, hautaine et grossière. »

<sup>1</sup> *Mentula prehensum duc.*

<sup>2</sup> Voyez THUCYDIDE, l. I, c. 102, et PLUTARQUE, *Vie de Cimon*, c. 46, où ce passage d'Aristophane est cité.

<sup>3</sup> Le vêtement militaire des Lacédémoniens était de cette couleur.

<sup>4</sup> Neptune. Il s'agit ici d'un tremblement de terre et d'une révolte des Hilotes. Cette révolte des Messéniens et des Hilotes, qui s'était emparés d'Ithome, eut lieu OL77, 4=469. Voy. THUCYDIDE et PLUTARQUE, passages indiqués plus haut.

<sup>5</sup> Ὁ πρωτότος. Voici le commentaire de Paulmier : *Sensus est : Injuriosus*

LYSISTRATA. Et vous, Athéniens, pensez-vous que je veuille vous absoudre? Avez-vous oublié comment les Lacédémoniens, vous trouvant dans l'esclavage<sup>1</sup>, vinrent en armes, tuèrent un grand nombre de Thessaliens et de partisans d'Hippias, et, seuls en cette journée, vous rendirent la liberté, qui permit au peuple athénien de reprendre le manteau, au lieu de la tunique servile<sup>2</sup>?

L'AMBASSADEUR. Je ne vis jamais de plus digne femme.

L'ATHÉNIEN. Ni moi, jamais de plus brillants appas.

LYSISTRATA. Pourquoi donc, après vous être rendu tant de services, vous faire la guerre, et ne pas mettre fin à vos funestes inimitiés? Pourquoi ne pas vous réconcilier? Qui vous en empêche?

L'AMBASSADEUR. Nous y consentons, si l'on veut nous rendre l'Encyclos<sup>3</sup>.

LYSISTRATA. Qu'est-ce que c'est, mon cher?

L'AMBASSADEUR. Pylos, que nous réclamons et convoitons depuis longtemps.

L'ATHÉNIEN. Par Neptune! vous ne l'aurez jamais!

LYSISTRATA. Cédez-la-leur, mes amis.

L'ATHÉNIEN. Que nous restera-t-il après cela?

LYSISTRATA. Demandez une autre place en échange.

L'ATHÉNIEN. Eh bien, donnez-nous donc d'abord Échionte, et le golfe de Malie qui la baigne, et les longs murs<sup>4</sup> de Mégare.

*nos esse dicitis; sed scitote, si duriores conditiones pacis proponatis, nos valedicturos mulieribus, et ad Venerem masculam defecturos, ut remedium τῆς στύσεως habeamus. Hæc Laco breviter, ut solent Laco-nes, loquitur.*

<sup>1</sup> Littéralement : « portant la calonacé (vêtement des esclaves en peau de mouton). »

<sup>2</sup> On raconte qu'Hippias, fils de Pisistrate, avait fait passer dans les campagnes une partie de la population oisive d'Athènes, pour cultiver la terre et planter des oliviers, et qu'il les força à porter la robe courte des esclaves, pour que la honte les empêchât de retourner à la ville. (MEURSIUS.)

<sup>3</sup> Vêtement de femme (voy. plus haut, v. 115); mais ici il y a un double sens, qui va être expliqué par l'ambassadeur.

<sup>4</sup> Littéralement : « les jambes. » Plusieurs mots de ce dialogue peuvent prêter ici à d'autres équivoques.

L'AMBASSADEUR. Non, mon cher, non pas tout cela.

LYSISTRATA. Laissez donc, ne disputez pas pour *des jambes!*

L'ATHÉNIEN. Je voudrais déjà mettre habit bas, et labourer la terre.

L'AMBASSADEUR. Et moi, je voudrais d'abord la couvrir de fumier.

LYSISTRATA. Une fois la paix conclue, vous ferez tout cela. Si donc vous en avez le désir, mettez l'affaire en délibération, et allez en faire part à vos alliés.

L'ATHÉNIEN. A quels alliés? nous n'en pouvons plus. Est-ce que nos alliés ne voudront pas tous satisfaire le même désir que nous?

L'AMBASSADEUR. Il en est ainsi des miens.

L'ATHÉNIEN. Et de même des Carysiens.

LYSISTRATA. C'est bien dit. Maintenant purifiez-vous, pour que nous, femmes, nous vous recevions dans la citadelle, où nous vous traiterons avec ce que nous avons dans nos corbeilles. Vous vous jurerez une foi mutuelle; puis chacun de vous reprendra sa femme, et s'en ira.

L'ATHÉNIEN. Allons au plus tôt.

L'AMBASSADEUR. J'irai où tu voudras.

L'ATHÉNIEN. Allons, le plus vite possible.

---

CHŒUR DE FEMMES. Tuniques, manteaux, étoffes précieuses, vases d'or, tout ce que je possède, je vous le donne de bon cœur, pour vos enfants, pour vos filles, lorsqu'elles seront canéphores. Je vous permets à tous de prendre chez moi tout ce qui m'appartient; il n'y a rien de si bien scellé que vous ne puissiez rompre le cachet, et emporter ce qui est dedans. Mais vous aurez beau chercher, vous n'y trouverez rien, à moins d'avoir la vue plus perçante que moi. Si quelqu'un de vous n'a point de provisions pour nourrir ses esclaves et sa nombreuse progéniture, il trouvera chez moi des grains tout broyés: j'ai même un énorme pain d'un boisseau. Tous les pauvres

qui voudront peuvent venir chez moi avec des sacs et des besaces, ils recevront du grain; Manès, mon esclave, leur en donnera. Toutefois, j'en prévient, qu'on n'approche pas de ma porte, et que l'on prenne garde au chien<sup>1</sup>.

UN FLANEUR<sup>2</sup>. Ouvrez la porte.

UN SERVITEUR. Veux-tu te retirer? Et vous, qu'attendez-vous là? Voulez-vous que je vous brûle avec cette torche? voilà un lieu bien incommode.

LE FLANEUR. Je ne me retirerai pas.

LE SERVITEUR. S'il le faut absolument pour vous plaire, nous tiendrons ferme au poste.

LE FLANEUR. Et nous aussi, nous tiendrons ferme avec toi.

LE SERVITEUR. Vous ne voulez pas partir? Vos cheveux en pâtiront, et vous crierez fort. Partirez-vous donc, pour que les Lacédémoniens s'en aillent tranquillement chez eux, après avoir fait bonne chère?

L'ATHÉNIEN<sup>3</sup>. Jamais je n'ai vu un pareil festin. Les Lacédémoniens même étaient charmants. Pour nous, le vin nous avait rendus de sages convives.

CHŒUR DE VIEILLARDS. Tu dis vrai, car à jeun nous rادotons. Si les Athéniens veulent m'en croire, nous nous enivrerons toujours et partout dans nos ambassades. Entrons-nous à jeun dans Lacédémone, nous cherchons aussitôt des sujets de trouble; nous n'entendons pas ce qu'ils disent, et nous interprétons mal ce qu'ils ne disent pas; nous dénaturons les faits dans les récits que nous en faisons. Mais aujourd'hui tout nous a plu, tellement que

<sup>1</sup> Voyez Pétrone, 29 : *Canis ingens, calena vincetus, in pariete erat pictus, superque quadrata littera scriptum: CAVE CANEM.*

<sup>2</sup> Une foule d'oisifs se présentent pour être admis au festin.

<sup>3</sup> Sortant du banquet.

si au lieu de la chanson de Clitagora <sup>1</sup> on nous chantait celle de Télamon, nous applaudissions de même, tout prêts à nous parjurer.

LE SERVITEUR. Les voici qui reviennent ici. Vous en irez-vous donc, cadailles ?

LE FLANEUR. Oui vraiment, les voilà qui sortent.

L'AMBASSADEUR. Allons, cher ami, prends tes flûtes, que je danse et que je chante en l'honneur des Athéniens et de nous-mêmes.

L'ATHÉNIEN. Prends donc tes flûtes, au nom des dieux ; rien ne me réjouit tant que de vous voir danser.

CHŒUR DE LACÉDÉMONIENS. O Mnémosyne, inspire ces jeunes gens, et ma Muse qui connaît nos exploits et ceux des Athéniens, quand, près d'Artémisium <sup>2</sup>, ils s'élancèrent semblables à des dieux sur les vaisseaux ennemis, et vainquirent les Mèdes. Pour nous, Léonidas nous menait comme autant de sangliers qui ont aiguisé leurs défenses : une écume abondante inondait notre visage et ruisselait de nos membres. Car les Perses égalaient en nombre les grains de sable de la mer. Diane chasseresse, reine des bois, viens, ô vierge divine, présider à notre alliance, et consacrer notre éternelle union ! Que désormais une heureuse amitié règne toujours entre nous, et bannisse la ruse <sup>3</sup>. Sois-nous propice, ô vierge chasseresse !

LYSISTRATA. Allons, puisque tout se termine heureusement, Lacédémoniens, emmenez vos femmes ; et vous, reprenez les vôtres ; que le mari se tienne près de sa femme, la femme près de son mari : et, en réjouissance

<sup>1</sup> Voyez *les Guêpes*, v. 4245. La chanson de Télamon était une chanson guerrière, peu convenable pour un banquet donné en réjouissance de la paix.

<sup>2</sup> Artémisium, promontoire de l'Eubée, où les Athéniens vainquirent Xerxès.

<sup>3</sup> Le texte ajoute « des renards » : ce que le Scholiaste explique par « les démagogues. »

de cet heureux succès, formons des danses en l'honneur des dieux, et gardons-nous à l'avenir de retomber dans les mêmes fautes.

CHŒUR D'ATHÉNIENS. Faites paraître le Chœur, amenez les Grâces; invoquez Diane, et son frère le bienveillant Apollon, qui préside aux danses; invoquez le dieu de Nysa, dont l'œil étincelle à la vue des Ménades, et Jupiter qui fait briller la foudre, et son épouse auguste, et les autres dieux, éternels témoins de la paix conclue sous les auspices de Cypris. Io! io Péan! formez des danses, pour célébrer votre victoire! Io! Évoé! Évoé! Lacédémonien, fais entendre un nouveau chant.

CHŒUR DE LACÉDÉMONIENS. Muse lacédémonienne, descends encore une fois de l'aimable Taygète, et viens célébrer avec nous Apollon, dieu d'Amyclée, Minerve Chalciœca<sup>1</sup>, et les vaillants Tyndarides<sup>2</sup>, qui s'exercent sur les bords de l'Eurotas. Élance-toi, saute avec légèreté, pour célébrer Sparte, qui aime les chœurs religieux et le bruit des danses, et où, sur les bords de l'Eurotas, les jeunes filles bondissent comme de jeunes coursiers, frappent la terre d'un pied léger, et agitent leur chevelure comme les bacchantes agitent leurs thyrses en se jouant. La belle et chaste fille de Léda marche en avant, et conduit le chœur. Allons, rattache avec une bandelette ta chevelure flottante, et bondis comme une biche légère; excite les applaudissements qui animent la danse, et chante la plus vaillante des déesses, la guerrière Minerve.

<sup>1</sup> Surnom de Minerve chez les Spartiates, soit qu'elle eût chez eux un temple d'airain, soit qu'il eût été bâti par les Chalcidiens. Pausanias, l. X, c. 5, 11; Euripide, *Troyennes*, v. 1115; *Hélène*, v. 243.

<sup>2</sup> Castor et Pollux.

SERMENT DES FEMMES  
DANS LYSISTRATA,

TRADUIT EN VERS

PAR LE P. LOBINEAU.

---

LYSISTRATA.

Je veux que désormais ni mari ni galant,

TOUTES.

« Je veux que, etc. »

LYSISTRATA.

Dussent-ils tous crever de la rage amoureuse,

TOUTES.

« Dussent-ils, etc »

LYSISTRATA.

N'approche de mon corps... Quoi! troupe généreuse,

Faut-il avoir l'esprit si chancelant?

TOUTES.

« N'approche de mon corps... » Je me meurs, Lysistrate!

LYSISTRATA.

Courage! ce n'est rien : voilà le plus fort dit.

Et je veux m'abstenir de l'amoureux déduit.

TOUTES.

« Et je veux, etc. »

LYSISTRATA.

Je me veux habiller d'étoffe délicate,

TOUTES.

« Je me veux.. »

LYSISTRATA.

Et porter parure de prix.

TOUTES.

« Et porter... »

LYSISTRATA.

Je ferai mes efforts pour paraître plus belle ,

TOUTES.

« Je ferai... »

LYSISTRATA.

Afin que tous les jours, d'une flamme nouvelle,  
Mon mari se trouve épris.

TOUTES.

« Afin que... »

LYSISTRATA.

Il aura beau, dans l'ardeur de sa flamme,  
Se jeter à mes pieds, m'embrasser les genoux,

TOUTES.

« Il aura beau... »

LYSISTRATA.

Je lui ferai sentir que je ne suis sa femme  
Que pour le maltraiter avec plus de courroux.

TOUTES.

« Je lui ferai... »

LYSISTRATA.

Si, pour vaincre ma résistance,  
Il veut user de violence,

TOUTES.

« Si, pour vaincre... »

LYSISTRATA.

Je le ferai si mal, qu'il maudira le jour  
Qu'il aura possédé mon corps sans mon amour.

TOUTES.

« Je le ferai... »

LYSISTRATA.

Il aura beau prier : droite, roide, immobile,  
Sans mouvement lascif, sans amoureux effort,

TOUTES.

« Il aura beau... »

LYSISTRATA.

Je ne lui donnerai, dans ce plaisir stérile,  
Que ce qu'il aurait d'un corps mort.

TOUTES.

« Je ne lui donnerai... »

LYSISTRATA.

Ainsi m'aide le vin qu'à présent je vais boire!

TOUTES.

« Ainsi m'aide... »

LYSISTRATA.

Et si je fausse mon serment,

TOUTES.

« Et si... »

LYSISTRATA.

Que le vase où je bois, dans le même moment,  
Se trouve plein d'une eau sale, croupie et noire!

TOUTES.

« Que le vase, etc... »



LES THESMOPHORIES

OU

FÊTES

DE CÉRÈS ET DE PROSERPINE,

COMÉDIE.

# NOTICE SUR LA COMÉDIE

## DES FÊTES

### DE CÉRÈS ET DE PROSERPINE.

---

Le titre de cette pièce est littéralement *les Thesmophoriazuses*, c'est-à-dire les femmes qui célèbrent les fêtes de Cérès et de Proserpine.

Les femmes prennent occasion de la fête qui les réunit dans le temple de Cérès, dont l'entrée était interdite aux hommes, pour délibérer entre elles sur les moyens de perdre Euripide; car elles brûlent de se venger des injures que ce poète ne cesse de leur prodiguer dans ses tragédies. Euripide, apprenant le péril qui le menace, prie Agathon, autre poète tragique dont Aristophane raille les mœurs efféminées, d'aller au temple, déguisé en femme, et d'y prendre sa défense; car il y a peu de risque que son sexe puisse être reconnu. Sur le refus d'Agathon, Mnésilochos, beau-père d'Euripide, consent à cette démarche périlleuse; il se glisse donc au milieu des femmes, sous le costume d'Agathon. Là il plaide avec force en faveur de son gendre, et il soutient qu'Euripide n'a pas révélé la millième partie des choses qu'il aurait pu dire. Là-dessus l'orateur devient suspect: bientôt son sexe est reconnu; on se saisit de lui, on l'attache, et il est au moment de périr, lorsque Euripide survient et met en jeu divers stratagèmes pour le délivrer. Toute la dernière partie de cette pièce se compose de longues parodies des tragédies d'Euripide, notamment de son *Palamède*, son *Andromède*, et son *Hélène*. Mnésilochos, vieux barbon, représente la belle Hélène et la jeune Andromède; Euripide paraît tour à tour sous les traits de Ménélas, de Persée, de la nymphe Écho, etc. Il finit par faire aux femmes des propositions de paix qui sont acceptées; il s'engage à ne plus dire de mal d'elles, à condition qu'elles rendront la liberté à son beau-père.

Divers passages de cette pièce servent à en déterminer la date. Le poète fait (v. 805) une allusion à la défaite navale de Charminos,

qui se laissa battre par le Lacédémonien Astyochos, et qui perdit six vaisseaux près de l'île de Symé. Cet événement, qui arriva l'hiver de la vingtième année de la guerre du Péloponnèse (voy. Thucydide, l. VIII, c. 42), est donc antérieur à la représentation des *Fêtes de Cérès*. En outre, il y a (v. 809) un trait dirigé contre les membres du Conseil de l'année précédente, qui s'étaient laissé lâchement déposséder par les *Quatre-Cents*, et qui avaient laissé abolir la démocratie; ce qui eut lieu la vingtième année de la guerre du Péloponnèse (v. Thucydide, l. VIII, c. 70). D'après tout cela, on peut donc fixer la représentation des *Fêtes de Cérès* à la vingtunième année de la guerre du Péloponnèse, quatre cent douze ans avant notre ère, quatre-vingt-douzième olympiade, deuxième année, sous l'archonte Théopompe.

Il y eut deux pièces d'Aristophane sous ce nom, soit différentes, soit la même retournée, car elle eut peu de succès. Un passage cité par Aulu-Gelle (l. XV, c. 20), et par Clément d'Alexandrie (*Stromat.*, l. VI), comme de la première édition, se trouve dans la pièce telle que nous l'avons aujourd'hui; un autre, que cite Athénée comme appartenant à la seconde, ne s'y trouve point; d'où il résulte que nous avons la première.

---

# LES THESMOPHORIES,

OU

## FÊTES

### DE CÉRÈS ET DE PROSERPINE.

---

#### PERSONNAGES.

MNÉSILOCHOS, beau-père d'Euripide.	CHOEUR DE FEMMES célébrant les fêtes de Cérés.
EURIPIDE.	QUELQUES FEMMES.
UN SERVITEUR D'AGATHON.	CLISTHÈNE.
AGATHON.	UN PRYTANE.
CHOEUR D'AGATHON.	UN SCYTHE ou ARCHER.
THRATTA, personnage muet.	UNE COURTISANE, personnage muet.
UNE FEMME HÉRAUT.	TÉRÉDON, jeuneuse de flûte.

Le lieu de la scène est d'abord devant la maison d'Agathon, et ensuite dans le Thesmophorion, ou temple de Cérés.

MNÉSILOCHOS. O Jupiter, quand donc l'hirondelle se montrera-t-elle<sup>1</sup>? Cet homme-là me tuera, à force de me faire courir depuis ce matin. Pourrai-je, avant que ma rate ne crève, savoir de toi où tu me mènes, Euripide?

EURIPIDE. Il n'est pas nécessaire que tu entendes ce que tu verras tout à l'heure de tes yeux<sup>2</sup>.

MNÉSILOCHOS. Comment dis-tu? répète. Il n'est pas nécessaire que j'entende....?

EURIPIDE. Ce que tu vas voir.

<sup>1</sup> Locution proverbiale, pour dire : quand viendra le temps désiré, ou la fin de quelques maux?

<sup>2</sup> Parodie de l'*Oreste* d'Euripide, v. 81.

MNÉSILOCHOS. Il ne faut donc pas non plus que je voie...?

EURIPIDE. Ce que tu dois entendre.

MNÉSILOCHOS. Quel conseil me donnes-tu là? Cependant tu parles à merveille. Tu prétends donc que je ne dois ni voir ni entendre?

EURIPIDE. Ce sont en effet deux fonctions naturellement distinctes : ne pas voir diffère de ne pas entendre, sache-le bien.

MNÉSILOCHOS. Comment diffèrent-ils?

EURIPIDE. Voici comment cette distinction s'est faite : Quand l'Éther commença à se séparer du Chaos, et à engendrer les animaux qui se meuvent en lui, pour leur donner la vue il fit d'abord l'œil rond comme le disque du soleil ; puis il creusa les oreilles en forme d'entonnoir.

MNÉSILOCHOS. Et l'entonnoir fait que je n'entends ni ne vois? Par Jupiter! je suis bien aise d'avoir appris cela. La belle chose que l'entretien des sages!

EURIPIDE. Je pourrais t'en apprendre bien d'autres du même genre.

MNÉSILOCHOS. Que ne puis-je trouver, outre ces belles choses, le moyen d'apprendre à ne plus boiter!

EURIPIDE. Approche ici, et prête attention.

MNÉSILOCHOS. Me voici.

EURIPIDE. Vois-tu cette petite porte?

MNÉSILOCHOS. Sans doute; je le crois du moins.

EURIPIDE. Fais silence.

MNÉSILOCHOS. Que je fasse silence à la porte?

EURIPIDE. Écoute.

MNÉSILOCHOS. Que j'écoute, et que je fasse silence à la porte?

EURIPIDE. C'est là que demeure Agathon<sup>1</sup>, le célèbre poète tragique.

<sup>1</sup> Poète qui, jeune encore, remporta le prix de la tragédie. Ce fut chez lui, et à cette occasion, que se fit le banquet qui a donné son nom à un des dialogues de Platon. Socrate l'y appelle le bel Agathon. Aristophane, qui est aussi un des interlocuteurs de ce dialogue, accuse ici Agathon de mollesse et même de débauche.

MNÉSILOCHOS. Quel est cet Agathon ?

EURIPIDE. C'est un certain Agathon....

MNÉSILOCHOS. Le basané, le vigoureux ?

EURIPIDE. Non, c'est un autre. Est-ce que tu ne l'as jamais vu ?

MNÉSILOCHOS. Il a une barbe épaisse ?

EURIPIDE. Ne l'as-tu jamais vu ?

MNÉSILOCHOS. Non vraiment, que je sache.

EURIPIDE. Tu t'es pourtant rencontré avec lui<sup>1</sup>, mais peut-être sans le connaître. Mais retirons-nous à l'écart. Voici un de ses serviteurs qui sort, portant du feu et des branches de myrte; c'est, j'imagine, un sacrifice pour le succès de sa poésie.

LE SERVITEUR. Peuple, prête un religieux silence, et ferme la bouche; car le chœur sacré des Muses est dans la demeure de mon maître, et compose des chants lyriques<sup>2</sup>. Que l'air paisible retienne l'haleine des vents, et que le calme règne sur l'azur des flots...

MNÉSILOCHOS. Bombax !

EURIPIDE. Silence ! Pourquoi parles-tu ?

LE SERVITEUR. Que la race des oiseaux se livre au sommeil, et que la course des bêtes sauvages, errantes dans les bois, s'arrête !

MNÉSILOCHOS. Bombalo bombax !

LE SERVITEUR. Car notre maître Agathon, au beau langage, se prépare...

MNÉSILOCHOS. A se faire caresser<sup>3</sup> ?

LE SERVITEUR. Qui a parlé ?

MNÉSILOCHOS. L'air paisible.

LE SERVITEUR. A poser les fondements d'un drame : il arrondit les nouveaux contours de ses vers, il polit les uns,

<sup>1</sup> *Obscæno sensu. Βελιγγυιας.*

<sup>2</sup> C'est-à-dire qu'Agathon fait une tragédie.

<sup>3</sup> *An pædicari ?*

assemble les autres, forge des pensées, invente des métaphores, façonne sa poésie comme la cire, l'arrondit, et la jette au moule.

MNÉSILOCHOS. Et se prostitue<sup>1</sup>.

LE SERVITEUR. Quel rustre approche de cette enceinte?

MNÉSILOCHOS. Un homme en état de percer cette enceinte, et de montrer, à toi et à ton maître au beau langage, un outil bien arrondi, bien tourné et bien moulé<sup>2</sup>.

LE SERVITEUR. Par ma foi, vieillard, dans ta jeunesse tu devais être un bien mauvais sujet.

EURIPIDE. Mon cher, laisse cet homme tranquille; et toi, va en toute hâte appeler Agathon.

LE SERVITEUR. Il n'est pas besoin de m'en prier; il ne tardera pas lui-même à sortir, car il est en train de faire des vers; et, dans cette saison rigoureuse<sup>3</sup> il n'est pas aisé de tourner des strophes, sans venir se réchauffer au soleil.

( Il s'en va. )

MNÉSILOCHOS. Et moi, que dois-je faire?

EURIPIDE. Attends, il va venir. O Jupiter! que penses-tu que je vais faire aujourd'hui?

MNÉSILOCHOS. Par les dieux! je veux savoir ce que cela signifie. Qu'as-tu à gémir, à te lamenter? Tu ne dois rien avoir de caché pour ton beau-père.

EURIPIDE. Un grand malheur est suspendu sur moi<sup>4</sup>.

MNÉSILOCHOS. Lequel?

EURIPIDE. Ce jour décidera si Euripide doit vivre ou périr.

MNÉSILOCHOS. Comment cela? Les tribunaux ne jugent point aujourd'hui, le Conseil ne siège pas, car c'est le troi-

<sup>1</sup> *Et clunem agilat.*

<sup>2</sup> *Qui paratus est tibi et poetæ illi suaviloquo, perforato septo, rotundatum hunc penem et contortum in cuti formam fundere.* BRUNCK.

<sup>3</sup> L'Hiver. Les Thesmophories se célébraient au mois Pyanepsion (novembre.)

<sup>4</sup> Littéralement : « est pétri d'avance. »

sième jour de la fête, le jour du milieu des Thesmophories<sup>1</sup>.

EURIPIDE. C'est précisément là ce qui me présage ma perte. Les femmes ont tramé un complot contre moi, et aujourd'hui même elles doivent se réunir dans le temple des Thesmophores<sup>2</sup>, pour délibérer sur ma ruine.

MNÉSILOCHOS. Et pour quelle raison ?

EURIPIDE. Parce que je les joue dans mes tragédies, et dis du mal d'elles<sup>3</sup>.

MNÉSILOCHOS. Par Neptune, tu l'as bien mérité. Mais quel expédient as-tu pour te tirer de là ?

EURIPIDE. Je voudrais engager le poète tragique Agathon à se rendre aux Thesmophories.

MNÉSILOCHOS. Pourquoi faire ? dis-moi.

EURIPIDE. Pour assister à l'assemblée des femmes, et prendre ma défense au besoin.

MNÉSILOCHOS. Ouvertement, ou par ruse ?

EURIPIDE. Par ruse ; il revêtirait une robe de femme.

MNÉSILOCHOS. Oh ! l'idée ingénieuse, et bien digne de ton esprit ! En fait d'astuce, la palme<sup>4</sup> est à nous.

EURIPIDE. Paix !

MNÉSILOCHOS. Qu'y a-t-il ?

EURIPIDE. Agathon sort.

MNÉSILOCHOS. Où est-il donc ?

EURIPIDE. Le voici ; on le roule sur la machine<sup>5</sup>.

MNÉSILOCHOS. Je suis donc aveugle, car je ne vois pas d'homme céans : je ne vois que Cyrène<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> On conclut de là que les Thesmophories, ou fêtes de Cérés et de Proserpine, duraient cinq jours. ( Voy. la note à la fin de la pièce. )

<sup>2</sup> Cérés et Proserpine.

<sup>3</sup> On connaît les déclamations d'Euripide contre les femmes. ( Voy. *Hippolyte*, v. 664, etc. )

<sup>4</sup> Littéralement : « le gâteau », que dans les festins on donnait pour prix à celui qui avait passé toute une nuit à boire sans dormir.

<sup>5</sup> Appelée *ekcycléme*. C'est ainsi que le poète fait paraître Euripide dans les *Acharniens*.

<sup>6</sup> Famense courtisane. Aristophane en parle aussi dans les *Grenouilles*, v. 1358. Trait contre les mœurs efféminées d'Agathon.

EURIPIDE. Silence ! il s'apprête à faire entendre des chants.  
 MNÉSILOCHOS. Est-ce une marche de fourmis qu'il gazouille ?

AGATHON<sup>2</sup>. Jeunes filles, prenez la torche consacrée aux déesses infernales<sup>3</sup>, et, au sein de votre patrie libre, méléz les danses aux cris de joie.

LE CHŒUR<sup>4</sup>. De quel dieu célèbre-t-on la fête ? dis-moi : je suis tout disposé à rendre hommage aux dieux.

AGATHON. Allons, Muse, célèbre Phébus, à l'arc d'or, qui fonda l'enceinte d'une ville sur la terre du Simoïs.

LE CHŒUR. Salut, Phébus, honoré par des hymnes sublimes, et qui remportes le prix dans les combats des Muses !

AGATHON. Chantez aussi Diane chasseresse, vierge qui se plaît sur les montagnes couvertes de forêts.

LE CHŒUR. Célébrons à l'envi et exaltons la chaste Diane, auguste postérité de Latone.

AGATHON. Et Latone, et les sons de la lyre asiatique<sup>5</sup>, imitant les danses des Grâces phrygiennes et leur rythme bien cadencé.

LE CHŒUR. Je révère la divine Latone, et la lyre mère des hymnes, avec de mâles et nobles accents, dont l'éclat soudain fait étinceler l'œil de la déesse. Célébre donc le divin Phébus<sup>6</sup>. Salut, bienheureux fils de Latone !

MNÉSILOCHOS. Vénéral les Génétyllides<sup>7</sup>, quelle douce et

<sup>1</sup> Locution proverbiale pour désigner les petites choses.

<sup>2</sup> Dans toute cette scène, Aristophane prête ironiquement à Agathon le langage tragique et dithyrambique.

<sup>3</sup> On sait que Cérés était armée d'une torche lorsqu'elle cherchait Proserpine.

<sup>4</sup> Ce Chœur est celui des acteurs qu'Agathon formait pour la représentation de ses tragédies. Il ne faut pas le confondre avec le Chœur de cette comédie, composé de femmes qui célèbrent la fête de Cérés.

<sup>5</sup> C'est-à-dire lydienne. Le poète suppose qu'Agathon devait aimer cette musique, dont les accents étaient efféminés et voluptueux.

<sup>6</sup> M. Boissonade serait d'avis d'attribuer ceci à Agathon ; le Chœur reprendrait : « Salut, heureux, etc. »

<sup>7</sup> Divinités qui président à la génération.

voluptueuse mélodie, plus tendre et plus lascive que tous les baisers! Tous mes sens en ont tressailli de plaisir<sup>1</sup>. O jeune homme, qui que tu sois, je veux t'interroger à la manière d'Eschyle dans son *Lycurque*<sup>2</sup>. D'où vient cet efféminé? quelle est sa patrie, son vêtement? Que signifie cette vie désordonnée? ce luth avec cette robe couleur de safran? cette lyre avec cette résille<sup>3</sup>? cette fiole de gymnase avec cette ceinture? Quel étrange contraste! Qu'y a-t-il de commun entre un miroir et une épée? Toi-même, jeune enfant, qui es-tu? Un homme. Mais où en est la preuve<sup>4</sup>? le manteau, l'épaisse chaussure? Serais-tu femme? alors où est ta gorge? Que dis-tu? tu gardes le silence? Au reste, si tu refuses de le dire toi-même, ta voix te fait assez connaître<sup>5</sup>.

AGATHON. O vieillard, vieillard! j'ai entendu siffler le trait de l'envie, mais je n'en sens pas la blessure. Moi, je porte un costume en accord avec les sujets qui m'occupent. Un poète doit conformer ses mœurs aux pièces qu'il compose. Ses pièces roulent elles sur des femmes, sa personne même doit reproduire leurs habitudes et leurs mœurs.

MNÉSILOCHOS. Tu montes donc le coursier<sup>6</sup>, quand tu composes Phèdre?

AGATHON. Traite-t-il des sujets virils? son corps en a toute la vigueur; quant à ce que la nature nous refuse, l'imitation tâche d'y suppléer.

MNÉSILOCHOS. Lors donc que tu mettras en scène des sa-

<sup>1</sup> *Ita ut audienti mihi podicem ipsum subierit titillatio.*

<sup>2</sup> Selon le Scholiaste, le *Lycurque* d'Eschyle était un drame satirique, faisant partie d'une tétralogie nommée la *Lycurgie*, et dont les trois premières pièces étaient les *Idones*, les *Bassarides*, et les *Jeunes Gens*, Νεανίσχοι. Welcker et Gruppe ont essayé de reconstruire cette trilogie. Welcker suppose que les huit vers qui suivent sont tirés des *Ἡδίωνοί* d'Eschyle. Hermann pense que le premier seul, dont le Scholiaste cite le début, lui appartient.

<sup>3</sup> Robe et coiffure de femme.

<sup>4</sup> *Ove hai tu il membro virile?*

<sup>5</sup> Railleries contre les manières efféminées d'Agathon.

<sup>6</sup> Voyez les *Guêpes*, et *Lysistrata*, première scène.

tyres<sup>1</sup>, appelle-moi, je t'aiderai en me tenant derrière toi dans l'attitude requise<sup>2</sup>.

AGATHON. C'est d'ailleurs une chose malséante de voir un poète grossier et velu. Vois Ibycos, Anacréon de Téos, Alcée, qui ont donné de la saveur à l'harmonie; ils portaient des mitres, et dansaient les danses voluptueuses des Ioniens<sup>3</sup>. Et Phrynichos<sup>4</sup>, tu en as entendu parler, joignait à la beauté du corps la beauté des vêtements; aussi ses pièces étaient pleines de beautés. Chacun fait ses œuvres à l'image de son caractère.

MNÉSILOCHOS. C'est donc pour cela que le laid Philoclès<sup>5</sup> fait de laids ouvrages, le méchant Xénoclès<sup>6</sup> de méchants vers, et le froid Théognis<sup>7</sup> de froides tragédies.

AGATHON. Cela est de toute nécessité; aussi, quand j'ai vu cela, ai-je soigné ma personne.

MNÉSILOCHOS. Comment, au nom des dieux?

EURIPIDE. Cesse d'aboyer. Moi aussi j'étais de même à cet âge, quand je commençai à faire des tragédies.

MNÉSILOCHOS. Certes, je ne suis pas jaloux de ton éducation.

EURIPIDE. Allons, laisse-moi dire le motif qui m'amène.

MNÉSILOCHOS. Parle.

EURIPIDE. Agathon, « c'est le propre d'un sage de dire « beaucoup de choses en peu de mots<sup>8</sup>. » Accablé d'un revers inouï, je viens à toi en suppliant.

<sup>1</sup> Il parle ici des pièces bouffonnes appelées *satyres*, genre dont il ne nous reste que le *Cyclope* d'Euripide.

<sup>2</sup> *Arrecto veretro*.

<sup>3</sup> *Motus doceri gaudet Ionicos  
Matura virgo, et fingitur artubus  
Jam nunc et incestos amores  
De tenero meditatur unguis.*  
(HORACE, *Od.*, III, 6, 21.)

<sup>4</sup> Phrynichos, poète tragique, antérieur à Eschyle. Aristophane parle avec éloge de ses chants lyriques : *Grenouilles*, v. 910, 1299; *Guêpes*, v. 220, 269; *Oiseaux*, v. 730.

<sup>5</sup> Voyez les *Oiseaux*, v. 281, 4295; les *Guêpes*, v. 452.

<sup>6</sup> Xénoclès, fils de Carinos : il en parle encore plus bas, et dans les *Grenouilles*, v. 86.

<sup>7</sup> Voyez les *Acharniens*, v. 11 et 140;

<sup>8</sup> Vers de l'*Éole* d'Euripide, tragédie perdue.

AGATHON. En quel embarras te trouves-tu ?

EURIPIDE. Les femmes ont résolu de me perdre aujourd'hui, pendant les fêtes de Cérès, pour avoir mal parlé de leur sexe.

AGATHON. Quel est donc le secours que tu attends de moi ?

EURIPIDE. Le plus grand ! Va furtivement prendre place au milieu des femmes, fais-toi passer pour une d'elles, prends ma défense, et certes tu me sauveras ; car seul tu es capable de parler dignement pour moi.

AGATHON. Et que ne vas-tu toi-même te défendre ?

EURIPIDE. Je te le dirai. D'abord je suis connu, ensuite j'ai les cheveux blancs et je suis barbu : pour toi, ta figure est belle, blanche, et sans poil ; tu as une voix de femme, un air mignon et gracieux.

AGATHON. Euripide...

EURIPIDE. Quoi ?

AGATHON. N'as-tu pas dit quelque part : « Tu aimes à voir la lumière ; crois-tu que ton père ne l'aime pas ? »

EURIPIDE. En effet.

AGATHON. N'espère donc pas que je m'expose à ta place, ce serait folie de ma part. Supporte toi-même comme il faut ton infortune. Ce n'est pas par la ruse qu'on supporte le malheur, c'est par la patience.

MNÉSILOCHOS. En effet, débauché, ce n'est pas en paroles que tu as gagné ton infamie ; c'est par la patience <sup>2</sup>.

EURIPIDE. Mais par quel motif crains-tu de t'y rendre ?

AGATHON. Je serais encore plus maltraité que toi.

EURIPIDE. Comment ?

AGATHON. Comment ? J'aurais l'air de dérober les mystères nocturnes des femmes, et les plaisirs qui leur sont réservés<sup>3</sup>.

MNÉSILOCHOS. Tiens, de dérober ? dis plutôt de te prostituer. Mais vraiment le prétexte est spécieux !

<sup>1</sup> Vers de l'*Alceste* d'Euripide, v. 710.

<sup>2</sup> *Enim vero, tu impudice, latiore culum habes, non dicendo, sed patièdo.*

<sup>3</sup> *Femineam venerem.*

EURIPIDE. Eh bien ! y consens-tu ?

AGATHON. Ne t'en flatte pas.

EURIPIDE. O malheureux que je suis ! Ah ! je suis perdu !

MNÉSILOCHOS. Euripidé, mon ami, mon gendre, ne t'abandonne pas toi-même.

EURIPIDE. Comment donc faire ?

MNÉSILOCHOS. Envoie-le promener, et fais de moi ce que tu voudras.

EURIPIDE. Eh bien donc ! puisque tu te dévoues pour moi, quitte cet habit.

MNÉSILOCHOS. Le voilà par terre. Mais que veux-tu faire de moi ?

EURIPIDE. Raser ta barbe, et brûler le reste plus bas<sup>1</sup>.

MNÉSILOCHOS. Fais comme tu l'entends, puisque j'ai tant fait que de me dévouer.

EURIPIDE. Agathon, tu ne vas jamais sans rasoir ; prête-nous-en donc un.

AGATHON. Prends-le toi-même dans cet étui.

EURIPIDE. Je te remercie. — Toi, assieds-toi, enfile la joue droite.

MNÉSILOCHOS. Holà !

EURIPIDE. Qu'as-tu à crier ? Je te mettrai un bâillon, si tu ne te tais.

MNÉSILOCHOS. Holà là ! holà là !

EURIPIDE. Eh bien, où cours-tu ?

MNÉSILOCHOS. Au temple des Vénérables Déesses<sup>2</sup>. Non, par Cérés, je ne resterai pas là à me faire hacher.

EURIPIDE. Ne te feras-tu pas moquer de toi avec ta figure à demi rasée ?

MNÉSILOCHOS. Peu m'importe.

EURIPIDE. Au nom des dieux, ne m'abandonne pas, viens ici.

MNÉSILOCHOS. Suis-je assez malheureux ?

<sup>1</sup> *Mos erat veteribus barbam novacula radere; pudendorum autem pilos admota flamma amburere.* (Voy. l'Assemblée des Femmes.)

<sup>2</sup> C'est ainsi que les Athéniens appelaient les Furies ou les Eumérides. Leur temple était près de l'Aréopage. Les suppliants s'y réfugiaient.

EURIPIDE. Ne remue pas; lève la tête. Où te tournes-tu?

MNÉSILOCHOS. Mu! mu!

EURIPIDE. Pourquoi grognes-tu? tout est fini.

MNÉSILOCHOS. Hélas! malheureux! je combattrai donc à la légère<sup>1</sup>.

EURIPIDE. Ne t'inquiète pas, tu seras charmant. Veux-tu te regarder?

MNÉSILOCHOS. Oui, donne un miroir.

EURIPIDE. Te vois-tu?

MNÉSILOCHOS. En vérité, ce n'est pas moi, c'est Clithène<sup>2</sup>.

EURIPIDE. Lève-toi, que je te brûle les poils, et penche-toi.

MNÉSILOCHOS. Malheur à moi! Tu veux donc me griller comme un porc?

EURIPIDE. Qu'on m'apporte une torche ou une lampe. Penche-toi; prends seulement garde à la queue.

MNÉSILOCHOS. J'y prendrai garde, par Jupiter! Mais je brûle! Aïe! aïe! de l'eau, de l'eau, voisins, avant que la flamme atteigne mon derrière!

EURIPIDE. Sois tranquille.

MNÉSILOCHOS. Eh! puis-je être tranquille, quand je me sens brûler?

EURIPIDE. Tu n'as plus à t'inquiéter; le plus pénible est fait.

MNÉSILOCHOS. Oh! oh! je suis tout noir. Tout est brûlé alentour<sup>3</sup>.

EURIPIDE. Ne t'inquiète pas, on te lavera cela avec une éponge.

MNÉSILOCHOS. Malheur à celui qui me lavera le derrière!

EURIPIDE. Agathon, puisque tu refuses de te dévouer toi-même, du moins prête-nous cette robe et cette ceinture: tu ne saurais dire que tu n'en as pas.

AGATHON. Prenez, faites-en usage, je le veux bien.

<sup>1</sup> Il y a dans le grec une équivoque. Le même mot signifie *rasé, lisse, sans poil*, et *armé à la légère*.

<sup>2</sup> Aristophane l'attaque souvent pour ses manières efféminées et ses débâches. Il le fera paraître dans cette pièce même.

<sup>3</sup> *Circa podicem*.

MNÉSILOCHOS. Que faut-il prendre ?

AGATHON. Mets d'abord cette robe couleur de safran.

MNÉSILOCHOS. Par Vénus, elle exhale une bonne odeur d'homme<sup>1</sup>. Passe-moi-la vite. Donne à présent la ceinture.

EURIPIDE. Voici.

MNÉSILOCHOS. Maintenant donne-moi ce qu'il faut pour orner mes jambes.

EURIPIDE. Il te faut une résille et une mitre.

AGATHON. Voici le bonnet que je porte la nuit.

EURIPIDE. Ma foi, il est tout à fait convenable.

MNÉSILOCHOS. M'ira-t-il bien ?

AGATHON. Il va parfaitement.

EURIPIDE. Voyons le manteau<sup>2</sup>.

AGATHON. Prends-le sur le lit.

EURIPIDE. Il faut des souliers.

AGATHON. Prends les miens.

MNÉSILOCHOS. M'iront-ils ?

EURIPIDE. Tu n'aimes pas à te chausser large<sup>3</sup>.

AGATHON. Essaie-les; tu as maintenant tout ce qu'il te faut. Que l'on me roule au plus vite chez moi<sup>4</sup>.

EURIPIDE. Il a vraiment l'air d'une femme. Mais songe bien, quand tu parleras, à bien imiter le son de voix féminin.

MNÉSILOCHOS. J'y tâcherai.

EURIPIDE. Va donc.

MNÉSILOCHOS. Non pas; à moins que tu ne me jures....

EURIPIDE. Quoi ?

<sup>1</sup> *Odorem mentulæ.*

<sup>2</sup> Pour mettre par-dessus la robe.

<sup>3</sup> *Inest obscæni aliquid, quod verbo monere satis sit. Loquutionem e sutoria lingua sic metaphorice detorsit Fontainius: « Frère Roch à vingt se chaussait. » BOISSONADE. Je lis donc γ' ού, comme le manuscrit de Ravenne, et non γ' ούν. La chaussure large était un signe de rusticité. V. *les Chevaliers*, v. 516-521; Théophraste, *Caract.*, 4; Horace, *Sat.* 1, 5, 51-2*

<sup>4</sup> Sur la machine qui l'a amené. Voyez plus haut. v. 96; *les Chevaliers*, v. 1249; *les Acharniens*, v. 408-9.

MNÉSILCHOS. D'employer tous les moyens possibles pour me sauver, s'il m'arrive quelque disgrâce.

EURIPIDE. « Je jure par l'Éther, séjour de Jupiter<sup>1</sup>. »

MNÉSILCHOS. Pourquoi pas par la famille d'Hippocrate<sup>2</sup>?

EURIPIDE. Eh bien ! je jure par tous les dieux sans exception.

MNÉSILCHOS. Souviens-toi aussi que « c'est le cœur, et non la langue, qui a juré<sup>3</sup>. » Je ne veux pas lier celle-ci par un serment.

(On entend les acclamations des femmes. La scène change, et l'on voit le temple de Cérés.)

EURIPIDE. Va-t'en vite ; le signal de l'assemblée paraît sur le Thesmophorion<sup>4</sup>. Moi, je m'en vais.

---

MNÉSILCHOS. Viens, Thratta<sup>5</sup>, suis-moi. Regarde, Thratta, combien ces torches ardentes répandent de fumée ! O Thesmophores éclatantes de beauté, veuillez m'accorder ici un accueil favorable, et protéger également mon retour à la maison. Thratta, pose à terre la corbeille, tirez-en le gâteau, pour que j'en fasse l'offrande aux déesses. Auguste divinité, Cérés adorée, et toi, Proserpine, permettez que je puisse souvent vous offrir des sacrifices, ou du moins échapper aujourd'hui aux regards. Accordez aussi à ma fille un époux riche, d'ailleurs sot et imbécile, et qu'elle

<sup>1</sup> Vers de la *Mélanippe* d'Euripide, fragm. IX, éd. Didot.

<sup>2</sup> Selon Brunck, Mnésilochos veut faire entendre qu'il ne fait pas plus de cas de Jupiter que d'Hippocrate et de ses fils. Dans *les Nuées*, v. 1001, il a déjà été question d'Hippocrate, général athénien, et de ses fils. Selon le Scholiaste, il s'agit ici du même personnage. Mais le rôle que joue l'éther dans la doctrine hippocratique a fait supposer qu'il pourrait bien y avoir ici une allusion à Hippocrate le médecin. (Voy. une note de M. Littré, dans le premier volume de sa traduction d'Hippocrate.)

<sup>3</sup> Parodie d'un vers d'Euripide dans *Hippolyte*, 612.

<sup>4</sup> Temple de Cérés. Le Scholiaste dit que lorsqu'il devait y avoir assemblée publique, on arborait un signal ; il en est de même ici pour l'assemblée des femmes. J'indique en outre un changement de décoration, au moyen de l'ekcyclème, qui faisait apparaître sur la scène le Thesmophorion.

<sup>5</sup> Il parle à sa servante.

n'ait d'esprit et de pensée que pour le plaisir<sup>1</sup>. Mais où trouverai-je une place commode pour entendre les orateurs? Thratta, va-t'en vite; les esclaves n'ont pas le droit d'assister à l'assemblée<sup>2</sup>.

UNE FEMME HÉRAUT<sup>3</sup>. Faites un religieux silence. Implorez les Thesmophores, Cérès et Proserpine, Plutus et Calligénie<sup>4</sup>, et la Terre nourricière, et Mercure et les Grâces, pour que cette assemblée soit propice, qu'elle soit utile à la ville d'Athènes, et heureuse pour nous. Demandez aussi que celle qui, par ses actions et par ses harangues, aura le mieux mérité du peuple athénien et des femmes, remporte la victoire. Faites au ciel ces vœux pour votre propre bonheur. Io Péan! io Péan! réjouissons-nous<sup>5</sup>.

LE CHŒUR DES FEMMES. Tels sont nos vœux, et nous prions les dieux de s'y montrer favorables. Venez tous parmi nous, ô puissant Jupiter, dieu de Délos<sup>6</sup> à la lyre d'or, et toi, déesse invincible<sup>7</sup>, vierge aux yeux bleus et à la lance d'or, protectrice de la plus glorieuse des villes; et toi aussi, qu'on adore sous tant de noms divers, vierge chasserresse, noble rejeton de la belle Latone<sup>8</sup>. Vénérable Neptune, souverain des flots, quitte le gouffre de Nérée, qu'habitent les poissons et qu'agitent les tempêtes, et unis-

<sup>1</sup> *Ad phallum.*

<sup>2</sup> Mais elles attendaient à la porte du temple, de manière à pouvoir recevoir les ordres de leurs maîtresses. Voyez plus bas, v. 728-9.

<sup>3</sup> Le héraut est une femme, car un homme ne pouvait paraître dans ces cérémonies. Toute la scène suivante est une parodie des formes observées dans l'assemblée du peuple.

<sup>4</sup> Calligénie, ou la Fécondité. Elle avait un autel dans la citadelle. Du Theil pense que c'est un des noms de Cérès. On donnait aussi ce nom à un des cinq jours de la fête des Thesmophories. Sainte-Croix pense que c'était Proserpine. Cette opinion est confirmée par un passage du Lexique de Photius.

<sup>5</sup> Tout ce couplet est en prose.

<sup>6</sup> Apollon.

<sup>7</sup> Minerve.

<sup>8</sup> Littéralement : « aux yeux d'or. »

toi aux nymphes des mers et des montagnes. Que les sons de la lyre dorée se mêlent à nos prières : nobles Athéniennes, qu'un ordre parfait préside aux délibérations de notre assemblée.

LA FEMME HÉRAUT. Invoquez les dieux et les déesses de l'Olympe, de Delphes, de Délos, enfin toutes les divinités. S'il est quelque perfide qui conspire contre le peuple femme, ou qui offre la paix à Euripide et aux Perses, au détriment des femmes, qui projette d'usurper le pouvoir, ou de ramener un usurpateur ; s'il est un délateur qui dénonce la femme coupable d'avoir supposé un enfant, une servante qui, après avoir servi les galanteries de sa maîtresse, aille les dire à l'oreille du mari, ou qui, chargée d'un message, fasse un rapport infidèle ; un débauché qui séduise une femme par de belles paroles, et ne lui donne rien de ce qu'il a promis ; une vieille qui fasse des présents à un débauché, ou qui enlève par trahison l'amant de son amie ; un cabaretier ou une cabaretière qui trompe sur la mesure du conge ou des cotyles<sup>1</sup> ; demandez aux dieux leur perte et celle de leur famille, mais suppliez-les de vous combler vous-mêmes de biens.

LE CHŒUR. Toutes d'un commun accord nous demandons que nos vœux en faveur du peuple et de la république s'accomplissent, et que la victoire reste, comme il est juste, à celles qui ouvriront les meilleurs avis. Quant à celles qui usent de tromperies, et qui violent leurs serments solennels pour leur intérêt particulier et aux dépens de l'intérêt public, ou qui cherchent à changer les lois et les décrets ; celles enfin qui révèlent nos secrets à nos ennemis, et qui introduisent les Perses dans notre pays pour le ruiner, celles-là sont ennemies des dieux et de la patrie. Mais toi, Jupiter, dieu tout-puissant, exauce nos prières, et que les dieux nous soient propices, quoique nous soyons des femmes.

<sup>1</sup> Mesures des liquides. Le *cotyle* était la douzième partie du *conge*. Le *conge* équivalait à trois litres vingt-trois centilitres ; le *cotyle*, à vingt-sept centilitres.

LA FEMME HÉRAUT. Écoutez tous. « Le conseil des femmes  
 « a décrété ce qui suit : Timoclée présidait; Lysilla était  
 « secrétaire, et Sostrata orateur<sup>1</sup>. Une assemblée sera te-  
 « nue le matin du jour du milieu des Thesmophories<sup>2</sup>,  
 « temps où nous avons le plus de loisir, à l'effet de déli-  
 « bérer avant tout sur le châtement que mérite Euripide,  
 « pour les outrages dont il s'est rendu coupable envers  
 « nous toutes. » Qui demande la parole<sup>3</sup>?

UNE FEMME. Moi.

LA FEMME HÉRAUT. Ceins donc cette couronne<sup>4</sup> avant de haranguer. Qu'on se taise. Silence! attention! voici l'orateur qui crache, comme cela est d'usage<sup>5</sup>. Elle paraît en avoir long à dire.

1<sup>re</sup> FEMME. Femmes, j'en jure par nos déesses, aucun motif d'ambition ne me fait prendre la parole, mais seulement l'indignation que j'éprouve à vous voir depuis si longtemps en butte aux injures d'Euripide, ce fils d'une marchande de légumes, et à ses attaques sans cesse renaissantes. Quels outrages ne nous prodigue-t-il pas? cesse-t-il de nous calomnier, partout où il peut réunir des spectateurs, des acteurs, et des chœurs tragiques? Il nous appelle adultères, débauchées, passionnées pour le vin, trompeuses, bavardes, mauvaises pièces, le fléau des hommes. Aussi nos maris, rentrant au sortir du théâtre<sup>6</sup>, nous regardent d'un air inquiet, et cherchent aussitôt s'il n'y a pas quelque amant caché. Nous ne jouissons plus de la même liberté qu'autrefois, tant il a donné de

<sup>1</sup> Formule des décrets.

<sup>2</sup> Elles duraient cinq jours à Athènes. (Voyez, à la fin de la pièce, la note sur les *Thesmophories*.)

<sup>3</sup> Cette formule se retrouve dans les *Acharniens*, v. 43; à l'*Assemblée des femmes*, v. 450.

<sup>4</sup> C'était l'usage des orateurs. (Voy. l'*Assemblée des femmes*, v. 451, 447, 465.)

<sup>5</sup> Saint-Evremond, l. I, p. 422: « Il toussa trois fois avec méthode.... et il parla de cette sorte. » La Fontaine, *Psyché*: « Ayant toussé pour se nettoyer la voix, il commença par ces vers. » BOISSONADE.

<sup>6</sup> Le mot ἰσπίων, qui est dans le texte, nous apprend que les théâtres étaient en planches avant qu'on les construisit en pierre.

mauvaises idées à nos époux ! Une de nous tresse-t-elle une couronne ? on la croit amoureuse<sup>1</sup> ; si elle laisse tomber un vase en courant par la maison, le mari demande aussitôt « en l'honneur de qui on casse la marmite ; ce « ne peut être que pour l'étranger de Corinthe<sup>2</sup>. » Une fille est-elle malade, son frère dit aussitôt : « Je n'aime « pas ce teint pour une fille. » Une femme qui n'a pas d'enfants voudrait en supposer un clandestinement, elle ne peut le faire, car les hommes ne la quittent point. Après même des vieillards, qui jadis épousaient de jeunes filles, il nous a calomniés, au point que nul vieillard ne veut plus se marier, à cause de ce vers :

« Pour un vieux mari une femme est un tyran<sup>3</sup>. »

Il est cause encore que l'on scelle nos appartements<sup>4</sup>, qu'on y met des verrous, et que l'on nourrit, pour nous garder, ces dogues molosses, épouvante des amants. Encore passe pour cela : mais nous n'avons plus, comme autrefois, la liberté de prendre nous-mêmes, dans le cellier, de la farine, de l'huile, du vin. Les hommes portent avec eux de petites clefs laconiennes<sup>5</sup>, secrètes, à trois dents, et des plus perfides. Toutefois nous avons su ouvrir les portes en faisant faire un cachet de trois oboles<sup>6</sup> ; mais ce maudit

<sup>1</sup> Les amants s'envoyaient en présents des couronnes, des fleurs, des fruits, etc.

<sup>2</sup> Parodie d'un passage de la *Sthénobée* d'Euripide. C'était l'usage d'offrir aux mânes de ses amis les miettes du repas. Dans Euripide, *Sthénobée*, croyant que Bellérophon était mort, ne laissait rien tomber de ses mains sans dire : « pour l'étranger de Corinthe. » V. fr. IV de la *Sthénobée*, éd. F. Didot.

<sup>3</sup> Vers du *Phénix* d'Euripide, conservé par Stobée.

<sup>4</sup> Passage curieux sur la clôture des femmes. Il paraît qu'on ne se bornait pas à fermer leurs appartements, mais qu'on les scellait aussi d'un cachet. Voy. un fragment de la *Danaë* d'Euripide ; voy. aussi l'*Andromaque*, v. 951.

<sup>5</sup> Il est question des clefs lacédémoniennes dans un fragment du *Μισομένος* de Ménandre : *Λακωνική κλεις ἔστιν ὡς εἶχέ μοι περιοιστά.* « Il me faut, je pense, porter avec moi une clef lacédémonienne. » Plaute en fait aussi mention. *Mostell.*, II, I, 57. « *Clavim mi harunce ædium Laconicam jam jube afferri intus : hasce ego ædes occludam hinc foris.* »

<sup>6</sup> On a vu que les maris, indépendamment des serrures, appliquaient aux portes un cachet avec de la cire. Mais les femmes faisaient faire pour

Euripide, ce fléau des familles, a appris aux hommes à faire usage des cachets vermoulus, dont on ne saurait imiter l'empreinte. Mon avis est donc qu'il faut travailler à nous défaire de cet ennemi, de manière ou d'autre, par le poison ou par quelque autre moyen. Voilà ce que je dis hautement; je consignerai le reste sur le registre de la secrétaire<sup>1</sup>.

LE CHŒUR. Je n'ai jamais entendu de femme pérorer avec plus de sagacité et d'éloquence. Tout ce qu'elle dit est vrai; elle a envisagé toutes les faces de la question, elle a tout pesé; ses arguments sont tellement serrés, elle les fait valoir avec tant d'habileté, que si Xénoclès, fils de Carcinus, parlait à côté d'elle, vous jugeriez toutes, selon moi, qu'il ne dit que des sottises.

2<sup>e</sup> FEMME. Je n'ai que peu de mots à dire. L'orateur qui m'a précédée a fort bien déduit nos griefs; je vous parlerai seulement de ceux qui me sont propres. Mon mari est mort à Chypre, et m'a laissé cinq petits enfants, que j'ai beaucoup de peine à nourrir en tressant des couronnes<sup>2</sup> sur le marché aux myrtes. Jusqu'alors je gagnais ma vie tant bien que mal; mais voilà que cet homme, dans ses tragédies, persuade à tout le monde qu'il n'y a point de dieux<sup>3</sup>; aussi mon commerce a-t-il diminué de moitié. Je le dis donc et je le répète à toutes, vous avez mille raisons de

trois oboles un cachet pareil à celui de leurs maris, et elles ouvraient ainsi le cellier et le garde-manger. Les maris prirent alors des cachets de bois vermoulu, dont il n'était pas possible d'imiter l'empreinte.

<sup>1</sup> Le mot grec est également masculin; Aristophane y joint l'article féminin par *laisanterie*.

<sup>2</sup> C'était l'objet d'un commerce très-actif, vu la consommation qu'on faisait de couronnes pour les sacrifices, pour les banquets, pour les orateurs, etc.

<sup>3</sup> On cite un fragment du *Bellérophon* d'Euripide, où il dit : « Prétend-on qu'il y a des dieux dans le ciel? il n'y en a pas; non, il n'y en a pas. » Il paraît que le *Sisyphé* surtout offrait des passages de ce genre. On sait du reste qu'Aristophane n'était pas avare de l'imputation d'athéisme. Il lui suffisait d'un passage tel que ces deux mots de Clytemnestre à Achille, dans *Iphigénie en Aulide* : « S'il est des dieux, homme de bien comme vous l'êtes, vous devez réussir; s'il n'en est pas, à quoi bon tant d'efforts? » (Vers 1024.)

punir cet homme ; car la grossièreté avec laquelle il nous traite tient à l'éducation grossière qu'il a reçue parmi les légumes de sa mère <sup>1</sup>. Mais je vais au marché ; car j'ai à faire vingt couronnes , que l'on m'a commandées.

LE CHŒUR. Cette liberté de langage a quelque chose de plus piquant que le premier discours. Que de trait et d'à-propos ! que de bon sens et de finesse ! tout est clair, tout porte la conviction. Oui, il faut tirer une vengeance éclatante de ces outrages.

MNÉSILCHOS. Je ne m'étonne point, ô femmes, que des torts si graves excitent en vous un vif ressentiment contre Euripide, et échauffent votre bile. Moi-même, j'en jure par la vie de mes enfants, je le déteste ; autrement je serais folle. Cependant il convient entre nous d'expliquer nos raisons. Nous sommes seules ; nous n'avons pas à craindre que nos paroles soient divulguées. Dites-moi, à quoi bon l'accuser et nous indigner si vivement de ce qu'il a révélé deux ou trois de nos défauts, quand nous commettons des méfaits innombrables ? Car, pour ne parler que de moi, j'ai sur la conscience nombre de forfaits ; mais voici le trait le plus noir : j'étais mariée depuis trois jours, et mon mari dormait auprès de moi ; j'avais un amant qui m'avait séduite à l'âge de sept ans ; conduit par sa passion, il vint gratter à la porte ; je compris sur-le-champ, et je me glisse hors du lit. Mon mari me demande : « Où vas-tu ? — Où ? lui répliquai-je, j'ai la co-  
« lique, je souffre ; je vais aux lieux d'aisances. — Va  
« donc, » me dit-il. Et là-dessus il se met à broyer des fruits de cèdre, de l'anis et de la sauge. Moi, je versai de l'eau sur les gonds <sup>2</sup>, et j'allai trouver mon amant ; je me

<sup>1</sup> Plutarque, dans sa comparaison d'Aristophane et de Ménandre, cite ce passage comme appartenant aux premières *Thesmophories*.

<sup>2</sup> *Placide egredere, et sonitum prohibe forum et crepitum cardinum.  
Ne quod hic agimus herus percipiat aeri, mea Planesium :*  
— *Mane, suffundam aquam.*

livrai à lui, en me penchant sur l'autel d'Apollon<sup>2</sup>, et me tenant attachée au laurier. Et voyez pourtant! Euripide n'a jamais parlé de tout cela, ni de nos complaisances pour des esclaves et des muletiers, à défaut d'autres galants; ni du soin que nous avons, après nous être livrées la nuit au libertinage, de manger de l'ail le matin, pour que le flair du mari, qui revient de monter la garde sur le rempart, ne soupçonne rien de notre inconduite. Vous le voyez, il n'en a jamais rien dit. S'il maltraite Phèdre, que nous importe? il n'a jamais parlé de ces femmes qui, tandis qu'elles déploient au jour leur manteau et en font admirer au mari la beauté, facilitent ainsi l'évasion de leur amant; il n'en dit pas un mot. J'en sais une qui fit accroire qu'elle était dans les douleurs de l'enfantement pendant dix jours, jusqu'à ce qu'elle eût acheté un enfant; le mari courait par toute la ville chercher des drogues propres à hâter sa délivrance; une vieille apporta dans une marmite un enfant dont la bouche était pleine de miel, pour qu'il ne criât pas; elle fait un signe, et la femme de s'écrier: « Retire-toi, retire-toi, mon mari; je vais accoucher: l'enfant remue dans la marmite<sup>3</sup>. » Lui, s'éloigne tout joyeux, on ôte le miel de la bouche, et l'enfant crie. La vieille sorcière qui l'a apporté court vers l'époux, et lui dit avec un sourire: « Un lion, un vrai lion vient de naître, c'est ton portrait vivant, ce sont bien tous tes traits<sup>4</sup>. » N'est-ce pas là les tours que nous faisons? j'en atteste Diane. Devons-nous donc en vouloir à Euripide, qui n'en dit pas plus long que nous n'en avons fait<sup>5</sup>?

LE CHŒUR. Voilà qui est prodigieux! D'où vient une pareille invention, et quel pays a produit une femme si ef-

<sup>1</sup> *Κύβητα στανυ et habitum mulieris exprimit se componentis, ut ab amatore iniri possit.* BRUNCK. Voy. une note sur les vers 895 de *la Paix*, et 251 de *Lysistrata*.

<sup>2</sup> Autel en forme de colonne, qu'on élevait sous les vestibules des maisons.

<sup>3</sup> Ce mot lui échappe; elle voulait dire « dans mon sein. »

<sup>4</sup> *Tum etiam mentula tuæ similis, tortuosa, instar nucamenti pinei.*

<sup>5</sup> Parodie du *Téléphe* d'Euripide, fragment XXVI (712), éd. Didot.

frontée? Je n'aurais pas cru qu'il y en eût d'assez déhontée pour oser raconter hautement de pareilles choses, même entre nous. Maintenant on doit s'attendre à tout, et j'approuve ce vieux proverbe : « Il faut regarder sous toutes les pierres, de peur qu'il n'en sorte un orateur<sup>1</sup> prêt à mordre. » Non, il n'y a rien de pire que les femmes naturellement effrontées, si ce n'est les femmes elles-mêmes.

3<sup>e</sup> FEMME. Par Aglaure<sup>2</sup>, ô femmes, vous avez perdu le sens, il faut que vous soyez ensorcelées, ou qu'il vous soit arrivé quelque chose d'étrange, pour nous laisser ainsi toutes insulter par cette peste publique. Ah! si quelqu'une de vous le voulait.... autrement, nous pouvons nous-mêmes, avec nos servantes, aller prendre quelque part de la cendre, et lui épiler le corps<sup>3</sup>, afin de lui apprendre, puisqu'elle est femme, à ne pas médire de son sexe à l'avenir.

MNÉSILCHOS. N'en faites rien, ô femmes! Si, dans une assemblée où il nous est permis à nous toutes citoyennes de dire franchement notre avis, j'ai cru devoir exposer ce qui rendait Euripide excusable, faut-il pour cela que je sois épilée par vous?

3<sup>e</sup> FEMME. Ne mérites-tu donc pas d'être châtiée, toi qui seule as eu le front de défendre un homme qui nous couvre d'opprobre, et qui choisit pour sujet de ses pièces tout ce qu'il peut trouver de femmes criminelles, des Mélanippes, des Phèdres, et jamais une Pénélope, parce qu'elle passait pour vertueuse?

MNÉSILCHOS. J'en sais bien la raison; tu ne pourrais nommer une seule Pénélope parmi les femmes de nos jours, elles sont toutes des Phèdres.

3<sup>e</sup> FEMME. Vous entendez, ô femmes, comme cette effrontée parle encore de nous toutes.

<sup>1</sup> Le proverbe dit « un scorpion; » Aristophane y substitue un *orateur*.

<sup>2</sup> Fille de Cécrops et prêtresse de Minerve. Les femmes d'Athènes juraient par son nom.

<sup>3</sup> *Cunnum*. — *Ad vulsuram utuntur cinere, ut pilii firmiter prehendi possint.*

MNÉSILOCHOS. Par Jupiter! je n'ai pas dit encore tout ce que je sais; en voulez-vous davantage?

3<sup>e</sup> FEMME. Tu ne le pourrais, car tu as exhalé tout ce que tu savais.

MNÉSILOCHOS. En vérité, je n'ai pas dit la dix-millième partie de ce que nous faisons. Ainsi, par exemple, ai-je dit que nous usons de nos lames d'or<sup>1</sup>, en guise de chalumeaux, pour pomper le vin?

3<sup>e</sup> FEMME. Crève donc, maudite femme!

MNÉSILOCHOS. Je n'ai pas dit qu'à la fête des Apaturies<sup>2</sup>, nous donnons les viandes à nos amants, et qu'ensuite nous accusons le chat...

3<sup>e</sup> FEMME. C'est trop fort! Tu ne sais ce que tu dis.

MNÉSILOCHOS. Je n'ai pas dit non plus que celle-ci a tué son mari d'un coup de hache, qu'une autre l'a rendu fou au moyen de certains philtres, et qu'un jour, sous l'emploi de la baignoire....

3<sup>e</sup> FEMME. Que la peste t'étouffe!

MNÉSILOCHOS. Acharnica a enterré son père.

3<sup>e</sup> FEMME. Peut-on entendre patiemment de pareilles choses?

MNÉSILOCHOS. Ni que ta servante étant accouchée d'un garçon, tu l'as pris, et tu lui as substitué ta petite fille.

3<sup>e</sup> FEMME. Par les déesses, ce dernier trait ne restera pas impuni; je t'arracherai les cheveux.

MNÉSILOCHOS. Par Jupiter! tu ne me toucheras pas.

3<sup>e</sup> FEMME. Tiens, vois.

MNÉSILOCHOS. Vois aussi.

3<sup>e</sup> FEMME. Prends mon manteau, Philista.

MNÉSILOCHOS. Approche seulement; et par Diane! je te...

<sup>1</sup> Espèce d'ornement dont les femmes paraient leur tête, selon le Scholiaste, suivi par Brunck.

<sup>2</sup> La fête des Apaturies se célébrait au mois Pyanepsion, qui répond au mois d'octobre; elle durait trois jours. C'était l'époque à laquelle les citoyens présentaient leurs enfants pour les faire inscrire sur les registres publics. Le second jour, on offrait des sacrifices à Jupiter et à Minerve. (Voyez le Scholiaste sur le v. 146 des *Acharniens*.)

3<sup>e</sup> FEMME. Que feras-tu ?

MNÉSILOCHOS. Je te ferai rendre <sup>1</sup> le gâteau de sésame que tu as mangé.

LE CHŒUR. Faites trêve aux injures ; voici une femme qui accourt vers nous en toute hâte. Taisez-vous avant qu'elle arrive, afin d'entendre paisiblement ce qu'elle a à nous dire.

CLISTHÈNE. Femmes chéries, auxquelles m'unit la conformité des goûts, mes joues <sup>2</sup> témoignent assez mon attachement pour vous ; j'ai la passion des femmes, et surtout je prends votre défense. Tout à l'heure j'ai entendu parler d'une affaire importante qui vous concerne, et dont on s'entretenait sur le marché ; je viens donc vous en faire part, et vous avertir de vous tenir en garde contre un événement des plus graves, qui pourrait vous surprendre.

LE CHŒUR. Qu'y a-t-il donc, mon enfant ? car ce nom te convient parfaitement, tant que tu auras des joues si fraîches.

CLISTHÈNE. On dit qu'Euripide a envoyé ici même, aujourd'hui, un vieillard de ses parents.

LE CHŒUR. Pourquoi faire, ou dans quelle intention ?

CLISTHÈNE. Pour épier vos discours, afin d'être au courant de vos projets et de vos résolutions.

LE CHŒUR. Et comment un homme n'a-t-il pas été reconnu parmi des femmes ?

CLISTHÈNE. Euripide lui a brûlé et arraché les poils, et il l'a complètement déguisé en femme.

MNÉSILOCHOS. Pouvez-vous croire cela ? Quel est l'homme assez fou pour se laisser épiler ? moi, je n'en crois rien, ô vénérables déesses !

<sup>1</sup> *Cacare.*

<sup>2</sup> *Imberbes.*

CLISTHÈNE. Tu ne sais ce que tu dis ; mais je ne serais pas venu vous dire cette nouvelle , si je ne la tenais de gens bien instruits.

LE CHŒUR. Voilà , en vérité , une terrible nouvelle. Alons , femmes , sans tarder davantage , voyons , cherchons où cet homme a pu se cacher. Cherche aussi avec nous , Clisthène ; tu auras de doubles droits à notre reconnaissance.

CLISTHÈNE. Eh bien , voyons ; toi d'abord , qui es-tu ?  
MNÉSILOCHOS , *à part*. Où me fourrer ?

CLISTHÈNE. On va vous examiner de près.

MNÉSILOCHOS , *à part*. Malheureux que je suis !

4<sup>e</sup> FEMME. Tu me demandes qui je suis ? Je suis la femme de Cléonyme.

CLISTHÈNE. Vous connaissez cette femme ?

LE CHŒUR. Nous la connaissons ; passe à d'autres.

CLISTHÈNE. Quelle est celle-ci , qui porte un enfant ?

4<sup>e</sup> FEMME. C'est ma nourrice , par Jupiter !

MNÉSILOCHOS , *à part*. Je suis perdu !

( Il fait un mouvement pour s'enfuir. )

CLISTHÈNE. Holà ! toi , où vas-tu ? reste ici. Qu'est-ce qu'il y a donc ?

MNÉSILOCHOS. Laisse-moi aller pisser.

CLISTHÈNE. Tu es une effrontée. Vas-y , je t'attends.

LE CHŒUR. Oui , attends-la , et ne la perds pas de vue , car c'est la seule ici , mon cher , que nous ne connaissions pas.

CLISTHÈNE. Tu es bien longtemps à pisser.

MNÉSILOCHOS. Il est vrai , mon cher ; j'ai une rétention d'urine ; hier , j'ai mangé du cresson.

CLISTHÈNE. Que nous parles-tu de cresson ? Allons , viens ici.

MNÉSILOCHOS. Pourquoi donc me tirer ainsi , moi qui suis malade ?

CLISTHÈNE. Dis-moi , quel est ton mari ?

MNÉSILOCHOS. Tu me demandes quel est mon mari ? Connaissais-tu un certain homme de Colthocide <sup>1</sup> ?

CLISTHÈNE. Un certain homme ? qui ?

MNÉSILOCHOS. C'est un certain homme, qui une fois... cet homme, fils d'un autre...

CLISTHÈNE. Tu m'as l'air de battre la campagne. Es-tu déjà venue ici ?

MNÉSILOCHOS. Sans doute, tous les ans.

CLISTHÈNE. Quelle est la femme dont tu partages la tente <sup>2</sup> ?

MNÉSILOCHOS. C'est celle... je suis perdu !

CLISTHÈNE. Tu ne réponds pas.

5<sup>e</sup> FEMME. Laisse ; je vais la questionner comme il faut sur les cérémonies de l'année dernière. Éloigne-toi, car tu es homme, tu ne dois rien entendre de cela. — Voyons, dis-moi quelle fut la première cérémonie qui fut accomplie par nous ?

MNÉSILOCHOS. Tu demandes quelle fut la première ? ce fut de boire ?

5<sup>e</sup> FEMME. Et après, quelle fut la seconde ?

MNÉSILOCHOS. Ce fut de boire à nos santés.

5<sup>e</sup> FEMME. Tu auras su cela de quelqu'un. Et en troisième lieu ?

MNÉSILOCHOS. Xénylla demanda une coupe ; car il n'y avait pas de pot de chambre.

5<sup>e</sup> FEMME. Cela ne veut rien dire. Viens, Clisthène, viens ; voilà l'homme dont tu nous parles.

CLISTHÈNE. Que faut-il faire ?

5<sup>e</sup> FEMME. Dépouille-le de ses vêtements ; il répond tout de travers.

MNÉSILOCHOS. Quoi ! vous dépouillerez une mère de neuf enfants ?

CLISTHÈNE. Détache vite cette ceinture, effrontée !

<sup>1</sup> Bourg de l'Attique, de la tribu Œnéide. L'orateur Eschine était de ce bourg.

<sup>2</sup> Il paraît que pendant le temps qu'elles passaient ensemble dans les fêtes de Cérès, les femmes logeaient deux à deux ; elles se dressaient des tentes auprès du temple.

5<sup>e</sup> FEMME. Comme elle paraît robuste et vigoureuse ! Ma foi, elle n'a pas de gorge comme nous.

MNÉSILOCHOS. C'est que je suis stérile, je n'ai jamais eu d'enfant.

5<sup>e</sup> FEMME. Ah ! maintenant ! et tout à l'heure tu en avais neuf.

CLISTHÈNE. Tiens-toi droit, qu'on t'examine <sup>1</sup>.

5<sup>e</sup> FEMME. Voyez, il n'y a pas à s'y tromper <sup>2</sup>.

CLISTHÈNE. Où est-il donc ?

5<sup>e</sup> FEMME. De l'autre côté maintenant.

CLISTHÈNE. Je ne vois rien.

5<sup>e</sup> FEMME. Le voilà qui revient par ici, maintenant.

CLISTHÈNE. C'est vraiment un isthme ; tu vas et viens plus souvent que les Corinthiens <sup>3</sup>.

5<sup>e</sup> FEMME. Oh ! le scélérat ! c'était dans l'intérêt d'Euripide qu'il nous outrageait ainsi.

MNÉSILOCHOS. Malheureux ! dans quel horrible embarras je me suis jeté !

5<sup>e</sup> FEMME. Que ferons-nous ?

CLISTHÈNE. Gardez-le bien, veillez à ce qu'il ne s'échappe pas ; je vais déclarer la chose aux prytanes.

LE CHOEUR. Maintenant donc allumons les lampes, quittons nos manteaux ; vêtues à la légère et d'une manière virile, cherchons si quelque autre homme ne se serait pas glissé parmi nous ; parcourons tout le Pnyx <sup>4</sup>, les tentes et les passages.

<sup>1</sup> *Quo penem trudis deorsum ?*

<sup>2</sup> *Prominet, et optimi coloris est.*

<sup>3</sup> *Sursum et deorsum penem trahis retrahisque frequentius quam Corinthii.* — Les Corinthiens, pour n'avoir pas à faire le tour du Péloponnèse, traînaient leurs navires avec des machines à travers l'isthme, d'une mer à l'autre. — V. dans *la Paix*, v. 879, un emploi analogue du mot ἵσθμιζ.

<sup>4</sup> Elle appelle ainsi le temple où se tient l'assemblée.

Allons, partons d'un pied léger<sup>1</sup>, et examinons tout en silence; hâtons-nous; tout retard serait hors de saison; avant tout, ce qui importe est de faire au plus vite notre ronde. Fais tes perquisitions, explore tous les coins, pour voir si quelque traître ne serait pas encore caché. Promène tes yeux de tous côtés; regarde bien à droite et à gauche. Le coupable qui serait surpris sera châtié sévèrement, et son exemple montrera à tous les autres où conduisent l'effronterie, le crime et le sacrilège. Il reconnaîtra qu'il y a des dieux, et il enseignera dès lors à tous les hommes à les respecter, à se conformer aux lois, à pratiquer la justice et la vertu. S'ils y manquent, voici ce qui leur arrivera: tout homme surpris à commettre un crime, enflammé de fureur, égaré par le délire, deviendra pour tous les mortels, hommes et femmes, un exemple de la promptitude des dieux à punir l'impiété.

Nous croyons avoir bien cherché; nous ne découvrons pas d'autre homme caché parmi nous.

---

6<sup>e</sup> FEMME. Holà! holà! où cours-tu? Arrête! arrête! Suis-je assez malheureuse? il se sauve, après avoir arraché mon enfant de mon sein.

MNÉSILCHOS. Crie tant que tu voudras; mais jamais tu ne reverras ton nourrisson, si vous ne me rendez la liberté; ici même je vais lui ouvrir les veines avec ce coutelas, et arroser l'autel de son sang<sup>2</sup>.

6<sup>e</sup> FEMME. Ah! malheureuse que je suis! ô femmes, ne viendrez-vous pas à mon secours? me refuserez-vous vos cris et votre aide, pour tirer vengeance de ce monstre? me laisserez-vous ravir ainsi mon unique enfant?

<sup>1</sup> On voit que cette perquisition amène ici les danses, comme dans *les Acharniens*, *les Oiseaux*, etc.

<sup>2</sup> Il se réfugie à l'autel avec l'enfant prétendu, et il menace de le tuer. Il y a là quelque parodie, peut-être d'une scène de l'*Andromaque* d'Euripide.

LE CHŒUR. Oh! oh! vénérables Parques! quel nouvel attentat frappe mes regards? toujours des traits de l'audace la plus effrontée! quel nouvel excès, mes chères amies, quel excès!

MNÉSILCHOS. Ah! j'ai un moyen de réprimer votre excessive insolence.

LE CHŒUR. N'est-ce pas une scélératesse indigne, qui passe toute mesure?

6<sup>e</sup> FEMME. Oui, c'est une chose indigne, qu'il m'ait ravi mon enfant.

LE CHŒUR. Que pourrait-on dire à cela, quand il ne rougit même pas!

MNÉSILCHOS. Je n'ai pas encore fini.

6<sup>e</sup> FEMME. De quelque lieu que tu viennes, tu ne t'échapperas pas d'ici, tu ne te vanteras pas d'avoir impunément joué un pareil tour; tu en porteras la peine.

MNÉSILCHOS. Loin de moi ce triste présage!

LE CHŒUR. Lequel des dieux immortels viendrait au secours d'un impie tel que toi?

MNÉSILCHOS. Vous criez en vain; je ne lâcherai pas cet enfant.

LE CHŒUR. Par les deux déesses, tu ne te moqueras plus de nous impunément, et tu cesseras tes propos impies. A tes actes criminels nous opposerons le châtement qu'ils méritent. Bientôt un retour de fortune te fera sentir ses rigueurs.

6<sup>e</sup> FEMME. Mais prends avec toi ces femmes, et apporte du bois pour brûler ce scélérat et le griller au plus vite. Allons chercher des sarments, Mania<sup>1</sup>; je veux aujourd'hui te réduire en charbon<sup>2</sup>.

MNÉSILCHOS. Grillez, brûlez. Pour toi, pauvre petite, quitte vite ta robe crétoise<sup>3</sup>, et n'accuse que ta mère seule de ta mort. Qu'est-ce à dire? cette fille n'est plus qu'une

<sup>1</sup> Nom de servante.

<sup>2</sup> Elle adresse ces derniers mots à Mnésilchos, « faire de toi un tison. »

<sup>3</sup> Vêtement fort court, fait d'une étoffe légère. HÉSYCHUS.

outre pleine de vin, portant une chaussure persique. O femmes biberonnes et adonnées au vin ! que de ruses vous inventez pour boire ! O Providence des cabaretiers et fléau des maris, fléau du ménage !

6<sup>e</sup> FEMME. Apporte beaucoup de fagots, Mania.

MNÉSILOCHOS. Oui, apporte ; mais toi, réponds à ceci : tu te dis mère de cet enfant ?

6<sup>e</sup> FEMME. Je l'ai porté dix mois dans mon sein.

MNÉSILOCHOS. Tu l'as porté ?

6<sup>e</sup> FEMME. Oui, j'en jure par Diane.

MNÉSILOCHOS. Combien contient-il ? Trois cotyles ? dis-moi.

6<sup>e</sup> FEMME. Qu'as-tu fait là ? misérable ! tu dépouilles mon enfant, qui est si petit !

MNÉSILOCHOS. Si petit ?

6<sup>e</sup> FEMME. Sans doute, il est petit.

MNÉSILOCHOS. Quel âge a-t-il ? trois ou quatre ans de bouteille ?

6<sup>e</sup> FEMME. Il est né à peu près aux dernières fêtes de Bacchus. Mais rends-le-moi.

MNÉSILOCHOS. Non, j'en jure par Apollon que voici <sup>3</sup>.

6<sup>e</sup> FEMME. Nous allons te brûler.

MNÉSILOCHOS. Brûlez-moi donc ; je l'égorge à l'instant même.

6<sup>e</sup> FEMME. N'en fais rien, je t'en conjure ; fais-moi plutôt tout le mal que tu voudras.

MNÉSILOCHOS. Tu parais bonne mère. Quoi qu'il en soit, je l'égorgerai.

6<sup>e</sup> FEMME. Ah ! mon enfant ! Donne-moi un vase <sup>4</sup>, Mania, pour que je recueille au moins le sang de ma fille.

<sup>1</sup> Littéralement : « des meubles et des étoffes, » pour indiquer que les femmes adonnées au vin ne s'occupent guère de filer.

<sup>2</sup> Littéralement : « trois ou quatre fêtes des Coupes, » qui étaient le second jour des Anthestéries. Il en a été question dans *les Acharniens*, v. 960 et 1076.

<sup>3</sup> Il y avait sans doute là une image d'Apollon. Plus bas, il est question de certaines statues de bois.

<sup>4</sup> Σφραγιον, le vase dans lequel on recevait le sang de la victime.

MNÉSILOCHOS. Place-le dessous, je veux bien t'accorder cette grâce.

6<sup>e</sup> FEMME. Crève donc, animal! on n'est pas plus en-vieux et plus dur.

MNÉSILOCHOS. Cette peau <sup>1</sup> est pour la prêtresse.

6<sup>e</sup> FEMME. Qu'est-ce qu'il y a pour la prêtresse?

MNÉSILOCHOS. Tiens, prends.

7<sup>e</sup> FEMME. Infortunée Mica, qui t'a privée de ta fille <sup>2</sup>? qui t'a ravi ton enfant chéri?

6<sup>e</sup> FEMME. C'est ce scélérat. Puisque te voilà, garde-le bien, pour que j'aïlle avec Clithène dénoncer ses crimes aux prytanes.

MNÉSILOCHOS. Voyons, quel moyen inventerai-je pour me sauver? Que faire? qu'imaginer? l'auteur de mes peines, celui qui m'a jeté dans ces embarras, ne paraît pas encore; quel messenger pourrais-je donc lui envoyer? Bon! je sais un expédient que m'enseigne Palamède <sup>3</sup>. Comme lui, j'écrirai sur le plat d'une rame, que j'abandonnerai aux flots. Mais je n'ai pas de rames ici. Où pourrai-je donc trouver des rames? où donc? Mais quoi? si je mettais ces statues en pièces, pour écrire sur les débris? c'est ce qu'il y a de mieux. Elles sont aussi de bois, comme étaient les rames. O mes mains, mettez-vous à l'œuvre qui doit me tirer d'affaire. Allons, feuillets de mes tablettes bien polies, recevez les empreintes du stylet, messagères de mes infortunes. — Oh! oh! voilà un vilain R; quel sillon il trace! — Partez, feuilles légères, volez de tous côtés; hâtez-vous, il le faut.

<sup>1</sup> Il lui jette la robe crétoise, dont elle avait enveloppé l'outre. On donnait au sacrificateur la peau de la victime.

<sup>2</sup> Dans le grec il y a équivoque: « qui t'a ôté ta virginité? »

<sup>3</sup> Tragédie d'Euripide. Aristophane se moque d'un moyen que le frère de Palamède employait pour faire savoir ses malheurs à son père Nauplios.

(Parabase.)

LE CHŒUR. Tournons-nous donc vers les spectateurs , et chantons nous-mêmes nos louanges , bien que chacun dise beaucoup de mal de la race des femmes , qu'on appelle le fléau des hommes , d'où viennent tous les maux , procès , querelles , sédition , chagrin cuisant , guerre . Mais voyons , si nous sommes un fléau , pourquoi nous épousez-vous ? Oui , si nous sommes un fléau , pourquoi nous empêcher de sortir , et défendre qu'aucune de nous se montre à la fenêtre ? Pourquoi prenez-vous tant de peine à garder une peste ? Si votre femme est allée quelque part , et que vous ne la trouviez pas à la maison , aussitôt vous devenez fous de fureur , vous qui devriez vous réjouir et remercier les dieux de ne plus trouver la peste à la maison , et de ce qu'elle a fui vos pénates . Si , fatiguées de jouer , nous nous endormons un instant chez les autres , chacun cherche à l'envi cette peste , et rôde autour des lits . Regardons-nous à la fenêtre , chacun cherche à voir la peste ; qu'un mouvement de pudeur nous fasse retirer , l'empressement redouble de voir la peste montrer son visage <sup>1</sup> . Il est donc évident que nous valons bien mieux que vous ; le plus simple examen le prouve . Comparons les deux sexes ; voyons quel est le pire : c'est le nôtre , dites-vous ; nous prétendons que c'est le vôtre . Examinons , et mettons-les en présence ; opposons un à un , homme et femme l'un à l'autre . Charminos est inférieur à Nausimacha <sup>2</sup> , les faits parlent . Cléophon est fort au-des-

<sup>1</sup> Le mot *κακόν*, peste ou fléau, est employé plusieurs fois par Euripide, dans un discours d'Hippolyte, vers 612 et suivant. ( V. ma traduction . p. 505 de la 2<sup>e</sup> édition . )

<sup>2</sup> Sous le voile de ce nom , qui signifie *combat naval* , Aristophane désigne la bataille perdue par Charminos , près de l'île de Symé , contre le Lacédémonien Astyochos , la vingtième année de la guerre du Péloponnèse . ( THUCYDIDE , l. VIII , 41 , 42 . ) Ce fait sert à fixer la date de cette comédie . Charminos mourut l'été suivant à Samos . Or , il n'était pas permis de railler les morts , comme le remarque un Scholiaste sur *la Paix* , v. 649 ; bien qu'Aristophane n'ait pas toujours été fidèle à cette règle d'épargner les morts .

sous de Salabaccha <sup>1</sup>. Depuis longtemps aucun de vous n'ose se mesurer avec Aristomacha <sup>2</sup>, cette héroïne de Marathon, ni avec Stratonice. Parmi les membres du Conseil qui l'an passé abandonnèrent à d'autres leurs fonctions, en est-il un qui l'emporte sur Eubula <sup>3</sup>? vous n'oseriez le dire. Nous pouvons donc nous vanter de valoir bien mieux que les hommes. On ne voit point de femmes se faire traîner sur un char à deux chevaux, après avoir volé cinquante talents au trésor public; tout au plus, si elles dérobent un peu de froment à leur mari, elles le rendent le jour même.

Mais combien n'en pourrions-nous pas montrer parmi vous qui en font autant, et qui en outre sont bien plus que nous gourmands, voleurs d'habits, bouffons et voleurs d'esclaves? Et même ils ne savent pas, comme nous, conserver l'héritage de leurs pères. Nous avons encore nos ensouples <sup>4</sup>, nos traverses, nos corbeilles, nos parasols; tandis que nos maris ont la plupart perdu leur lance, à la fois le bois et le fer; et d'autres ont jeté leur bouclier <sup>5</sup> dans le combat.

Certes, parmi tous les reproches que nous autres femmes nous serions bien fondées à faire aux hommes, voici le plus grave de tous. N'était-il pas convenable qu'une femme qui aurait donné le jour à un citoyen utile, à un

<sup>1</sup> Courtisane à laquelle il a déjà comparé Cléon dans *les Chevaliers*. Il parle encore de Cléophon dans *les Grenouilles*, v. 678, 1504, 1552. Platon le comique a fait une comédie intitulée *Cléophon*, dirigée contre ce Démagogue.

<sup>2</sup> Aristomacha désigne allégoriquement le *glorieux combat* de Marathon. Stratonice signifie *victoire de l'armée*.

<sup>3</sup> Eubula (*Bon conseil*) est encore un nom allégorique, que le poète oppose aux membres du Conseil qui cédèrent lâchement au gouvernement tyrannique des Quatre-Cents, et laissèrent renverser la démocratie, la 20<sup>e</sup> année de la guerre, en 412. (Voy. THUCYDIDE, VIII, 68-72.)

<sup>4</sup> L'*ensouple* ou *ensuble* est le cylindre sur lequel les tisserands roulent leurs toiles; la *traverse* fait aussi partie du métier des tisserands.

<sup>5</sup> Dans le grec il y a *parasol*; tout objet propre à nous couvrir; par opposition au parasol des femmes, tout comme il a désigné le bois de la lance par le même nom que la traverse du métier à tisser: *κωνίον*.

taxiarque <sup>1</sup>, ou à un général, reçût quelques honneurs, et obtint la première place dans les Sténies <sup>2</sup>, les Scires <sup>3</sup>, et les autres fêtes que nous célébrons? Celle qui aurait donné le jour à un lâche, à un mauvais citoyen, à un triérarque poltron, à un pilote inhabile, paraîtrait la tête rasée, et prendrait place après la mère d'un brave. Est-il juste, en effet, citoyens, que la mère d'Hyperbolos <sup>4</sup> vienne s'asseoir vêtue de blanc et la chevelure flottante, près de la mère de Lamachos <sup>5</sup>, et qu'elle prête de l'argent à usure, elle à qui ses débiteurs devraient refuser les intérêts qu'elle réclame, et lui dire en emportant son argent : « Tu mérites bien qu'on te paye des intérêts, après nous avoir donné un si beau fruit <sup>6</sup> ? »

MNÉSILOKHOS. Je suis devenu louche à force de fixer mes yeux du côté où j'attends du secours.... Euripide ne paraît pas encore. Quel empêchement? Certes, il est impossible qu'il n'ait pas honte du froid Palamède. Par quelle pièce dois-je donc l'attirer? Ah! je sais. Je vais contre-faire sa nouvelle Hélène. J'ai un habillement de femme complet.

<sup>1</sup> *Taxiarque*, le commandant du bataillon d'infanterie que fournissait chaque tribu.

<sup>2</sup> Fêtes en l'honneur du retour de Cérés, dans lesquelles les femmes d'Athènes faisaient assaut d'injures et de plaisanteries; probablement dans le genre de notre carnaval. (Voy. Suidas, Héychius et Photius.)

<sup>3</sup> Fête de Minerve à Athènes, ainsi nommée de *σπίρον*, espèce de dais ou d'ombrelle blanche, que portait la prêtresse de Minerve, dans les processions en l'honneur de cette déesse. Voyez une note sur le v. 18 de l'*Assemblée des Femmes*.

<sup>4</sup> Hyperbolos, démagogue fréquemment raillé par Aristophane, notamment dans *les Chevaliers*, *les Nuées*, *la Paix*. Platon le comique avait fait une comédie intitulée *Hyperbolos*, où il le couvrait de ridicule.

<sup>5</sup> Aristophane s'était moqué autrefois de Lamachos, comme partisan de la guerre, notamment dans *les Acharniens*. Mais Lamachos s'était distingué comme général.

<sup>6</sup> Le même mot grec signifie à la fois *intérêt de l'argent*, et le *fetus*, le *fruit d'une femme*.

7<sup>e</sup> FEMME. Quel tour médites-tu encore, ou que cherches-tu d'un air hagard? Tu n'auras pas à te louer de ton Hélène, si tu ne restes tranquille jusqu'à l'arrivée d'un prytane.

MNÉSILOCHOS, *en Hélène*<sup>1</sup>. « Voici le fleuve du Nil, renommé pour la beauté de ses nymphes, qui remplace la rosée céleste pour le sol de la blanche Égypte, et pour ses habitants avides du noir syrméa<sup>2</sup>. »

7<sup>e</sup> FEMME. Par la brillante Hécate, tu es pétri de ruses.

MNÉSILOCHOS. « Ma patrie n'est pas sans gloire, Sparte m'a vu naître, et Tyndare est mon père<sup>3</sup>. »

7<sup>e</sup> FEMME. C'est là ton père, infâme! dis plutôt Phrynondas<sup>4</sup>.

MNÉSILOCHOS. « Hélène est mon nom<sup>5</sup>. »

7<sup>e</sup> FEMME. Tu te déguises encore en femme, avant d'avoir été puni de ton premier déguisement!

MNÉSILOCHOS. « Mille guerriers sont morts pour moi sur les rives du Scamandre<sup>6</sup>. »

7<sup>e</sup> FEMME. Que n'as-tu partagé leur sort!

MNÉSILOCHOS. « Je suis en ces lieux; et mon époux infortuné<sup>7</sup>, Ménélas, ne paraît pas encore! pourquoi donc m'avoir laissé la vie? »

7<sup>e</sup> FEMME. C'est la lâcheté des corbeaux.

MNÉSILOCHOS. « Mais un espoir chatouille mon cœur; ô Jupiter ne trompe pas mon espérance. »

<sup>1</sup> Ce sont les deux premiers vers de l'*Hélène* d'Euripide; le troisième est parodié.

<sup>2</sup> Syrméa, plante purgative, abondante en Égypte. (Voy. *la Paix*.) C'est par plaisanterie qu'il dit la *blanche* Égypte, dont on citait toujours le *noir* limon.

<sup>3</sup> Vers 16 et 17 de l'*Hélène* d'Euripide.

<sup>4</sup> Homme mal famé. Il a été raillé encore dans l'*Amphiaraos* d'Aristophane, et dans les *Dèmes* d'Eupolis.

<sup>5</sup> Vers 22 de l'*Hélène*.

<sup>6</sup> Vers 32.

<sup>7</sup> Vers 49.

EURIPIDE, *en Ménélas*. « Quel est le maître de ce palais « si bien fortifié<sup>1</sup>? donnera-t-il l'hospitalité à de mal- « heureux étrangers, ballottés par la tempête et jouets du « naufrage? »

MNÉSILOCHOS. « Ce palais est celui de Protée<sup>2</sup>. »

EURIPIDE. De quel Protée?

7<sup>e</sup> FEMME. Oh! l'insigne menteur? Protée est mort depuis dix ans<sup>3</sup>.

EURIPIDE. « Sur quelle terre notre navire a-t-il abordé? »

MNÉSILOCHOS. En Égypte.

EURIPIDE. « Infortunés! où la tempête nous a-t-elle jetés! »

7<sup>e</sup> FEMME. Crois-tu donc ce misérable vaurien, ce conteur de balivernes? Tu es dans le temple de Cérés.

EURIPIDE. « Protée lui-même est-il dans le palais<sup>4</sup>, ou « dehors? »

7<sup>e</sup> FEMME. Il faut que tu ressenties encore le mal de mer, ô étranger! On t'a dit que Protée était mort, et tu demandes s'il est ici ou dehors.

EURIPIDE. « Ah, ciel! il est mort! en quel lieu est sa sépulture? »

MNÉSILOCHOS. « Tu me vois assise sur sa tombe<sup>5</sup>. »

7<sup>e</sup> FEMME. Pour le coup, c'est trop fort! tu mériterais d'être pendu! toi qui oses dire qu'un autel est un tombeau!

EURIPIDE. « Pourquoi, étrangère, t'asseoir sur ce monument sépulcral, enveloppée de vêtements lugubres? »

MNÉSILOCHOS. « On veut me contraindre à partager la « couche nuptiale du fils de Protée<sup>6</sup>. »

<sup>1</sup> Vers 68. C'est Teucer qui dit ces mots dans Euripide.

<sup>2</sup> Parodie du vers 459 de l'*Hélène*.

<sup>3</sup> Elle confond l'antique Protée avec Protéas, général athénien de ce nom, dont parle Thucydide (I. I, 45, et II, 25.) — Molière prête un qui-proquo semblable à la comtesse d'Escarbagnas, sc. XVI. « Quoi! Martial fait-il des vers? je pensais qu'il ne fit que des gants. »

<sup>4</sup> Aristophane parodie ici le v. 467 d'*Hélène*, en ajoutant ἐξώπιος, hors de la portée de la vue, mot affectueux d'Euripide. Il se trouve au v. 624 de *Médée*, et au v. 546 d'*Alceste*.

<sup>5</sup> *Hélène*, vers 466.

<sup>6</sup> *Hélène*, vers 62.

7<sup>e</sup> FEMME. Pourquoi, scélérat, tromper cet étranger? O étranger, ce fourbe monté ici n'est que pour dérober notre or.

MNÉSILOCHOS. « Crie<sup>1</sup>; outrage ma personne. »

EURIPIDE. « Étrangère, quelle est cette vieille qui t'insulte? »

MNÉSILOCHOS. « C'est Théonoé, fille de Protée. »

7<sup>e</sup> FEMME. Non, par les déesses! je suis Critilla, fille d'Antithéos, de Gargette<sup>2</sup>. Toi, tu es un scélérat.

MNÉSILOCHOS. « Dis ce que tu voudras. Je n'épouserai jamais ton frère, je ne trahirai pas Ménélas, mon époux, qui combat sous les murs de Troie. »

EURIPIDE. « Femme! qu'as-tu dit? Tourne vers moi tes yeux brillants. »

MNÉSILOCHOS. « Je n'ose les lever, mes joues portent l'empreinte de nombreux outrages. »

EURIPIDE. « Mais que vois-je?... la surprise m'empêche de parler. Dieux! quels traits ont frappé ma vue! ô femme! qui es-tu? »

MNÉSILOCHOS<sup>3</sup>. « Toi aussi, qui es-tu? car ce que tu dis est ce que je dis moi-même. »

EURIPIDE. « Es-tu Grecque, ou née en ce pays? »

MNÉSILOCHOS. « Je suis Grecque. Mais dis-moi aussi quelle est ta patrie? »

EURIPIDE. « Ta parfaite ressemblance avec Hélène me frappe, ô femme. »

MNÉSILOCHOS. « Et moi, la tienne avec Ménélas; je sens du moins l'odeur des légumes<sup>4</sup>. »

EURIPIDE. « Tu vois, en effet, devant toi ce mortel infortuné. »

<sup>1</sup> Βαῶζε « aboie. » Voyez plus haut, v. 175 : « Cesse d'aboyer. » Ce mot se trouve aussi dans Eschyle, *Perses*, v. 45; *Agamemnon*, 449.

<sup>2</sup> Bourg de l'Attique.

<sup>3</sup> Les six ou huit vers suivants sont presque littéralement pris de *Hélène*, v. 557 et suiv.

<sup>4</sup> *Hélène*, v. 565. Aristophane parodie la fin de ce vers de manière à rappeler le métier de la mère d'Euripide.

MNÉSILCHOS. « Oh ! que tu as tardé à te rendre dans les bras de ton épouse <sup>1</sup> ! Prends-moi, prends-moi, cher époux, presse-moi dans tes bras ; laisse-moi te baiser. « Vite, vite, emmène-moi, arrache-moi de ces lieux. »

7<sup>e</sup> FEMME. Par les deux déesses, malheur à qui t'emmènera ! je le frapperai de cette torche.

EURIPIDE. « C'est mon épouse, la fille de Tyndare, que tu veux m'empêcher d'emmener à Sparte ? »

7<sup>a</sup> FEMME. Ah ! tu m'as l'air d'être toi-même passablement rusé et d'intelligence avec lui ! ce n'est pas sans raison que vous parliez tant de l'Égypte <sup>2</sup>. Mais celui-ci au moins subira son châtement ; je vois venir le prytane et l'archer.

EURIPIDE. Cela va mal. Il faut que je me retire tout doucement.

MNÉSILCHOS. Et moi, infortuné, que ferai-je ?

EURIPIDE. Reste tranquille. Jamais je ne t'abandonnerai, tant que j'aurai un souffle de vie, si mes ruses inépuisables ne viennent à me manquer.

7<sup>e</sup> FEMME. Cet hameçon-là n'a rien pris <sup>3</sup>.

LE PRYTANE. Est-ce là le scélérat dont nous a parlé Clithène ? Eh ! pourquoi te caches-tu ? Archer <sup>4</sup>, attache-le au carcan, tiens-le ferme, et garde-le bien, ne laisse approcher personne de lui ; mais écarte à coups de fouet quiconque voudrait avancer.

7<sup>e</sup> FEMME. Voilà qui est bien ; car tout à l'heure un fripon a failli me l'enlever.

<sup>1</sup> Vers 365 de l'*Hélène*.

<sup>2</sup> Le mot grec signifie aussi « user de ruses. » Les Égyptiens avaient la réputation d'être astucieux.

<sup>3</sup> Proverbe sur ceux qui échouent dans leurs projets. (Voy. les *Guêpes*, vers 175.)

<sup>4</sup> Ces archers étaient Scythes, au nombre de mille. C'était une sorte de garde urbaine.

MNÉSILCHOS. O prytane! au nom de cette main que tu tends de si bonne grâce<sup>1</sup> à celui qui te donne de l'argent, accorde-moi une légère faveur, quoique je sois près de mourir.

LE PRYTANE. Quelle faveur?

MNÉSILCHOS. Ordonne à l'archer de me déshabiller avant de m'attacher au poteau, pour que, vieux comme je suis, je ne sois pas, avec ma robe jaune et ma mitre, un objet de risée pour les corbeaux à qui je servirai de pâture.

LE PRYTANE. Le conseil a décrété qu'on t'attacherait avec ces vêtements, pour que ton crime frappe les yeux de tous les passants.

MNÉSILCHOS. Ah! maudite robe! en quelle mauvaise affaire tu m'as jeté! Il ne me reste aucun espoir de salut.

LE CHŒUR. Allons, livrons-nous à nos jeux, comme c'est la coutume des femmes, quand nous célébrons les saints mystères des déesses, en ces jours sacrés que Pausan<sup>2</sup> observe aussi par ses jeûnes, en suppliant les déesses de renouveler souvent de semblables journées, par égard pour lui.

Élancez-vous, parlez d'un pied léger, dansez en rond, prenez-vous par la main, que chacune marque le rythme de la danse, et s'avance d'un pas rapide; que le cercle des danseuses tourne et promène ses regards de tous côtés.

Chantez aussi la race des dieux olympiens, et mêlez leurs louanges à vos danses joyeuses. Si l'on s'imagine, parce que je suis femme, que je vais médire des hommes en ce temple, on se trompe. Mais il faut encore une fois re-

<sup>1</sup> Κοίλην, « creuse. »

<sup>2</sup> Homme ruiné. Le Scholiaste dit que c'est le peintre. (voyez le *Plutus*, v. 602.) Les femmes jeûnaient le troisième jour des Thesmophories.

commencer la danse en rond, et marquer le pas et la mesure.

Avance-toi, chante le dieu de la lyre mélodieuse, et la chaste Diane armée du carquois. Salut, dieu qui lances au loin les traits, donne-nous la victoire. Payons aussi un juste tribut d'hommages à Junon, qui préside à toutes les danses et qui garde les clefs de l'hymen.

Je prie Mercure, dieu des bergers; Pan, et vous, nymphes chéries, je vous en conjure, daignez sourire à nos jeux. Allons, bats un entrechat avec allégresse, en frappant des mains.

Femmes, livrons-nous à nos jeux, selon la coutume, et jeûnons scrupuleusement. Retourne-toi maintenant d'un autre côté, marque du pied la cadence, et fais retentir les chants. Sois toi-même notre guide, Bacchus couronné de lierre; je célébrerai aussi des danses en ton honneur, ô Évius, ô Bacchus, ô Bromios fils de Sémélé, qui, solà-trant avec les nymphes sur les montagnes, répètes, dans des hymnes joyeux, Évios, Évios, Évoë!

Autour de toi se fait entendre Écho, nymphe du Cithéron, les montagnes ombragées d'épaisses forêts, et les antres des bois, retentissent, le lierre fleurit, et t'entoure de son abondant feuillage.

---

L'ARCHER<sup>1</sup>. Tu vas en souffrir de dures ici en plein air<sup>2</sup>.

MNÉSILOCHOS. Archer, je te supplie.

L'ARCHER. Ne me demande rien.

MNÉSILOCHOS. Relâche un peu le carcan.

L'ARCHER. Attends, je vais le faire.

<sup>1</sup> Le poëte fait parler au Scythe un grec barbare. Ces plaisanteries se perdent nécessairement dans une traduction. Les Suisses que nos vieux comiques mettent en scène, peuvent donner une idée de ce genre de facéties

<sup>2</sup> Il vient d'attacher Mnésilochos au pilori.

MNÉSILOCHOS. Ah! j'étrangle. Tu le serres encore davantage.

L'ARCHER. Encore un peu, si tu veux.

MNÉSILOCHOS. Holà là! holà là! que la peste t'étouffe!

L'ARCHER. Tais-toi, malheureux vieillard. Je vais prendre une natte, pour te garder à mon aise.

MNÉSILOCHOS. Voilà les jouissances que je dois à Euripide!... Mais, ô dieux, ô Jupiter sauveur, il y a encore de l'espoir! il ne paraît pas vouloir m'abandonner. Persée<sup>1</sup>, en se sauvant, m'a fait signe de me métamorphoser en Andromède; me voilà en effet attaché. Il est clair qu'il viendra me délivrer; autrement il ne se serait pas envolé dans les airs.

EURIPIDE *sous le costume de Persée*. Nymphes chéries, que ne puis-je approcher sans être aperçu de ce Scythe? M'entends-tu<sup>2</sup>, ô toi qui habites les antres? au nom de la Pudeur, exauce-moi, permets que j'approche d'une épouse.

MNÉSILOCHOS<sup>3</sup>. Il faut être sans pitié, pour enchaîner le plus infortuné des mortels! Échappé avec peine des mains d'une vieille dégoûtante, je n'en vais pas moins périr. Ce Scythe ne me perd pas de vue, il m'a exposé sans défense à la voracité des corbeaux. Vous le voyez, je ne suis point ici parmi les chœurs des jeunes filles de mon âge, debout tenant la corbeille aux suffrages<sup>4</sup>, mais étroitement garrottée, je suis exposée en proie à la baleine

<sup>1</sup> Euripide paraît ici sous le déguisement de Persée. Il avait fait une tragédie d'*Andromède*.

<sup>2</sup> Il implore ici la nymphe Écho.

<sup>3</sup> Mnésilochos parle tantôt en son propre nom, tantôt comme Andromède; ce qui produit un désordre comique.

<sup>4</sup> *Sunt qui conjiciant hoc dict de vase illo muliebri, quod tenet lapides virorum, et Mnésilochum, quasi puella esset, conqueri se cum juvenibus commercium non habere...* (Voy. *Classical Journal*, XXVIII, p. 278.)

Glaucète <sup>1</sup>. O femmes, pleurez-moi par un chant, non d'hymen, mais de captivité! car des maux affreux m'accablent. Hélas! hélas! malheureuse!... et je le suis par mes proches! Suppliant mon époux livré à d'injustes souffrances, j'arracherais des soupirs à Pluton lui-même!... Dans cette extrémité, j'implore l'auteur de mes maux, qui d'abord m'a rasé, puis revêtu de cette robe jaune, et envoyé dans ce temple au milieu des femmes assemblées. O sort impitoyable! maudite destinée! qui verrait, sans en être touché, l'excès de mes misères? Ah! que les feux du ciel tombent <sup>2</sup>... sur le barbare! Car ce n'est plus un plaisir pour moi de voir la lumière éternelle, attaché que je suis sur l'instrument du supplice, qui m'étrangle à me rendre fou, et me conduit, par le plus court chemin, chez les morts.

---

EURIPIDE, *sous la figure d'Écho*. Salut, fille chérie! Que les dieux confondent ton père Céphée, qui t'a exposée ainsi!

MNÉSILOCHOS, *représentant Andromède*. Qui es-tu, toi qui t'attendris sur mon sort?

EURIPIDE. Je suis Écho, fidèle interprète des sons; c'est moi qui, l'an passé, dans ce même lieu, prêtai mon aide à Euripide. Mais, mon enfant, il te faut faire en sorte de gémir d'une manière lamentable.

MNÉSILOCHOS. Et toi, de répéter mes gémissements.

EURIPIDE. Je ne manquerai pas. Commence!

MNÉSILOCHOS. O nuit sacrée! que ta course est longue, et que ton char roule lentement à travers la voûte étoilée des cieux <sup>3</sup> et de l'auguste Olympe!

EURIPIDE. Olympe.

<sup>1</sup> Nom d'un fameux gourmand. (Voy. *la Poix*, v. 1008.)

<sup>2</sup> Il allait dire : « sur moi » ; mais, apercevant le Scythe, il fait retomber l'imprécation sur lui. BOISSONADE.

<sup>3</sup> Ce sont les vers mêmes d'Euripide. Ennius les avait traduits ainsi :

*Quæ cava cæli signitinentibus  
Conficis bigis...*

VARRON, de *Lingua latina*, l. IV.

MNÉSILOCHOS. Pourquoi Andromède a-t-elle de préférence tous les maux en partage ?

EURIPIDE. En partage.

MNÉSILOCHOS. Triste mort !

EURIPIDE. Triste mort !

MNÉSILOCHOS. Tu m'assommes , ô vieille , avec ton babil !

EURIPIDE. Avec ton babil.

MNÉSILOCHOS. En vérité , tu m'excèdes.

EURIPIDE. Tu m'excèdes.

MNÉSILOCHOS. Mon ami , laisse-moi gémir seul , tu me feras plaisir ; finis.

EURIPIDE. Finis.

MNÉSILOCHOS. Va te pendre !

EURIPIDE. Va te pendre !

MNÉSILOCHOS. La peste !

EURIPIDE. La peste !

MNÉSILOCHOS. Tu plaisantes.

EURIPIDE. Tu plaisantes.

MNÉSILOCHOS. Pleure.

EURIPIDE. Pleure.

MNÉSILOCHOS. Gémis.

EURIPIDE. Gémis.

L'ARCHER. Ah ! tu bavardes.

EURIPIDE. Ah ! tu bavardes.

L'ARCHER. J'appellerai les prytanes.

EURIPIDE. J'appellerai les prytanes.

L'ARCHER. Quelle chose étrange !

EURIPIDE. Quelle chose étrange !

L'ARCHER. D'où vient cette voix ?

EURIPIDE. D'où vient cette voix ?

L'ARCHER. Tu parles ?

EURIPIDE. Tu parles ?

L'ARCHER. Tu te repentiras.

EURIPIDE. Tu te repentiras.

L'ARCHER. Tu te moques de moi ?

EURIPIDE. Tu te moques de moi ?

MNÉSILOCHOS. Ce n'est pas moi : c'est cette femme.

EURIPIDE. C'est cette femme.

L'ARCHER. Où est-elle, la scélérate? Elle se sauve. Où cours-tu?

EURIPIDE. Où cours-tu?

L'ARCHER. Arrête-la.

EURIPIDE. Arrête-la.

L'ARCHER. Tu jases encore?

EURIPIDE. Tu jases encore?

L'ARCHER. Arrête la coquine.

EURIPIDE. Arrête la coquine.

L'ARCHER. Vieille bavarde et maudite!

EURIPIDE, *reparaissant sous la forme de Persée*. O dieux! en quel pays barbare ai-je été porté sur mes ailes rapides? Me frayant une route à travers l'éther à l'aide de mes pieds ailés, moi, Persée, je fais voile vers Argos, portant la tête de la Gorgone.

L'ARCHER. Que parles-tu de Gorgone? tu appelles tête de Gorgone celle d'un scribe<sup>1</sup>?

EURIPIDE. Oui, je l'appelle tête de Gorgone.

L'ARCHER. Et moi aussi je dis Gorgone, *Gorgo*<sup>2</sup>!

EURIPIDE. Ah! quel est ce rocher que j'aperçois? Quelle est cette jeune vierge, semblable aux déesses, enchaînée comme un navire au rivage<sup>3</sup>?

MNÉSILOCHOS. Étranger, prends pitié de mon infortune; délivre-moi de mes chaînes.

L'ARCHER. Veux-tu te taire! Oses-tu bien, impie, au moment de mourir, bavarder encore?

<sup>1</sup> Il y avait sans doute là quelque personnalité contre un des greffiers publics. Ces allusions sont perdues pour nous. De plus, le langage corrompu qu'il prête au Scythe jette encore quelque obscurité.

<sup>2</sup> Forme d'imprécations.

<sup>3</sup> Cette comparaison était familière aux poètes tragiques. Euripide l'emploie dans *l'Hercule furieux*, vers 1068. Eschyle s'en était servi également dans les plaintes de Prométhée enchaîné sur le Caucase, dont Cicéron nous a conservé la traduction (*Tusculan.*, l. II, c. 9):

*Adspicite religatum asperis  
Vinctumque saxis : navem ut horrisono freto  
Noctem paventes timidi adnectunt navitæ,  
Saturnus me sic in aris Ioviter*

EURIPIDE. O jeune vierge, je souffre de te voir enchaînée !

L'ARCHER. Ce n'est pas une jeune vierge, c'est un vieux fripon, un fourbe, un scélérat.

EURIPIDE. Tu radotes, pauvre Scythe ; c'est Andromède, fille de Céphée.

L'ARCHER. Regarde ceci <sup>1</sup> : te paraît-il petit ?

EURIPIDE. Donne-moi la main <sup>2</sup>, que j'approche de cette jeune fille. Tout homme a son faible ; le mien est d'être amoureux de cette jeune fille.

L'ARCHER. Je ne te porte pas envie. Le voilà tourné de ton côté ; tu peux en faire ce que tu voudras, je n'en serai pas jaloux <sup>3</sup>.

EURIPIDE. Ne peux-tu me permettre, ô Scythe, de détacher ses liens, et de me jeter dans les embrassements et dans la couche d'une épouse ?

L'ARCHER. Si tu es si avide des embrassements d'un vieillard, tu peux te satisfaire en perçant la planche <sup>4</sup>.

EURIPIDE. Ma foi, je vais briser ses liens.

L'ARCHER. Je te sanglerai des coups de fouet.

EURIPIDE. N'importe, je vais le faire.

L'ARCHER. Je te couperai donc la tête ?

EURIPIDE. Hé ! hé ! Que faire ? quelles raisons employer ? cet esprit barbare ne les comprendrait point. Offrez aux sots des pensées neuves et ingénieuses, vous perdrez vos peines <sup>5</sup>. Cherchons donc quelque autre expédient assorti à sa nature.

L'ARCHER. Le méchant renard ! comme il voulait me jouer un tour de singe !

MNÉSILOCHOS. N'oublie pas, ô Persée, le sort misérable dans lequel tu me laisses.

<sup>1</sup> *Specta penem hunc (Mnesilochi).*

<sup>2</sup> Euripide, sous les traits de Persée, dit à l'archer de l'aider à descendre de Pégase, pour embrasser la prétendue Andromède.

<sup>3</sup> *Quando quidem igitur podex huc conversus est, tibi non invideo quin eum præcidas.*

<sup>4</sup> *Si tam valde cupis senem pædicari, tabula perforata a tergo culum divide.*

<sup>5</sup> Ce sont les propres expressions d'Euripide dans sa *Médée*, v. 501.

L'ARCHER. Tu veux avoir encore les étrivières.

---

LE CHŒUR. C'est pour nous un usage religieux d'invoquer dans nos chœurs Pallas, amie des danses, jeune vierge toujours chaste, protectrice de notre cité, qui maintient seule son empire, et qui en garde les portes<sup>1</sup>. Parris, ennemie naturelle des tyrans; le peuple des femmes t'appelle, viens avec la Paix, amie des fêtes.

Vous aussi, déesses augustes, montrez-vous bienveillantes et propices; venez dans le bois qui vous est consacré, où la vue de vos saints mystères est interdite aux hommes, et où vous découvrez votre visage immortel à la lueur des flambeaux. Venez, approchez, nous vous en conjurons, vénérables Thesmophores<sup>2</sup>. Si jamais, sensibles à nos prières, vous êtes venues parmi nous, rendez-vous aujourd'hui à nos vœux, nous vous en supplions.

---

EURIPIDE. Femmes, si vous voulez désormais faire la paix avec moi, vous le pouvez; je m'engage à ne plus dire de mal de vous. Telles sont les conditions que je vous offre.

LE CHŒUR. Par quel motif viens-tu nous faire cette proposition?

EURIPIDE. Ce prisonnier attaché au carcan est mon beau-père. Si vous me le rendez, je ne dirai plus jamais de mal de vous; mais si vous me le refusez, je révélerai à vos maris, au retour de la guerre, vos tours secrets en leur absence.

<sup>1</sup> Κληδοῦχος τε καλεῖται, « est appelée porte-clefs, » épithète donnée parfois aux divinités protectrices des villes, connue dans l'*Iphigénie en Tauride*, v 151. Ce nom ne s'applique qu'à la prêtresse.

<sup>2</sup> Cérés et Proserpine.

LE CHOEUR. Pour ce qui nous regarde, nous accédons à ta demande; mais c'est ce barbare qu'il s'agit de persuader.

EURIPIDE. Ceci est mon affaire <sup>1</sup>. Toi, Élaphion, songe à faire ce que je t'ai dit en chemin. Passe devant, et retrouse ta robe. Toi, Térédon, joue-nous l'air de la danse persique <sup>2</sup>.

L'ARCHER. Quelle est cette musique? qui vient ainsi me mettre en train?

EURIPIDE, *en vieille*. Archer, il faut que cette fille s'exerce; elle doit aller danser devant des hommes.

L'ARCHER. Qu'elle danse et qu'elle s'exerce, je ne m'y oppose pas. Qu'elle est légère! on dirait une puce sur une toison.

EURIPIDE. Voyons, ma fille, ôte cette robe; assieds-toi sur les genoux du Scythe, et présente les pieds, que je te déchausse.

L'ARCHER. Bien, bien! Assieds-toi, oui, assieds-toi, ma belle enfant. Oh! que sa gorge est ferme <sup>3</sup>!

EURIPIDE. Joue vite un air de flûte. As-tu encore peur du Scythe?

L'ARCHER. Les belles fesses!

EURIPIDE. Veux-tu bien te cacher <sup>4</sup>?

L'ARCHER. C'est pourtant un beau morceau <sup>5</sup>.

EURIPIDE. C'est bien. Reprends ta robe; il est temps de nous retirer.

L'ARCHER. Sans me donner un baiser?

EURIPIDE. Allons, baise-le.

L'ARCHER. Oh! oh! oh! papapai! ce baiser est doux comme du miel attique. Qui l'empêche de coucher avec moi?

<sup>1</sup> Euripide paraît ici en vieille; il amène avec lui une danseuse et une joueuse de flûte.

<sup>2</sup> « Joue de la flûte sur le mode persique. »

<sup>3</sup> Le texte ajoute : « comme un radis. »

<sup>4</sup> *Scythæ nudatus penis alternis emergit et demergit.*

<sup>5</sup> *Attamen pulchra est species arrectæ hujus mentulæ.*

EURIPIDE. Adieu , archer ; cela n'est pas possible.

L'ARCHER. Oh ! bonne vieille , fais-moi ce plaisir.

EURIPIDE. Me donneras-tu une drachme ?

L'ARCHER. Oui , oui , je te la donnerai.

EURIPIDE. Voyons ton argent.

L'ARCHER. Je n'en ai pas ; mais prends ce carquois.

EURIPIDE. Tu la ramèneras ici.

L'ARCHER. Suis-moi , belle enfant. Toi , ma vieille , garde ce vieillard. Quel est ton nom ?

EURIPIDE. Artémisia.

L'ARCHER. Je n'oublierai pas ce nom : Artamouxia <sup>1</sup>.

( Il sort avec la danseuse. )

EURIPIDE. Mercure , dieu de la ruse , tu conduis tout à souhait. Pauvre Scythe , va courir avec la jeune fille ; pendant ce temps je délivre le prisonnier. Et toi , une fois délivré , hâte-toi de fuir , et de courir à la maison auprès de ta femme et de tes enfants.

MNÉSILOCHOS. Je n'y manquerai pas , aussitôt que je serai libre.

EURIPIDE. Te voilà libre. Maintenant , sauve-toi , avant que l'archer ne te surprenne.

MNÉSILOCHOS. C'est ce que je fais.

( Il s'en vont. )

L'ARCHER. O bonne vieille , que tu as une jolie petite fille , point capricieuse , mais bien complaisante !... Eh bien ! où est donc la vieille ? Ah ! je suis perdu ! Où est allé mon vieillard ? Ah ! vieille , petite vieille , cela n'est pas bien. Artamouxia s'est moquée de moi. Ah ! vieille !... va-

<sup>1</sup> Il estropie ce mot , comme tous ceux de ce dialogue.

t'en loin d'ici, maudit carquois <sup>1</sup> ! On a bien raison de t'appeler ainsi <sup>2</sup>. C'est par là que j'ai été joué. Ah ! que faire ? où est la vieille ? Artamouxia !

LE CHŒUR. Tu cherches une vieille, qui avait un instrument de musique ?

L'ARCHER. Oui, oui ; tu l'as vue ?

LE CHŒUR. Elle a passé par là, avec un vieillard qui la suivait.

L'ARCHER. Un vieillard vêtu d'une robe jaune ?

LE CHŒUR. Oui vraiment. Tu peux encore les atteindre, en prenant par là.

L'ARCHER. Vieille scélérate ! Par où s'est-elle sauvée ? Artamouxia !

LE CHŒUR. Va tout droit en montant. Où cours-tu ? reviens donc par ici. Tu vas du côté opposé.

L'ARCHER. Que je suis malheureux ! Pendant ce temps Artamouxia se sauve.

LE CHŒUR. Cours maintenant, cours ; qu'un vent favorable t'emporte aux corbeaux ! Pour nous, il est temps de cesser nos jeux ; il est temps que chacune de nous se retire chez elle. Que les Thesmophores nous récompensent de leur précieuse faveur !

<sup>1</sup> Il pousse du pied son carquois, qu'il aperçoit à terre.

<sup>2</sup> Il y a là un jeu de mots intraduisible. Le Scythe le trouve bien nommé, *σθίγγην, vel quia hoc pignore dato, meretriculam ἐθίγγησε, vel potius quia ipse καταεθίγγεται, id est, ludibrio est habitus.*

## NOTICE

### SUR LES THESMOPHORIES.

---

M. du Theil a inséré dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (t. XXXIX, p. 203) un savant Mémoire sur les Thesmophories, où il résume tout ce que les auteurs anciens nous apprennent sur ces fêtes. J'en ai tiré la substance, pour faciliter aux lecteurs l'intelligence de la comédie d'Aristophane intitulée *les Fêtes de Cérès*.

L'invention et l'usage du blé ne fut pas le seul bienfait que les Grecs durent à Cérès ou à celui qui leur fit connaître cette déesse. Le même qui avait enseigné à cultiver la terre fit en même temps sentir le bonheur de vivre sous des lois : c'était la suite naturelle de la nouvelle manière de vivre que les hommes adoptaient. Ces deux avantages ont fait le double objet de la reconnaissance des Grecs pour la divinité dont ils croyaient les tenir. De là le double culte de Cérès, comme *inventrice du labourage* et comme *législatrice* ; de là les *Mystères d'Éleusis* et les *Thesmophories*.

Il y avait à Athènes un temple appelé *le Thesmophorion*, destiné particulièrement à la célébration des Thesmophories. On y voyait un autel et une statue de Cérès ; un vers d'Aristophane (895) ferait croire qu'on y gardait un trésor. Ce temple, séjour de la chasteté, était interdit aux hommes, et les lois avaient prononcé les peines les plus sévères contre ceux qui auraient osé s'y introduire. Cependant il y en eut quelquefois qui ne craignirent pas de s'exposer au danger. Le caractère particulier des Thesmophories était que les femmes seules en pouvaient être les ministres, ce qui les distingue des Mystères. La formule même du serment,  $\text{Νῆ τῶ θεῶ}$ , les distinguait des autres.

Triptolème en avait institué la célébration au temps des semailles ; et toutes les cérémonies, en rappelant le rapt de Proserpine, faisaient allusion au temps que le blé allait rester caché dans le sein de la terre, pour reparaitre à l'époque de la moisson suivante. Le temps des semailles tombait dans le mois *Pyanepsion*, qui répond à nos mois d'octobre et de novembre.

Toutes les femmes n'avaient pas également part à la célébration de la fête. Il y en avait qui n'étaient que spectatrices de la pompe; d'autres, qui pouvaient l'accompagner jusqu'à une certaine distance; et d'autres enfin, qui pénétraient jusqu'au Thesmophorion. C'étaient ou des vierges, ou des femmes mariées, de mœurs irréprochables. On les appelait *thesmophoriazuses*.

Toutes les femmes qui devaient participer aux sacrifices secrets se rendaient au Thesmophorion, suivies de leurs esclaves, qui portaient dans des corbeilles des gâteaux, offrandes destinées à la déesse; mais à la porte elles renvoyaient ces esclaves, auxquelles il n'était pas permis de pénétrer dans le temple, ni d'assister à l'assemblée. Cette assemblée se faisait par tribus : chaque tribu élisait deux femmes qui présidaient à la fête; et, pour être éligibles, il fallait qu'elles eussent été épousées légitimement, et qu'elles fussent nées d'un mariage légitime.

Comme cette présidence entraînait probablement des frais considérables, on choisissait toujours celles dont les maris étaient en état de payer la dépense; c'était une chose honorable, et les maris ne pouvaient s'en dispenser lorsqu'ils avaient trois talents en fonds. Le reste des femmes s'arrangeait ensuite par chambrées; un vers d'Aristophane fait croire que ces chambrées n'étaient que de deux.

Le onzième jour du mois Pyanepsion, elles partaient pour aller chercher à Éleusis la corbeille sacrée appelée *calathus*. Ce jour s'appelait *ἀνοδος*, ou *jour de la montée*, parce que les femmes montaient à Éleusis. Dans leur marche, elles portaient sur leur tête les livres sacrés où étaient écrites les lois de Cérès, appelées *θεσμοί*. Il paraît qu'elles couchaient à Éleusis, et même qu'elles y restaient plusieurs jours. Ce temps, qu'elles devaient passer dans la plus grande chasteté, elles l'employaient à se purifier.

Il semble, d'après ceci, que ces fêtes devaient être l'école de la plus austère pudeur. Toutefois, on ne peut douter qu'il ne s'y passât bien des choses qui feraient rougir la femme la moins sévère. Certains symboles obscènes, objet d'un culte particulier, annoncent ce que pouvaient se permettre ces femmes assemblées, sûres de leur secret entre elles, et n'ayant à craindre les regards indiscrets d'aucun homme. La comédie d'Aristophane, bien qu'on ne puisse prendre à la lettre toutes ses plaisanteries, fait connaître l'idée que les Athéniens avaient de la conduite des femmes pendant ces fêtes mystérieuses. Si l'on eût cru généralement la vertu respectée dans ces assemblées nocturnes, Aristophane n'eût jamais osé en parler avec irrévérence.

Le seizième jour du mois était celui du jeûne, *νηστεία*, observé par les femmes renfermées dans le temple de Cérès. Vers le soir, la pompe sacrée se mettait en marche. On voyait descendre d'Éleusis le *calathus* sur un char tiré par quatre chevaux blancs, emblème des quatre saisons. Cela s'appelait *la descente*, *κάθοδος*, comme le jour où les femmes se transportaient à Éleusis s'appelait *la montée*. Le *calathus* était le symbole des productions de Cérès, tantôt cachées dans le sein de la terre, tantôt reparaissant à la vue des hommes.

En accompagnant la pompe, les thesmophoriazuses marchaient les cheveux épars et pieds nus. Ce rit paraît avoir été particulièrement affecté aux Thesmophories, et est d'autant plus singulier qu'il était réputé indécent pour les femmes de montrer leurs pieds nus. Pendant la marche, on chantait des hymnes, comme l'hymne de Callimaque, que nous avons en entier, ou l'hymne d'Homère, dont il reste des fragments. L'hymne d'Orphée, qui ne contient que l'énumération des noms et des épithètes donnés à la divinité qui y est célébrée, paraît avoir été plus propre aux fêtes d'Éleusis qu'aux Thesmophories. Entrée dans la ville, la pompe devait passer d'abord au Prytanée, et rendre hommage au temple de Vesta. Là les jeunes filles non initiées quittaient la pompe, et les véritables thesmophoriazuses continuaient leur route jusqu'au Thesmophorion. Cependant, comme il y avait environ quatre lieues depuis Éleusis jusque-là, celles à qui l'âge ou la grossesse ne permettait pas de faire tout le chemin pouvaient s'arrêter où les forces leur manquaient.

Le jour suivant, qui était le troisième de la fête, et qu'Aristophane appelle *le jour du milieu*, on offrait le sacrifice. Le Conseil et les tribunaux vquaient; on délivrait les prisonniers que leurs crimes ne rendaient pas incapables de participer aux sacrifices. Il paraît, par les vers d'Aristophane, qu'on ne se bornait pas à invoquer Cérès et Proserpine, mais qu'on leur joignait d'autres divinités, telles que Jupiter, Apollon, Diane, Bacchus et Minerve. Indépendamment du nom de Thesmophore, sous lequel on invoquait Cérès, on l'invoquait aussi sous le nom de Calligénie. Meursius penche à croire que Calligénie était une déesse différente de Cérès, et Aristophane semble en effet la distinguer de l'autre (v. 299).

Toutes les cérémonies des Thesmophories étaient, aussi bien que celles des Mystères, des cérémonies nocturnes, qui se faisaient à la lueur des flambeaux. Les vers d'Aristophane supposent presque partout que la scène se passe pendant la nuit. C'est ce qui favorisait la licence des débauches.

Reste à fixer la durée de la fête par les passages des divers auteurs, qui semblent se contredire. On voit d'abord dans Aristophane (v. 80) : « Les tribunaux ne jugent point aujourd'hui, et le Conseil ne s'assemble pas; car c'est *le troisième jour de la fête, le jour du milieu des Thesmophories.* » Et, plus bas (v. 376), il l'appelle encore *le jour du milieu*. D'après cela, on est porté à conclure que la fête durait cinq jours. Mais Hésychius s'étonne « qu'Aristophane ait appelé le troisième jour des Thesmophories *le jour du milieu*, puisqu'elles ne durent que quatre jours. » Le passage d'Aristophane est formel, et le témoignage d'un poète contemporain ne saurait guère être infirmé par le doute d'un compilateur qui vivait longtemps après. D'un autre côté, Athénée fait dire à un de ses convives : « Quoi donc? sommes-nous au jour du jeûne (νηστεία), le jour du milieu des Thesmophories? » Pour concilier ces témoignages divers, il faut se rappeler que le premier jour, ἀνοδος, ne comptait pas comme appartenant à la fête; ce n'était qu'une préparation : il était séparé du second par un intervalle de quelques jours. Ainsi le second jour était proprement le premier de la fête : celui du milieu, qui est celui du jeûne, pourra ainsi être compté comme le second ou le troisième, selon qu'on tiendra ou non compte du jour préparatoire. Les deux derniers jours seront marqués, l'un par le sacrifice secret appelé *la poursuite*, l'autre par le sacrifice de l'expiation.

LES GRENOUILLES,

COMÉDIE.

# NOTICE SUR LA COMÉDIE

## DES GRENOUILLES.

On peut distinguer dans cette pièce deux parties : l'une, qui représente le voyage de Bacchus aux enfers, est une moquerie des dieux, particulièrement de Bacchus et d'Hercule; dans l'autre, où Eschyle et Euripide se disputent la prééminence tragique, c'est de la critique littéraire sous une forme dramatique.

Bacchus, ennuyé des mauvaises tragédies que l'on jouait à Athènes depuis que Sophocle, Euripide et Agathon étaient morts, veut aller chercher aux enfers un poète digne de célébrer ses fêtes. Dans ce dessein, il prend la peau de lion et la massue d'Hercule, travestissement bouffon, que sa poltronnerie, pendant les accidents de la traversée, rend encore plus ridicule. Il passe le Styx dans la barque de Caron, et les grenouilles l'accompagnent de leurs coassements harmonieux. De là le titre de cette comédie. Le chœur, proprement dit, est formé par les ombres des initiés aux mystères d'Éleusis, et ses chants sont pleins d'une admirable poésie. Arrivé au terme de son voyage, Bacchus trouve les enfers en émoi. Euripide, nouveau venu, dispute le trône de la tragédie à Eschyle, qui l'avait occupé avant lui. Pluton nomme Bacchus pour juge de ce débat. Alors commence une scène fort longue, mais riche de comique, où les deux poètes s'attaquent tour à tour sur les sujets de leurs pièces, sur les prologues, sur les chœurs, etc. Eschyle étale son style pompeux, et parfois boursoufflé; Euripide déploie ses pensées subtiles, ses expressions fines et recherchées. Celui-ci reproche à son rival son enflure, son obscurité, ses grands mots forgés et ronflants, et le vide de l'action : Eschyle accuse Euripide d'avoir énérvé le style de la tragédie, de la faire descendre à des détails trop vulgaires, et d'avoir mis sur la scène des crimes révoltants, des caractères vicieux, tels que ceux de Phèdre, de Sthénobée. En dernier lieu, on apporte une balance, chacun met ses vers dans l'un des bassins : mais Euripide a beau faire, elle penche toujours du côté d'Eschyle.

A la fin, ce dernier, pour terminer l'épreuve, dit à son adversaire de se mettre lui-même dans la balance avec tous ses ouvrages, sa femme, ses enfants, et son ami Céphisophon, tandis que lui, Eschyle, en mettant deux vers de l'autre côté, est sûr de faire le contre-poids. Bacchus prononce en faveur d'Eschyle, et l'emmène avec lui sur la terre; et, pendant son absence, le sceptre tragique restera à Sophocle.

On voit qu'ici les traits d'Aristophane sont dirigés surtout contre Euripide, qu'il avait déjà mis en scène dans *les Acharniens* et dans *les Fêtes de Cérès*, où il a ridiculisé ses héros et parodié ses tragédies. On a voulu chercher une intention plus sérieuse à cette comédie; on s'est donné beaucoup de peine pour ramener à l'unité d'un but politique les spirituels caprices du poète; on a cru que son objet était de censurer le gouvernement d'Athènes, qui admettait dans son sein des étrangers, des parvenus, des esclaves. Il est vrai qu'Aristophane y revient souvent dans *les Grenouilles*. Mais la variété des détails, les plaisanteries qu'il sème sur tout ce qu'il rencontre, la facilité avec laquelle il se joue des dieux et des hommes, tout cela voilerait singulièrement l'intention principale, si telle avait été la sienne. Nulle part ne se montre mieux l'allure libre de la comédie antique, qui se complait surtout dans l'absence de but. Amuser les spectateurs par un dialogue vif, animé, par des épigrammes mordantes contre la corruption et la vénalité, critiquer les formes affaiblies du style tragique, animer tout cela d'une poésie tour à tour vive, légère, grandiose, quelquefois obscène, voilà tout son système. Il n'y a là ni action, ni nœud, ni dénouement.

Outre les préfaces grecques, divers passages de cette pièce servent à marquer la date de la représentation. On y parle (vers 48, 192 et 705) d'une victoire navale, qui est celle des Arginuses, remportée sur les Lacédémoniens la vingt-sixième année de la guerre du Péloponnèse, sous l'archonte Calias. Le chœur raille (v. 418) un Archédemos, chef du parti populaire à Athènes, lequel était en crédit dans le même temps. D'autres endroits font allusion à la condamnation récente des généraux qui avaient commandé la flotte aux Arginuses (v. 1196), et à l'absence d'Alcibiade, v. 1422, que ses partisans voulaient faire rentrer à Athènes. La pièce fut jouée peu après le temps où Alcibiade passa de la Chersonèse de Thrace en Phrygie, par crainte des Lacédémoniens. (Voy. Plutarque, *Alcibiade*, c. 35.) Le vers 76 a trait à la mort récente de Sophocle, qui cessa de vivre en 406, peu après Euripide. Tout s'accorde donc pour fixer la date des *Grenouilles* à la troisième année de la quatre-vingt-trei-

zième olympiade, vingt-sixième année de la guerre du Péloponnèse, 406 avant notre ère. En cette occasion, Aristophane remporta le prix sur Phrynichos et sur Platon le comique. La pièce plut tellement au peuple, qu'on en demanda une seconde représentation, honneur remarquable à cette époque.

---

# LES GRENOUILLES.

---

## PERSONNAGES.

XANTHIAS.  
BACCHUS.  
HERCULE.  
UN MORT.  
CARON.  
GRENOUILLES <sup>1</sup>.  
CHŒUR D'INITIÉS.

ÉAQUE.  
SERVANTE DE PROSERPINE.  
DEUX CABARETIÈRES.  
EURIPIDE.  
ESCHYLE.  
PLUTON.

Le lieu de la scène est d'abord sur le chemin des enfers ; et, ensuite , dans les enfers mêmes.

---

( Bacchus est vêtu d'une peau de lion, armé d'une massue comme Hercule , et chaussé de cothurnes. Xanthias, monté sur un âne, a le dos chargé de crochets, sur lesquels est le bagage de son maître. )

XANTHIAS. Dirai-je, ô mon maître, quelqu'un de ces propos qui sont en possession de faire rire les spectateurs ?

BACCHUS. Oui, sans doute; dis ce que tu voudras, hors ce mot : « Je n'en puis plus ! » Garde-toi de le prononcer, car je suis las de l'entendre <sup>2</sup>.

XANTHIAS. Ne puis-je lâcher quelque autre facétie ?

BACCHUS. Pourvu que ce ne soit pas : « Ah ! que je suis éreinté ! »

XANTHIAS. Quoi donc ! ne pourrai-je rien dire de risible ?

<sup>1</sup> Chœur accessoire, qui ne paraît que dans une scène.

<sup>2</sup> Trait contre des poètes qui employaient souvent ce moyen pour provoquer le rire.

BACCHUS. Au contraire, ose tout ; garde-toi seulement...  
Je ne te défends qu'une seule chose.

XANTHIAS. De quoi ?

BACCHUS. De dire, en rejetant tes crochets d'une épaule sur l'autre, que tu fais tout sous toi.

XANTHIAS. Et que, si l'on ne soulage mes reins du fardeau qui les accable, je vais péter.

BACCHUS. Rien de tout cela, je te prie, si ce n'est quand je voudrai vomir.

XANTHIAS. Que me sert donc d'avoir cette charge sur le dos, si je ne puis me permettre les plaisanteries familières à Phrynichos<sup>1</sup>, à Lycis, à Amipsias ? ils mettent toujours en scène des portefaix.

BACCHUS. N'en fais rien : quand je suis au spectacle, de pareilles inventions, lorsque je les vois au théâtre, me vieillissent de plus d'une année.

XANTHIAS. O misérable épaule ! tu souffres, sans qu'il te soit permis de faire rire !

BACCHUS. N'est-ce pas le comble de l'insolence et de la mollesse ? Moi, Bacchus, fils de Cruche<sup>2</sup>, je vais à pied et je me fatigue, tandis que je donne à ce drôle une monture, pour qu'il soit à son aise et n'ait rien à porter !

XANTHIAS. Est-ce que je ne porte rien ?

BACCHUS. Comment porterais-tu, puisque tu es porté ?

<sup>1</sup> Il y eut plusieurs Phrynichos. Celui-ci est le poète comique, contemporain d'Aristophane. Il y eut aussi de ce nom un poète tragique plus ancien. ( Voy. Fabricius, *Bibl. gr.*, t. II, 516 et 485. ) Les préfaces grecques nous apprennent que Phrynichos était un des concurrents d'Aristophane, lors de la représentation des *Grenouilles*. Le Scholiaste dit que la faiblesse de ses pièces, dans lesquelles il introduisait toujours des portefaix, les mots inusités dont il se servait, et le défaut de mesure dans sa versification, l'ont fait regarder comme étranger.

Lycis, poète comique, contemporain d'Aristophane. Le Scholiaste lui reproche d'être froid.

Amipsias remporta deux fois le prix sur Aristophane : son *Connos* fut préféré aux *Nuées*. Cette comédie était aussi dirigée contre Socrate. Diogène Laërce en a conservé trois vers ( II, 28 ).

<sup>2</sup> Littéralement : « fils de Stammion. » Mot grec qui signifie *cruche* ou *amphore*. C'est ainsi que nous avons en France une chanson dont le refrain est : « Mon père était pot, ma mère était broc, etc. »

XANTHIAS. Oui, mais avec ce paquet sur moi.

BACCHUS. Comment ?

XANTHIAS. Et il est assez lourd.

BACCHUS. N'est-ce pas l'âne qui porte le paquet que tu portes toi-même ?

XANTHIAS. Mais celui que je porte, par Jupiter ! il ne le porte pas.

BACCHUS. Comment peux-tu porter, toi qui es porté par un autre ?

XANTHIAS. Je ne sais ; mais mon épaule n'en peut plus.

BACCHUS. Si tu prétends que l'âne ne te sert de rien, tu n'as qu'à prendre l'âne, et à le porter à ton tour.

XANTHIAS. Ah ! malheureux ! que n'étais-je au dernier combat naval ! je te ferais bien repentir pour longtemps.

BACCHUS. Descends, maraud. Je vais frapper à cette porte, où je dois m'arrêter d'abord. Enfant ! holà ! enfant !

HERCULE. Qui a frappé à la porte ? Qui que ce soit, il heurte en vrai Centaure. Eh bien ! qu'y a-t-il ?

BACCHUS. Dis donc.

XANTHIAS. Qu'est-ce ?

BACCHUS. Tu n'as pas remarqué...

XANTHIAS. Quoi donc ?

BACCHUS. La peur que je lui ai faite ?

XANTHIAS. Par Jupiter ! prends garde de radoter.

HERCULE. Par Cérès ! je ne puis m'empêcher de rire ; j'ai beau me mordre les lèvres, je ris malgré moi.

BACCHUS. Approche, mon garçon ; j'ai quelque chose à te demander.

HERCULE. Je ne puis en vérité retenir mes éclats de rire, en voyant une peau de lion par-dessus une robe jaune<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Bataille des Arginuses, gagnée cette même année sur les Lacédémoniens. Les esclaves y combattirent vaillamment, et reçurent la liberté en récompense. (Voyez plus loin la note sur le v. 190.)

<sup>2</sup> Vêtement de femme, sous lequel Bacchus était aussi représenté. Il est

Que veut dire cet accoutrement ? Quel rapport entre le cothurne<sup>1</sup> et la massue ? En quel pays as-tu voyagé ?

BACCHUS. J'ai monté Clithène<sup>2</sup>.

HERCULE. Et tu as combattu sur mer ?

BACCHUS. Et nous avons coulé bas douze ou treize vaisseaux ennemis.

HERCULE. Vous ?

BACCHUS. Oui, par Apollon.

XANTHIAS. Et ensuite je m'éveillai<sup>3</sup>.

BACCHUS. J'étais sur le vaisseau à lire l'*Andromède*<sup>4</sup>, quand un désir soudain s'empare de moi... Devine avec quelle force....

HERCULE. Un désir bien vif ?

BACCHUS. Tout petit comme Molon<sup>5</sup>.

HERCULE. D'une femme ?

BACCHUS. Non pas.

HERCULE. D'un garçon donc ?

BACCHUS. Nullement.

HERCULE. Alors, d'un homme ?

BACCHUS. Ah bien, oui !

HERCULE. Il est vrai que tu étais avec Clithène<sup>6</sup>.

BACCHUS. Ne me plaisante pas, cher frère ; je suis vraiment mal à mon aise ; un tel désir fait mon supplice.

HERCULE. Quel est-il, cher petit frère ?

plus d'une fois question de la *crocolata* dans les *Fêtes de Cérés*, *Lysistrata*, etc.

<sup>1</sup> Chaussure de femme.

<sup>2</sup> Il en parle comme d'un navire. Le poète fait souvent allusion aux mœurs dissolues de Clithène, et il fait entendre qu'il se prostituait (Voyez *Lysistrata*, v. 1088.)

<sup>3</sup> Xanthias indique par ces mots le peu de foi qu'il ajoute aux paroles de Bacchus. C'est ainsi que se termine ordinairement le récit de tous les rêves.

<sup>4</sup> Tragédie d'Euripide, dont il ne reste que des fragments. (Voy. les *Fêtes de Cérés*.)

<sup>5</sup> Ironiquement. Didyme, cité par le Scholiaste, dit qu'il y avait deux hommes de ce nom, l'un comélien, l'autre voleur, tous deux de très-grande taille. Eustathè, p. 882, 24, distingue aussi deux Molon, l'un héros, et l'autre raillé par les comiques.

<sup>6</sup> D'où il conclut que Bacchus doit en être rassasié.

BACCHUS. Je ne puis le dire ; mais je te le ferai entendre par une voie détournée. N'as-tu jamais eu une envie soudaine de purée ?

HERCULE. De purée ? Oh ! oh ! mille fois dans ma vie.

BACCHUS. Me fais-je assez comprendre ? ou faut-il en dire davantage ?

HERCULE. Pour ce qui est de la purée , c'est inutile ; je comprends fort bien.

BACCHUS. Tel est le désir qui me consume pour Euripide.

HERCULE. Quoi ! pour un homme mort ?

BACCHUS. Et nul mortel ne me dissuaderait d'aller le trouver.

HERCULE. Là-bas , aux enfers ?

BACCHUS. Oui certes , et plus bas encore , s'il le faut.

HERCULE. Pourquoi faire ?

BACCHUS. J'ai besoin d'un bon poëte. Il n'en existe plus, ceux qui vivent sont mauvais <sup>1</sup>.

HERCULE. Mais quoi ! Iophon <sup>2</sup> ne vit-il plus ?

BACCHUS. Il ne reste que cela de bon , si toutefois il l'est réellement ; car je ne sais pas trop ce qu'il en est <sup>3</sup>.

HERCULE. Mais si tu veux tirer quelqu'un des enfers , que n'en retires-tu Sophocle , qui est supérieur à Euripide ?

BACCHUS. Je veux auparavant prendre Iophon tout seul , et l'éprouver sur ce qu'il peut faire sans Sophocle. D'ailleurs Euripide , rusé comme il est , fera ses efforts pour s'échapper avec moi , au lieu que l'autre est aussi simple chez les morts qu'il l'était sur la terre.

HERCULE. Et Agathon <sup>4</sup> , où est-il ?

<sup>1</sup> Cela intéressait Bacchus ; les tragédies se représentaient à ses fêtes. Le jernier vers est tiré de l'*OËneus* d'Euripide.

<sup>2</sup> Un des fils de Sophocle , également poëte tragique.

<sup>3</sup> Il donne à entendre que les pièces d'Iophon pourraient bien être de son père.

<sup>4</sup> Poëte tragique , chez lequel eut lieu le banquet qui a donné son nom à un dialogue de Platon. Aristophane lui a donné un rôle dans *les Fêtes de Cérès*.

BACCHUS. Il m'a quitté, il est parti ; c'était un bon poëte, il emporte les regrets de ses amis.

HERCULE. Où est-il, l'infortuné ?

BACCHUS. Au banquet des bienheureux <sup>1</sup>.

HERCULE. Et Xénoclès <sup>2</sup> ?

BACCHUS. Oh ! celui-là, qu'il crève !

HERCULE. Et Pythangelos <sup>3</sup> ?

XANTHIAS. Et de moi pas un mot ! Cependant je succombe sous le faix.

HERCULE. N'y a-t-il pas ici d'autres jeunes gens par milliers, faisant des tragédies, et incomparablement plus bavards qu'Euripide <sup>4</sup> ?

BACCHUS. Ce sont des grapillons oubliés sur la vigne tragique, babillards, gazouillant comme des hirondelles <sup>5</sup>, corrupteurs de l'art, qui tombent exténués de fatigue dès qu'ils ont composé une pièce <sup>6</sup>, et obtenu une seule faveur de la Muse tragique. Tu auras beau chercher, tu ne trouveras plus de ces poëtes féconds, qui font retentir de mâles paroles.

HERCULE. Comment, féconds ?

BACCHUS. Oui, féconds, capables d'inventer des expressions hardies, telles que « l'Éther, palais de Jupiter <sup>7</sup>, » ou

<sup>1</sup> A la cour d'Archélaos, roi de Macédoine ; c'était l'asile des poëtes de cette époque. Bayle a entendu qu'Aristophane désignait ainsi la mort d'Agathon.

<sup>2</sup> Poëte tragique, fils de Carcinus. Il avait un style dur, et abusait des allégories. Aristophane en parle plusieurs fois, notamment dans *les Fêtes de Cérès*, v. 440.

<sup>3</sup> Obscur poëte tragique.

<sup>4</sup> Littéralement : « plus bavards qu'Euripide, de plus d'un stade. »

<sup>5</sup> Allusion à un passage de l'*Alcmène* d'Euripide. Sur le habil insignifiant des hirondelles, voy. aussi plus bas, v. 680.

<sup>6</sup> Littéralement : « dès qu'ils ont reçu un chœur, et pissé contre la Muse tragique. » On sait que la charge de *chorège* était donnée aux citoyens les plus riches, qui devaient faire les frais du chœur, dans les représentations dramatiques qui avaient lieu aux grandes fêtes. Mais il y avait concurrence entre les poëtes pour obtenir un chœur, c'est-à-dire pour faire jouer leurs pièces. — Aristophane parle ici de la Muse tragique comme d'une femme qui accorde ses faveurs à des amants.

<sup>7</sup> De la *Métanippe* d'Euripide, dont il ne reste que des fragments.

« le pied du Temps <sup>1</sup>, » ou « le cœur qui ne veut pas ju-  
« rer <sup>2</sup>, et la langue qui jure sans la participation du  
« cœur. »

HERCULE. Voilà donc ce qui te plaît ?

BACCHUS. Oui, plus qu'à la folie.

HERCULE. Ce sont là des sottises, je t'en fais juge.

BACCHUS. Ne loge pas tes idées dans ma tête; garde-les  
pour toi <sup>3</sup>.

HERCULE. En vérité, cela me paraît tout à fait détes-  
table.

BACCHUS. Enseigne-moi à bien manger <sup>4</sup>.

XANTHIAS. Et de moi pas un mot!

BACCHUS. Quant au motif qui m'amène vers toi sous  
cet accoutrement assez semblable au tien, c'est pour ap-  
prendre de toi, en cas de besoin, les hôtes qui te reçurent  
quand tu allas chercher Cerbère. Indique-moi aussi les  
ports, les boulangeries, les maisons de débauche, les sta-  
tions, les hôtelleries, les fontaines, les routes, les villes,  
les auberges, les cabarets où il y a le moins de punaises.

XANTHIAS. Et de moi pas un mot!

HERCULE. Malheureux, tu oseràs faire ce voyage ?

BACCHUS. N'ajoute rien contre ce projet; indique-moi  
seulement la route la plus courte pour aller aux enfers,  
une route qui ne soit ni trop chaude ni trop froide.

<sup>1</sup> Le Scholiaste cite les mots de l'*Alexandre* d'Euripide : *καὶ χρόνου πρόσαινε πόδα*. Voyez aussi les *Bacchantes*, v. 880 : « La puissance divine cache le pied du Temps. »

<sup>2</sup> Vers de l'*Hippolyte* d'Euripide (612), souvent critiqué. (Voy. les *Fêtes de Cérès*.)

<sup>3</sup> Littéralement : « n'habite pas mon esprit; tu as ta maison. » Selon le Scholiaste, c'est la parodie d'un vers de l'*Andromaque* d'Euripide :

Μὴ τὸν ἐμὸν οἶκει νοῦν, ἐγὼ γὰρ ἀρκέσω.  
N'habite pas mon esprit, car ce que j'ai me suffira.

Mais ce vers ne s'y trouve pas aujourd'hui. Seulement le vers 257 est ainsi conçu :

Ὁ νοῦς ὁ σός μοι μὴ ξυνοικοῖη, γύναι.  
Que ton esprit n'habite pas avec moi, femme.

<sup>4</sup> Hercule devait s'y entendre : le poète parle souvent de sa voracité. Il y a aussi une allusion satirique à l'*Hercule* d'Euripide dans *Alceste*.

HERCULE. Voyons, laquelle t'indiquerai-je d'abord? Laquelle? Ce serait, par exemple, de prendre un escabeau et une corde, et de te pendre.

BACCHUS. A une autre! cella-là est étouffante.

HERCULE. Il y a encore un chemin abrégé et bien battu, celui du mortier <sup>1</sup>.

BACCHUS. Tu veux dire la ciguë?

HERCULE. Précisément.

BACCHUS. Ce chemin est d'un froid glacial <sup>2</sup>; il engourdit aussitôt les jambes.

HERCULE. Veux-tu que je t'indique une pente rapide?

BACCHUS. Oui certes, d'autant que je ne suis pas bon marcheur.

HERCULE. Glisse-toi en rampant jusqu'au Céramique <sup>3</sup>.

BACCHUS. Et puis?

HERCULE. Monte au haut de la tour...

BACCHUS. Pourquoi faire?

HERCULE. Aie les yeux sur la torche au moment du signal; et lorsque les spectateurs crieront de lancer, lance-toi alors toi-même.

BACCHUS. Où?

HERCULE. Du haut au bas.

BACCHUS. Mais je me briserais les deux membranes <sup>4</sup> du cerveau. Je ne veux pas de cette route.

HERCULE. Laquelle veux-tu donc?

BACCHUS. Celle que tu pris toi-même jadis.

HERCULE. Mais le trajet est long. Tu arriveras d'abord à un marais immense et très-profond.

<sup>1</sup> Allusion à la manière de préparer la ciguë.

<sup>2</sup> Allusion aux effets de la ciguë.

<sup>3</sup> Lieu où se faisaient les *lampadédromies*, ou courses avec des torches allumées. Là était une tour, du haut de laquelle on donnait le signal en lançant une torche. Ces courses avaient lieu à Athènes trois fois par an, en l'honneur de Minerve, de Vulcaïn et de Prométhée. On se passait les torches de main en main, et il fallait prendre garde de les éteindre en courant. Les écrivains font plus d'une allusion à cet usage :

« Et, quasi cursores vital lampada tradunt. » LUCRÈCE, II, v. 78

<sup>4</sup> *Opîw*. Les anciens pensaient que le cerveau était recouvert de deux membranes, qui avaient la forme d'une feuille de figuier. SCHOLIASTE.

BACCHUS. Ensuite, comment le traverserai-je ?

HERCULE. Un vieux nautonier te passera dans une toute petite barque, moyennant un salaire de deux oboles.

BACCHUS. Vraiment ! Quel pouvoir ont partout les deux oboles ! Comment sont-elles venues jusque-là ?

HERCULE. C'est Thésée qui les y porta. Après cela, tu verras une multitude de serpents et de monstres effroyables.

BACCHUS. Ne cherche pas à me faire peur et à m'épouvanter ; tu n'ébranleras pas ma résolution.

HERCULE. Puis un borbier épais, et un torrent fangeux ; et, dans cette fange, quiconque a violé les droits de l'hospitalité, fait tort de son salaire à l'enfant dont il abusait, outragé sa mère, frappé son père, commis un parjure, ou transcrit une tirade de Morsimos <sup>2</sup>.

BACCHUS. Par les dieux, on devrait y joindre aussi quiconque apprend la pyrrhique de Cinésias <sup>3</sup>.

HERCULE. Plus loin, le doux son des flûtes charmera tes oreilles ; tu verras comme ici la lumière la plus pure, des bosquets de myrte, des chœurs bienheureux d'hommes et de femmes, et de joyeux applaudissements.

BACCHUS. Quels sont les habitants ?

HERCULE. Les initiés...

XANTHIAS. Par Jupiter, je suis l'âne qui porte les mystères <sup>4</sup> ; mais je ne les porterai pas davantage.

<sup>1</sup> Allusion au salaire que recevaient les juges athéniens, ou les citoyens qui allaient voter dans l'assemblée. Ce salaire varia, à diverses époques, de une à trois oboles. Il paraît qu'il était de deux lors de la représentation de *Grenouilles*. Voilà pourquoi Aristophane porte le péage à deux oboles, quoique les autres mythographes supposent que Caron se contentait d'une seule.

<sup>2</sup> Méchant poète tragique, dont Aristophane se moque aussi dans *les Chevaliers*, v. 401, et dans *la Paix*, v. 803. Selon le Scholiaste, il était de petite taille, et bon oculiste.

<sup>3</sup> Cinésias, poète dithyrambique. — Comme il s'agit beaucoup en faisant exécuter ses chœurs, Aristophane le désigne par le nom de *pyrrhique*. Ce Cinésias était très-maigre, à en croire un fragment de la comédie d'Aristophane intitulée *Gérytadès*, cité par Athénée. Il l'a mis en scène dans *les Oiseaux* et dans *Lysistrata*.

<sup>4</sup> On se servait d'ânes pour transporter, d'Athènes à Eleusis, les objets

HERCULE. Qui te donneront tous les renseignements dont tu auras besoin ; car ils demeurent tout près , sur la route même qui conduit au palais de Pluton. Ainsi , adieu , mon frère.

BACCHUS. Adieu donc , bonne santé. (*A Xanthias.*) Toi , reprends ton paquet.

XANTHIAS. Avant même de l'avoir déposé ?

BACCHUS. Et au plus vite.

XANTHIAS. Laisse-moi , je t'en conjure ; fais plutôt marché avec quelqu'un des morts qui s'en vont par là.

BACCHUS. Et si je n'en rencontre pas ?

XANTHIAS. Alors tu m'emmèneras.

BACCHUS. C'est bien dit. Voici justement un mort que l'on emporte. Holà , hé ! le mort ! c'est à toi que je parle. Dis , veux-tu porter un petit paquet aux enfers ?

UN MORT. Comment est-il ?

BACCHUS. Le voici.

LE MORT. Tu me payeras deux drachmes ?

BACCHUS. Oh ! non , c'est trop cher.

LE MORT. Porteurs , continuez votre route.

BACCHUS. Attends , brave homme ; nous pourrions nous arranger.

LE MORT. Si tu ne déposes deux drachmes , c'est inutile.

BACCHUS. Tiens , voici neuf oboles.

LE MORT. J'aimerais mieux revivre.

XANTHIAS. Est-il insolent , ce drôle-là ! et on ne l'en punira pas ? J'irai moi-même.

nécessaires aux mystères. L'âne destiné à porter tout ce qui concernait les mystères rappelait un trait mythologique. Typhon , après sa défaite , s'était enfui sur un âne , et l'âne était devenu , pour cette raison , l'objet de la haine publique en Egypte. (*Plut. , de Is. et Osir. , § 51.*)

BACCHUS. Tu es un brave garçon. Allons, vite à la barque.

CARON. Oop! aborde !.

XANTHIAS. Qu'est-ce que cela ?

BACCHUS. Par Jupiter! c'est le marais dont il nous a parlé, et je vois la barque.

XANTHIAS. Par Neptune! voilà aussi Caron.

BACCHUS. Bonjour, Caron. Bonjour, Caron. Bonjour, Caron.

CARON. Qui vient ici, du séjour des troubles et de la misère, dans le champ du repos et de l'oubli, vers la toison de l'âne <sup>2</sup>, chez les Cerbériens ou les corbeaux, ou au gouffre du Ténare <sup>3</sup>?

BACCHUS. Moi.

CARON. Entre vite.

BACCHUS. Où vas-tu nous conduire? est-ce réellement aux corbeaux <sup>4</sup>!

CARON. Oui, par Jupiter! pour t'obliger. Entre donc.

BACCHUS. Esclave! ici.

CARON. Je ne passe point d'esclave, s'il n'a combattu sur mer pour leurs corps <sup>5</sup>!

<sup>1</sup> Caron est alors au bord opposé, et s'adresse à un des passagers, qu'il a forcé de prendre la rame. Il ne voit pas encore Bacchus et Xanthias; c'est ensuite qu'il revient de leur côté. *Oop*, cri de manœuvre nautique.

<sup>2</sup> Locution proverbiale : se dit d'une chose qui n'existe pas.

<sup>3</sup> Promontoire de la Laconie, où l'on supposait qu'était l'entrée des enfers. Virgile, *Georg.*, IV, v. 467 :

Tænariæ etiam fauces, alta ostia Ditis

<sup>4</sup> On a déjà vu que cela équivaut à la locution française : « aller au diable. »

<sup>5</sup> Le texte dit *περι τῶν χρεῶν*, *de carnibus*, mot qui ne peut s'entendre des corps. Mais il renferme aussi une allusion bouffonne à la voracité des esclaves. La victoire des Arginuses, si glorieuse d'abord, puis attristée par la condamnation des généraux que la mauvaise saison avait empêchés d'ensevelir les morts, était présente à tous les esprits lors de la représentation des *Grenouilles*, jouées quelques mois après. Voy. la note sur le v. 55.

XANTHIAS. Par Jupiter! je ne pouvais, j'avais alors mal aux yeux.

CARON. Eh bien! tu feras le tour du marais.

XANTHIAS. Où m'arrêterai-je?

CARON. A la pierre d'Avénos<sup>1</sup>, près des hôtelleries.

BACCHUS. Tu entends?

XANTHIAS. Oui, j'entends. Que je suis malheureux! quelle rencontre<sup>2</sup> ai-je donc faite, au sortir de la maison?

(Il s'en va.)

CARON, à Bacchus. Assieds-toi à la rame. — S'il y en a encore qui veulent passer, qu'ils se hâtent. — Eh bien! que fais-tu là<sup>3</sup>?

BACCHUS. Ce que je fais? je m'assois à la rame, comme tu me l'as dit.

CARON. Mets-toi donc ici, gros ventru.

BACCHUS. Voilà.

CARON. Avance les bras, étends-les.

BACCHUS. Voilà.

CARON. Ne plaisante pas, mets-toi à l'ouvrage, et rame vigoureusement.

BACCHUS. Comment pourrai-je ramer, moi qui ne connais pas la mer, et qui n'ai pas été à Salamine?

CARON. Très-facilement; car tu vas entendre les chants les plus doux, dès que tu auras pris la rame.

BACCHUS. Et de qui?

CARON. Des grenouilles harmonieuses comme des cygnes; des chants admirables!

<sup>1</sup> Il y a là un jeu de mots intraduisible. Le mot grec peut être aussi l'im-pératif d'un verbe qui signifie *se dessécher*. De là est venu le nom de cette pierre; on supposait que c'était là que se desséchaient les cadavres

<sup>2</sup> On en tirait un bon ou un mauvais présage.

<sup>3</sup> Bacchus, comprenant mal Caron, s'était assis au-dessus de la rame; l'autre lui disait de la prendre.

BACCHUS. Eh bien , commande la manœuvre.

CARON. Oop , op ! Oop , op !

LES GRENOUILLES<sup>1</sup>. Brekekekex , coax , coax. Brekekekex , coax , coax. Filles des eaux marécageuses , unissons nos cris aux sons des flûtes ; répétons ce chant harmonieux , coax , coax , que nous avons fait entendre dans les Marais<sup>2</sup> , en l'honneur de Bacchus Nysien<sup>3</sup> , fils de Jupiter , quand , à la fête des Marmites<sup>4</sup> , la foule ivre accourt célébrer les orgies dans l'enceinte qui lui est consacrée. Brekekekex , coax , coax.

BACCHUS. Pour moi , je commence à avoir mal aux fesses. Coax , coax. Mais vous vous en souciez fort peu.

LES GRENOUILLES. Brekekekex , coax , coax.

BACCHUS. Puissiez-vous périr , avec votre coax , coax ! C'est toujours le même refrain , coax , coax.

LES GRENOUILLES. Et c'est avec raison , homme qui fais l'important. Car je suis aimée des Muses à la lyre harmonieuse , et de Pan aux pieds de cornes , qui joue des airs sur le chalumeau ; et Apollon , si habile sur la cithare ,

<sup>1</sup> Voici la scène qui a donné à la pièce son nom. Ce Chœur , qui n'est qu'accessoire , ne se fait entendre que dans cette scène. Le Scholiaste dit qu'on ne le voyait pas sur le théâtre , mais qu'on l'entendait seulement. Le Chœur proprement dit est celui des initiés. ( V. sur ce Chœur un mémoire savant de M. Rossignol , de l'Institut , dans la *Revue archéologique* , 10<sup>e</sup> année. Il y prouve , contrairement à l'opinion générale , que le chœur de Grenouilles paraissait sur la scène. )

<sup>2</sup> Il joue ici sur le mot *λίμνη* , *marais* , où s'ébattent les grenouilles , et qui était aussi le nom du quartier d'Athènes où s'élevait le temple de Bacchus *Limnœen*.

<sup>3</sup> Nysa , ville où Bacchus était né.

<sup>4</sup> La fête de Bacchus se célébrait au mois Anthestérion , et durait trois jours. Le premier jour s'appelait *Anthestérie* ; c'était le onzième jour du mois : le second jour s'appelait la fête des *Coupes* ou des *Conges* ; le troisième , la fête des *Chytres* ou *Marmites* , parce qu'on faisait bouillir dans une marmite toutes sortes de légumes qu'on offrait à Bacchus et à Mercure , et dont personne ne mangeait. Selon Théopompe , cet usage remontait au temps du déluge : ceux qui se sauvèrent offrirent un sacrifice semblable à Mercure , pour le rendre favorable aux morts. ( Voy. les *Acharniens* . )

me chérit, à cause des roseaux que je nourris dans les marécages, pour servir de chevalet à la lyre. Brekekekex coax, coax.

BACCHUS. Pour moi, j'ai des ampoules, mon derrière est en sueur, et bientôt, à force de remuer, il dira : Brekekekex, coax, coax. Mais, race de chanteuses, finirez-vous ?

LES GRENOUILLES. Eh bien ! nous chanterons encore plus fort, si jamais, à la clarté d'un jour serein, nous avons sauté parmi le souchet et le phléos<sup>1</sup>, joyeuses de faire entendre nos chants au milieu des plongeurs ; ou, si fuyant les pluies de Jupiter, et retirées au fond de l'abîme, nous avons mêlé nos voix et nos danses agiles au bruissement des eaux bouillonnantes. Brekekekex, coax, coax.

BACCHUS. Je vous ôterai ce plaisir.

LES GRENOUILLES. Ce serait un supplice pour nous.

BACCHUS. C'est pour moi un plus grand supplice de crever en ramant.

LES GRENOUILLES. Brekekekex, coax, coax.

BACCHUS. Peste soit de vous !

LES GRENOUILLES. Peu m'importe. Tant que notre gosier y suffira, nous crierons tout le long du jour : Brekekekex, coax, coax.

BACCHUS. Vous ne crierez pas plus fort que moi.

LES GRENOUILLES. Ni toi plus fort que nous.

BACCHUS. Non, vous ne l'emporterez pas sur moi. Je crierai, s'il le faut, toute la journée, jusqu'à ce que je domine votre coax.

LES GRENOUILLES. Brekekekex, coax, coax<sup>2</sup>.

BACCHUS. Je savais bien que je réduirais votre coax au silence.

CARON. Arrête, arrête ; aborde avec la rame. Débarque, et paye ton passage.

<sup>1</sup> Le phléos est une espèce de pimprenelle ; le souchet est de même une plante odorante qui croit dans les prairies et les lieux humides.

<sup>2</sup> Ici les grenouilles se taisent.

BACCHUS. Tiens , voilà deux oboles.

( Il y a évidemment ici un changement de décoration. La scène est aux enfers, et d'abord dans une obscurité profonde. Bacchus cherche Xanthias, qui a fait le tour du marais, et il l'appelle. )

BACCHUS. Xanthias! où est Xanthias? — Eh! Xanthias?

XANTHIAS. Eh! eh!

BACCHUS. Viens ici.

XANTHIAS. Salut, mon maître.

BACCHUS. Qu'est-ce que tout cela?

XANTHIAS. Ce n'est que ténèbres et que fange.

BACCHUS. As-tu vu quelque part ces parricides, ces parjures, dont il nous parlait?

XANTHIAS. Est-ce que tu ne les as pas vus?

BACCHUS. Par Neptune! j'en vois encore à présent<sup>1</sup>. Eh bien! que faut-il faire?

XANTHIAS. Le mieux est d'aller plus loin, car c'est ici le lieu où il disait que se tiennent les monstres horribles.

BACCHUS. Comme il sera vexé! Il débitait un tas de contes pour me faire peur; il sait que je suis brave; c'est pure jalousie. Il n'y a rien de si orgueilleux qu'Hercule<sup>2</sup>. Pour moi, je souhaiterais quelque rencontre, quelque occasion de signaler dignement mon voyage.

XANTHIAS. Par Jupiter, j'entends du bruit.

BACCHUS. Où? où cela?

XANTHIAS. Par derrière.

BACCHUS. Marche derrière.

XANTHIAS. Non, c'est par devant.

BACCHUS. Marche devant.

XANTHIAS. Par Jupiter! je vois un gros monstre.

BACCHUS. Comment est-il?

<sup>1</sup> Il regarde des spectateurs. Il y a un pareil jeu de scène dans *les Nuées*, v. 1095.

<sup>2</sup> Parodie d'un vers du *Philoctète* d'Euripide, dont il ne reste que des fragments.

XANTHIAS. Épouvantable ! il prend toutes sortes de formes ; tantôt c'est un bœuf, tantôt un mulet, tantôt une femme charmante.

BACCHUS. Où est-elle ? que j'aïlle à sa rencontre.

XANTHIAS. Mais ce n'est plus une femme, maintenant c'est un chien.

BACCHUS. C'est donc Empuse<sup>1</sup> ?

XANTHIAS. Tout son visage étincelle de feu.

BACCHUS. Et elle a une jambe d'airain ?

XANTHIAS. Oui vraiment, et l'autre est une jambe de fiente<sup>2</sup>. Sois-en sûr.

BACCHUS. Où me sauver ?

XANTHIAS. Et moi, où aller ?

BACCHUS. O prêtre<sup>3</sup> ! sauve-moi, nous boirons ensemble.

XANTHIAS. C'est fait de nous, puissant Hercule !

BACCHUS. Ne me nomme pas, mon cher, je t'en conjure ; ne prononce pas mon nom.

XANTHIAS. Bacchus donc !

BACCHUS. Ce nom encore moins que l'autre.

XANTHIAS. Va droit devant toi. — Ici, ici, mon maître !

BACCHUS. Qu'y a-t-il ?

XANTHIAS. Rassure-toi, tout va bien, et nous pouvons dire avec Hégélochos : « Après la tempête, je revois la sérénité<sup>4</sup>. » Empuse a disparu.

BACCHUS. Jure.

<sup>1</sup> Nom d'un spectre qu'Hécate faisait apparaître sous diverses formes aux malheureux. On disait que ce fantôme n'avait qu'un pied, et que de là venait son nom en grec. Quelques mots de l'*Etymologicon magnum* semblent indiquer que ce spectre était au nombre des objets effrayants offerts aux regards des initiés. Sur Empuse, voyez aussi l'*Assemblée des Femmes*, v. 1056, et Lucien, *de la Danse*.

<sup>2</sup> Tel est le sens du mot βολίτινον. Cependant le Scholiaste donne pour équivalent ὄνοκώλους, et ὄνου σκελος, *jambe d'âne*. Au v. 1056 de l'*Assemblée des Femmes*, le Scholiaste appelle Empuse, ὄνοσκελίδα.

<sup>3</sup> Il s'adresse au prêtre de Bacchus, qui dans ces fêtes avait au théâtre une place réservée.

<sup>4</sup> Ceci est le vers 269 de l'*Oreste* d'Euripide, qui, par la manière dont l'acteur Hégélochos le prononçait, avait un sens ridicule. Toute la plaisanterie roule sur le mot γαλήν, *chat*, mis au lieu de γαλήν, *calme* ou sérénité. La seule différence d'accentuation produit la différence de sens.

XANTHIAS. Par Jupiter !

BACCHUS. Jure encore.

XANTHIAS. Par Jupiter !

BACCHUS. Jure.

XANTHIAS. Par Jupiter !

BACCHUS. Hélas ! malheureux ! comme j'ai pâli à cette vue ! mais celui-ci a eu encore plus peur que moi. Hélas ! d'où viennent tous ces maux qui m'ont assailli ? Quel dieu dois-je accuser de mon malheureux sort ? Sera-ce « l'Éther, palais de Jupiter, » ou « le pied du Temps ? »

( On entend le son d'une flûte. )

XANTHIAS. Holà !

BACCHUS. Qu'y a-t-il ?

XANTHIAS. N'as-tu pas entendu ?

BACCHUS. Quoi ?

XANTHIAS. Le son des flûtes.

BACCHUS. Si fait, et une odeur mystique de torches envoie ses exhalaisons jusqu'à moi. Mais retirons-nous à l'écart pour écouter.

LE CHŒUR<sup>2</sup>. Iacchos, ô Iacchos ! Iacchos, ô Iacchos !

XANTHIAS. C'est cela même, mon maître ; ce sont les jeux des initiés, dont il nous parlait. Ils chantent Iacchos, comme Diagoras<sup>3</sup>.

BACCHUS. Cela me semble aussi. Le mieux est donc de garder le silence, pour voir au juste ce qu'il en est.

<sup>1</sup> Expressions d'Euripide déjà citées, au vers 100.

<sup>2</sup> Ce Chœur est composé des initiés aux mystères d'Éleusis. — Iacchos, nom donné à ce dieu dans la célébration des mystères. Selon Sainte-Croix, Iacchos joue ici le rôle d'assistant auprès de Cérés Mystique. Des jeunes gens aidaient les prêtres dans les cérémonies religieuses. ( Voy. le Scholiaste sur le v. 526. ) Sainte-Croix regardé l'Iacchos d'Éleusis comme le même que l'Horus égyptien et le Cadmilus des Cabires.

<sup>3</sup> Diagoras de Mélos, qui fut poursnivi comme athée, avait cultivé la poésie lyrique dans sa jeunesse. Sextus Empiricus le cite comme poète dithyrambique. ( Voy. les Oiseaux, v 4055. )

LE CHŒUR. Iacchos, toi qu'on adore dans cette retraite, Iacchos, ô Iacchos! viens, parmi les sectateurs de tes mystères, présider à leurs danses sur le gazon; agite sur ton front la couronne de myrte aux fruits abondants, et d'un pied hardi figure cette danse libre, joyeuse, pleine de grâces, religieuse, et chérie des initiés.

XANTHIAS. Auguste et vénérable fille de Cérès, que la chair de porc<sup>1</sup> exhale ici une odeur délicieuse!

BACCHUS. Allons, faudra-t-il, pour te taire, que tu en tiennes un morceau?

LE CHŒUR. Ranime la flamme des torches en les agitant dans tes mains, Iacchos, Iacchos, astre brillant de l'initiation nocturne<sup>2</sup>! La prairie est éclairée de mille feux; le jarret des vieillards retrouve sa vigueur; ils chassent les ennuis de l'âge et oublient le poids des années, pour prendre part à tes solennités. O toi qui brilles d'une vive lumière, viens, à la tête d'une jeunesse agile, sur cette prairie fraîche et émaillée de fleurs.

Silence! qu'ils se retirent et fassent place à nos chœurs, ceux qui, étrangers à ces chants, n'ont point une âme pure, ou qui n'ont pas été admis aux mystères des Muses, ni à leurs danses, ni initiés au langage bachique du taurophage<sup>3</sup> Cratinus; ceux qui se plaisent à des propos bouffons et à des plaisanteries déplacées; ceux qui, au lieu d'étouffer une sédition ennemie et d'être bienveillants pour les citoyens, excitent et attisent la discorde pour assouvir leur cupidité; qui, placés à la tête d'une ville en proie aux orages, se laissent corrompre par les pré-

<sup>1</sup> On sacrifiait des porcs à Cérès et à Proserpine, ainsi qu'à Bacchus.

<sup>2</sup> La dernière initiation, dans les mystères, se faisait à l'issue de la procession d'Iacchos.

<sup>3</sup> C'est-à-dire carnassier, vorace : épithète donnée à Bacchus par Sophocle dans une pièce perdue, intitulée *Tyro*, et appliquée ici ironiquement à Cratinus, sans doute parce qu'il était gros mangeur. On donnait cette épithète à Bacchus, parce que celui qui avait remporté le prix dans les chœurs immolait un bœuf à ce dieu, ou plutôt, selon Aristarque, parce que le vainqueur recevait un taureau. (Voy. SUIDAS, et ETYM. M. s. v.)

sents, livrent une forteresse ou des vaisseaux, ou, comme un autre Thorycion<sup>1</sup>, ce misérable percepteur des vingtièmes, exportent d'Égine à Épidaure<sup>2</sup> des marchandises prohibées, du cuir, du lin, de la poix; qui conseillent<sup>3</sup> de prêter de l'argent aux ennemis pour construire des vaisseaux, ou souillent<sup>4</sup> les images d'Hécate en mêlant leurs chants aux chœurs qu'accompagne la danse<sup>5</sup>; ou enfin tout orateur<sup>6</sup> qui rogne le salaire des poètes, parce qu'il a été joué sur la scène pendant les fêtes nationales de Bacchus. A tous ces gens-là je dis et je redis, et je leur répète encore, de faire place à nos chœurs sacrés. Pour vous, faites entendre vos chants, et les hymnes de nuit qui conviennent à cette fête.

Que chacun s'avance hardiment dans les vallons fleuris du sombre séjour, et, frappant du pied la terre, donne l'essor aux plaisanteries, aux railleries et aux sarcasmes. C'est assez de festins. Marchez donc! que vos chants célèbrent dignement notre divine protectrice, qui a promis de veiller toujours au salut de ce pays, en dépit de Thorycion.

Commencez maintenant d'autres hymnes en l'honneur de la divine Cérés, mère des fruits; célébrez-la par des chants religieux.

Cérés, qui présides aux saints mystères, sois-nous favorable, et protège le chœur qui t'est consacré; fais que je puisse en tout temps me livrer aux jeux et aux danses, allier au rire de sages propos, et, par un agréable badi-

<sup>1</sup> Dans le courant de la 91<sup>e</sup> olympiade, Athènes remplaça le tribut qu'elle imposait aux villes alliées par un vingtième, levé sur les objets importés et exportés. (Thucydide, l. VII. Ce Thorycion était percepteur à Égine, et profitait de sa place pour faire la contrebande.

<sup>2</sup> Égine, petite île voisine d'Athènes, et place très-commerçante, était tombée au pouvoir des Athéniens dès le commencement de la guerre du Péloponnèse. Épidaure, située sur la côte orientale du Péloponnèse, était en face d'Égine.

<sup>3</sup> Alcibiade passait pour avoir engagé Cyrus à fournir de l'argent à Lysandre, après le combat des Arginuses.

<sup>4</sup> *Con'acant*.

<sup>5</sup> Allusion à Cinésias. Voy. plus haut, v. 153.

<sup>6</sup> Dans l'*Assemblée des Femmes*, v. 402, Aristophane cite un certain Agyrrihos, qui rognait le salaire des poètes.

nage digne de tes solennités, mériter la couronne du vainqueur <sup>1</sup> !

Invoke aussi dans tes chants ce dieu florissant de jeunesse, qui prend toujours part à nos danses.

Vénéralable Iacchos, qui nous enseignas les doux airs qu'on chante dans cette fête, accompagne-nous chez la déesse, et montre que tu sais faire une longue route sans fatigue <sup>2</sup>. Iacchos, ami de la danse, viens avec moi ; c'est toi qui as ainsi déchiré ce brodequin et ces humbles vêtements, qui prêtent à rire, et dont le modeste négligé nous permet de danser avec plus de liberté <sup>3</sup>. Iacchos, ami de la danse, viens avec moi. Tout à l'heure mon œil indiscret a aperçu une jeune fille d'une rare beauté ; elle jouait avec ses compagnes, et la déchirure de sa tunique m'a laissé entrevoir sa gorge. Iacchos, ami de la danse, viens avec moi.

BACCHUS. Je me mettrai volontiers de la bande joyeuse, et je veux danser avec elle.

XANTHIAS. Et moi aussi.

LE CHŒUR. Voulez-vous aussi quelques plaisanteries sur Archédémus <sup>4</sup>, qui à sept ans n'avait pas encore son titre de citoyen <sup>5</sup> ; et maintenant il gouverne le peuple chez

<sup>1</sup> Littéralement : « être couronné de bandelettes. »

<sup>2</sup> Ceci fait allusion à la procession qui allait du Céramique à Éléusis, où était le temple de Cérés. On y portait une statue de Bacchus couronné de myrte, et la torche en main ; on y portait aussi le van mystique, symbole de la distinction entre les initiés et les profanes. On y voyait une corbeille et d'autres emblèmes. La route qui conduisait à Éléusis s'appelait la *voie sacrée*. La distance était d'environ quatre lieues.

<sup>3</sup> C'est peut-être un trait contre la parcimonie des choréges. Peut-être s'agit-il seulement de quelques irrégularités de costumes, que permettait la licence de ces fêtes.

<sup>4</sup> Cet Archédémus était à la tête du parti populaire à Athènes, quoiqu'il ne fût pas même citoyen ; à en croire Aristophane. (Voy. Xénophon, *Hellen.*, I.) Il sera encore question de lui plus loin. Il était en crédit, la vingt-sixième année de la guerre ; ce qui marque la date de la représentation.

<sup>5</sup> Il y a ici un jeu de mots que le français ne peut rendre. Le mot grec *φράτορας*, confrères de tribu ou de curie, ressemble à *φραστῆρας*, dents de sept ans, que le commencement de la phrase semblait annoncer. Or il n'y avait d'incrits, sur les registres des *phratries* ou tribus, que les enfants légitimes des citoyens.

les morts d'en haut <sup>1</sup>, et il y tient le sceptre de la perversité. J'apprends que Clisthène, sur les tombes des morts, s'épile le derrière et se martyrise les joues; là, tristement étendu, il gémit, il se désole, et appelle à grands cris son cher Sébinos d'Anaphlyste <sup>2</sup>. On dit aussi que Callias, le fameux fils d'Hippobinos, a pris une étrange crinière de lion pour combattre sur mer <sup>3</sup>.

BACCHUS. Pourriez-vous nous dire où est la demeure de Pluton? car nous sommes étrangers, et arrivés récemment.

LE CHŒUR. Ne va pas plus loin, et ne répète pas ta question; apprends que tu es à la porte même.

BACCHUS. Xanthias, reprends ton paquet.

XANTHIAS. Il ne sort pas de là; c'est la *Corinthe de Jupiter* <sup>4</sup> dans mes paquets.

LE CHŒUR. Maintenant dansez en rond en l'honneur de la déesse, et livrez-vous aux jeux dans ce bocage fleuri, vous qui êtes admis à cette religieuse solennité.

BACCHUS. Pour moi... , je vais me joindre aux filles et aux femmes, dans l'enceinte où se célèbre la fête nocturne de la déesse, et je porterai le flambeau sacré <sup>5</sup>.

LE CHŒUR. Allons, dans les prés fleuris et parsemés de

<sup>1</sup> Ce sont les Athéniens que le Chœur, habitant des enfers, désigne ainsi.

<sup>2</sup> L'auteur joue sur les mots, et en tire des équivoques obscènes : *Sebinus*, de βινεῖν, coire; *Anaphlyste*, bourg de l'Attique; mais ressemblant au mot ἀναφλᾶν, masturbare. On sait d'ailleurs quel genre de débauche il reprochait à Clisthène.

<sup>3</sup> Sur ce Callias, voy. Clavier, *Nouv. Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. III, p. 155. Dans les *Oiseaux*, v. 285, Aristophane nomme Callias, fils d'Hippobinos : ici il joue encore sur le mot βινεῖν. Il fait allusion aux débauches de Callias, qui, par ses prodigalités, dissipa en peu de temps l'immense fortune que lui avait laissée son père. (Voy. le *Banquet* de Xénophon, *passim*.)

<sup>4</sup> Pour dire qu'il répète toujours la même chose. — Lorsque Mégare se détacha des Corinthiens, ceux-ci lui firent des représentations et des menaces; et comme leur envoyé répétait sans cesse la *Corinthe de Jupiter* (c'est à-dire protégée par Jupiter), les Mégariens se moquèrent de lui, en s'écriant : « Battez, battez la Corinthe de Jupiter ! »

<sup>5</sup> Pausanias, I. c. 2, rapporte qu'on voyait dans le temple de Cères, à Athènes, une statue de Bacchus avec une torche.

roses, nous exercer, selon notre usage, à ces danses brillantes auxquelles président les Parques bienheureuses. Le soleil et la lune <sup>1</sup> ne brillent que pour nous seuls, qui sommes initiés <sup>2</sup>, et qui, pendant notre vie, avons été bienfaisants envers les étrangers et nos concitoyens.

---

( La scène est maintenant aux portes de la demeure de Pluton. Éaque en est le portier, comme dans Lucien, *Dialog. des Morts*, XX.)

BACCHUS. Ça, comment frapperai-je à cette porte ? De quelle manière les gens de ce pays frappent-ils ?

XANTHIAS. Ne perds pas de temps ; frappe à la porte avec la vigueur d'Hercule, comme tu en as le costume.

BACCHUS. Holà ! garçon !

ÉAQUE. Qui est là ?

BACCHUS. Hercule le vigoureux.

ÉAQUE. Effronté, impudent, téméraire, le plus scélérat des scélérats, c'est toi qui as enlevé notre Cerbère en lui tordant le cou, c'est toi qui nous as ravi ce chien confié à ma garde. Maintenant je te tiens ; les noirs rochers du Styx et le roc ensanglanté de l'Achéron t'enferment : les chiens errants du Cocyte, et l'hydre aux cent têtes, déchireront tes entrailles ; la murène tartésienne <sup>3</sup> te dévorera les poumons ; les gorgones tithrasiennes <sup>4</sup> déchireront tes en-

<sup>1</sup> M. Coray, dans ses notes sur Héliodore, observe que *σεγγος* joint à *ἡλιος* signifie *la lune*, et non pas seulement *la lumière*.

<sup>2</sup> On croyait que les seuls initiés étaient admis au séjour des bienheureux.

<sup>3</sup> Élien dit que la belette tartésienne faisait des morsures plus cruelles que la panthère et le lion. Spanheim prétend qu'ici *murène* est pour *vipère*.

<sup>4</sup> Selon le Scholiaste, Tithrasios était un endroit de la Libye, habité par les Gorgones ; d'autres en font un bourg de l'Attique. — Toute cette accumulation d'images sanglantes et épouvantables est une satire de la poésie d'Euripide. Le Scholiaste cite à cette occasion trois vers du *Thésée*, tragédie perdue.

trailles et tes reins ensanglantés ; et je cours les chercher de ce pas.

XANTHIAS. Eh bien ! qu'est-ce que tu as fait là ?

BACCHUS. J'ai déposé mon cas <sup>1</sup> : invoque le dieu.

XANTHIAS. O personnage ridicule, lève-toi donc vite, avant qu'un étranger te voie.

BACCHUS. Je me sens défaillir ; applique-moi une éponge sur le cœur.

XANTHIAS. Tiens, voici.

BACCHUS. Approche <sup>2</sup>.

XANTHIAS. Où donc ? Grands dieux ! c'est là qu'est ton cœur ?

BACCHUS. La peur me l'a fait descendre dans le bas-ventre.

XANTHIAS. O le plus lâche des dieux et des hommes !

BACCHUS. Moi, un lâche ! moi qui t'ai demandé une éponge ! Nul autre n'en eût fait autant.

XANTHIAS. Comment donc ?

BACCHUS. Un lâche serait resté dans l'ordure ; mais moi je me suis levé , et je me suis torché.

XANTHIAS. Par Neptune ! voilà de beaux exploits.

BACCHUS. Certes, je le crois. Mais n'as-tu pas été effrayé de ses bruyantes menaces ?

XANTHIAS. Ma foi, je ne m'en soucie guère.

BACCHUS. Eh bien ! puisque tu es brave et vaillant, joue mon rôle, prends la massue et la peau de lion, puisque tu ne trembles pas ; et moi, je porterai le paquet à mon tour.

XANTHIAS. Soit, fais vite ; il faut bien obéir. Regarde

<sup>1</sup> *Cacavi*. Bacchus s'était acéréoui. « Invoque le dieu, » formule religieuse, usitée après les libations. *Comice his verbis significat Bacchus se omnem ventris proluviem effudisse.* BRUNCK.

<sup>2</sup> *Istud dicens, famuli manum spongiam t'nentem arripit, sibique ad culum adducit.*

Hercule-Xanthias, vois si j'ai l'air d'un poltron, et si je te ressemble.

BACCHUS. Par Jupiter! on te prendra plutôt pour le vaurien du bourg de Mélite<sup>1</sup>. Allons, je vais me charger du paquet.

LA SERVANTE DE PROSERPINE. O Cher Hercule, est-ce toi? Entre vite. Dès que Proserpine a su ton arrivée, elle a pétri des pains, elle a fait cuire plusieurs marmites de légumes et de purée, elle a fait rôtir un bœuf entier, et griller des galettes et des gâteaux<sup>2</sup>. Entre donc.

XANTHIAS. C'est bien de l'honneur, je te rends grâce.

LA SERVANTE. Oh! par Apollon, je ne te laisserai pas aller. Elle a fait bouillir de la volaille, rissolé les dragées, et préparé<sup>3</sup> le vin le plus doux. Entre donc avec moi.

XANTHIAS. Infiniment obligé.

LA SERVANTE. Tu te moques; je ne te lâcherai pas. Tu verras à la maison une joueuse de flûte des plus jolies, et deux ou trois danseuses.

XANTHIAS. Que dis-tu? des danseuses?

LA SERVANTE. Dans la fleur de la jeunesse, et récemment épilées. Mais entre, car le cuisinier allait retirer les poissons du feu, et l'on apportait la table.

XANTHIAS. Eh bien! va d'abord dire aux danseuses là-

<sup>1</sup> Bourg de l'Attique, où l'on initiait aux petits mystères d'Hercule. Ce dieu y avait un très-beau temple, où il était honoré sous le nom d'ἀλεξί-*xaxoz*, préservateur des maux. Le *vaurien* désigne donc Hercule, représenté ici par l'esclave.

<sup>2</sup> Littéralement : « des collabes. » Ce mot signifie en grec une petite clef qui servait à monter les cordes de la lyre, en s'adaptant aux chevilles; et l'on appelait du même nom de petites pâtisseries qui avaient la forme de ces clefs.

<sup>3</sup> Littéralement : « mélangé. » Cette expression vient de ce que, dans les libations qui se faisaient à l'occasion des traités, on mêlait ensemble le vin des deux parties contractantes. Ainsi il ne faut point entendre ici qu'on a mélangé plusieurs sortes de vins, mais seulement que le vin était mis dans les urnes, où on le puisait pour boire. Peut-être alors se croyait-on obligé de le mélanger avec de l'eau. (Voy. la note de M. Dugas-Montbel, *Iliad.*, IX, 202.)

dedans que je viens à l'instant. — Esclave, suis-moi de ce côté avec ton paquet.

BACCHUS. Arrête un peu. Tu ne prends pas sans doute au sérieux le rôle d'Hercule, que je t'ai donné en plaisantant? Ne flâne pas davantage, Xanthias; reprends le paquet sur tes épaules.

XANTHIAS. Qu'est-ce? Tu ne songes pas, je suppose, à me reprendre ce que tu m'as donné?

BACCHUS. Il y a plus, je le fais, et à l'instant même. Quitte cette peau.

XANTHIAS. J'atteste les dieux, et leur remets le soin de ma vengeance.

BACCHUS. Quels dieux? N'es-tu pas fou et inepte, de te croire fils d'Alemène, toi qui n'es qu'un mortel et un esclave?

XANTHIAS. C'est bon, c'est bon; voici ton costume. Peut-être, un jour, tu auras besoin de moi, s'il plaît à Dieu.

LE CHŒUR. Il est d'un homme sensé, prudent et expérimenté, de se porter toujours sur le côté du navire qui enfonce le moins, plutôt que de rester, comme une statue<sup>1</sup>, dans la même attitude; mais savoir se retourner, et prendre la position la plus avantageuse, c'est le propre d'un homme habile, d'un Théràmène<sup>2</sup>.

BACCHUS. Ne serait-il pas ridicule de voir Xanthias, un simple esclave, couché sur des tapis de Milet, embrasser une danseuse, et me demander le pot de chambre, tandis

<sup>1</sup> Littéralement : « comme une peinture. »

<sup>2</sup> L'un des trente tyrans. Ce fut lui qui fit condamner les généraux vainqueurs aux Arginuses. (Xénoph., *Hellen.*) Pour exprimer sa versatilité, on le nommait *Colthurne*, chaussure assez large pour aller bien à tout le monde, ou aux deux pieds indistinctement. C'est ainsi que Napoléon disait de Fouché : « Il est toujours prêt à mettre son pied dans le soulier de tout le monde. » Thucydide (VIII, 68) représente Théràmène comme un homme habile. Il fut le maître d'Isocrate. Après avoir été l'un des trente tyrans, il fut mis à mort, sur l'accusation de Critias, qui était aussi l'un des trente. Théràmène était encore tout-puissant lors de la représentation

que moi je me gratterais <sup>1</sup> à cette vue; et lui, vaurien tel qu'il est, dès qu'il me verrait, d'un coup de poing dans la mâchoire il me briserait les dents de devant?

1<sup>re</sup> CABARETIÈRE. Plathana, Plathana, viens ici! Voici le coquin qui entra un jour dans notre cabaret, et nous avala seize pains.

2<sup>e</sup> CABARETIÈRE. Oui vraiment, c'est bien lui.

XANTHIAS. Cela va mal pour quelqu'un.

1<sup>re</sup> CABARETIÈRE. Et, de plus, vingt portions de viandes bouillies, d'une demi-obole chacune....

XANTHIAS. Quelqu'un en portera la peine.

1<sup>re</sup> CABARETIÈRE. Et beaucoup d'ail en outre.

BACCHUS. Femme, tu plaisantes; tu ne sais ce que tu dis.

1<sup>re</sup> CABARETIÈRE. Tu t'imaginais, parce que tu as des cothurnes <sup>2</sup>, que je ne te reconnaîtrais plus. Mais je n'ai encore rien dit de tant de salaisons...

2<sup>e</sup> CABARETIÈRE. Ni moi, malheureuse, de ce fromage tout frais qu'il a avalé avec le panier; et comme j'en demandais le paiement, il me regarda de travers, et se mit à mugir.

XANTHIAS. Je le reconnais bien là; il en fait autant partout.

2<sup>e</sup> CABARETIÈRE. Et il tira son épée d'un air furieux.

1<sup>re</sup> CABARETIÈRE. Hélas! oui.

2<sup>e</sup> CABARETIÈRE. Nous, saisies de frayeur, nous sautâmes aussitôt dans la soupente; et lui, il s'échappa en emportant nos nattes.

XANTHIAS. Tout cela est bien digne de lui; mais il ne fallait pas vous en tenir là.

des Grenouilles; il ne périt que deux ans après. Voy. aussi plus bas, v. 967.

<sup>1</sup> *Mentulam arriperem.*

<sup>2</sup> Le Scholiaste observe que le cothurne appartenait à Bacchus, et non à Hercule.

1<sup>re</sup> CABARETIÈRE. Va, appelle Cléon<sup>1</sup>, notre protecteur.

2<sup>e</sup> CABARETIÈRE. Et toi, tâche de trouver Hyperbolos, que nous perdions sans ressource ce misérable.

1<sup>re</sup> CABARETIÈRE. Gueule vorace! que j'aurais de plaisir à briser à coups de pierres ces mâchoires qui ont dévoré mes provisions!

2<sup>e</sup> CABARETIÈRE. Et moi, à te jeter dans le Barathrum<sup>2</sup>.

1<sup>re</sup> CABARETIÈRE. Je voudrais prendre une faux, et te couper ce gosier par où ont passé les pains que j'avais cuits sous la cendre. Mais je vais chercher Cléon, qui te citera en justice, et qui débrouillera tout cela.

(Elles s'en vont.)

BACCHUS. Que je meure, si je n'aime Xanthias à la folie!

XANTHIAS. Je sais, je sais où tu veux en venir. Trêve de belles paroles : je ne veux plus redevenir Hercule.

BACCHUS. Ne dis pas cela, mon petit Xanthias.

XANTHIAS. Comment pourrais-je être le fils d'Alcmène, moi qui suis un esclave et un mortel?

BACCHUS. Je sais, oui, je sais que tu es fâché, et tu as sujet de l'être; tu me battrais, que je ne t'en voudrais pas. Mais si dorénavant je te reprends ce rôle, que je sois exterminé jusqu'à la racine, moi, ma femme, mes enfants, et le chassieux Archédemos<sup>3</sup>!

XANTHIAS. Je reçois ton serment, et à cette condition je reprends le rôle.

LE CHOEUR. C'est à toi maintenant, après avoir endossé de nouveau ton ancien costume, à te montrer avec la verdeur de la jeunesse et le regard de travers, à l'exemple

<sup>1</sup> Cléon et Hyperbolos étaient morts à cette époque. Le poëte leur conserve dans les enfers leur caractère de démagogues.

<sup>2</sup> Précipice où l'on jetait les condamnés. (Voy. le *Plutus*, les *Nuées*.)

<sup>3</sup> Voyez plus haut la note sur le vers 418. Il avait aussi la réputation de débauché. (Voy. le discours de Lysias contre Alcibiade.)

du dieu que tu représentes. Si tu laisses échapper quelques sottises, ou si tu agis comme un couard, il te faudra encore reprendre ton paquet.

XANTHIAS. Votre avis est bon, mes amis; mais j'ai déjà pensé tout cela moi-même. Si les choses tournent bien, il voudra encore me dépouiller, je m'y attends; mais je n'en montrerai pas moins une constance inébranlable et un regard menaçant<sup>1</sup>. Voici le moment d'agir, j'entends le bruit de la porte.

ÉAQUE, à ses estafiers. Garrottez vite ce voleur de chiens<sup>2</sup>, afin qu'on le punisse; dépêchez.

BACCHUS. Cela va mal pour quelqu'un.

XANTHIAS. Malheur à vous! n'approchez pas.

ÉAQUE. Ah! tu résistes! Allons, Ditylas, Skeblyas<sup>3</sup>, Pardocas, avancez; marchez contre lui.

BACCHUS. N'est-ce pas une indignité, que celui qui vole les autres s'avise encore de les battre?

XANTHIAS. Cela passe toutes les bornes.

ÉAQUE. C'est indigne, en effet; c'est intolérable.

XANTHIAS. Oui, par Jupiter! je veux mourir, si jamais je suis venu en ces lieux, ou si je t'ai volé la valeur d'un fêtu. Je suis prêt à t'en donner une preuve éclatante: prends cet esclave, mets-le à la question<sup>4</sup>, et si tu me trouves coupable, emmène-moi, et fais-moi périr.

ÉAQUE. Quelle question lui ferai-je subir?

<sup>1</sup> Mot à mot: « regardant origan, » parce que cette plante a une saveur âcre. C'est de même qu'Aristophane dit: ἐβλεψε νάπυ, ou δριμύ, « il regarda « moutarde, » ou « âcre » (*Les Chevaliers*, v. 728; *les Grenouilles*, v. 571.) Comme si l'on disait en français: « il a le caractère verjus, » pour « il a le caractère âgre. »

<sup>2</sup> Il le prend pour Hercule, qui avait enlevé Cerbère.

<sup>3</sup> Noms thraces. Les Grecs tiraient beaucoup d'esclaves de ce pays.

<sup>4</sup> C'était un usage de la jurisprudence athénienne de soumettre à la torture les esclaves à la place de leurs maîtres. (Voyez Démosthène, *adversus Stephan.*, *adversus Everg.*, et les autres orateurs.) M. Boissonade cite à ce sujet un passage de Lycargue contre Léocrate.

XANTHIAS. Toutes les espèces : attache-le sur le chevalet, prends-le, donne-lui les étrivières, écorche-le, torture-le, verse-lui du vinaigre dans les narines, charge-le de briques, emploie tous les moyens, excepté de le fouetter avec des poireaux et de l'ail nouveau<sup>1</sup>.

ÉAQUE. C'est fort bien dit; et si j'estropie ton esclave<sup>2</sup>, tu réclameras des dommages.

XANTHIAS. Du tout; tu peux l'emmenner, et le mettre à la torture.

ÉAQUE. Je le ferai ici même, pour qu'il parle sous tes yeux. — Toi, dépose ton paquet à l'instant, et songe à ne dire aucun mensonge.

BACCHUS. Je défends qu'on me touche, je suis un immortel; autrement, tout le mal retombera sur ta tête.

ÉAQUE. Que dis-tu?

BACCHUS. Je dis que je suis un immortel, Bacchus, fils de Jupiter; et lui, est un esclave.

ÉAQUE. Entends-tu?

XANTHIAS. Oui, j'entends; et c'est pour cela qu'il faut frapper plus fort; car, s'il est dieu, il ne sentira pas les coups.

BACCHUS. Pourquoi donc, puisque tu prétends être dieu, ne te soumets-tu pas à la même épreuve?

XANTHIAS. C'est juste : celui de nous deux que tu verras pleurer le premier, ou se montrer sensible aux coups, tu peux conclure que celui-là n'est pas dieu.

ÉAQUE. Pour le coup, tu es un brave! tu vas au-devant de ce qui est juste. Allons, déshabillez-vous.

XANTHIAS. Comment appliqueras-tu la question avec équité?

ÉAQUE. C'est aisé; on vous distribuera les coups tour à tour.

<sup>1</sup> On fouettait les enfants avec une tige de poireau, punition qui lui semble ici trop douce.

<sup>2</sup> Tout homme qui faisait à tort subir la question à l'esclave d'autrui devait au maître des dédommagements. (Samuel Petit, *Leg. Attic.*, pag. 333.)

XANTHIAS. Excellente idée !

ÉAQUE. Tiens !

XANTHIAS. Regarde si tu me vois remuer.

ÉAQUE. Je t'ai pourtant frappé.

XANTHIAS. Non vraiment.

ÉAQUE. En effet, on ne le dirait pas. Voyons celui-ci, que je le frappe !

BACCHUS. Quand cela sera-t-il fait ?

ÉAQUE. Mais je t'ai frappé.

BACCHUS. Comment ! n'ai-je pas éternué <sup>1</sup> ?

ÉAQUE. Je ne sais ; je vais recommencer sur l'autre.

XANTHIAS. Dépêche-toi donc ! Holà là ! Iattataï !

ÉAQUE. Que signifie cet « Holà là ? » Est-ce que tu pleurerai ?

XANTHIAS. Du tout ; je songeais au temps où se célèbre la fête d'Hercule, à Diomée <sup>2</sup>.

ÉAQUE. Voilà un pieux personnage ! Retournons à l'autre.

BACCHUS. Aïe, aïe !

ÉAQUE. Qu'est-ce ?

BACCHUS. Je vois des cavaliers.

ÉAQUE. Pourquoi pleures-tu donc ?

BACCHUS. C'est que je sens de l'oignon.

ÉAQUE. Tu te soucies donc peu des coups ?

BACCHUS. Je n'y songe pas.

ÉAQUE. Il faut revenir à celui-ci.

XANTHIAS. Holà !

ÉAQUE. Qu'est-ce ?

XANTHIAS. Ote-moi cette épine.

ÉAQUE. Que signifie cela ? Il faut retourner à l'autre.

BACCHUS. « O Apollon, qu'on adore à Délos ou à Delphes ! »

XANTHIAS. Il a gémi ; n'as-tu pas entendu ?

BACCHUS. Du tout ; je me rappelais un iambe d'Hippanax <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> L'éternement était regardé comme un présage.

<sup>2</sup> Bourg de l'Attique, où il y avait un temple consacré à Hercule.

<sup>3</sup> Selon le Scholiaste, Bacchus, troublé par la douleur, attribuée à Hippo-

XANTHIAS. Tu n'avances rien, comme cela ; frappe sur le ventre.

ÉAQUE. C'est vrai ; allons, présente le ventre.

BACCHUS. « O Neptune !... »

XANTHIAS. On a crié.

BACCHUS. «... Qui règne sur les promontoires de la mer Égée, ou sur l'abîme de la mer azurée<sup>1</sup>. »

ÉAQUE. Par Cérés ! je ne puis discerner lequel de vous deux est dieu. Mais entrez ; mon maître et Proserpine, qui sont dieux eux-mêmes, en jugeront.

BACCHUS. C'est bien dit ; mais j'aurais voulu que tu prisses ce parti avant que j'eusse reçu les coups.

(Parabase<sup>2</sup>.)

LE CHOEUR. Muse, assiste à nos chœurs sacrés, et viens te réjouir à mes chants, pour voir cette foule nombreuse d'hommes habiles, plus noblement ambitieux que ce Cléophon<sup>3</sup>, dont les lèvres infatigables laissent échapper un son aigre, semblable à celui de l'hirondelle de Thrace, perchée sur un arbre de ce pays barbare : il croasse<sup>4</sup> les chants lamentables du rossignol ; car il périra, lors même que les suffrages seraient partagés également<sup>5</sup>.

nax un vers d'Ananios : au reste, ces deux poètes ont été souvent pris l'un pour l'autre. Ils vivaient à peu près vers la soixantième olympiade. (Fabricius, *Bibl. gr.*, tom. I.)

<sup>1</sup> Fragment du *Laocoon* de Sophocle.

<sup>2</sup> Il est à remarquer qu'on ne trouve pas ici toutes les parties dont la parabase se compose ordinairement.

<sup>3</sup> Démagogue athénien, qui périt dans une sédition, au sujet de quelques magistrats dont les uns avaient été mis à mort, et les autres emprisonnés. Platon le comique avait fait contre lui une pièce intitulée *Cléophon*. (Xénophon, *Hellen.*, I, c. 7.) On voit qu'il n'avait pas encore été condamné, mais que sa disgrâce approchait. On dit qu'il était de Thrace. Sur Cléophon, voy. l'*Oreste* d'Euripide, v. 902, 906.

<sup>4</sup> Πύζει, il grogne (comme un chien).

<sup>5</sup> L'usage était que l'accusé fût absous, quand il y avait partage. Il est encore question de Cléophon aux vers 1504 et 1562 de cette pièce, et dans les *Fêtes de Cérés*, vers 805. Il y eut un Cléophon au nombre des trente tyrans.

Il convient au Chœur sacré de donner à l'État des conseils et des enseignements. Notre premier soin doit être d'établir l'égalité entre tous les citoyens, et de les délivrer de toute crainte. Si quelqu'un s'est laissé égarer par les artifices de Phrynichos<sup>1</sup>, je pense qu'il faut laisser à ceux qui ont failli alors la faculté de plaider leur cause et de se justifier. Ensuite je prétends que nul homme indigne ne doit être admis au droit de cité. Car il est honteux que, pour s'être trouvé une fois à un combat naval, on jouisse aussitôt des mêmes droits que les Platéens, et que d'esclave on devienne maître<sup>2</sup>. Ce n'est pas que je veuille dire que cela soit mal fait; au contraire, j'y applaudis: c'est le seul cas où vous ayez agi avec bon sens. Mais il n'est pas moins juste que ceux qui combattirent si souvent sur mer avec vous, ainsi que leurs pères, et que leur naissance unit à vous, obtiennent le pardon de leur unique faute<sup>3</sup>. Vous donc que la nature a faits si sages, relâchez-vous un peu de votre sévérité; faisons en sorte que tous ceux qui ont combattu sur nos vaisseaux forment une même famille, qu'ils soient tous réhabilités, et jouissent des droits de citoyen<sup>4</sup>. Si nous montrons tant de hauteur et d'arrogance au sujet du droit de cité, surtout lorsque nous sommes à la merci des flots, la postérité ne vantera pas notre sagesse.

Si je m'entends un peu à connaître ceux qui auront à

<sup>1</sup> Il y eut plusieurs Phrynichos. Celui-ci n'est pas le poète dont il a été question plus haut. (Voyez la note sur le vers 45.) C'est un général qui s'était opposé au retour d'Alcibiade. (Thucydide, VIII, 50.) Il était favorable à l'oligarchie; on dit qu'il trahit à la guerre, et qu'il fut tué sur la place publique. Il avait beaucoup contribué à l'établissement du gouvernement des Quatre-Cents, dix-neuvième année de la guerre, l'an 412 avant notre ère.

<sup>2</sup> Il fait allusion au combat des Arginuses. Les esclaves qui y avaient pris part avaient été reconnus citoyens. Les Platéens jouissaient du droit de cité à Athènes.

<sup>3</sup> On pense qu'il s'agit de quelques-uns des généraux qui s'étaient soustraits à la condamnation prononcée contre eux au sujet de l'affaire des Arginuses.

<sup>4</sup> Peut-être y a-t-il un peu d'ironie dans ce morceau; mais il n'y a pas contradiction. La pensée du poète se réduit à dire: « Si vous traitez avec tant de faveur de simples esclaves, pourquoi vous montez-ils si sévères à l'égard des généraux? »

se repentir de leur conduite, le moment fatal n'est pas loïn pour ce singe turbulent, le petit Cligène<sup>1</sup>, le pire de tous les baigneurs, qui mêlent à leur cendre un nitre de mauvaise qualité, et la craie de Cimolos<sup>2</sup>. Il le sait; aussi est-il toujours sur le pied de guerre, un bâton à la main, de peur qu'on ne le dépouille quand il est ivre.

Nous avons souvent remarqué que dans cette ville on en use à l'égard des citoyens honnêtes comme à l'égard des pièces d'or anciennes et nouvelles. Les premières, non falsifiées, sont reconnues les meilleures de toutes, seules bien frappées et de bon aloi; elles ont cours partout, chez les Grecs et chez les barbares; mais, au lieu d'en user, nous préférons ces méchantes pièces de cuivre nouvellement frappées<sup>3</sup>, et de mauvais aloi. Il en est de même des citoyens: ceux que nous savons être bien nés, modestes, justes, et hommes de bien, formés aux exercices de la palestre, à la danse, à la musique, nous les outrageons; tandis que nous trouvons bons à tout des infâmes<sup>4</sup>, des étrangers, des esclaves, des vauriens de mauvaise famille, des nouveaux venus, dont autrefois la ville n'eût pas même voulu pour victimes expiatoires. Maintenant du moins, insensés, changez de mœurs, et rendez votre confiance aux gens de bien; car si cela vous réussit, on vous en louera; et si vous échouez, vous paraîtrez du moins aux sages souffrir avec honneur<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> On ne sait rien de ce Cligène.

<sup>2</sup> Une des Cyclades, aujourd'hui l'Argentièrre. Ovide, *Mét.*, VII, 465.

« Cretosaque rura Cimoli. » — Il paraît que les matières qu'il vient de nommer étaient employées pour le blanchissage.

<sup>3</sup> Sous l'archonte Antigène, un an avant la représentation des *Grenouilles*. Ce passage sur les monnaies athéniennes est intéressant pour la numismatique.

<sup>4</sup> Χαλκοῖς, de cuivre: comme, dans les *Acharniens*, il désigne un impudent par σιδηρεὺς ἄνθρωπος, un homme de fer. Πυρρῆις signifie roux, et se traduit ici par *esclave*. C'était un nom comme *Xanthias*, dont la signification est à peu près la même.

<sup>5</sup> Littéralement: « si vous tombez, que ce soit au moins d'un bon bois. » Locution proverbiale, dont on ne peut pas plus rendre raison que de celle-ci en français: « On verra de quel bois je me chauffe. »

ÉAQUE. Par Jupiter Sauveur! ton maître est un brave homme.

XANTHIAS. Un brave homme! je le crois bien; il ne sait que boire et aimer<sup>1</sup>.

ÉAQUE. Comment ne t'a-t-il pas battu lorsqu'il t'a convaincu de mensonge, toi qui, simple esclave, te donnais pour le maître?

XANTHIAS. Il s'en serait repenti.

ÉAQUE. C'est parler en bon esclave; et moi, j'aime à en faire autant.

XANTHIAS. Tu aimes cela, dis-tu?

ÉAQUE. Il me semble être au comble de la félicité<sup>2</sup> quand je maudis mon maître en cachette.

XANTHIAS. Et quand tu grognes en allant à la porte, après qu'il t'a roué de coups?

ÉAQUE. Alors encore j'ai du plaisir.

XANTHIAS. Et quand tu te mêles de ce qui ne te regarde pas?

ÉAQUE. Je ne sais rien de plus divertissant.

XANTHIAS. O Jupiter! Et lorsque tu écoutes ce que disent tes maîtres?

ÉAQUE. Alors c'est à en devenir fou.

XANTHIAS. Et quand tu vas le redire aux voisins?

ÉAQUE. Pour le coup, je suis au comble de la jouissance<sup>3</sup>.

XANTHIAS. O Apollon, donne-moi ta main, que je t'embrasse! Embrasse-moi toi-même, et dis-moi, au nom de Jupiter, compagnon de nos peines<sup>4</sup>, quel est ce bruit que j'entends là-dedans? quels sont ces cris et ces disputes?

ÉAQUE. C'est une querelle entre Eschyle et Euripide.

XANTHIAS. Ah!

<sup>1</sup> *Futurer.*

<sup>2</sup> Mot à mot : « être époplé (voyant). » C'était le dernier degré de l'initiation dans les mystères.

<sup>3</sup> *Semen emittere mihi videor.*

<sup>4</sup> Ainsi doit jurer un esclave, comme les hôtes implorent Jupiter Hospitalier.

ÉAQUE. Un débat, un grand débat s'est élevé parmi les morts, c'est une véritable sédition.

XANTHIAS. A quel sujet ?

ÉAQUE. Il y a ici une loi qui ordonne que tout homme supérieur à ses rivaux dans les arts les plus nobles et les plus ingénieux sera nourri au prytanée, et siégera près de Pluton...

XANTHIAS. Je comprends.

ÉAQUE. Jusqu'à ce qu'il survienne un plus habile que lui dans son art; alors il doit lui céder la place.

XANTHIAS. En quoi donc cela peut-il déranger Eschyle ?

ÉAQUE. Il occupait le trône tragique, comme étant le premier dans son art.

XANTHIAS. Et qui l'occupe maintenant ?

ÉAQUE. Dès qu'Euripide fut descendu en ces lieux, il donna un échantillon de son savoir-faire aux larrons, aux coupeurs de bourses, aux parricides, aux enfonceurs de portes, race qui foisonne dans les enfers : ces gens-là, voyant son adresse à parler pour et contre, sa souplesse, ses artifices, raffolèrent de lui, et le jugèrent le plus habile; et, dans sa présomption, il s'empara du trône où siégeait Eschyle.

XANTHIAS. Et on ne l'a pas lapidé ?

ÉAQUE. Non vraiment; au contraire, la foule criait qu'il fallait un jugement pour décider lequel des deux était le meilleur poète.

XANTHIAS. La foule de ces misérables ?

ÉAQUE. Oui, et leurs cris allaient jusqu'au ciel.

XANTHIAS. Est-ce qu'Eschyle n'avait pas de défenseurs ?

ÉAQUE. Les gens de bien sont en petit nombre, comme ici<sup>1</sup>.

XANTHIAS. Qu'est-ce que Pluton se propose de faire ?

ÉAQUE. Ouvrir au plus tôt un concours, et un jugement qui constate leur talent.

<sup>1</sup> Il montre l'assemblée.

XANTHIAS. Et comment Sophocle n'a-t-il pas aussi réclamé le trône ?

ÉAQUE. Il s'en est bien gardé ! En arrivant ici, il a d'abord embrassé Eschyle, il lui a donné la main, et l'a laissé dans la paisible possession de son trône ; mais maintenant, comme dit Clidémide<sup>1</sup>, il est prêt à servir de remplaçant<sup>2</sup>, et si Eschyle est vainqueur, à lui céder le prix ; sinon, il prétend disputer la prééminence à Euripide.

XANTHIAS. Eh bien ! que fera-t-on ?

ÉAQUE. Dans un instant, ici même, ce grand combat va commencer. Le talent poétique des deux rivaux sera pesé dans une balance.

XANTHIAS. Quoi ! on pèsera une tragédie ?

ÉAQUE. Ils apporteront des règles, des toises, pour mesurer les vers ; ils y appliqueront des moules à briques quadrilatères, des diamètres, et des coins<sup>3</sup>. Car Euripide dit qu'il examinera les tragédies vers par vers.

XANTHIAS. Eschyle, je pense, doit être fort irrité.

ÉAQUE. Il baissait la tête, et lançait de sombres regards.

XANTHIAS. Mais qui sera juge ?

ÉAQUE. C'était là la difficulté ; car il y avait disette d'hommes sensés. Eschyle n'agréait pas les Athéniens...

XANTHIAS. Peut-être voyait-il parmi eux trop de voleurs.

ÉAQUE. D'ailleurs il les estimait peu capables d'apprécier le génie des poètes. Enfin ils s'en sont remis au jugement de ton maître, vu qu'il est expert dans l'art dramatique. Mais entrons ; car, quand les maîtres s'intéressent vivement à une chose, les coups pleuvent sur nous.

<sup>1</sup> C'était un fils de Sophocle, selon le Scholiaste. D'autres pensent que c'était un des acteurs qu'il employait.

<sup>2</sup> *Ἐπεδρος*, nom donné à l'athlète qui attendait en repos l'issue de la lutte entre deux autres athlètes, tout prêt à prendre la place du vaincu, et à combattre à son tour contre le vainqueur. (Voy. *Ajax*, v. 600 ; *Rhésus*, v. 419 et 951.)

<sup>3</sup> Tout le sel de ce passage consiste dans l'idée d'appliquer des mesures matérielles à l'appréciation d'une œuvre poétique.

LE CHŒUR. Oui, le poëte à la voix tonnante sentira dans son cœur une violente colère quand il verra son rival, à la langue agile, aiguïser ses dents contre lui ; alors il roulera çà et là des regards furieux ; alors éclatera la lutte entre les vers brillants de l'éclat des casques et des aigrettes flottantes, et les téméraires subtilités des œuvres légères qu'opposera le poëte rival aux mots gigantesques du génie inventeur. Celui-ci, hérissant son épaisse chevelure, et fronçant un sourcil redoutable, fera retentir en rugissant, avec le souffle d'un géant, des paroles étroitement liées<sup>1</sup> : tandis que l'autre, avec sa langue souple et déliée, rongant le frein de l'envie, épluchera les phrases, disséquera les vers de son rival, et mettra en pièces le produit d'une inspiration puissante<sup>2</sup>.

EURIPIDE. Non, je ne céderai pas le trône, tu as beau dire ; je prétends lui être supérieur en poésie.

BACCHUS. Eschyle, tu ne dis mot ? Cependant tu entends ce qu'il dit.

EURIPIDE. Il se taira d'abord d'un air grave : c'était son charlatanisme ordinaire dans ses tragédies.

BACCHUS. Mon cher, ne parle pas avec trop de présomption.

EURIPIDE. Je le connais, je vois depuis longtemps les caractères sauvages qu'il trace ; son langage hautain, sans règle, sans frein, sans mesure, emphatique et boursoufflé<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> ῥήματα γομφοπαγῆ πινακῆδων ἀποσπῶν : « arrachant avec effort » les mots cloués ou chevillés comme les ais d'un plancher. »

<sup>2</sup> Dans ce morceau, où Aristophane a caractérisé la manière d'Eschyle et celle d'Euripide, il imite le style sublime et pompeux du premier : aussi est-il à peu près impossible de rendre littéralement la hardiesse des métaphores, telles que « un style paré d'aigrettes flottantes, etc. »

<sup>3</sup> Ici, il forge un long mot composé, à la manière d'Eschyle : κομποφα-  
κελοῦρήμονα, « qui fagote des mots boursoufflés. »

ESCHYLE. Vraiment, ô fils d'une déesse rustique<sup>1</sup>, c'est toi qui me parles ainsi, arrangeur de niaiseries, faiseur de mendiants<sup>2</sup>, qui ne sais que coudre ensemble des hillons? Je te ferai repentir de tes propos.

BACCHUS. Cesse, Eschyle; ne te laisse pas échauffer par la colère.

ESCHYLE. Je ne cesserai pas, avant d'avoir montré clairement si ce faiseur de boiteux<sup>3</sup> a sujet d'être si fier.

BACCHUS. Enfants, apportez une brebis noire<sup>4</sup>, car l'ouragan est près d'éclater.

ESCHYLE. O toi, qui introduis sur la scène les monologues crétois et d'incestueux hyménées<sup>5</sup>!...

BACCHUS. Modère-toi, vénérable Eschyle; et toi, pauvre Euripide, sauve-toi vite, si tu es sage, pour éviter cette grêle, de peur que, dans sa colère, il ne te lance à la tête quelque grand mot, qui en fasse échapper ton Tèlèphe. Et toi, Eschyle, critique sans colère et avec modération, pour être critiqué de même : il ne convient pas que des poètes s'injurient comme des boulangères; mais toi, tu éclates d'abord comme l'yeuse qui s'enflamme.

EURIPIDE. Pour moi, je suis tout prêt, et je ne crains ni d'attaquer ni d'être attaqué le premier, comme il lui plaira, sur les vers, sur les morceaux lyriques, sur le nerf tragique, sur Pélée, Eole, Méléagre, et même sur Tèlèphe.

BACCHUS. Et toi, que penses-tu faire? Parle.

ESCHYLE. J'aurais voulu ne pas combattre ici; car, entre nous, la partie n'est pas égale.

<sup>1</sup> Allusion au métier de la mère d'Euripide. Voyez *les Chevaliers*, v. 18. Ceci est la parodie d'un vers d'Euripide, cité par le Scholiaste. On suppose qu'il appartient au *Tèlèphe*. Il y avait *θλασσίαις*, marine, au lieu de *ἀρουραίας*.

<sup>2</sup> Voyez *les Acharniens*, où il tourne en ridicule les héros d'Euripide.

<sup>3</sup> Tèlèphe, Philoctète, Bellérophon.

<sup>4</sup> *Nigram Hiemi pecudem, Zephyris felicibus albam.*  
(VIRG., *En.*, III, 420.)

<sup>5</sup> Allusion à Phèdre, née en Crète, et à l'*Éole* d'Euripide, pièce où Marcée violait sa sœur. (Voy. *les Nuées*.)

BACCHUS. Pourquoi ?

ESCHYLE. C'est que mes tragédies ne sont pas mortes avec moi<sup>1</sup> ; les siennes, au contraire, sont mortes avec lui : il ne sera donc pas embarrassé. Cependant, puisque c'est ton désir, il faut s'y résoudre.

BACCHUS. Allons, qu'on m'apporte ici du feu et de l'encens ; je veux, avant que le combat s'engage, supplier les dieux de m'inspirer un jugement éclairé sur ce débat. Vous, chantez un hymne en l'honneur des Muses.

LE CHOEUR. O chastes filles de Jupiter, Muses, qui observez les esprits habiles des subtils discoureurs, des artisans de pensées, lorsque l'amour de la dispute les met aux prises et les arme de leurs artifices les plus déliés, venez contempler la puissance de deux voix éloqu岸tes, venez leur prêter assistance, et inspirer leurs vers<sup>2</sup>. Voilà le moment où ce grand combat du génie va s'engager.

BACCHUS. Vous aussi, faites entendre vos invocations, avant de réciter vos vers.

ESCHYLE. O Cérès<sup>3</sup> ! toi qui as formé mon cœur, rends-moi digne de tes mystères.

BACCHUS. Toi aussi, brûle de l'encens.

EURIPIDE. Bien des grâces ! j'ai d'autres dieux que j'invoque.

BACCHUS. Des dieux particuliers, de nouvelle fabrique ?

EURIPIDE. Oui, vraiment

BACCHUS. Eh bien ! invoque tes dieux particuliers.

EURIPIDE. Éther, dont je me nourris, volubilité de la langue, finesse d'esprit, odorat subtil, faites que je réfute victorieusement les raisons de mon adversaire.

<sup>1</sup> Un décret avait ordonné que les pièces d'Eschyle seraient jouées même après sa mort, et que l'on fournirait un chœur à celui qui voudrait les faire représenter. Voy. la vie d'Eschyle, et le Scholiaste d'Aristophane, sur le vers 10 des *Acharniens*.

<sup>2</sup> Mot à mot : « leur fournir de la *limaille*, de la *sciure* de vers. » C'est un trait contre Euripide, qu'il accusait un peu plus haut de ne donner que des bribes, des rognures de vers, une poésie pleine de subtilités, et sans abondance.

<sup>3</sup> Eschyle était d'Éleusis ; c'est pour cela qu'il invoque Cérès.

LE CHŒUR. Certes, nous sommes curieux d'entendre en quels termes les deux habiles rivaux vont engager le débat. Leur langue est prête à se déchaîner, leur cœur ne manque pas d'audace, ni leur esprit de mouvement. Il faut donc s'attendre à voir l'un employer un langage poli et bien limé; et l'autre, fondant sur lui avec son style nerveux et plein de vigueur, disperser et anéantir tout ce flux de vaines paroles.

BACCHUS. Commencez au plus tôt, mais en termes polis, sans figures, sans rien de ce qu'un autre pourrait dire.\*

EURIPIDE. Pour ce qui me regarde moi-même, et le caractère de ma poésie, j'en parlerai plus tard; mais je veux montrer d'abord qu'il était un hâbleur, un imposteur, prenant, pour faire illusion aux spectateurs, des personnages insensés, formés à l'école de Phrynichos<sup>1</sup>. C'était, par exemple, de mettre sur la scène des personnages voilés, tels qu'Achille ou Niobé<sup>2</sup>, ne montrant pas leur visage, vrais figurants de tragédie qui ne soufflaient pas le mot.

BACCHUS. C'est vrai, pas le mot.

EURIPIDE. Le chœur débitait toujours quatre tirades de suite, et eux se taisaient.

BACCHUS. Pour moi, j'aimais ce silence, et il ne me plaisait pas moins que le bavardage d'aujourd'hui.

EURIPIDE. Tu n'avais pas le sens commun, sois-en sûr.

BACCHUS. Je le crois aussi. Mais pourquoi en usait-il ainsi?

EURIPIDE. Par charlatanisme, pour tenir le spectateur dans l'attente du moment où Niobé parlerait; pendant ce temps la pièce marchait.

\* Euripide fait allusion à l'enfance de l'art. Eschyle passait pour avoir imité quelquefois ce Phrynichos, poète tragique. La préface grecque des *Perses* nous apprend qu'Eschyle avait fait dans cette pièce quelque emprunt aux *Phéniciennes* de Phrynichos. Voyez, plus haut, les notes sur les vers 45 et 689.

<sup>2</sup> Ces deux tragédies, *la Niobé*, et *les Phrygiennes* ou *la Rançon d'Hector*, sont citées par l'auteur grec de la vie d'Eschyle.

BACCHUS. O le vaurien ! que j'ai sottement été sa dupe ! Mais pourquoi t'étendre et bâiller avec impatience ?

EURIPIDE. C'est que je suis pressé de le confondre. Puis, après des parades de ce genre, quand on était à la moitié de la pièce, il lâchait une douzaine de mots ronflants, ampoulés et boursoufflés, véritables épouvantails qui étonnaient les spectateurs,

ESCHYLE. Malheur à moi !

BACCHUS. Silence !

EURIPIDE. Il ne disait rien d'intelligible...

BACCHUS, à *Eschyle*. Ne grince pas des dents.

EURIPIDE. Ce n'était que Scamandres<sup>1</sup>, fossés retranchés, aigles à becs de griffon forgés en airain, et autres mots grands comme des montagnes, et difficiles à comprendre.

BACCHUS. Par les dieux ! une fois j'ai passé une bonne partie de la nuit<sup>2</sup> à chercher quel oiseau était son grand coq jaune<sup>3</sup>.

ESCHYLE. C'est, ô ignorant, la figure dont on décore la poupe des vaisseaux.

BACCHUS. Je le prenais, moi, pour Eryxis<sup>4</sup>, fils de Philoxène.

EURIPIDE. Fallait-il donc mettre des coqs dans des tragédies ?

ESCHYLE. Et toi, ennemi des dieux, dis-nous ce que tu as fait.

EURIPIDE. Je n'ai représenté ni grands coqs ni capri-cerfs<sup>5</sup> à ton exemple, et tels qu'on en voit sur les tapis de Perse.

<sup>1</sup> Eschyle parle de Scamandre, dans *Agamemnon*, v. 511 et 1157 ; dans *les Choéphores*, v. 366 ; dans *les Euménides*, v. 598.

<sup>2</sup> Parodie d'un vers d'Euripide. (*Hippolyte*, v. 576.)

<sup>3</sup> Ξουθὸν ἰππαλεκτρύονα, expression employée par Eschyle dans ses *Myrmidons*, selon le Scholiaste. (Voy. *la Paix*, v. 1178, et *les Oiseaux*, v. 798.)

<sup>4</sup> Eryxis était laid et déplaisant (SCHOL.) Quant à Philoxène, Aristophane le nomme comme un débauché (*Guépes*, v. 84, et *Nuées*, v. 686.) Il ne faut pas le confondre avec le poète lyrique Philoxène de Cythère, qui vécut quelque temps à la cour de Denys le tyran.

<sup>5</sup> Voyez Millin, *Monum. inéd.*, t. I, p. 65 ; et sur les tapis de Perse, v. 506. Voy. aussi Plaute, *Stich.*, II, 4, 54 ; et Martial, *épiqr.* 28.

J'avais reçu de toi la tragédie toute chargée d'enflure et d'un lourd bagage de mots : j'ai d'abord allégé son poids, et diminué cette enflure, au moyen de petits vers, de digressions<sup>1</sup>, de légères décoctions de betteraves<sup>2</sup>, en y ajoutant le suc de maintes bagatelles<sup>3</sup>, extrait de livres anciens; puis je l'ai nourrie de monologues avec un mélange de Céphisophon<sup>4</sup>; et je ne lâchais pas indistinctement toute espèce de propos, je ne faisais pas mes mélanges au hasard; le premier qui paraissait en scène exposait tout d'abord l'origine de la pièce.

BACCHUS. Il valait mieux pour toi qu'on parlât de celle-là que de la tienne<sup>5</sup>.

EURIPIDE. Des les premiers vers, je ne laissais aucun de mes personnages dans l'inaction; femme, esclave ou maître, jeune fille ou vieille, chez moi tous parlaient indistinctement<sup>6</sup>.

ESCHYLE. Ne méritais-tu pas la mort pour une telle hardiesse?

EURIPIDE. Non, par Apollon! je faisais cela pour plaire au peuple.

BACCHUS. Passons sur cet article, mon cher; la discussion ne tournerait pas à ton avantage.

EURIPIDE. De plus, je leur ai appris l'art de parler.

ESCHYLE. J'en conviens; mais que ne crevais-tu avant cela!

<sup>1</sup> Il a en vue les dissertations philosophiques qui, dans les pièces d'Euripide, ralentissent quelquefois la marche de l'action.

<sup>2</sup> La betterave est pour désigner la fadeur de la poésie d'Euripide.

<sup>3</sup> C'est ainsi que, dans Molière, le Médecin malgré lui ordonne « une prise de fuite purgative, avec deux drachmes de matrimonium en pilules. »

<sup>4</sup> Céphisophon, ami d'Euripide, ou son serviteur selon d'autres, ou encore acteur qui jouait dans ses pièces. On prétend qu'il l'aidait dans ses ouvrages. Aristophane l'a mis en scène dans *les Acharniens*. Il paraît qu'il n'y avait pas seulement association de travail entre eux, et que la femme d'Euripide faisait partie de la communauté. Voyez plus bas. (Voyez le Scholiaste et Thomas Magister, dans la vie d'Euripide.)

<sup>5</sup> Encore un trait contre la naissance d'Euripide.

<sup>6</sup> Aristophane critique ici Euripide, non d'avoir donné le même langage à tous ses interlocuteurs, mais d'avoir introduit dans ses pièces des personnages de toute condition.

EURIPIDE. Je leur ai montré l'usage des règles les plus subtiles, les mots à double entente, l'art de réfléchir, de voir, de comprendre, de ruser, d'aimer, d'intriguer, de supposer le mal, de controuver les faits...

ESCHYLE. J'en conviens.

EURIPIDE. Mettant sur la scène les faits de la vie domestique, choses usuelles et familières, sur lesquelles chacun était à même de me juger. Je n'étais pas de pompeuses niaiseries, propres à troubler l'intelligence; je n'épouvantais pas les auditeurs par des Cycnus et des Memnon<sup>1</sup>, guidant leurs coursiers ornés de sonnettes et de panaches<sup>2</sup>. Tu vas connaître quels sont ses disciples et quels sont les miens. Ceux d'Eschyle, Phormisios et Mégénète de Magnésie<sup>3</sup>, armés de lances, de trompettes, de longues barbes, et d'une mordante ironie<sup>4</sup>. Les miens sont Clitophon et l'élégant Théràmène.

BACCHUS. Théràmène? cet homme habile et propre à tout, qui, s'il se trouve engagé dans quelque mauvaise affaire, se tire d'embarras en se disant non de Chios, mais de Céos<sup>5</sup>?

EURIPIDE. C'est ainsi que je suis parvenu à leur former

<sup>1</sup> Dans la liste qui nous reste des tragédies d'Eschyle, il y a un Memnon, mais on ne trouve pas de Cycnus.

<sup>2</sup> Pour imiter la versification retentissante d'Eschyle, il forge un mot qui exprime des chevaux parés de sonnettes, dont le bruit les anime : κωδωνοφαλαροπώλους, composé de trois mots signifiant *sonnette*, *aigrette*, et *cheval*.

<sup>3</sup> Phormisios, dit le Scholiaste, avait la barbe et la chevelure hérissées; il était d'un aspect repoussant. (Voy. aussi le vers 97 de *l'Assemblée des Femmes*.) Quant à Mégénète, c'était un homme grossier. Clitophon était un oisif d'Athènes, qui se tournait toujours du côté du plus fort. On a déjà parlé de Théràmène. (Voyez la note sur le v. 540.)

<sup>4</sup> Ici il y a dans le texte deux grands mots : σαλπιγγολογχοπηνάδα, composé de trois mots qui signifient *trompette*, *lance*, et *barbe* : σαρκασμοπιτυοκάμπται, formé de *sarcasme*, et d'un autre adjectif signifiant *qui courbe les pins* : cette dernière épithète est donnée dans Plutarque (*Vie de Thésée*) à Sinnis, centaure ou brigand qui attachait ses victimes à des pins qu'il recourbait avec force, et qu'ensuite il abandonnait à leur direction; l'arbre, en se redressant, déchirait les membres du malheureux qui y était attaché.

<sup>5</sup> Locution proverbiale; se disait de ceux qui changeaient de langage selon la circonstance

le jugement, en introduisant dans mes tragédies le raisonnement et la réflexion; en sorte qu'à présent ils savent tout comprendre, tout pénétrer, et mieux gouverner leur maison qu'autrefois, enfin se rendre raison de tout, en se disant : « Où en est telle affaire? qu'est devenu ceci? qui a pris cela? »

BACCHUS. C'est vrai. Un Athénien rentre-t-il chez lui? il appelle ses esclaves, et leur demande : « Où est la marte? qui a mangé la tête de l'anchois? Le plat que j'ai chetait l'année dernière est cassé. Où est l'ail d'hier? qui a mangé l'olive? » Auparavant ils restaient tout sots, la bouche béante, comme des niais et des imbéciles<sup>2</sup>.

LE CHŒUR. Tu le vois, vaillant Achille<sup>3</sup>! Eh bien, toi, voyons, que dis-tu à cela? Seulement, que la passion ne t'emporte pas au delà des bornes<sup>4</sup>! car il t'a vivement attaqué. Mais, ô noble Eschyle, ne réponds pas avec colère, replie les voiles, et n'en livre au vent qu'une faible partie; avance avec circonspection, et attends le moment où tu sentiras un vent doux et léger<sup>5</sup>. Allons, toi qui, le premier des Grecs, as donné de la pompe et de l'élévation au langage<sup>6</sup>, et une brillante parure aux jeux de la tragédie, lâche hardiment les écluses.

ESCHYLE. Une telle rencontre excite ma colère; mon cœur s'indigne d'avoir à répondre à cet adversaire. Mais qu'il

<sup>1</sup> Il y a ici une critique très-fine des détails minutieux auxquels Euripide fait descendre la tragédie.

<sup>2</sup> Grec : « comme des Mammacythes et des Mélitides. » Athénée, l. VIII. parle des Mammacythes comme d'une pièce d'Épigène. (Voy. aussi Suidas.) Le Scholiaste dit qu'on l'attribuait à Platon le comique.

<sup>3</sup> C'était le début des *Myrmidons* d'Eschyle.

<sup>4</sup> Mot à mot : « au delà des oliviers. » La carrière pour les courses de chevaux avait pour limite une rangée d'oliviers, qu'il ne fallait pas dépasser.

<sup>5</sup> Il lui conseille d'attendre que le vent de la colère se soit apaisé.

<sup>6</sup> Littéralement : « as édifié comme des tours des mots pleins de dignité : *πυργώσας*. » Ce mot, qu'Aristophane s'est appliqué à lui-même dans la parabase de *la Paix*, v. 750, se retrouve dans une épigramme d'Antipater de Thessalonique, relative à Eschyle, et recueillie par Brunck. (*Analecta*, t. II, p. 109.) — Dans cette dernière phrase, le Chœur a changé de rythme, et s'élève à la dignité du style tragique.

ne croie pas m'avoir réduit au silence ! Réponds-moi, quel mérite doit-on admirer dans un poëte ?

EURIPIDE. Ses sages leçons, et l'art de rendre les hommes meilleurs dans les États.

ESCHYLE. Si donc, au lieu d'agir ainsi, tu les as rendus pervers, de bons et de braves qu'ils étaient, quel châtiement crois-tu avoir mérité ?

BACCHUS. La mort : ta question est inutile.

ESCHYLE. Eh bien ! vois quels hommes il a reçus de moi : vaillants et de haute taille<sup>1</sup>, ne refusant pas les charges publiques, ils n'étaient ni flâneurs, ni intrigants, ni charlatans, comme de nos jours ; ils ne respiraient que lances et javelots, casques aux blanches aigrettes, armets, bottines, et le courage d'Ajax au bouclier recouvert de sept peaux<sup>2</sup>.

EURIPIDE. Ah ! voilà le mal qui nous gagne ! Il m'assomera avec ses casques.

BACCHUS. Et comment t'y prenais-tu pour en faire des héros si vaillants<sup>3</sup> ? Parle, Eschyle, modère un peu ton orgueil farouche.

ESCHYLE. Avec une tragédie toute remplie de l'esprit de Mars<sup>4</sup>.

BACCHUS. Laquelle ?

ESCHYLE. *Les Sept Chefs devant Thèbes*. Tous les spectateurs en sortaient avec la fureur de la guerre.

BACCHUS. Tu as fort mal fait, tu as rendu les Thébains plus guerriers ; pour cela, tu mérites des coups.

ESCHYLE. Il ne tenait qu'à vous de vous y exercer ; mais vous n'avez pas entretenu le goût de la guerre. Ensuite je fis jouer *les Perses*<sup>5</sup>, où je vous inspirai le désir de

<sup>1</sup> De quatre coudées. Voyez la même expression, *Guépes*, v. 535.

<sup>2</sup> « *Clypei dominus septemplicis Ajax.* » Ovid., *Met.*, XIII, 2. (Voy. aussi Homère, *Iliad.*, c. VII.)

<sup>3</sup> Voy. *les Nuées*, VII. 907.

<sup>4</sup> La Harpe, comprenant mal ce passage, a cru qu'Eschyle avait fait une tragédie intitulée *l'Accouchement de Mars*.

<sup>5</sup> Tragédie d'Eschyle. Cette pièce, telle que nous l'avons aujourd'hui,

vaincre toujours vos ennemis, et je produisis un chef-d'œuvre admirable.

BACCHUS. Ce fut, il est vrai, pour moi une grande joie d'entendre annoncer la mort de Darius, et le Chœur crier, en battant des mains : Iau ! Iau !

ESCHYLE. Voilà les sujets que doivent traiter les poètes. Voyez, en effet, dès l'origine quels services ont rendus les plus illustres d'entre eux : Orphée<sup>1</sup> nous a enseigné les saints mystères et l'horreur du meurtre ; Musée, les remèdes des maladies et les oracles ; Hésiode, l'agriculture, le temps des récoltes et des semailles. Et le divin Homère, d'où lui est venu tant d'honneur et de gloire, si ce n'est d'avoir enseigné des choses utiles, l'art des batailles, les vertus guerrières, et le métier des armes ?

BACCHUS. Il n'a pu cependant rien apprendre au sot Pantoclès<sup>2</sup>. En effet, naguère devant marcher en tête d'une procession, il avait déjà attaché son casque sur sa tête, lorsqu'il songea à y adapter l'aigrette.

ESCHYLE. Mais il a formé bien d'autres braves, et de ce nombre est le héros Lamachos<sup>3</sup>. C'est en m'inspirant d'Homère que mon génie a représenté les exploits des Patrocle et des Teucer au cœur de lion, pour exciter chaque citoyen à s'égalier à ces grands hommes dès qu'il entend le son de la trompette. Mais certes je ne mettais en scène ni des Phèdres impudiques, ni des Sthénobées<sup>4</sup>; et nul même ne

ne reproduit pas tout à fait exactement ce qu'on en dit dans le complet suivant.

*Silvestres homines sacer interpresque deorum,  
Cædibus et victu fædo deterruit Orpheus.*

HORACE, *Art poét.*, 391.

(Voy. Euripide, *Rhésus*, v. 945, 944; Démo-th., *contre Aristog.*) Le Scholiaste dit que Musée avait composé un poème sur les Mystères.

<sup>2</sup> Le Scholiaste parle de Pantoclès comme d'un homme inepte, et cite un mot de l'*Age d'or* d'Eupolis, qui l'appelle σκατός, *grossier*.

<sup>3</sup> Général athénien, qu'Aristophane avait attaqué autrefois dans les *Acharniens*, comme partisan de la guerre. Mais déjà dans les *Fêtes de Cérés*, v. 239, il rend justice à son mérite comme général; il était d'ailleurs opposé au gouvernement démocratique.

<sup>4</sup> Sthénobée, la même qu'Antée (*Iliad.*, VI, 160), femme de Proetus,

peut nommer une femme dont j'aie jamais chanté les amours <sup>1</sup>.

EURIPIDE. Non certes, car il n'y eut jamais en toi rien de Vénus.

ESCHYLE. Puissé-je aussi n'avoir jamais rien d'elle ! Mais c'est sur toi et sur les tiens qu'elle règne avec puissance, au point de t'avoir perdu toi-même <sup>2</sup>.

BACCHUS. Rien de plus vrai, par Jupiter ! Ces désordres que tu imputais aux femmes d'autrui, tu en as souffert toi-même.

EURIPIDE. Eh ! malheureux, quel mal mes Sthénobées font-elles à l'État ?

ESCHYLE. Si tu as porté les nobles femmes de nobles héros à boire la ciguë, c'est par le sentiment de honte qu'inspirent tes Bellérophons <sup>3</sup>.

EURIPIDE. Ai-je altéré en rien l'histoire de Phèdre ?

ESCHYLE. Non, en vérité ; mais le poète doit jeter un voile sur le vice, et se garder de le mettre au jour, ou de le produire sur la scène. Ce que l'instituteur est pour l'enfance, le poète l'est pour l'âge viril. Nous ne devons rien dire que d'utile.

EURIPIDE. Est-il donc si utile que tu nous parles des monts Lycabettes <sup>4</sup> et des hauteurs du Parnasse, au lieu d'employer un langage tout humain ?

ESCHYLE. Mais, malheureux, il faut bien inventer des expressions qui répondent à la hauteur des sentiments et des pensées. D'ailleurs, il est naturel que les demi-dieux parlent un langage plus sublime, de même qu'ils sont vêtus d'habits plus magnifiques que les nôtres. J'avais tout ennobli, tu as tout dégradé.

convoita Bellérophon, et, n'ayant pu le séduire, l'accusa auprès de son mari.

<sup>1</sup> Le sujet de l'*Agamemnon* d'Eschyle est pourtant l'amour adultère de Clytemnestre.

<sup>2</sup> On a vu plus haut l'opinion accréditée sur la femme d'Euripide.

<sup>3</sup> Sthénobée accuse Bellérophon ; mais quand son innocence est prouvée, elle s'empoisonne.

<sup>4</sup> Montagne de l'Attique (Pline, *H. N.*, IV, 7.) Le Parnasse, en Phocide. Allusion aux grands mots employés par Eschyle.

EURIPIDE. Comment cela ?

ESCHYLE. D'abord en couvrant les rois de haillons, pour attirer sur eux la pitié des hommes.

EURIPIDE. Quel mal ai-je donc fait en cela ?

ESCHYLE. Cela fait que pas un riche aujourd'hui ne veut être triérarque<sup>1</sup>, chacun s'enveloppe de haillons, et se prétend pauvre.

BACCHUS. Par Cérès ! ils ont par-dessous une tunique de laine fine ; et tel qui ment ainsi est fort assidu au marché au poisson.

ESCHYLE. Ensuite tu leur as appris ce goût de bavardage et d'arguties qui a fait désertier les palestres, corrompu<sup>2</sup> les jeunes gens avides de pérorer, et inspiré aux marins un esprit d'insubordination<sup>3</sup>. De mon temps, ils ne savaient que demander leur ration<sup>4</sup>, et crier : Rhyrapé<sup>5</sup> !

BACCHUS. Oui sans doute, et péter au nez des rameurs du rang inférieur<sup>6</sup>, souiller d'ordures leurs voisins<sup>7</sup> ; oui certes, et dépouiller les passants là où ils relâchaient. Maintenant ils disputent, laissent la rame oisive, et naviguent au hasard.

ESCHYLE. De quels crimes n'est-il pas l'auteur ? N'a-t-il pas mis en scène des entremetteuses, des femmes qui accouchent dans les temples<sup>8</sup>, des sœurs incestueuses, et

<sup>1</sup> C'est-à-dire équiper des trirèmes à ses frais. Cette charge était une des *liturgies* réservées aux riches. Le poète dévoile ici des ruses qu'on employait pour s'y soustraire.

<sup>2</sup> *Nates contrivit adolescentulorum.*

<sup>3</sup> On ne voit pas comment la corruption de la jeunesse et l'insubordination des matelots sont des résultats directs du bavardage reproché aux personnages d'Euripide. Du reste, dans *les Nuées*, Aristophane a déjà reproché cette dépravation infâme aux orateurs spécialement.

<sup>4</sup> *Μάζαν*. Espèce de galette faite avec de la farine, de l'huile et du vin. (Thucydide, III, 49, et Hétychius.)

<sup>5</sup> Cri nautique.

<sup>6</sup> Il y avait trois rangs de rames sur les navires : le plus élevé s'appelait *θραυίτοι* ; celui du milieu, *ζυγίται* ; l'inférieur, *θαλαμίται*.

<sup>7</sup> *Commensalem concacare.*

<sup>8</sup> Dans une tragédie perdue, Augé, fille d'Aléus, séduite par Hercule, exposait son enfant dans le temple de Minerve. — *Sœurs incestueuses* : les filles d'Éole. Dans la tragédie d'*Éole*, Macarée violait sa sœur Canacé. (Voyez *les Nuées*.)

d'autres qui disent que la vie n'est pas la vie ? De là vient cette foule de scribes et de charlatans qui pullulent dans Athènes, espèces de singes qui abusent toujours le peuple ; tandis qu'aujourd'hui personne ne sait plus porter le flambeau<sup>2</sup>, faute d'exercice.]

BACCHUS. Personne, en vérité. Aussi, aux Panathénées, pensai-je mourir de rire en voyant dans la carrière un petit homme blanc, gros, tout courbé, fort en arrière des autres, qui se donnait une peine terrible ; puis, ceux qui se trouvèrent aux portes du Céramique le frappèrent sur le ventre, sur les reins, sur les côtes, sur les fesses ; et lui, à toutes ces claques qui fondaient sur lui, il lâcha un vent qui éteignit son flambeau, et il se sauva.

LE CHOEUR. L'affaire est importante : un grand débat, une guerre sérieuse se déclare. Il sera difficile de prononcer entre l'un qui attaque avec vigueur, et l'autre qui se défend et riposte avec adresse. Mais ne restez pas toujours sur le même terrain ; il y a bien d'autres points sur lesquels vous pouvez batailler. Tous les moyens que vous avez à faire valoir, vieux ou neufs, exposez-les, déployez-les hardiment, et hasardez quelques arguments subtils et ingénieux. Si vous craignez que les spectateurs, par ignorance, n'entendent pas toutes vos finesses, rassurez-vous : il n'en est plus ainsi, ils ont tous fait la guerre<sup>3</sup> ; chacun a son livre, et se forme à la sagesse ; ils

<sup>1</sup> Le Schollaste cite un fragment de la tragédie de *Phryxos*, cité aussi par Platon dans le *Gorgias* (édition de H. Estienne, p. 492), et signifiant : « Qui sait si la vie n'est pas une mort, et la mort une vie ? » Le Scholiaste d'Euripide sur Hippolyte rapporte ce passage à la tragédie de *Polidès*. Il y a dans Stobée un autre fragment du même genre, appartenant au *Phryxos*. Du reste, il est difficile de voir ce que cette belle pensée a de répréhensible aux yeux d'Aristophane.

<sup>2</sup> Ceci se rapporte à la course aux flambeaux, qui avait lieu aux Panathénées, ainsi qu'aux fêtes de Prométhée et de Vulcain. (Voy. la note sur le vers 129.) On peut voir une description de ces courses dans le *Voyage d'Anacharsis*.

<sup>3</sup> Ἐστρατευμένοι γὰρ εἶσι : « Ils ont fait la guerre, ils ont fait une campagne. » Pour comprendre ce passage, il faut se rappeler que le jury qui jugeait le concours des poètes comiques était composé de cinq

ont d'ailleurs de l'esprit naturel, et il est aujourd'hui plus aiguisé que jamais. Soyez donc sans crainte, déployez tout votre talent; vous êtes devant des spectateurs éclairés.

EURIPIDE. Passons d'abord à ses prologues; c'est la première chose qu'on trouve dans une tragédie, ce sera la première que j'examinerai dans cet habile poëte. Il était obscur dans l'exposition des faits.

BACCHUS. Lequel de ses prologues veux-tu examiner?

EURIPIDE. Un grand nombre. Récite-moi d'abord celui de l'*Orestie*<sup>1</sup>.

BACCHUS. Que chacun fasse silence. Parle, Eschyle.

ESCHYLE<sup>2</sup>. « Mercure Souterrain, qui veilles sur le royaume paternel, sois mon protecteur et mon appui : je viens enfin, et je rentre dans ma patrie. »

BACCHUS. As-tu là quelque chose à reprendre?

EURIPIDE. Plus de douze.

BACCHUS. Mais il n'y a en tout que trois vers.

EURIPIDE. Il y a vingt fautes dans chacun.

BACCHUS. Eschyle, je te conseille de te taire; sinon, avec tes trois iambes, il y en aura bien d'autres attaqués.

ESCHYLE. Moi, me taire devant lui!

BACCHUS. Si tu m'en crois.

EURIPIDE. Dès le début, il a fait la faute la plus lourde.

ESCHYLE (*répondant à Bacchus*). Vois-tu que c'est déraisonnable?

BACCHUS. Pour moi, peu m'importe.

ESCHYLE. Où dis-tu que j'ai fait des fautes?

EURIPIDE. Répète un peu.

personnes prises au sort, indistinctement parmi tous les spectateurs; tandis que le jury du concours tragique était composé de dix personnes choisies par l'archonte, parmi les citoyens qui avaient fait le service militaire.

<sup>1</sup> Trilogie composée des trois pièces suivantes : *Agamemnon*, *les Choéphores*, et *les Euménides*. En y ajoutant le drame satirique de *Proteus*, on complète la tétralogie.

<sup>2</sup> Ce sont les trois premiers vers des *Choéphores* : Oreste, de retour dans sa patrie, visite le tombeau de son père.

ESCHYLE. « Mercure Souterrain, qui veilles sur le  
« royaume paternel. »

EURIPIDE. Oreste ne dit-il pas cela sur le tombeau de son  
père ?

ESCHYLE. Je ne dis pas le contraire.

EURIPIDE. Entend-il que Mercure veillait, alors que son  
père a péri sous les coups d'une femme, par une odieuse  
perfidie ?

ESCHYLE. Ce n'est pas Mercure dieu de la ruse, mais  
Mercure Secourable, qu'il appelle Souterrain ; ce qu'il  
montre en disant qu'il tient cet emploi de son père.

EURIPIDE. Ta faute est encore plus grave que je ne pré-  
tendais ; car s'il tient de son père cet emploi souterrain...

BACCHUS. Ce ne serait plus alors qu'un déterreur de  
morts.

ESCHYLE. Bacchus, ton vin n'a pas de bouquet.

BACCHUS. Passe à l'autre vers ; et toi, observe les fautes.

ESCHYLE. « Sois mon protecteur et mon soutien : enfin je  
« viens, et je rentre dans ma patrie. »

EURIPIDE. L'habile Eschyle nous dit deux fois la même  
chose.

BACCHUS. Comment, deux fois ?

EURIPIDE. Regarde ; je vais te le faire voir. « Je viens,  
dit-il, et je rentre dans ma patrie. » *Je viens* est la même  
chose que *je rentre*.

BACCHUS. Oui, vraiment. C'est comme si quelqu'un disait  
à son voisin : Prête-moi ta huche, ou, si tu veux, ton  
pétrin.

ESCHYLE. Du tout, bavard, ce n'est pas la même chose ;  
mon vers est excellent.

BACCHUS. Comment cela ? Dis-moi comme tu l'entends.

ESCHYLE. Celui qui jouit des droits de citoyen a toute  
licence de *venir* dans sa patrie, car il y *vient* sans avoir  
souffert de disgrâce antérieure ; mais un exilé y vient et  
y *rentre*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Le mot grec *κατέρχομαι* se dit principalement du retour des exilés.

BACCHUS. Fort bien, par Apollon ! Qu'en dis-tu, Euripide ?

EURIPIDE. Je soutiens qu'Oreste n'est pas *rentré* dans sa patrie ; il est venu secrètement, sans en avoir obtenu la permission.

BACCHUS. Fort bien, par Mercure ! Mais je ne te comprends pas.

EURIPIDE. Passe donc à un autre.

BACCHUS. Allons, Eschyle, dis vite ; et toi, relève les fautes.

ESCHYLE. « Au pied de ce tombeau, je prie mon père de « m'écouter, de m'entendre <sup>1</sup>. »

EURIPIDE. Voilà encore une répétition ; *écouter et entendre* sont tout à fait la même chose.

BACCHUS. Mais, malheureux, il parlait à des morts, à qui il ne suffit pas de dire les choses jusqu'à trois fois ?

ESCHYLE. Et toi, comment faisais-tu tes prologues ?

EURIPIDE. Je vais le dire ; et si je me répète, ou que j'emploie du remplissage, condamne-moi.

BACCHUS. Eh bien, parle donc ; car je n'ai rien à faire qu'à écouter les beautés de tes prologues.

EURIPIDE. « OEdipe fut d'abord un homme heureux <sup>3</sup>. »

ESCHYLE. Non certes, non, mais destiné au malheur, puisque, avant qu'il fût conçu, Apollon prédit qu'il tuerait son père ; et il n'était pas encore né. Comment donc était-il d'abord un homme heureux ?

EURIPIDE. « Et ensuite il devint le plus malheureux des « mortels. »

ESCHYLE. Non certes, non ; car il ne cessa jamais de l'être. Comment serait-ce possible ? A peine né, il fut ex-

( Voy. *OEdipe à Colone*, v. 590. ) Toutes ces subtilités grammaticales peuvent plutôt être indiquées que traduites avec une entière fidélité. Peut-être Aristophane ne fait-il que reproduire un genre de critiques à la mode chez les partisans d'Euripide.

<sup>1</sup> *Choéphores*, vers 4 et 5.

<sup>2</sup> Allusion à l'usage d'appeler les morts trois fois. (*Odys.*, IX, 65 ; *Énéid.*, VI, 503. « Et magna manes ter voce vocavi. »)

<sup>3</sup> Début de l'*Antigone* d'Euripide, tragédie perdue.

posé<sup>1</sup> en plein hiver, de peur qu'en grandissant il ne devînt le meurtrier de son père; ensuite, pour son malheur, il alla chez Polybe avec ses pieds enflés; puis, jeune encore, il épousa une vieille femme, et, qui plus est, cette femme était sa mère; puis, il se creva les yeux.

BACCHUS. Heureux, s'il eût commandé la flotte avec Érasinides<sup>2</sup>!

EURIPIDE. Tu radotes; moi, j'excelle dans les prologues.

ESCHYLE. Par Jupiter! je n'éplucherai pas chacun de tes vers mot par mot; mais, avec l'aide des dieux, d'un souffle<sup>3</sup> je ruinerai tes prologues.

EURIPIDE. D'un souffle?

ESCHYLE. Oui, d'un seul. Tu fais des vers de telle façon qu'on peut y ajouter tout ce qu'on veut, petit sac, petite fiole, ou toison. Je le prouverai à l'instant.

EURIPIDE. Tiens! tu le prouveras?

ESCHYLE. Oui.

BACCHUS. Voyons, récite.

EURIPIDE. « Égyptus, selon la tradition la plus répandue, « faisant voile vers Argos avec ses cinquante fils<sup>4</sup>... »

ESCHYLE. A perdu sa fiole<sup>5</sup>.

EURIPIDE. Que veut dire cette fiole? Tu t'en repentiras.

BACCHUS. Récite-lui un autre prologue, pour voir encore.

EURIPIDE. « Bacchus, qui, armé de thyrses et couvert de

<sup>1</sup> « Dans un vase de terre. » Au dire du Scholiaste, c'était une habitude d'exposer les enfants dans des marmites: d'où s'est formé le verbe *υπερθετεν*. (Voyez les *Fêtes de Cérés*, v. 505-6.)

<sup>2</sup> « Un des généraux condamnés pour l'affaire des Arginuses. Ironie qui indique un regret pour ces malheureux.

<sup>3</sup> Littéralement: « avec une petite fiole. » Voyez deux vers plus bas.

<sup>4</sup> Commencement de l'*Archelaos*, tragédie perdue d'Euripide. SCHOLIASTE.

<sup>5</sup> *Αρχούριον*, petite fiole à mettre de l'huile. Cette locution équivaut au verbe latin *oleum perdidit*, il a perdu sa peine. C'est le même mot que j'ai traduit plus haut par un *souffle*. De ce mot on a formé *λαχουρίζεσθαι*, *polir à l'excès*. Cela se rattache à la critique qu'Aristophane fait d'Euripide, pour avoir énervé le style tragique par trop d'afféterie. Néanmoins, il faut avouer que la plaisanterie a fort peu de sel pour nous.

« peaux de faon, danse sur le Parnasse, à la lueur des torches <sup>1</sup>... »

ESCHYLE. A perdu sa fiole.

BACCHUS. Hélas ! encore une fois, la fiole qui nous a frappés !

EURIPIDE. Mais il aura beau faire, voici un prologue auquel il ne pourra appliquer sa fiole : « Il n'est pas d'homme « heureux en tout point : l'un, issu d'une illustre origine, « est sans fortune ; l'autre, d'une naissance obscure <sup>2</sup>... »

ESCHYLE. A perdu sa fiole.

BACCHUS. Euripide !

EURIPIDE. Quoi ?

BACCHUS. Je crois qu'il faut plier les voiles ; car cette fiole nous menace d'un violent orage.

EURIPIDE. Par Cérés ! cela ne m'inquiète pas ; il va être bientôt désarmé.

BACCHUS. Allons, dis-en un autre ; mais prends garde à la fiole.

EURIPIDE. « Cadmus, fils d'Agénor, étant un jour sorti « de la ville de Sidon... <sup>3</sup> »

ESCHYLE. A perdu sa fiole.

BACCHUS. O mon ami ! achète cette fiole, pour qu'elle ne gâte plus nos prologues.

EURIPIDE. Quoi donc ? moi, j'achèterais quelque chose de lui ?

BACCHUS. Si tu m'en crois.

EURIPIDE. Non, certes ; je peux réciter nombre de prologues, où il n'aura pas moyen d'appliquer sa fiole. « Pélops, fils de Tantale, étant venu à Pise avec ses coursiers rapides <sup>4</sup>... »

ESCHYLE. A perdu sa fiole.

BACCHUS. Vois-tu ? il a encore appliqué sa fiole. Allons

<sup>1</sup> Prologue d'*Hyppipyle*, tragédie perdue d'Euripide.

<sup>2</sup> Prologue de *Sthénobée*. Aristophane critique l'uniformité des prologues d'Euripide.

<sup>3</sup> Prologue de *Phryxos*.

<sup>4</sup> Prologue d'*Iphigénie en Tauride*.

(à *Eschyle*), mon cher, vends-la maintenant, à quelque prix que ce soit : tu en auras une fort belle pour une obole.

EURIPIDE. Non, non ; j'ai encore bien d'autres prologues.  
« *Œnéus*, un jour, dans les champs<sup>1</sup>... »

ESCHYLE. A perdu sa fiole.

EURIPIDE. Laisse-moi d'abord réciter le vers entier.  
« *Œnéus*, un jour, dans les champs, ayant fait une  
« abondante récolte et offrant les prémices aux dieux... »

ESCHYLE. A perdu sa fiole.

BACCHUS. Pendant le sacrifice ? et qui la lui a enlevée ?

EURIPIDE. Laisse, mon cher ! Qu'il essaye avec celui-ci :  
« *Jupiter*, comme l'a dit la vérité même<sup>2</sup>... »

BACCHUS. Il te fera encore damner, en répétant : A perdu sa fiole. Cette fiole tient à tes prologues, comme le fic aux yeux<sup>3</sup> ; mais, au nom des dieux, passe à ses chœurs<sup>4</sup>.

EURIPIDE. Oh ! je puis démontrer qu'il compose mal les chœurs, et qu'il se répète sans cesse.

LE CHŒUR. Comment l'affaire se passera-t-elle ? Je suis curieux de savoir ce qu'il trouvera à redire dans un poète qui a fait tant de chants lyriques, si supérieurs à ceux d'aujourd'hui : je ne sais vraiment ce qu'il pourra reprendre dans ce roi des fêtes de *Bacchus*<sup>5</sup>, et je crains pour lui.

<sup>1</sup> Fragment du *Méléagre*. On a conservé les sept premiers vers du prologue.

<sup>2</sup> Prologue de *Mélanippe*.

<sup>3</sup> Proverbe qui revient à celui-ci : « Il tient comme teigne. » Le fic est une légère excroissance ou tumeur, en forme de figue : c'est sans doute ce qu'on appelle chez nous un *loriot*, et chez les Grecs *epinyctis* (Plin., XXI, 21) ; elle vient aux yeux et dans les parties les plus couvertes de poil. Martial plaisante ainsi sur *Cécilianus*, atteint de ce mal :

*Cum dixi, ficus, rides quasi barbara verba,  
Et dici ficos, Cæciliane, jubes.  
Dicemus ficus, quas scimus in arbore nasci :  
Dicemus ficos, Cæciliane, tuos.*

*Epigram.*, lib. 1, 66.

<sup>4</sup> « A ses chants lyriques. »

<sup>5</sup> C'est-à-dire de l'art tragique.

EURIPIDE. Oui, d'admirables chants lyriques! on le verra bientôt. Je vais réunir tous ses chœurs en un seul.

BACCHUS. Et moi, j'en compterai les fragments avec ces petits cailloux.

( On entend le son de la flûte. )

EURIPIDE. « <sup>1</sup> Héros de Phthie, Achille, pourquoi donc, « à la nouvelle du carnage, ne cours-tu pas soulager les « travaux <sup>2</sup>? Habitants de ce marais, nous honorons Mer- « cure, dieu de cette race. Tu ne cours pas soulager les « travaux. »

BACCHUS. Eschyle, voilà deux *travaux* pour toi.

EURIPIDE. « O le plus illustre des Grecs, fils d'Atrée, qui « règne sur un peuple nombreux, écoute <sup>3</sup>. Tu ne cours « pas soulager les *travaux*. »

BACCHUS. Eschyle, c'est le troisième de tes travaux.

EURIPIDE. « Faites silence! Les chefs des Mélisses <sup>4</sup> vont « ouvrir le temple de Diane. Tu ne cours pas soulager les « travaux. » — « Je puis rappeler ici le départ menaçant « des chefs de nos guerriers <sup>5</sup>. Tu ne cours pas soulager les « travaux. »

BACCHUS. O Jupiter! quelle infinité de *travaux*! Je veux aller au bain! les travaux m'ont enflé les reins.

EURIPIDE. Attends; écoute du moins cet autre chant <sup>6</sup>, arrangé sur des airs de cithare.

<sup>1</sup> Centon ridicule, composé de vers sans liaison et pris de différents côtés. Le Scholiaste avertit de ne pas chercher ici de sens suivi.

<sup>2</sup> Vers des *Myrmidons* d'Eschyle. Ce sont les paroles des envoyés qui viennent réclamer le secours d'Achille pour les Grecs, accablés par les Troyens. — Le vers suivant est tiré des *Psychagogues*, c'est-à-dire *conducteurs des âmes*.

<sup>3</sup> Les anciens critiques ne s'accordent pas sur la pièce à laquelle appartiennent ces deux vers. On les attribuait au *Téléphe* d'Eschyle, ou à son *Iphigénie*.

<sup>4</sup> Prêtresses de Diane. On appelait Mélisses des femmes inspirées, attachées au service des temples. Le Scholiaste dit que ces deux mots, εὐφαμεῖτε, Μελισσονόμοι, se trouvaient dans les *Prêtresses* d'Eschyle.

<sup>5</sup> Vers 104 de l'*Agamemnon* d'Eschyle.

<sup>6</sup> Στάσιν μελῶν, chant fixe, arrêté; c'est-à-dire que le Chœur récitait sans changer de place.

BACCHUS. Allons, vite; mais point de *travaux*!

EURIPIDE<sup>1</sup>. « Comment, ce couple de rois des Achéens, « de la jeunesse grecque, » phlathothrathophlathothrat « en- « voie le sphinx artisan de malheurs, chien vigilant, » phlathothrathophlathothrat « armé de la lance et d'un bras « redoutable, l'oiseau impétueux, » phlathothrathophlathothrat « livrant aux chiens audacieux qui traversent les « airs « phlathothrathophlathothrat » ceux qui penchent vers « le parti d'Ajax! » Phlathothrathophlathothrat.

BACCHUS. Que signifie ce phlathothrat? vient-il de Marathon? ou as-tu recueilli les chansons d'un tireur d'eau?

ESCHYLE. Non; j'ai donné à ce qui était beau une autre forme également belle, pour ne point paraître cueillir dans le jardin sacré des Muses les mêmes fleurs que Phrynichos<sup>2</sup>. Pour Euripide, il emprunte ses chants à toutes les courtisanes, aux chansons<sup>3</sup> de Mélitos, aux airs de flûte cariens<sup>4</sup>, aux accents de douleur, aux airs de danse; et je vais le prouver à l'instant. Qu'on m'apporte une lyre. Mais qu'est-il besoin d'une lyre pour lui? Où est la joueuse de castagnettes<sup>5</sup>? Viens, muse d'Euripide! telle est la musique qui convient à tes vers.

BACCHUS. Cette muse n'a-t-elle jamais imité les Lesbiennes<sup>6</sup>?

<sup>1</sup> Ce passage est composé de membres de phrases tronquées, sans liaison, et appartenant à des pièces différentes, de manière à former un ensemble ridicule. Ainsi le premier membre est le vers 109 d'*Agamemnon*; d'autres sont tirés du *Sphinx* et des *Thraces*, pièces perdues d'Eschyle. Peut-être Aristophane a-t-il voulu taxer de mauvaise foi et de légèreté les critiques d'Euripide. Les syllabes dépourvues de sens, qu'il y introduit, désignent le fracas du style d'Eschyle.

<sup>2</sup> Ceci semble devoir se rapporter au Phrynichos, poète tragique, antérieur à Eschyle. Cependant, d'après le Scholiaste, il s'agit du poète lyrique. (Voy. plus haut la note sur le v. 910. Voyez aussi *les Oiseaux*, v. 750, où il fait l'éloge de ce dernier.)

<sup>3</sup> « Scholies. » (Voy. *les Acharniens*, et *les Guêpes*.) D'après le Scholiaste, ce Mélitos est le même qui accusa Socrate. C'était un poète tragique, très-médiocre.

<sup>4</sup> C'est-à-dire barbares.

<sup>5</sup> Littéralement : « celle qui joue avec des tessons ou des coquilles. » Elle marquait la mesure aux danseurs.

<sup>6</sup> *Λεσβιάζειν*, *fellare*, indice des mœurs dissolues de Lesbos. Eustathe

ESCHYLE<sup>1</sup>. « Aleyons, qui gazouillez sur les flots intaris-  
« sables de la mer, les ailes parsemées de gouttes humides  
« de rosée; et vous, araignées, qui, sous le plafond, dans  
« les coins de nos maisons, ti-ti-ti-ti-tissez avec vos pattes  
« la trame d'une toile déliée, œuvre de la navette retentis-  
« sante; là où le dauphin se plaît à bondir, au son de la  
« flûte, autour des proues azurées; les oracles et les stades.  
« Délices de la vigne en fleur, de la grappe qui met fin à  
« ses peines. Entoure-moi de tes bras, ô mon fils! » Vois-  
tu ce rythme<sup>2</sup>?

BACCHUS. Je le vois.

ESCHYLE. Quoi! tu le vois?

BACCHUS. Oui, te dis-je.

ESCHYLE. Toi cependant, l'auteur de ces vers, tu oses critiquer mes chants, toi qui composes les tiens à la manière<sup>3</sup> de Cyrène aux douze postures! Voilà tes vers lyriques; mais je veux encore examiner tes monologues<sup>4</sup>. « O noire obscurité de la Nuit! quel est ce songe funeste  
« que tu m'envoies du fond des ténèbres, ministre de Plu-

cite plusieurs verbes ainsi dérivés de noms de pays. *Egyptiaser*, *citiciser*, pour « agir malhonnêtement; » *crétiser*, pour « mentir. » Comme nous disons *gasconner*.

<sup>1</sup> Centon formé de différents passages sans liaison, tirés d'*Hypsipyle*, de *Méléagre*, ou parodiés d'*Iphigénie en Tauride*. Les deux vers sur le dauphin sont de l'*Électre* d'Euripide, 458-9. Les derniers vers ne forment pas même de sens.

<sup>2</sup> Les critiques roulent ici principalement sur le rythme. Je transcris la note de M. Boissonade : *Non omnium est ea vitia percipere quæ in hac de lyrico Æschyli et Euripidis artificio disputatione Aristophanes reprehendit. Hermannis, Bæckhiis, Reisingis, paucis aliis numeros veterum lyricorum artemque eorum musicam cognoscere contigit. Vide Hermann., Elem. metr., p. 549; Reisig., Conj., p. 26. Les sons prolongés et multipliés sur une même syllabe indiquent que le poëte se moque ici des roulades qui commençaient à s'introduire dans la mélodie. (Voyez le Scholiaste.)*

<sup>3</sup> Parodie d'un vers de l'*Hypsipyle* d'Euripide, et jeu de mots obscène. Le Scholiaste cite ces mots de l'*Hypsipyle* : ἀνὰ τὸ δωδεκαμήχανον ἄστρον. Cyrène, fameuse courtisane, *quæ profitebatur duodecim schemata coitus*. Il critique à la fois la poésie efféminée d'Euripide, et la multiplicité des ressorts qu'il emploie.

<sup>4</sup> Parodie du monologue d'*Hécube*, et d'une foule de passages bien connus alors, mais perdus pour nous.

« ton, vain fantôme, fils de la sombre Nuit, d'un aspect  
 « repoussant, enveloppé d'un noir linceul, au regard fa-  
 « rouché, aux griffes redoutables ?

« Femmes, allumez la lampe, allez avec vos urnes  
 « puiser l'onde des fleuves, et chauffez-la, pour que je me  
 « purifie de ce songe divin. Dieu de la mer, c'est cela  
 « même : ô mes compagnes, contemplez ces prodiges ;  
 « Glyca a enlevé mon coq, et a disparu. Nymphes des  
 « montagnes, ô Mania, arrête-la. Et moi, infortunée !  
 « j'étais alors tout entière à mon ouvrage, ti-ti-ti-tissant  
 « le lin qui garnissait mon fuseau, faisant un peloton  
 « pour le porter de grand matin au marché, et le ven-  
 « dre. Pour lui, il s'élevait, il s'élevait dans les airs, porté  
 « sur ses ailes légères ; il ne m'a laissé que la douleur,  
 « la douleur ; des larmes, des larmes<sup>1</sup> coulaient, cou-  
 « laient de mes yeux. Mais, ô Crétois, enfants de l'Ida,  
 « prenez vos flèches, venez à mon aide, accourez d'un pied  
 « rapide, et investissez la maison. En même temps,  
 « que Diane, déesse des bois, parcoure avec sa meute  
 « les coins les plus retirés. Et toi, Hécate, fille de Ju-  
 « piter, prends deux torches dans tes mains agiles, et  
 « éclaire-moi jusque chez Glyca, afin que j'y découvre son  
 « larcin. »

BACCHUS. Laissez là les chœurs.

ESCHYLE. Moi aussi, j'en ai assez. Je veux maintenant  
 prendre une balance, au moyen de laquelle on pourra  
 juger notre poésie à l'un et à l'autre, et peser le poids de  
 nos paroles.

BACCHUS. Approchez donc, puisque je suis réduit à vendre  
 le génie des poètes au poids comme du fromage<sup>2</sup>.

LE CHŒUR. Les gens d'esprit sont pleins de ressources.  
 Voilà une merveille singulière, inouïe ; et quel autre l'eût  
 imaginée ? En vérité, si le premier venu m'eût dit pareille

<sup>1</sup> Dans Euripide, ces répétitions sont fréquentes.

<sup>2</sup> On apportait alors une grande balance sur la scène.

chose, je ne l'aurais pas cru, mais j'aurais pensé qu'il badinait.

BACCHUS. Allons, venez auprès des balances...

ESCHYLE ET EURIPIDE. Nous voilà.

BACCHUS. Et que chacun récite un vers en les tenant; et ne lâchez pas avant que je vous aie dit : Coucou.

ESCHYLE ET EURIPIDE. Nous les tenons.

BACCHUS. Récitez un vers, la main sur la balance.

EURIPIDE. « Plût aux dieux que le navire Argo n'eût ja-  
« mais volé sur l'onde <sup>1</sup> ! »

ESCHYLE. « Fleuve Sperchios, gras pâturages des gé-  
« nisses <sup>2</sup> ! »

BACCHUS. Coucou! lâchez. Ce dernier vers descend bien plus.

EURIPIDE. Pourquoi cela?

BACCHUS. Parce qu'il l'a arrosé d'eau, comme ces marchands qui mouillent la laine; mais toi, tu as mis un vers ailé.

EURIPIDE. Eh bien! qu'il en dise un autre, et le fasse peser.

BACCHUS. Prenez encore la balance.

ESCHYLE ET EURIPIDE. Voici.

BACCHUS. Dites.

EURIPIDE. « La Persuasion n'a pas d'autre temple que  
« la parole <sup>3</sup>. »

ESCHYLE. « La Mort est la seule divinité insensible aux  
« présents <sup>4</sup>. »

BACCHUS. Lâchez! lâchez. C'est encore celui-ci qui l'emporte; il a mis la Mort, le plus pesant de tous les maux.

EURIPIDE. Et moi, la Persuasion; mon vers est excellent.

BACCHUS. Mais la Persuasion est légère, et n'a pas de bon

<sup>1</sup> Premier vers de la *Médée* d'Euripide.

<sup>2</sup> Vers du *Philoctète* d'Eschyle.

<sup>3</sup> *Antigone* d'Euripide.

<sup>4</sup> *Niobé* d'Eschyle.

sens. Cherches-en un autre des plus lourds, qui fasse pencher le bassin de ton côté, un vers solide et vigoureux.

EURIPIDE. Voyons, où en ai-je de cette espèce ?

BACCHUS. Je te le dirai : « Achille a amené au jeu deux « et quatre <sup>1</sup>. » Parlez ; ceci est la dernière épreuve.

EURIPIDE. « Sa main saisit une massue lourde comme le « fer <sup>2</sup>. »

ESCHYLE. « Char sur char, et cadavre sur cadavre <sup>3</sup>. »

BACCHUS. Il l'emporte encore sur toi.

EURIPIDE. Comment ?

BACCHUS. Il a mis deux chars et deux cadavres ; c'est un poids que ne soulèveraient pas cent Égyptiens <sup>4</sup>.

ESCHYLE. Qu'il ne lutte plus avec moi vers par vers, mais qu'il mette dans la balance, lui-même, ses enfants, sa femme, Céphissophon, en y ajoutant tous ses livres ; et moi ; je n'y opposerai que deux de mes vers.

BACCHUS. Tous deux sont mes amis, et je ne jugerai pas entre eux, car je ne veux m'attirer la haine ni de l'un ni de l'autre : je regarde l'un comme habile, et l'autre me charme.

PLUTON. Tu n'auras donc pas atteint le but de ton voyage ?

BACCHUS. Et si je prononce ?

PLUTON. Tu emmèneras celui des deux que tu auras préféré, afin de n'être pas venu pour rien.

BACCHUS. Je te rends grâces. Eh bien donc, écoutez-moi : je suis venu chercher ici un poëte.

<sup>1</sup> Allusion au *Téléphe*, où Euripide avait introduit des personnages qui jouaient aux dés ; ce qu'il supprima ensuite, parce que ce passage fut sifflé.

<sup>2</sup> *Méléagre* d'Euripide.

<sup>3</sup> *Glaucus* d'Eschyle.

<sup>4</sup> Les Égyptiens étaient les portefaix d'Athènes, comme chez nous les Savoyards. ( Voy. les poëtes comiques, et les *Oiseaux*, v. 1135. )

EURIPIDE. Dans quelle intention ?

BACCHUS. Afin qu'Athènes, sauvée du péril, fasse jouer des pièces. Celui de vous deux qui donnera à la république un bon avis, j'ai résolu de l'emmener. Et, d'abord, que pensez-vous l'un et l'autre d'Alcibiade<sup>1</sup> ? car l'État est dans les douleurs de l'enfantement.

EURIPIDE. Mais qu'en pensent les Athéniens ?

BACCHUS. Ce qu'ils en pensent ? Ils le regrettent, ils le haïssent, mais ils ne peuvent s'en passer<sup>2</sup>. Mais vous, dites votre opinion sur lui.

EURIPIDE. « Je hais un citoyen lent à servir sa patrie, « mais prompt à lui nuire, habile à se tirer d'affaire, et « inutile à l'État. »

BACCHUS. Fort bien, par Neptune ! Et toi, quel est ton avis ?

ESCHYLE. « Il ne faut point nourrir un lionceau dans une « ville ; mais si on le nourrit, il faut obéir à ses caprices. »

BACCHUS. Par Jupiter Sauveur ! je ne sais que décider : l'un a parlé habilement, et l'autre clairement. Mais dites-moi encore l'un et l'autre votre opinion sur les moyens que vous avez de sauver la république.

EURIPIDE. Ce serait d'attacher Cinésias<sup>3</sup> à Cléocrite, en guise d'ailes, pour que le souffle des vents les emporte à travers les mers.

BACCHUS. Ce serait plaisant : mais qu'est-ce que cela veut dire ?

EURIPIDE. En cas de combat naval, ils auraient des fioles pleines de vinaigre, qu'ils jetteraient dans les yeux des ennemis. Mais j'ai une autre idée, dont je veux vous faire part.

<sup>1</sup> Alcibiade était alors fugitif d'Athènes, et sans doute quelques personnes travaillaient à son retour. *Les Grenouilles* furent jouées peu après le temps où Alcibiade passa de Thrace en Phrygie, par crainte des Lacédémoniens. Voy. Plutarque, *Alcibiade*, c. 35 sq.

<sup>2</sup> Ce vers est d'Ion de Chios, le poète tragique, selon le Scholiaste.

<sup>3</sup> Voyez ce qui a été dit de la maigreur de Cinésias dans *les Oiseaux*, v. 1577. — Cléocrite est également nommé dans *les Oiseaux*, v. 876, où on le dit fils d'une autruche, parce qu'il était de très-grande taille.

BACCHUS. Dis.

EURIPIDE. Confions-nous à ce dont nous nous méfions, et gardons-nous de ce qui a notre confiance.

BACCHUS. Comment ? je ne comprends pas. Parle moins doctement et plus clairement.

EURIPIDE. Si ceux des citoyens qui ont maintenant notre confiance nous devenaient suspects, et si l'on employait ceux que nous laissons dans l'inaction, l'État serait sauvé. Car si les uns nous perdent, comment les autres, en faisant le contraire, ne nous sauveraient-ils pas ?

BACCHUS. Fort bien, par Palamède ! O l'habile homme ! As-tu trouvé cela tout seul, ou est-ce Céphissophon ?

EURIPIDE. Moi seul ; les fioles sont de Céphissophon.

BACCHUS. Toi, Eschyle, que dis-tu ?

ESCHYLE. Dis-moi d'abord qui la république emploie ? Est-ce les honnêtes gens ?

BACCHUS. Comment ? elle les déteste.

ESCHYLE. Elle aime donc les méchants ?

BACCHUS. Non pas, mais elle s'en sert par nécessité.

ESCHYLE. Comment sauver un État qui ne peut porter ni le drap fin ni la bure ?

BACCHUS. Par Jupiter ! trouve un moyen de le tirer de l'abîme.

ESCHYLE. Je le dirai là-haut ; ici je ne veux pas.

BACCHUS. Non pas ; mais envoie-leur d'ici même de bons avis.

ESCHYLE. Ce serait de regarder le pays ennemi comme le nôtre, et le nôtre comme ennemi<sup>2</sup>, nos vaisseaux comme nos revenus, et nos revenus comme une ruine.

<sup>1</sup> C'est-à-dire qui ne s'accommode ni des bons ni des méchants ; ou bien, ni de l'aristocratie ni de la démocratie.

<sup>2</sup> Conseil de Périclès, qui disait de laisser dévaster l'Attique, et d'aller attaquer le Péloponnèse avec la flotte. (V. Thucydide, I, 145.) Quant aux revenus, ce sont les tributs imposés aux villes alliées, et qui engraisaient une foule d'intrigants. Il joue sur les mots *πόρον*, *ἀπορίαν*. Mais des conseils très-sérieux se cachaient sous cette forme bouffonne.

BACCHUS. Fort bien. Mais le juge dévore cela à lui seul<sup>1</sup>.

PLUTON. Prononce.

BACCHUS. La décision vous appartient : moi, je choisirai celui que mon cœur désire.

EURIPIDE. Fidèle au serment que tu as fait de m'emmener avec toi, choisis tes amis.

BACCHUS. « La langue a juré<sup>2</sup> ; » mais je choisis Eschyle.

EURIPIDE. Qu'as-tu fait là, ô le plus odieux des hommes ?

BACCHUS. Moi ? j'ai donné la victoire à Eschyle. Pourquoi non ?

EURIPIDE. Oses-tu bien me regarder, après une action si honteuse ?

BACCHUS. « Qu'y a-t-il de honteux, si les spectateurs n'en jugent pas ainsi<sup>3</sup> ? »

EURIPIDE. Cruel, tu me laisseras donc parmi les morts ?

BACCHUS. Qui sait si la vie n'est pas une mort<sup>4</sup>, le souffle un souper, et le sommeil une toison ?

PLUTON. Bacchus, entrez dans mon palais.

BACCHUS. Pourquoi ?

PLUTON. Pour que je vous donne l'hospitalité<sup>5</sup> avant votre départ.

BACCHUS. C'est bien parlé, par Jupiter ! je ne suis pas fâché de l'affaire.

LE CHOEUR. Heureux l'homme qui possède une sagesse accomplie ! mille preuves l'attestent. Celui-ci, pour s'être montré sage, va rentrer dans sa maison, au grand avan-

<sup>1</sup> C'est-à-dire, absorbe tout ce qui devrait être consacré à l'équipement de la flotte. On sait que les tribunaux d'Athènes se composaient de six mille juges, tirés au sort chaque année entre tous les citoyens.

<sup>2</sup> Mot de l'*Hippolyte* d'Euripide, souvent cité.

<sup>3</sup> Parodie d'un vers de l'*Éole* d'Euripide, fr. I.

<sup>4</sup> Voyez la note sur le vers 1082. Le reste est une parodie.

<sup>5</sup> Allusion à l'usage de donner un banquet, après une victoire dramatique.

tage de ses concitoyens, de ses parents et de ses amis; et il le devra à sa sagesse. Il est donc bien de ne pas rester près de Socrate à discourir, en dédaignant la musique, et les parties les plus importantes de l'art tragique. Mais perdre son temps en discours pompeux et en subtilités frivoles, c'est le propre d'un insensé.

PLUTON. Allons, pars avec joie, Eschyle! sauve notre patrie par de sages leçons, et corrige les fous; ils sont nombreux. Porte ceci à Cléophon<sup>1</sup>, cela aux receveurs publics, Myrmex et Nicomachos; et ceci à Archénomos. Dis-leur de venir bien vite à moi, et sans délai. S'ils tardent à venir, je les saisis, et les jette pieds et mains liés avec Adimante, fils de Leucolophos<sup>2</sup>, au fond des enfers.

ESCHYLE. Je n'y manquerai pas. Donne ma place à Sophocle, pour qu'il la garde et me la conserve, si jamais je reviens ici. Je le crois après moi le plus habile. Mais aie bien soin que cet intrigant, ce menteur, ce charlatan, ne s'assoie jamais sur mon siège, même de force.

PLUTON. Vous, éclairez-le de vos torches sacrées, et, en l'accompagnant, chantez à sa gloire ses hymnes et ses chœurs.

LE CHŒUR. Dieux infernaux, accordez d'abord au poète qui retourne à la lumière un heureux voyage, et inspirez

<sup>1</sup> Il lui donnait une corde, ou tout autre emblème de supplice. Ceux qu'il nomme ici étaient des intrigants, aujourd'hui fort obscurs. Cléophon était étranger; il s'opposait à la paix, et rejetait les propositions de l'ambassadeur lacédémonien. Voyez plus haut vers 678, 4504, et *les Fêtes de Cérès*, v. 803. Nicomachos était un scribe ou greffier, contre lequel il reste une accusation de Lessias.

<sup>2</sup> Ce nom signifie : « paré d'une aigrette blanche. » Il était étranger, et commandait une partie des forces navales. Adimante, dans le *Prolagorus* de Platon, et dans Xénophon, *Hellen.*, I, c. 4, 21, est désigné comme fils de Leucolophide. C'était un des trois généraux qui firent battre la flotte athénienne à Ægos-Potamos par Lysandre. (Plutarque, *Vie d'Alcibiade.*)

à la république de bonnes pensées pour sa grandeur et son bonheur ! Par là, vous nous délivreriez de grands maux et du tumulte affreux des armes. Quant à Cléophon et aux autres qui veulent les mêmes choses que lui, qu'ils aillent combattre sur le sol de leur patrie<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Il y a dans ce passage du Chœur des réminiscences d'un vers du *Glaucus Potniensis* d'Eschyle, et du v. 1015 des *Euménides*.

<sup>2</sup> Il fait entendre par ces mots que ce sont des étrangers et des barbares.

#### FIN DES GRENOUILLES.

LES HARANGUEUSES,  
OU  
L'ASSEMBLÉE DES FEMMES,  
COMÉDIE.

NOTICE

SUR L'ASSEMBLÉE DES FEMMES,

ou

LES HARANGUEUSES.

---

On a vu, dans *Lysistrata*, les femmes conspirer entre elles, s'emparer de la citadelle, et prendre une résolution extrême pour forcer leurs maris à faire la paix. Ici encore, c'est une conspiration de femmes; mais il ne s'agit de rien moins que d'une révolution sociale. Les Athéniennes, sous la conduite de Praxagora, se déguisent en hommes; elles mettent des barbes postiches et prennent les manteaux de leurs maris, pour s'introduire dans l'assemblée du peuple. Après s'être assurées ainsi de la majorité, elles font passer un décret qui investit les femmes du gouvernement. Elles établissent ensuite une nouvelle constitution, fondée sur la communauté des biens, des femmes et des enfants. C'est une parodie très-spirituelle de la république imaginaire de Platon, et des utopies de ce genre mises en avant par les philosophes. On sait qu'avant Platon, Protagoras avait fait une république idéale. Il n'y a guère plus d'action dans cette pièce que dans *les Grenouilles*. Une critique libre et hardie, une satire vive et animée des mœurs athéniennes, voilà l'unique but que l'auteur se propose dans une suite de scènes pleines de gaieté. Toutes les objections qui peuvent s'élever contre ce système de communauté absolue sont présentées ici de la manière la plus bouffonne. Praxagora expose son plan, et résout toutes les difficultés avec une assurance imperturbable. Il y a surtout une longue scène, d'un comique achevé, entre deux citoyens, dont l'un est plein de dévouement et se dispose de la meilleure foi du monde à mettre tous ses biens en commun, tandis que l'autre, circonspect, égoïste, bien résolu à ne rien livrer qu'à la dernière extrémité, raille la bonhomie de son voisin et le

traite comme un niais; et puis, quand le diner est servi, celui qui n'a pas contribué veut aller se mettre à table avec les autres, tant il a de soumission pour les lois de la république! Dans la dernière partie de la pièce, on voit la réalisation du décret de Praxagora, relatif à la communauté des femmes. Plusieurs vieilles disputent à une jeune fille la possession d'un beau jeune homme. Ici le génie licencieux d'Aristophane se donne carrière, et va plus d'une fois jusqu'à l'obscénité.

Un seul passage de cette comédie (v. 194) fournit quelque donnée sur la date de la représentation. L'alliance dont il est question en cet endroit est, selon Paulmier, celle des Athéniens avec ceux de Corinthe, de la Béotie et de l'Argolide, contre les Lacédémoniens; ce qui répond à la fin de la quatre-vingt-seizième olympiade, 393 ans avant notre ère : année glorieuse pour les Athéniens, grâce aux victoires de Conon et d'Iphicrate. Il n'y a pas de parabase.

# LES HARANGUEUSES,

ou

## L'ASSEMBLÉE DES FEMMES.

### PERSONNAGES.

PRAXAGORA.  
PLUSIEURS FEMMES.  
CHOEUR DE FEMMES.  
BLÉPYROS, mari de Praxagora.  
UN CITOYEN.  
CHRÉMÈS.  
1<sup>er</sup> CITOYEN (l'homme dévoué.)  
PARMÉNON, } personnages muets.  
SIMON, }

II<sup>e</sup> CITOYEN (l'égoïste.)  
UN HÉRAUT.  
PLUSIEURS VIEILLES.  
UN JOUEUR DE FLUTE.  
UNE JEUNE FILLE.  
UN JEUNE HOMME.  
UNE SERVANTE.  
LE MAÎTRE.

PRAXAGORA s'avance, ~~une~~ *une* lampe à la main. Éclatante lumière de ma lampe d'argile<sup>1</sup>, suspendue à une hauteur d'où tu domines les regards; toi dont je veux célébrer la naissance et les aventures; toi qui, façonnée par la rapide impulsion de la roue du potier, reproduis par tes mèches<sup>2</sup> le radieux éclat du soleil: que ta flamme répande le signal convenu! A toi seule nous confions nos secrets, et ce n'est pas sans raison; car tu nous assistes, lorsque, dans nos chambres à coucher, nous essayons les diverses postures des plaisirs de Vénus; nul ne repousse ton œil pour témoin de ses ébats voluptueux. Seule tu éclaires nos plus secrets

<sup>1</sup> Parodie du style tragique. Le poète parle de l'origine et de la destinée de cette lampe, comme s'il s'agissait d'un héros. Ce premier vers était d'Agathon ou de Dicioène, selon le Scholiaste.

<sup>2</sup> Grec, *μυκτιῆρες*, *narines*. C'est ainsi que nous disons: *moucher* la chandelle.

appas<sup>1</sup>, en brûlant leur duvet florissant; lorsque nous ouvrons furtivement les celliers pleins de fruits et de la liqueur de Bacchus, c'est toi qui nous assistes; et, quoique notre complice, jamais tu ne révéles rien aux voisins. Aussi auras-tu la confiance des desseins actuels formés par mes amies, à Skira<sup>2</sup>. Mais je ne vois paraître aucune de celles qui devaient se rendre ici: cependant le jour va luire, et l'assemblée se tiendra dans un instant. Il nous faut prendre nos places, qui, comme le dit un jour Phylromachos, s'il vous en souvient, doivent être les autres, et, une fois assises, nous tenir cachées<sup>3</sup>. — Que peut-il donc être arrivé? N'ont-elles pu se mettre des barbes postiches, comme on en était convenu? Auraient-elles eu de la peine à dérober les habits de leurs maris? Mais je vois une lumière qui approche. Retirons-nous un peu, de peur que la personne qui s'avance ne soit un homme.

1<sup>re</sup> FEMME. Il est temps de marcher; car, comme nous sortions de la maison, le héraut<sup>4</sup> vient de chanter pour la seconde fois.

<sup>1</sup> Sur cet usage qu'avaient les femmes de s'épiler, voyez *les Fêtes de Cérés*, v. 216, 242, 291; *Lysistrata*, v. 821; *les Grenouilles*, v. 518.

<sup>2</sup> Il y avait aussi aux portes d'Athènes un bourg qui s'appelait Skira; et une fête, appelée du même nom, se célébrait au mois Skirophorion, correspondant à notre mois de juin. (Voy. *les Fêtes de Cérés*, v. 855.) Le nom de cette fête venait, dit-on, de ce que la prêtresse de Minerve portait une ombrelle blanche, appelée *σχιζος*.

<sup>3</sup> Ce passage a soulevé de graves difficultés. Un grand nombre d'éditions donnaient τας *ἐταίρας*, *les courtisanes*. Hermann a conjecturé *ἐτέρας*, qui se prononce de même, et qui se trouve d'ailleurs dans l'édition des Juntas. Le sens devient par là suffisamment clair. Le décret avait pour objet d'assigner aux femmes une place distincte de celle des hommes dans les spectacles. Il paraît que Phylromachos, dans son décret, après avoir désigné les places des femmes, appelait celles des hommes τας *ἐτέρας*, *les autres*; c'est à quoi Praxagora fait allusion. Et comme celles-ci étaient sur les premiers rangs, elle dit qu'il faut s'en emparer. (Voyez, plus bas, le v. 98.)

<sup>4</sup> Ce héraut n'est autre chose qu'un coq, vu que l'assemblée se tient au point du jour.

PRAXAGORA. Et moi, j'ai veillé toute la nuit à vous attendre. Mais voyons, je vais avertir la voisine, en grattant légèrement à la porte; car il ne faut pas que son mari s'en aperçoive.

2<sup>e</sup> FEMME. J'ai bien entendu le grattement de tes doigts, car, pendant que je me chaussais, je ne dormais pas. Mon mari, ma chère (j'ai épousé un marin de Salamine), ne m'a point laissé de repos toute la nuit<sup>1</sup>; c'est à l'instant même que j'ai pu prendre ses habits.

1<sup>re</sup> FEMME. Mais j'aperçois Clinarète, Sostrata, et Philénète avec elles.

PRAXAGORA. Dépêchez-vous donc! Glycé a fait serment que la dernière venue payerait une amende de trois congés de vin et d'un chénix de pois<sup>2</sup>.

1<sup>re</sup> FEMME. Voyez-vous Melistiché, la femme de Smicythion, qui accourt avec les souliers de son mari? C'est la seule qui me paraisse avoir quitté son époux tout à son aise.

2<sup>e</sup> FEMME. Eh! ne voyez-vous pas Geusistrate, la femme du cabaretier, avec sa lampe à la main, et les femmes de Philodorète et de Chérétadès?

PRAXAGORA. J'en aperçois encore une foule d'autres qui se dirigent vers nous; c'est l'élite de la ville.

3<sup>e</sup> FEMME. J'ai eu bien de la peine, ma chère, à m'échapper sans être aperçue. Mon mari a toussé toute la nuit, pour avoir mangé hier soir trop de sardines.

PRAXAGORA. Asseyez-vous donc, et, puisque je vous vois réunies, que je sache si vous avez fait ce qui a été résolu à Skira.

4<sup>e</sup> FEMME. Oui, pour ce qui me regarde. D'abord, comme nous en étions convenues, j'ai rendu mes aisselles aussi hérissées qu'un buisson. Puis, lorsque mon mari sortait pour aller sur la place publique, je me frottais d'huile tout le corps, et pendant le jour je me séchais au soleil<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Tota me nocte, usque et usque, agitavit in stragulis.* Le mot grec ἡλάνθη se dit également d'une femme et d'un navire.

<sup>2</sup> Le mot grec s'emploie aussi dans un sens obscène.

<sup>3</sup> Afin d'avoir le teint hâlé, comme les hommes. On a vu déjà que l'usage des femmes était de s'épiler.

5<sup>e</sup> FEMME. Moi de même; j'ai d'abord banni le rasoir, pour devenir toute velue, et ne plus ressembler en rien à une femme.

PRAXAGORA. Avez-vous les barbes<sup>1</sup> dont nous devons toutes nous pourvoir pour cette assemblée?

4<sup>e</sup> FEMME. Par Hécate! en voici une belle.

5<sup>e</sup> FEMME. Et moi, j'en ai une bien plus belle que celle d'Épicratès<sup>2</sup>.

PRAXAGORA. Et vous, que dites-vous?

4<sup>e</sup> FEMME. Elles font signe que oui.

PRAXAGORA. Je vois en effet que tout le reste est en règle: vous avez chaussure lacédémonienne, bâtons, habits d'homme, comme nous l'avions dit.

5<sup>e</sup> FEMME. Moi, j'ai apporté le bâton de Lamias, que j'ai pris pendant qu'il dormait.

PRAXAGORA. Un de ces bâtons sous le poids desquels il gémit<sup>3</sup>?

6<sup>e</sup> FEMME. Par Jupiter Sauveur! s'il avait revêtu la peau d'Argus, il saurait mieux que personne se moquer du bourreau<sup>4</sup>.

PRAXAGORA. Voyons donc, tandis que les étoiles brillent encore au ciel, ce que nous aurons à faire; car l'assemblée pour laquelle nous nous disposons commencera avec l'aurore.

1<sup>re</sup> FEMME. Par Jupiter! il faut que tu prennes place au pied de la tribune, en face des prytanes.

7<sup>e</sup> FEMME, *montrant de la laine*. J'ai apporté ceci, afin de pouvoir carder pendant l'assemblée.

<sup>1</sup> La barbe longue était un signe de gravité. Avec le manteau et le bâton, elle distinguait les membres du Conseil, les juges, les philosophes.

<sup>2</sup> Selon le Scholiaste, c'était un orateur démagogue, cité pour sa longue barbe. Platon le comique lui donna l'épithète de *σακισφόρος*, sans doute parce que sa barbe représentait comme un bouclier sur sa poitrine.

<sup>3</sup> C'était un portefaix, selon le Scholiaste. D'autres en font un géolier. Au lieu de *gémir*, le grec dit *pète*.

<sup>4</sup> De Mercure. Selon le Scholiaste, le poète fait allusion à l'*Inachos* de Sophocle, où l'on voyait Argus gardant Io. Tout ce passage d'ailleurs a trait à quelque fait alors connu, et dont l'explication ne nous est pas parvenue.

PRAXAGORA. Pendant l'assemblée? Malheureuse!

7<sup>e</sup> FEMME. Sans doute, par Diane! Entendrai-je moins bien si je carde? mes enfants sont tout nus.

PRAXAGORA. En voilà une qui veut carder! lorsqu'il faudrait ne laisser voir aux assistants aucune partie de notre corps. Ce serait vraiment une belle chose, de voir, devant la foule du peuple assemblé, une de nous s'élançant à la tribune, rejeter son manteau, et montrer sa nudité! Si au contraire nous prenons place les premières, nous resterons inconnues, en nous enveloppant de nos manteaux; et quand nous aurons attaché ces longues barbes à notre visage, qui, à cette vue, ne nous prendrait pour des hommes? Agyrrhios<sup>1</sup> n'a pas été reconnu, grâce à la barbe de Pronomos<sup>2</sup>: cependant c'était d'abord une femme; et aujourd'hui, vous le voyez, il joue le plus grand rôle dans l'État. Osons donc, je vous en conjure au nom du ciel<sup>3</sup>, osons nous emparer du gouvernement, afin de rendre service à la république; car à présent le vaisseau ne va ni à voiles ni à rames.

7<sup>e</sup> FEMME. Et comment, dans une assemblée de femmes, trouvera-t-on des orateurs?

PRAXAGORA. Ce sera fort aisé. On dit, en effet, que les jeunes gens les plus dissolus<sup>4</sup> sont en général les plus beaux parleurs: heureusement cette qualité ne nous manque pas.

7<sup>e</sup> FEMME. Je ne sais; mais l'inexpérience est dangereuse.

PRAXAGORA. Aussi, l'objet de notre réunion en ces lieux est-il de préparer ce que nous aurons à dire. Hâtez-vous

<sup>1</sup> Général athénien, qui succéda à Thrasybule dans le commandement de Lesbos. Il fit supprimer le salaire des poètes. Aristophane le nomme encore un peu plus bas, v. 184, ainsi que dans le *Plutus*, v. 476. Il le représente comme un homme de mœurs dissolues et efféminées. Sur Agyrrhios, voyez Xénophon, *Hell.*, l. IV, c. 8, 51. Platon le comique l'a aussi attaqué dans une de ses pièces.

<sup>2</sup> Joueur de flûte, cité pour sa barbe touffue.

<sup>3</sup> Littéralement: « par le jour de demain. »

<sup>4</sup> *Qui plurimum subiguntur.*

donc d'attacher votre barbe, toi et toutes celles qui sont exercées à parler.

8<sup>e</sup> FEMME. Et qui de nous, folle, ne sait pas parler ?

PRAXAGORA. Allons, attache ta barbe, et deviens homme au plus tôt. Voici les couronnes; je vais aussi mettre ma barbe, à votre exemple, pour le cas où je voudrais parler.

2<sup>e</sup> FEMME. O ma chère Praxagora, regarde, je te prie, comme la chose paraît ridicule.

PRAXAGORA. Comment, ridicule ?

2<sup>e</sup> FEMME. On dirait des sèches grillées, suspendues en guise de barbe.

PRAXAGORA. Que le purificateur porte le chat<sup>1</sup> à la ronde; allons, avance ici. Ariphradès<sup>2</sup>, cesse de bavarder; passe, et assieds-toi. Qui demande la parole<sup>3</sup> ?

8<sup>e</sup> FEMME. Moi.

PRAXAGORA. Prends donc cette couronne<sup>4</sup>, et bon succès !

8<sup>e</sup> FEMME. Voici.

PRAXAGORA. Parle.

8<sup>e</sup> FEMME. Parlerai-je donc avant de boire ?

PRAXAGORA. Comment, avant de boire ?

8<sup>e</sup> FEMME. Pourquoi, en effet, ai-je pris cette couronne<sup>5</sup> ?

PRAXAGORA. Retire-toi vite; tu nous en aurais peut-être fait autant à l'assemblée.

8<sup>e</sup> FEMME. Hé quoi! les hommes ne boivent-ils pas aussi à l'assemblée ?

PRAXAGORA. Tu crois vraiment qu'ils boivent ?

8<sup>e</sup> FEMME. Oui, par Diane! et du plus pur. Aussi tous leurs décrets, pour qui les examine, semblent être des

<sup>1</sup> Au lieu du petit cochon, dont le sang servait à purifier l'assemblée. (Voyez *les Acharniens*.)

<sup>2</sup> Débauché, dont Aristophane a signalé la corruption dans *les Chevaliers*, v. 4280, et dans *les Guêpes*, 4281. Ici, il le confond avec les femmes.

<sup>3</sup> Cette formule est déjà dans *les Acharniens*, v. 45, et dans *les Fêtes de Cérès*, v. 579.

<sup>4</sup> Usage des orateurs, déjà remarqué dans *les Fêtes de Cérès*.

<sup>5</sup> On se couronnait dans les festins.

rèves d'hommes ivres. Ils font aussi des libations; mais feraient-ils tant de pieuses cérémonies, prieraient-ils tant, si le vin n'y était pas? De plus, ils s'injurient comme des gens ivres, et les archers sont obligés de les emporter, à cause de leurs excès.

PRAXAGORA. Va, assieds-toi; tu n'es bonne à rien.

8<sup>e</sup> FEMME. Assurément j'aurais mieux fait de ne pas prendre de barbe; car je pense que je mourrai de soif.

PRAXAGORA. Y en a-t-il d'autres qui demandent la parole?

9<sup>e</sup> FEMME. Je la demande.

PRAXAGORA. Eh bien, couronne-toi; l'affaire marche. Tâche de parler un langage viril et convenable; appuie-toi sur ton bâton avec dignité<sup>1</sup>.

9<sup>e</sup> FEMME. « J'aurais désiré que quelqu'un de nos orateurs accoutumés m'eût permis, par l'excellence de ses conseils, de demeurer auditeur paisible<sup>2</sup>; mais jamais je ne souffrirai, pour ma part, que l'on fasse des citernes<sup>3</sup> dans les cabarets. Non, par les deux déesses!... »

PRAXAGORA. « Par les deux déesses! » Malheureuse, où as-tu l'esprit?

9<sup>e</sup> FEMME. Qu'y a-t-il? Je ne t'ai pas encore demandé à boire.

PRAXAGORA. Non; mais tu es homme, et tu jures par les déesses<sup>4</sup>. Le reste était fort bien.

9<sup>e</sup> FEMME. O Apollon! c'est vrai.

PRAXAGORA. Cesse! je ne saurais faire un pas pour me rendre à l'assemblée, que tout ne soit parfaitement en règle.

8<sup>e</sup> FEMME. Donne-moi la couronne; je vais prendre de

<sup>1</sup> Voyez plus haut, v. 74.

<sup>2</sup> Voyez l'exorde de la première *Philippique* de Démosthène, et le début de l'*Archidamos* d'Isocrate.

<sup>3</sup> On creusait dans la terre des fossés ronds ou carrés, dont les parois intérieures étaient enduites de ciment, et dans lesquels on conservait de l'huile et du vin. Ici, l'orateur ne veut pas que, chez les cabaretiers, il y ait de l'eau dans les citernes destinées à recevoir le vin. (V. le *Plutus*, v. 810.)

<sup>4</sup> C'était une forme de serment propre aux femmes.

nouveau la parole; je crois avoir mûrement médité. —  
« Pour moi, femmes ici assemblées.... »

PRAXAGORA. Malheureuse! Tu dis encore « femmes, » en parlant à des hommes?

8<sup>e</sup> FEMME. Épigonos<sup>1</sup> en est la cause; je regardais de son côté, j'ai cru parler à des femmes.

PRAXAGORA. Retire-toi aussi, et va t'asseoir. C'est moi qui parlerai pour vous, et qui prendrai cette couronne; je prie avant tout les dieux de veiller à la réussite de nos projets.

« L'intérêt de ce pays me touche autant que vous-mêmes; mais je souffre et je m'indigne de tous les désordres de notre cité. Je la vois en effet toujours dirigée par des chefs pervers; et si l'un d'eux est honnête homme une seule journée, il est scélérat dix jours. Voulez-vous essayer d'un autre? il fera encore pis. Il est difficile de corriger votre humeur bizarre, hommes qui avez peur de ceux qui vous aiment, et implorez sans relâche ceux qui ne vous aiment pas. Il fut un temps où nous ne tenions pas d'assemblées, et Agyrrhios<sup>2</sup> passait pour un malhonnête homme: aujourd'hui nous avons des assemblées; celui qui y reçoit de l'argent ne trouve rien de plus beau, mais celui qui n'en reçoit pas juge dignes de mort ceux qui font un trafic des délibérations publiques. »

1<sup>re</sup> FEMME. Par Vénus! voilà qui est bien dit.

PRAXAGORA. Malheureuse, tu as nommé Vénus! Tu nous rendrais un beau service, si tu disais cela à l'assemblée!

1<sup>re</sup> FEMME. Mais je ne le dirais pas.

PRAXAGORA. N'en prends donc pas l'habitude.

« Quand nous délibérions au sujet de l'alliance<sup>3</sup>, on

<sup>1</sup> Trait de satire contre un débauché de ce temps-là. Les Scholies ne disent rien de cet Épigonos.

<sup>2</sup> Voyez plus haut la note sur le v. 102.

<sup>3</sup> Ce passage est le seul de la pièce qui puisse fournir quelque donnée sur la date de la représentation. L'alliance dont il est question ici ne peut

« disait que la république serait perdue, si elle ne se fai-  
 « sait ; mais quand elle fut faite, on s'en fâcha ; l'orateur  
 « qui l'avait conseillée s'enfuit, et ne reparut plus. Il faut  
 « équiper des vaisseaux, tel est l'avis du pauvre ; les riches  
 « et les laboureurs sont d'un avis contraire. Vous fâchez-  
 « vous contre les Corinthiens ? ils se fâchent contre vous.  
 « Aujourd'hui ils vous veulent du bien, faites de même à  
 « leur égard. Argien est grossier, mais Hiéronyme<sup>1</sup> est  
 « habile. Dès qu'une ombre de salut vient à poindre, elle  
 « disparaît bientôt. Thrasybule<sup>2</sup> lui-même, si on l'appelait,  
 « ne saurait<sup>3</sup>... »

1<sup>re</sup> FEMME. Quel habile homme !

PRAXAGORA. Voilà un éloge en termes convenables.  
 « C'est vous, ô peuple, qui êtes la cause de ces maux !  
 « Vous vous faites donner un salaire sur les fonds de l'É-  
 « tat ; chacun de vous ne considère que le profit qu'il fera ;  
 « cependant la chose publique marche comme *Æsimos*<sup>4</sup>.  
 « Or, si vous voulez m'en croire, vous pouvez encore être  
 « sauvés. Mon avis est que nous devons remettre le gou-  
 « vernement aux femmes. En effet, dans nos maisons, ce

être que celle des Athéniens avec ceux de Corinthe, de la Béotie et de l'Argolide, contre la prépondérance des Lacédémoniens ; ce que Diodore, XIV, 82, rapporte à OL. 96, 2. Xénophon, *Hell.*, IV, c. 4, parle aussi de cette alliance, mais sans en marquer la date. Quant à l'orateur qui conseilla cette alliance, le Scholiaste nomme Conon. Ce fut lui du moins qui obtint du roi de Perse un subside au moyen duquel il détacha les alliés de Lacédémone, et les amena au parti d'Athènes. L'année suivante, après avoir relevé les murs de la ville, il fut détenu par Térabaze à Sardes, d'où il ne revint jamais. (Voyez aussi la *Vie de Conon* par Cornélius Népos.)

<sup>1</sup> Ceci doit s'entendre ironiquement. Selon Diodore (XIV, 84), Conon, lorsqu'il se rendit auprès du roi de Perse, confia le commandement de la flotte à cet Hiéronyme.

<sup>2</sup> On suppose qu'il s'agit ici du Thrasybule dont le nom était populaire à Athènes par l'expulsion des trente tyrans. Il périt la troisième année de la quatre-vingt-dix-septième olympiade, quatre ans après la représentation des *Grenouilles* : il pourrait donc être ici question de lui. Il y a cependant une Scholie qui dit le contraire. D'ailleurs, plus bas, v. 578, il est encore question d'un Thrasybule, qui évidemment n'est pas le restaurateur de la liberté.

<sup>3</sup> Il y a ici une lacune dans le texte.

<sup>4</sup> Littéralement : « roule. » Cet *Æsimos* était boiteux, ignorant et méprisé, selon le Scholiaste.

« sont elles qui nous servent d'intendantes, et qui les ad-  
« ministrent<sup>1</sup>. »

2<sup>e</sup> FEMME. Bien, bien, fort bien. Continue, mon cher.

PRAXAGORA. « Combien elles sont plus raisonnables que  
« nous ! je vous le ferai voir. D'abord il n'en est aucune  
« qui ne lave la laine dans l'eau chaude, à la manière an-  
« tique : on ne les voit point essayer de nouveautés. Le  
« salut d'Athènes ne serait-il pas assuré, si elle agissait de  
« même, et si elle ne cherchait pas les innovations ? Elles  
« s'asseient pour faire griller les morceaux, comme autre-  
« fois ; elles portent les fardeaux sur leur tête, comme au-  
« trefois ; elles célèbrent les Thesmophories, comme autre-  
« fois ; elles pétrissent les gâteaux, comme autrefois ; elles  
« maltraitent leurs maris, comme autrefois ; elles ont chez  
« elles des amants, comme autrefois ; elles fraudent sur les  
« dépenses de la cuisine, comme autrefois ; elles aiment  
« le vin pur, comme autrefois ; elles se plaisent aux ébats  
« voluptueux, comme autrefois. Ainsi, Athéniens, en leur  
« abandonnant l'administration, ne chicanons pas, ne  
« nous enquérons point de ce qu'elles feront, laissons-les  
« gouverner en toute liberté ; considérant seulement, d'a-  
« bord, qu'elles sont mères, et qu'elles auront à cœur d'é-  
«pargner les soldats. Ensuite, qui assurera mieux les pro-  
« visions qu'une mère ? La femme s'entend mieux que  
« personne à amasser des richesses : qu'elles gouvernent,  
« elles sont trop habituées à tromper elles-mêmes. J'omets  
« tous les autres avantages ; suivez mes avis, et votre vie  
« se passera au sein du bonheur. »

1<sup>re</sup> FEMME. Fort bien, ma charmante Praxagora ; à mer-  
veille ! Où donc, ma chère, t'es-tu si bien instruite ?

PRAXAGORA. Au temps de la fuite<sup>2</sup>, j'habitai avec mon  
mari sur le Pnyx, et, à force d'entendre les orateurs, j'ai  
appris moi-même.

<sup>1</sup> Voyez *Lysistrata*.

<sup>2</sup> Au commencement de la guerre du Péloponnèse, quand les habitants de l'Attique vinrent se réfugier dans l'intérieur de la ville. (V. THUCYDIDE, l. II, c. 17.)

1<sup>re</sup> FEMME. Je ne m'étonne pas de ton éloquence et de ton habileté : nous autres femmes, nous te choisissons dès à présent pour chef, c'est à toi d'accomplir tes projets. Mais si Céphalos<sup>1</sup> s'élançe pour t'injurier, que lui répliqueras-tu dans l'assemblée ?

PRAXAGORA. Je dirai qu'il radote.

1<sup>re</sup> FEMME. Mais tout le monde le sait.

PRAXAGORA. Et, de plus, qu'il est fou.

1<sup>re</sup> FEMME. On le sait aussi.

PRAXAGORA. Que, s'il s'entend fort mal à façonner les pots d'argile, il s'entend fort bien à façonner la république.

1<sup>re</sup> FEMME. Et si le chassieux Néoclidès<sup>2</sup> t'insulte ?

PRAXAGORA. Je lui ai déjà dit de regarder dans le derrière d'un chien<sup>3</sup>.

1<sup>re</sup> FEMME. Et si l'on te pousse<sup>4</sup> ?

PRAXAGORA. Je rendrai secousse pour secousse ; je ne manque pas d'expérience dans ce genre de lutte.

1<sup>re</sup> FEMME. Reste à savoir ce que tu feras, si les archers t'enlèvent.

PRAXAGORA. Je me défendrai ainsi, les poings sur les hanches ; je ne me laisserai jamais saisir par le milieu du corps.

1<sup>re</sup> FEMME. Et nous, s'ils t'enlèvent, nous leur ordonnerons de te lâcher.

2<sup>e</sup> FEMME. Voilà qui est fort bien imaginé ; mais nous n'avons pas songé aux moyens de nous souvenir de lever les mains<sup>5</sup> dans l'assemblée. Car nous sommes plus habituées à lever les jambes<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Demagogue de ce temps-là. Le Scholiaste dit que son père était potier.

<sup>2</sup> Voyez plus bas, v. 598. Dans le *Plutus*, v. 665, 716, 747, Aristophane le suppose tout à fait aveugle, mais plus habile à voler que les clairvoyants.

<sup>3</sup> Phrase proverbiale : se disait des aveugles.

<sup>4</sup> Ἰπποχρούειν pulsare significat ; sed et verbum est palestra venerea subagitare, succutere. Quod priori sensu mulier dixerat, altero Praxagora accipit.

<sup>5</sup> On sait que les suffrages se donnaient souvent en levant la main.

<sup>6</sup> Obsceno sensu. (Voy. *Lysistrata*, v. 529.)

PRAXAGORA. La chose est difficile; cependant il faut lever les mains, en découvrant le bras jusqu'à l'épaule. Allons, relevez vos tuniques; mettez vite la chaussure laconienne, ainsi que font les hommes lorsqu'ils se rendent à l'assemblée, ou qu'ils sortent. Quand tout cela sera bien fait, vous attacherez vos barbes; une fois que vous les aurez attachées avec soin, et qu'elles vous iront bien, enveloppez-vous du manteau que vous avez dérobé à vos maris, puis mettez-vous en marche, appuyées sur vos bâtons, en chantant quelque vieille chanson<sup>1</sup>, en imitant les manières des campagnards.

2<sup>e</sup> FEMME. C'est bien dit; mais prenons les devants; car j'imagine que d'autres femmes se rendront aussi, de la campagne, dans le Pnyx.

PRAXAGORA. Hâtez-vous, car il est d'usage que ceux qui ne se sont pas trouvés dès le matin sur le Pnyx se retirent, les mains vides<sup>2</sup>.

CHŒUR. Voici le moment de nous mettre en route, ô hommes! car il nous faut sans cesse avoir ce mot à la bouche, de peur de l'oublier. Nous aurions fort à craindre, si l'on nous surprenait à tramer un pareil complot pendant la nuit.

Allons à l'assemblée, ô hommes! Le thesmothète<sup>3</sup> a menacé quiconque n'arriverait pas de grand matin, avant que le jour ait chassé les ténèbres, tout couvert de poussière, le regard sévère, et se contentant de saumure à l'ail, de ne pas lui payer le triobole. Vous, Charitimide, Smicythos et Dracès, allez en toute hâte, et ayez soin de ne rien oublier de ce que vous devez faire. Quand nous aurons reçu notre droit de présence, asseyons-nous ensemble, pour rendre des décrets conformes aux intérêts de nos amies. Que dis-je? il fallait dire: « nos amis. »

<sup>1</sup> Dans les *Guépes*, les juges se rendent au tribunal en chantant.

<sup>2</sup> Littéralement: « ne reçoivent pas même un don. »

<sup>3</sup> C'était le nom des six derniers archontes. Une de leurs fonctions était de recueillir les suffrages dans les assemblées. Il a été question du triobole dans les *Chevaliers* et dans les *Guépes*.

Avisé aux moyens de chasser tous ces gens qui viennent de la ville<sup>1</sup>; autrefois, quand à l'assemblée ils ne recevaient qu'une obole<sup>2</sup>, on pouvait causer assis, la couronne sur la tête; maintenant on y est étouffé par la foule. Du temps où le vaillant Myronidès<sup>3</sup> était archonte, nul n'eût osé recevoir un salaire pour la part qu'il prenait aux affaires publiques; chacun apportait dans une petite outre de quoi boire, avec du pain, deux oignons, et trois olives. Mais aujourd'hui, quand on fait quelque chose pour la patrie, on demande trois oboles, comme le maçon mercenaire.

(Elles s'en vont.)

BLEPYROS, *mari de Praxagora*. Que veut dire ceci? qu'est-ce que ma femme est devenue? Voici déjà l'aurore, et elle ne paraît pas. Depuis longtemps, tourmenté d'un besoin pressant<sup>4</sup>, je cherche dans l'obscurité mes souliers et mon manteau; mais j'ai beau tâtonner, je ne trouve rien, et déjà Merdicus<sup>5</sup> frappe à la porte. Je vais prendre la mante de ma femme et sa chaussure persique. Mais où trouver un endroit propre, où l'on puisse se soulager à son

<sup>1</sup> Ceci est un trait satirique, pour donner à entendre que la majorité de l'assemblée n'était pas composée de citoyens véritables, mais que les étrangers ou les habitants de la campagne voulaient eux-mêmes faire passer les habitants de la ville pour intrus.

<sup>2</sup> Ce passage est une nouvelle preuve que le salaire de ceux qui assistaient à l'assemblée, comme le salaire des juges, a varié. On a vu, dans le couplet précédent, que ce salaire était alors de trois oboles. Dans *les Grenouilles*, v. 140, il est de deux oboles. (Voy. *les Nuées*, v. 854; *les Guêpes*, et *les Chevaliers*.)

<sup>3</sup> Les Scholies parlent de Myronidès comme d'un général estimé. Il était archonte à Athènes vingt-quatre ans après la fuite de Xerxès, et vingt-six ans avant la guerre du Péloponnèse. Dans *Lysistrata*, v. 801, Aristophane en parle comme d'un brave guerrier. Il était contemporain de Périclès. THUCYDIDE, I, 105-108, raconte plusieurs victoires de Myronidès.

<sup>4</sup> *Cacaturiens*. Ce mot est répété trois ou quatre fois dans ce couplet.

<sup>5</sup> Κοπρεαῖος. Il personnifie cet être singulier, quasi *Stercoreum dixervis*, vel *Merdaceum*.

aise? Ma foi, la nuit, tous les endroits ne sont-ils pas bons? Personne ne me verra faire cela. Ah! que je suis malheureux d'avoir pris femme, vieux comme je suis! Que je mérite bien d'être roué de coups! Ce n'est certainement pas pour faire quelque chose de bon qu'elle est sortie. Quoi qu'il en soit, il faut que je me soulage.

UN CITOYEN. Qui va là? n'est-ce pas mon voisin Blépyros? Par Jupiter! c'est lui-même. Dis-moi, qu'est-ce que tu as donc là de rouge<sup>1</sup>? Cinésias t'aurait-il couvert d'ordures<sup>2</sup>?

BLÉPYROS. Non; mais je suis sorti revêtu de la robe couleur safran, que porte ma femme d'ordinaire.

LE CITOYEN. Où est donc ton manteau?

BLÉPYROS. Je ne saurais le dire; j'ai longtemps cherché sur mon lit, je ne l'ai pas trouvé.

LE CITOYEN. Eh bien! n'as-tu pas dit à ta femme de te le trouver?

BLÉPYROS. Non vraiment, car elle n'est pas à la maison: elle s'est évadée furtivement, et je crains qu'elle ne fasse quelque mauvais coup.

LE CITOYEN. Par Neptune! notre aventure est tout à fait la même. En effet, ma femme a disparu avec le manteau que je portais; et ce n'est pas mon seul embarras; elle a pris aussi mes souliers; je n'ai pu les trouver nulle part.

BLÉPYROS. Par Bacchus! ni moi, ma chaussure laconienne; et comme j'éprouvais un besoin pressant, j'ai vite chaussé ces cothurnes, de peur de faire sur ma couverture; car elle était toute propre.

LE CITOYEN. Que peut-il donc y avoir? Est-ce qu'une de ses amies l'aurait invitée à dîner?

BLÉPYROS. Je le suppose; car elle n'est pas dépravée, que je sache.

LE CITOYEN. Tu fais donc des cordes<sup>3</sup>? Mais c'est le mo-

<sup>1</sup> C'était la couleur de sa robe.

<sup>2</sup> *Concacavit*. Sur Cinésias, voy. *les Grenouilles*, v. 4457. et *les Oiseaux*, 4577.

<sup>3</sup> Littéralement: *Al tu funem cacas*. Il paraît que Blépyros était toujours dans la même posture.

ment d'aller à l'assemblée, pour tâcher de retrouver mon manteau, le seul que je possède.

BLÉPYROS. J'irai aussi quand j'aurai fini; mais une poire sauvage obstrue le passage et arrête les matières.

LE CITOYEN. Est-ce celle dont parlait Thrasybule, à l'occasion des Lacédémoniens<sup>1</sup>?

BLÉPYROS. Par Bacchus! elle tient ferme. Que ferai-je? car le mal que j'endure n'est pas tout; je me demande par où passera désormais ce que je mangerai. Cet achra-dousien<sup>2</sup>, quel qu'il soit, ferme absolument le passage. Qui me fera venir un médecin? et lequel? Où est le plus habile dans la partie des derrières? N'est-ce pas Amynon<sup>3</sup>? Mais peut-être ne voudra-t-il pas venir. Qu'on cherche Antisthène<sup>4</sup>, à tout prix. A en juger par ses soupirs<sup>5</sup>, il doit savoir ce qui convient à un derrière constipé. O vénérable Lucine, ne me laisse pas ainsi crever de constipation, et devenir le plastron<sup>6</sup> des comiques!

CHRÉMÈS. Holà! que fais-tu là? Ne te mets-tu pas à l'aise?

BLÉPYROS. Moi? Non, c'est fini; je me relève.

CHRÉMÈS. Tu as mis la robe de ta femme?

BLÉPYROS. Je l'ai prise au hasard, dans l'obscurité. Mais toi-même, d'où viens-tu, je te prie?

CHRÉMÈS. De l'assemblée.

BLÉPYROS. Est-ce qu'elle est déjà finie?

CHRÉMÈS. Sans doute, dès le point du jour; et, par Jupi-

<sup>1</sup> Le Scholiaste dit que ce Thrasybule avait promis de parler contre les ambassadeurs de Lacédémone, qui venaient pour conclure un traité de paix. Thrasybule, voulant se dispenser de parler, prétextait qu'il était enroué, pour avoir mangé la veille des poires sauvages.

<sup>2</sup> Ce mot est formé de celui qui signifie *poire sauvage*.

<sup>3</sup> Cet Amynon était un orateur, et non un médecin.

<sup>4</sup> Plus loin, au v. 806, le poète revient encore sur cet Antisthène, qu'il raille ici comme un infâme débauché.

<sup>5</sup> Ici le poète n'entend pas parler des soupirs de la poitrine.

<sup>6</sup> Littéralement : « le pot de chambre. »

ter ! la teinture rouge <sup>1</sup> répandue autour de l'enceinte m'a bien fait rire.

BLÉPYROS. Alors tu as reçu le triobole ?

CHRÉMÈS. Je le voudrais bien ! Mais je suis arrivé trop tard ; et je suis tout honteux de ne rapporter que mon sac vide <sup>2</sup>.

BLÉPYROS. Qui a pu causer cela ?

CHRÉMÈS. Une affluence telle qu'on n'en vit jamais sur le Pnyx. Et, en les voyant, nous les prenions tous pour des cordonniers. En effet, l'assemblée entière n'offrait que des visages blancs <sup>3</sup> ; aussi, ni moi, ni bien d'autres, nous n'avons reçu le triobole.

BLÉPYROS. Je ne le recevrais donc pas non plus, en y allant maintenant ?

CHRÉMÈS. Non, certes, fusses-tu même parti au second chant du coq.

BLÉPYROS. Malheureux que je suis ! « Antilochos, pleure-  
« moi vivant, plus que le triobole <sup>4</sup> ; car j'ai tout perdu. »  
Mais quelle affaire a réuni de si bon matin une si nombreuse assemblée ?

CHRÉMÈS. Voici ce que c'est : les prytanes ont jugé à propos de mettre en délibération les moyens de sauver l'État. A l'instant le chassieux Néoclidès <sup>5</sup> se glissa le premier à la tribune ; et aussitôt le peuple de crier, tu penses avec quelle force : « N'est-il pas indigne que cet homme

<sup>1</sup> Allusion à la corde teinte en rouge, dont on frappait ceux qui tardaient à se rendre à l'assemblée. Ceux qui en étaient frappés ne recevaient pas le triobole. Telle est ici l'explication du Scholiaste. Mais voyez la note sur la première scène des *Acharniens*, et Schœmann, *De comitiis Atheniensium*. (Voy. les *Acharniens*, première scène.)

<sup>2</sup> Le sac dans lequel il devait rapporter de la farine achetée avec son salaire. (Voy. les *Guêpes*.)

<sup>3</sup> Cela vient, dit le Scholiaste, de ce qu'ils travaillaient dans l'intérieur des maisons ; ils étaient donc moins hâlés, ainsi que les femmes.

<sup>4</sup> Parodie d'un passage des *Myrmidons* d'Eschyle, dont il ne reste que des fragments. Il y a dans l'original : « Antilochos, quoique je vive encore, je pleure sur moi plus que si j'étais mort. »

<sup>5</sup> Voyez plus haut, v. 254.

« ose prendre la parole , surtout quand il s'agit du salut de  
« l'État, lui qui n'a pu conserver les cils de ses paupières ? »  
Alors Néoclidès , élevant la voix et promenant ses regards  
autour de lui , s'est écrié : « Que devais-je donc faire ? »

BLÉPYROS. « Broyer de l'ail avec du silphium et un mé-  
« lange de tithymale de Laconie , et t'en frotter les sourcils  
« le soir. » Voilà ce que je lui aurais dit , si je m'étais  
trouvé là.

CHRÉMÈS. Après lui , l'habile Évéon <sup>1</sup> s'est avancé tout  
nu , à ce qu'il semblait au plus grand nombre ; mais lui  
prétendait qu'il avait un manteau <sup>2</sup> ; ensuite il a parlé  
dans le sens le plus populaire : « Vous voyez , dit-il , que  
« j'ai moi-même besoin d'être sauvé <sup>3</sup> , et il s'en faut de  
« quatre statères <sup>4</sup> ; je n'en dirai pas moins les moyens  
« propres à sauver la république et les citoyens. Si en effet  
« les foulons fournissent des manteaux d'hiver à ceux qui  
« en ont besoin , dès que le soleil commence son mouve-  
« ment rétrograde <sup>5</sup> , aucun de nous ne sera jamais attaqué  
« de pleurésie. Que ceux qui n'ont ni lit ni couverture  
« aillent coucher , après le bain , chez les pelletiers ; si un  
« d'eux refuse d'ouvrir sa porte en hiver , qu'il soit con-  
« damné à donner trois fourrures. »

BLÉPYROS. Par Bacchus ! voilà qui est parfait ; mais il  
aurait dû ajouter , et nul ne l'eût contredit , que les mar-  
chands de farine donneraient aux pauvres trois chénices  
pour leur nourriture , sinon ils seraient sévèrement punis :

<sup>1</sup> Parodie du v. 551 de l'*Oreste* d'Euripide.

<sup>2</sup> Les Scholies supposent que cet Évéon e-t le même que cite Démosthène dans son discours contre Midias. Cet Évéon , d'après Démosthène , avait tué un Béotien qui l'avait frappé dans une partie de débauche. Ce pouvait être aussi un surnom , le mot grec signifiant « joyeuse vie. » Dans le *Philoctète* de Sophocle , on trouve cette épithète donnée au sommeil.

<sup>3</sup> Manière comique de dire que ce manteau était si déchiré , qu'il ne lui couvrait pas le corps.

<sup>4</sup> Parodie du vers 41 des *Héraclides* d'Euripide.

<sup>5</sup> Boeckh (*Staatshaushaltung der Athener*, l. I, c. 18) pense que les quatre statères désignent le prix du manteau dont il avait besoin. Le stateré valait quatre drachmes.

<sup>6</sup> Mouvement apparent au solstice d'hiver

ainsi du moins Nausicydès<sup>1</sup> ferait quelque bien au peuple.

CHRÉMÈS. Après cela, un beau jeune homme<sup>2</sup> au teint blanc, semblable à Nicias<sup>3</sup>, s'est élancé pour prendre la parole, et il a commencé par dire qu'il fallait abandonner aux femmes le gouvernement de la république. Aussitôt la bande des cordonniers d'applaudir, et de s'écrier qu'il parle fort bien; mais les habitants de la campagne firent une vive opposition.

BLÉPYROS. Par Jupiter! ils avaient raison.

CHRÉMÈS. Mais ils étaient en minorité; pour lui, il continuait ses cris, disant beaucoup de bien des femmes, et beaucoup de mal de toi.

BLÉPYROS. Et qu'a-t-il dit?

CHRÉMÈS. D'abord, il a dit que tu étais un vaurien.

BLÉPYROS. Et toi?

CHRÉMÈS. Ne me questionne pas encore là-dessus... Puis, un voleur.

BLÉPYROS. Moi seul?

CHRÉMÈS. Puis, un délateur.

BLÉPYROS. Moi seul?

CHRÉMÈS. Toi, et toute cette foule.

BLÉPYROS. Qui prétend le contraire?

CHRÉMÈS. Mais il disait que la femme est la sagesse même<sup>4</sup>, et une source de richesse; qu'elle ne divulgue jamais les secrets des Thesmophories, tandis que toi et moi nous révélons toujours les résolutions du Conseil.

BLÉPYROS. Par Mercure! il n'a pas menti sur ce point.

CHRÉMÈS. Il disait que les femmes se prêtent entre elles

<sup>1</sup> Marchand de farines, selon le Scholiaste. D'après Xénophon (*Mémoires*, II, 7, 6), il avait fait fortune dans ce commerce, ce qui l'avait mis à même de remplir fréquemment les charges publiques onéreuses (*liturgies*).

<sup>2</sup> C'était Praxagora.

<sup>3</sup> Ce Nicias n'est pas le célèbre général dont il est question dans les *Chevaliers*, et qui commanda l'expédition de Sicile, où il périt, environ douze ans avant la représentation de *L'Assemblée des Femmes*. On conjecture que celui-ci est son petit-fils.

<sup>4</sup> Littéralement : « bourrée de sagesse. »

des habits, des bijoux, de l'argent, des coupes, et cela sans témoins, seule à seule; qu'elles rendent tout exactement, et ne se font point tort; chose, dit-il, que font la plupart de nous.

BLÉPYROS. Par Neptune! c'est vrai, même devant des témoins.

CHRÉMÈS. Qu'elles ne font ni délations, ni procès, ni conspirations; enfin il accorde aux femmes toutes les qualités et tous les mérites possibles.

BLÉPYROS. Et qu'a-t-on enfin résolu?

CHRÉMÈS. De leur livrer le gouvernement, puisque aussi bien c'était la seule nouveauté dont on ne se fût pas encore avisé à Athènes.

BLÉPYROS. Et cela a été résolu?

CHRÉMÈS. Assurément.

BLÉPYROS. Et elles vont être chargées de tous les soins que l'on confiait aux hommes?

CHRÉMÈS. C'est cela même.

BLÉPYROS. Et je n'irai plus au tribunal, mais ce sera ma femme?

CHRÉMÈS. Ce ne sera plus toi qui élèveras tes enfants, ce sera ta femme.

BLÉPYROS. Je n'aurai plus besoin de bâiller dès le point du jour?

CHRÉMÈS. Non certes; mais cela regardera les femmes. Tu resteras à la maison, sans bâiller; tu pourras péter à ton aise.

BLÉPYROS. Il y a une chose à craindre pour les gens de notre âge, quand elles auront pris les rênes<sup>2</sup> du gouvernement: c'est qu'elles ne nous contraignent de vivre forcés...

CHRÉMÈS. A quoi?

BLÉPYROS. A les posséder<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Pour se lever, et aller à l'assemblée.

<sup>2</sup> *Chevaliers*, v. 4409: « Celui de vous qui me fera le plus de bien, je lui livrerai les rênes du Pnyx. »

<sup>3</sup> *Subagitare ipsas*.

CHRÉMÈS. Et si nous ne pouvons pas ?

BLÉPYROS. Elles ne nous donneront pas à diner.

CHRÉMÈS. Eh bien ! fais en sorte d'avoir à diner, et de les bien servir.

BLÉPYROS. Ce que l'on fait par contrainte est toujours pénible.

CHRÉMÈS. Mais si le bien de la république l'exige, il faut que tous les hommes s'y soumettent. C'est une remarque souvent faite par nos pères, que nos décrets les plus insensés et les plus fous tournent toujours à notre avantage<sup>1</sup>. Auguste Pallas, et vous autres dieux, faites qu'il en soit ainsi. Je m'en vais ; porte-toi bien.

BLÉPYROS. Et toi aussi, Chrémès.

( Ils s'en vont. )

LE CHOEUR. Marchez, avancez. Y a-t-il des hommes qui nous suivent ? Retourne-toi, examine ; prends bien garde ( car il y a une foule de gens rusés ) qu'on épie par derrière notre tournure. Fais, en marchant, le plus de bruit possible avec tes pieds. Quelle honte ce serait pour nous toutes, si nous étions surprises par les hommes ! Enveloppe-toi donc bien, et promène tes regards de tous côtés, à droite, à gauche, pour éviter que l'affaire ne nous tourne à mal. Mais hâtons-nous ; nous voici près de l'endroit d'où nous sommes parties pour aller à l'assemblée ; déjà l'on voit la maison de notre générale, de l'auteur de ce noble projet, sanctionné maintenant par les citoyens. Il faut donc ne plus tarder, ne plus attendre, avec nos barbes, de peur qu'on ne nous surprenne et qu'on ne nous dénonce. Allons, retirez-vous à l'ombre, derrière ce mur, regardant avec précaution, reprenez vos anciens habits, et ne tardez pas, car voici déjà notre générale qui

<sup>1</sup> La même pensée est exprimée dans *les Nuées*, v. 587.

revient de l'assemblée. Hâtez-vous donc toutes, il est ridicule d'avoir encore vos barbes au menton; voyez les femmes qui s'avancent, il y a longtemps qu'elles ont repris leur costume.

---

PRAXAGORA. O femmes! tout ce que nous avons projeté nous a réussi à merveille. Mais avant qu'aucun homme vous voie, déposez vos manteaux, quittez cette chaussure virile, déliez ces courroies laconiennes, laissez là vos bâtons. Toi, arrange la toilette de ces femmes; moi, je vais me glisser à la maison sans que mon mari me voie, et remettre son manteau où je l'ai pris, avec les autres objets que j'ai emportés.

LE CHŒUR. Tous tes ordres sont déjà accomplis; c'est à toi maintenant de nous apprendre ce que nous avons à faire pour te prouver notre obéissance. Car je n'ai jamais rencontré de femme plus habile que toi.

PRAXAGORA. Restez à présent, afin que je prenne vos conseils sur l'autorité dont je viens d'être investie. En effet, j'ai éprouvé votre courage dans le trouble et les dangers.

---

BLÉPYROS. Hé! d'où viens-tu, Praxagora?

PRAXAGORA. Que t'importe mon cher?

BLÉPYROS. Que m'importe? La sotte question!

PRAXAGORA. Tu ne me diras pas du moins que je viens de chez un amant?

BLÉPYROS. Pas de chez un seul peut-être.

PRAXAGORA. Tu peux t'en assurer.

BLÉPYROS. Comment?

PRAXAGORA. Vois si ma tête exhale l'odeur des parfums.

BLÉPYROS. Quoi! est-ce qu'une femme ne peut faire cela sans parfums?

PRAXAGORA. Pas moi, du moins.

BLÉPYROS. Où donc es-tu allée clandestinement si matin, après avoir pris mon manteau ?

PRAXAGORA. Une femme de mes amies, en mal d'enfant, m'a envoyé chercher cette nuit.

BLÉPYROS. Ne pouvais-tu me prévenir avant d'y aller ?

PRAXAGORA. Fallait-il, mon ami, abandonner une femme en couche, dans un besoin si pressant ?

BLÉPYROS. Il fallait au moins me le dire. Il y a quelque chose là-dessous.

PRAXAGORA. Non, par les déesses ! j'y suis allée comme j'étais ; elle me priait de venir en toute hâte.

BLÉPYROS. Eh bien, ne devais-tu pas prendre tes propres vêtements ? Mais, après m'avoir dépouillé, tu me jettes ta robe, puis tu me laisses là comme un mort que l'on expose, si ce n'est que tu ne m'as pas mis de couronne<sup>1</sup>, ni laissé de fiole à parfums.

PRAXAGORA. Il faisait froid, je suis faible et délicate ; et, pour me réchauffer, je me suis enveloppée dans ce manteau ; je te laissais, toi, mon ami, dans un lit bien chaud, et sous des couvertures.

BLÉPYROS. Mes souliers lacédémoniens sont aussi partis avec toi : et le bâton, qu'en voulais-tu faire ?

PRAXAGORA. C'est pour défendre le manteau<sup>2</sup> que j'ai changé mes souliers contre les tiens ; à ta manière, je faisais du bruit en marchant, et je frappais les pierres avec le bâton.

BLÉPYROS. Sais-tu bien que tu as perdu un setier de blé, que j'aurais gagné à l'assemblée<sup>3</sup> ?

PRAXAGORA. Ne t'en mets pas en peine ; elle a fait un beau garçon.

<sup>1</sup> Sur cet usage de couronner les morts, voyez aussi le v. 1652 des *Phéniennes* d'Euripide.

<sup>2</sup> Probablement contre les voleurs.

<sup>3</sup> Le setier, ou l'*hecteus*, étant la sixième partie du médimne, cela porte le prix du médimne à trois drachmes pour cette époque, puisque la drachme valait six oboles.

BLÉPYROS. L'assemblée ?

PRAXAGORA. Non, mais la femme chez qui j'ai été. Est-ce que l'assemblée s'est tenue ?

BLÉPYROS. Sans doute. Ne te souviens-tu pas que je te l'avais dit hier ?

PRAXAGORA. Je me rappelle maintenant.

BLÉPYROS. Tu ne sais donc pas ce qui y a été résolu ?

PRAXAGORA. Vraiment non.

BLÉPYROS. Tu peux rester tranquille à manger des sèches<sup>1</sup>. On dit que la république est remise entre vos mains.

PRAXAGORA. Pourquoi faire ? pour filer ?

BLÉPYROS. Non, pour gouverner.

PRAXAGORA. Quoi ?

BLÉPYROS. Tout ce qui concerne les affaires de l'État.

PRAXAGORA. Par Vénus ! la république sera désormais bien heureuse.

BLÉPYROS. En quoi ?

PRAXAGORA. Pour mille raisons. En effet, il ne sera plus permis à des audacieux de la souiller par d'infâmes attentats, ni de porter de faux témoignages ni de délations calomnieuses...

BLÉPYROS. Au nom des dieux, ne fais pas cela ; ne m'enlève pas mes moyens d'existence<sup>2</sup>.

LE CHOEUR. O mon cher, laisse parler ta femme !

PRAXAGORA. Ni de voler ses voisins, ni d'envier, ni d'être nu ou misérable, ni d'injurier, ni de prendre des gages à ses débiteurs.

LE CHOEUR. Par Neptune ! voilà de grandes promesses, si ce ne sont des mensonges.

<sup>1</sup> C'est-à-dire vivre dans les délices. Ce poisson était alors très-estimé. Cependant il passe aujourd'hui pour être coriace. (Voy. *Dict. d'hist. nat.*, article *Sèche*, par M. Bosc.) Les habitants des îles de la Grèce le font sécher, pour le manger pendant le carême.

<sup>2</sup> Parodie du v. 953 du *Philoctète* de Sophocle.

PRAXAGORA. Mais je les réaliserai; aussi, toi, tu me rendras justice, et celui-ci sera lui-même réduit au silence.

LE CHŒUR. Voici le moment d'éveiller ton esprit fécond en ressources, et ton zèle pour le peuple, toi qui sais les moyens de servir tes amies. C'est dans l'intérêt de la prospérité générale qu'il faut déployer cette intelligence habile, qui assure à un peuple civilisé toutes les jouissances de la vie, et lui montre ce qu'il est capable de faire. Voici le moment, car notre république a besoin d'un plan sagement conçu. Mais n'exécute que ce qui n'a jamais été fait ni jamais dit; car ils détestent ce qui est ancien et ce qu'ils sont habitués à voir. Ne tarde pas, mets-toi vite à inventer du nouveau; car la promptitude est ce qui plaît surtout aux spectateurs.

PRAXAGORA. Je suis sûre de l'excellence de mes conseils; mais les spectateurs goûteront-ils les innovations? ne seront-ils pas trop attachés aux anciens usages? voilà surtout ce qui m'inquiète.

BLEPYROS. Quant à l'amour des nouveautés, ne crains rien; car c'est là notre unique mobile, avec le dédain des anciens usages.

PRAXAGORA. Maintenant, que nul de vous ne me contredise et ne m'interrompe, avant de connaître mon projet et de m'avoir entendue. Je dis d'abord que tous les biens doivent être mis en commun, et que chacun doit en avoir sa part pour vivre: il ne faut pas que l'un soit riche, et l'autre misérable; que l'un possède de vastes domaines, et que l'autre n'ait pas de quoi se faire enterrer; que l'un traîne avec lui une foule d'esclaves, et que l'autre n'ait pas un seul valet à sa suite; enfin j'établis une vie commune, et la même pour tous.

<sup>1</sup> Le mot grec βίωτος, comme *victus*, signifie aussi « nourriture. »

BLÉPYROS. Comment sera-t-elle commune pour tous ?

PRAXAGORA. Toi, tu mangeras de la fiente<sup>1</sup> avant moi.

BLÉPYROS. Elle sera aussi en commun ?

PRAXAGORA. Non vraiment ! Mais tu m'as interrompue. Voici ce que je voulais dire : Je mettrai d'abord en commun les terres, l'argent, et toutes les propriétés. Avec tous ces biens réunis, nous vous nourrirons, en les dispensant avec économie et des soins attentifs.

BLÉPYROS. Et celui qui ne possède pas de terres, mais de l'argent, des dariques<sup>2</sup>, toutes richesses mobilières ?

PRAXAGORA. Il les apportera à la masse, et s'il y manque, il sera parjure.

BLÉPYROS. En effet, c'est par le parjure qu'il les a gagnées.

PRAXAGORA. Mais elles ne lui seraient absolument bonnes à rien.

BLÉPYROS. Comment donc ?

PRAXAGORA. Nulle action ne sera plus commandée par la pauvreté ; tout appartiendra à tous, pains, salaisons, gâteaux, tuniques, vin, couronnes, pois chiches. Quel profit y aurait-il à ne pas déposer sa part dans la communauté ? Toi, dis ce que tu en penses.

BLÉPYROS. Ceux qui possèdent toutes ces choses ne sont-ils pas aussi les plus grands voleurs ?

PRAXAGORA. Autrefois, il est vrai, mon cher, sous le régime de nos anciennes lois ; mais aujourd'hui que tout sera en commun, quel profit y aurait-il à ne pas apporter sa part ?

BLÉPYROS. Si quelqu'un voit une jeune fille qui lui plaise, et veut en jouir, il pourra lui faire des présents sur ce qu'il a réservé, et, tout en couchant avec elle, participer aux biens de la communauté.

<sup>1</sup> Πέλεθος, qu'un vieux glossaire traduit par *struntus*.

<sup>2</sup> Monnaie d'or, frappée d'abord par Darius, fils d'Hystaspe. Elle passa ensuite chez les Grecs. On l'évalue à vingt drachmes d'argent, ce qui fait cinq dariques pour une mine et trois cents pour un talent, le rapport de l'argent étant comme un est à dix.

PRAXAGORA. Mais il pourra coucher avec elle gratis. J'entends que toutes les femmes soient communes à tous les hommes, et fassent des enfants avec celui qui le voudra.

BLÉPYROS. Mais si tous vont à la plus belle, et veulent la posséder ?

PRAXAGORA. Les plus laides et les plus difformes se tiendront auprès des plus jolies ; celui qui convoitera celle-ci, devra passer d'abord par la laide.

BLÉPYROS. Mais nous autres vieillards, si nous avons affaire aux laides, ne serons-nous pas complètement amortis<sup>1</sup> avant d'en venir où tu dis ?

PRAXAGORA. Elles ne résisteront pas.

BLÉPYROS. A quoi ?

PRAXAGORA. Sois tranquille, ne crains rien, elles ne résisteront pas.

BLÉPYROS. A quoi ?

PRAXAGORA. A la jouissance. Voilà pour ce qui te regarde.

BLÉPYROS. Pour ce qui est de vous, vous n'avez pas mal calculé ; vous avez pourvu à ce qu'aucune femme ne fût délaissée<sup>2</sup> ; mais les hommes, que feront-ils ? Car elles fuiront ceux qui sont laids, et courront après les beaux garçons.

PRAXAGORA. Les hommes laids guetteront les jolis garçons au sortir des repas et dans les lieux publics ; et les femmes ne pourront coucher avec les plus beaux qu'après s'être livrées aux plus laids et aux plus petits.

BLÉPYROS. A présent donc, le nez de Lysistrate<sup>3</sup> sera à l'égal des plus beaux garçons.

PRAXAGORA. Par Apollon ! c'est un décret tout à fait populaire, et ce sera une étrange mortification pour ces hommes à prétention, qui se couvrent de bagues, de s'en-

<sup>1</sup> *Nonne deficiet penis ?*

<sup>2</sup> *Ne cujus feminae foramen vacuum sit.*

<sup>3</sup> Au dire du Scholiaste et de Suidas, il avait le nez camus. Il est encore nommé plus bas, au v. 756. Voyez aussi *les Oiseaux*, v. 515, où il est accusé de vénalité.

tendre dire par un vieillard : « Cède le pas au plus âgé, et attends que j'aie fini : je te laisserai le second rôle. »

BLÉPYROS. Mais, sous un tel régime, comment chacun de nous pourra-t-il reconnaître ses enfants ?

PRAXAGORA. A quoi bon ? les enfants regarderont comme leurs pères tous les hommes plus âgés qu'eux.

BLÉPYROS. N'étrangleront-ils pas bel et bien tout vieillard, faute de le connaître, puisque aujourd'hui même qu'ils connaissent leur père, ils l'étranglent ? Que sera-ce donc, s'il leur est inconnu ? Qui pourrait alors arrêter leurs outrages ?

PRAXAGORA. Mais les assistants ne le souffriront pas : autrefois ils s'inquiétaient peu que l'on frappât le père d'autrui ; maintenant, dès qu'un vieillard sera battu, chacun, craignant que son propre père ne soit la victime, repoussera la violence.

BLÉPYROS. Tout cela est fort bien dit. Cependant si Épicure ou Leucolophas<sup>3</sup> s'avisait de m'appeler son père, ce serait fort désagréable.

PRAXAGORA. Il y aurait quelque chose de plus fâcheux encore.

BLÉPYROS. Quoi donc ?

PRAXAGORA. Qu'Aristyllos<sup>4</sup> vint t'embrasser en t'appelant son père.

BLÉPYROS. Il s'en repentirait cruellement.

PRAXAGORA. Et toi, tu sentirais la calamenthe<sup>5</sup>. Au surplus, il est né avant le décret ; tu n'as pas à craindre ses baisers.

BLÉPYROS. J'en serais au désespoir. Mais qui cultivera la terre ?

<sup>1</sup> Littéralement : « celui qui porte la chaussure des vieillards. »

<sup>2</sup> *Quomodo non tunc eum ultro concacabunt ?*

<sup>3</sup> Les Scholies ne nous apprennent rien sur ces deux personnages.

<sup>4</sup> Infâme débauché. Il est encore nommé dans le *Plutus*, v. 314.

<sup>5</sup> Espèce de menthe à odeur forte et désagréable. Quand on la brûle, dit le Scholiaste, son odeur chasse les serpents. Sentir la calamenthe était peut-être une locution populaire analogue à celle-ci : « sentir le fagot. »

PRAXAGORA. Les esclaves. Tu n'auras autre chose à faire que d'aller souper, tout parfumé, lorsque l'ombre du cadran sera de dix pieds<sup>1</sup>.

BLÉPYROS. Et les vêtements, comment s'en procurera-t-on? Voilà ce que je voudrais savoir.

PRAXAGORA. Vous userez d'abord ceux que vous avez; par la suite, nous vous en ferons d'autres.

BLÉPYROS. Encore une question : Si un citoyen est condamné à une amende, où prendra-t-il de quoi la payer? Il n'est pas juste que ce soit sur le trésor public.

PRAXAGORA. Mais d'abord il n'y aura pas même de procès.

BLÉPYROS. Que de gens cela va ruiner<sup>2</sup>!

PRAXAGORA. Je l'ai décidé ainsi. Et en effet, à quel sujet y en aurait-il?

BLÉPYROS. Pour mille causes, par Apollon : d'abord, par exemple, si l'on nie une dette.

PRAXAGORA. Mais si tout est en commun, où le prêteur prendra-t-il de l'argent pour le prêter à intérêt? Ce serait évidemment un voleur.

BLÉPYROS. Par Cérès! tes raisons sont excellentes. Réponds donc à ceci : Les hommes qui dans l'ivresse battent les passants, avec quoi payeront-ils le dommage? Ceci t'embarrasse, je crois.

PRAXAGORA. Avec la pitance qu'ils devaient manger<sup>3</sup>;

<sup>1</sup> Pour former ces cadrans solaires des anciens, on plaçait un style perpendiculaire, de grandeur déterminée, sur une tablette en pierre, divisée en degrés par des lignes à un pied de distance. Depuis le lever du soleil jusqu'au milieu du jour, l'ombre de ce style allait diminuant; puis, de ce moment-là jusqu'au soir, elle allait en s'allongeant. C'est par la longueur de cette ombre qu'on distinguait les heures. Selon Lucien (*Cronosolon*), l'heure du bain était celle où l'ombre marquait six pieds. Ici, l'heure du souper est au dixième pied. Cette méthode de diviser le temps, bien imparfaite sans doute, était déjà meilleure que la division homérique, qui se réduit à trois parties, le matin, midi, et le soir. Néanmoins elle devait avoir l'inconvénient de varier selon la hauteur du style, et selon les saisons.

<sup>2</sup> Tous les sycophantes ou délateurs, qui foisonnaient à Athènes. Cette passion des procès a été jouée dans *les Guêpes*.

<sup>3</sup> A Lacédémone, où les repas se faisaient en commun, ce genre de punition était usité, selon Athénée, l. III, p. 441.

en effet, l'agresseur, ainsi réduit à jeûner, sera peu pressé de renouveler l'insulte.

BLÉPYROS. Il n'y aura donc plus de voleurs ?

PRAXAGORA. Que volerait-on, puisqu'on aura sa part de toutes choses ?

BLÉPYROS. On ne sera plus dépouillé la nuit ?

PRAXAGORA. Non, si vous couchez chez vous, ni même si vous couchez dehors, comme auparavant; car tout le monde aura de quoi vivre : si on vous dépouille, vous céderez vos habits de bonne grâce. Car à quoi bon résister ? vous en recevrez de meilleurs sur les fonds communs.

BLÉPYROS. Il n'y aura plus de jeux de hasard ?

PRAXAGORA. Que gagnerait-on à jouer ?

BLÉPYROS. Quel est le régime que tu veux établir ?

PRAXAGORA. Une communauté parfaite. Je veux faire de la ville entière une seule et même habitation, où tout se tiendra de sorte que l'on passe librement de l'un chez l'autre.

BLÉPYROS. Et les repas, où se feront-ils ?

PRAXAGORA. Des tribunaux<sup>1</sup> et des portiques je ferai autant de salles à manger.

BLÉPYROS. Et la tribune, à quoi servira-t-elle ?

PRAXAGORA. J'y placerai les cratères et les cruches d'eau; de jeunes enfants y chanteront la gloire des braves et l'opprobre des lâches, pour que la honte éloigne ceux-ci du festin.

BLÉPYROS. Par Apollon ! voilà qui est ingénieux. Et les urnes qui servent à tirer au sort, où les mettras-tu ?

PRAXAGORA. Je les mettrai sur la place publique; puis là, près de la statue d'Harmodius, je tirerai au sort tous les noms, jusqu'à ce que chacun sache à quelle lettre le sort l'envoie dîner<sup>2</sup>; le héraut criera à ceux qui auront le *bêta*, de se rendre au portique basilique; à ceux qui auront le

<sup>1</sup> On sait que la plupart des tribunaux étaient des enceintes en plein air.

<sup>2</sup> Allusion à l'usage de tirer au sort, chaque année, les tribunaux auxquels étaient attachés les citoyens qui faisaient les fonctions de juges. Chacun des dix tribunaux était désigné par une des dix premières lettres de

*théta*, d'aller au portique dont le nom commence par cette lettre; à ceux du *kappa*, de s'assembler au portique où se vend la farine.

BLÉPYROS. Pour s'empiffrer<sup>1</sup>?

PRAXAGORA. Non, mais pour y souper.

BLÉPYROS. Et celui à qui le sort n'aura pas désigné de lettre pour aller dîner sera éconduit partout.

PRAXAGORA. Il n'en sera pas ainsi chez nous. Nous fournirons à tous de tout en abondance, et chacun se retirera ivre avec sa couronne, et emportant sa torche. Les femmes iront au-devant de vous au sortir de table, dans les carrefours, et diront: « Venez ici, nous avons une jolie fille. » — « Venez chez moi, » criera une autre femme du plus haut de ses appartements; « j'en ai une bien belle et bien blanche: mais il faut d'abord coucher avec moi. » Les hommes laids suivront les jolis garçons, en leur disant: « Où cours-tu, l'ami? tu ne gagneras rien à aller ainsi. « La loi veut que les hommes laids et difformes soient les premiers admis: consolez-vous, sous le vestibule, à manier les feuilles du figuier<sup>2</sup>. » Eh bien, dis-moi, tout cela vous plaît-il?

BLÉPYROS. Assurément.

PRAXAGORA. Allons, il faut que j'aille sur la place recevoir les biens mis en commun, et que je prenne pour héraut une femme à la voix sonore. C'est un devoir pour moi de le faire, puisque j'ai été élevée pour gouverner; il faut aussi que je pourvoie à la table commune, pour que vous célébriez aujourd'hui le premier banquet.

BLÉPYROS. Dès aujourd'hui nous aurons un banquet?

l'alphabet; et les thesmothètes faisaient connaître aux citoyens la lettre du tribunal pour lequel le sort les avait désignés. Selon le Scholiaste, le Θ (*théta*) indique le temple de Thésée: mais Meursius pense que c'est plutôt le portique des Thraces (voyez aussi le *Plutus*, v. 277, 973 et 1169).

<sup>1</sup> Il y a dans le grec un jeu de mots intraduisible en français: ἴνα κάπτωσιν, « pour qu'ils dévoient. »

<sup>2</sup> *Obscœnus hic locus. Per fœcus biferae folia penis intelligitur. Δέζεσθαί, masturbari.*

PRAXAGORA. Je l'entends ainsi. Ensuite je veux supprimer toutes les courtisanes.

BLÉPYROS. Pourquoi ?

PRAXAGORA. C'est bien clair ; afin qu'elles n'aient pas les prémices des jeunes gens. Il ne convient pas que des esclaves bien parées dérobent les plaisirs des femmes libres ; qu'elles couchent seulement avec les esclaves, et qu'elles s'épilent pour plaire à leurs pareils <sup>1</sup>.

BLÉPYROS. Va donc ; moi , je marcherai à tes côtés, pour attirer sur moi les regards, et entendre dire : « Voyez-vous le mari de notre générale ? »

( Praxagora et Blépyros quittent la scène pour se rendre sur la place publique. Le chœur qui devait se trouver ici est perdu. )

<sup>1</sup>er CITOYEN, *se disposant à mettre ses pieds en commun.*  
Quant à moi , pour porter mes meubles sur la place publique , je vais tout préparer, et faire l'inventaire de mes richesses.

( Il range tous ses ustensiles en ordre ; il les personnifie, et leur assigne à chacun des fonctions , comme pour un cortège ou une procession solennelle. )

Viens au dehors , belle cinachyre <sup>2</sup>, toi le premier des biens que je possède, pour que, poudrée de farine <sup>3</sup>, tu fasses les fonctions de canéphore, toi, toute blanche de la farine dont tu m'as vanné tant de sacs. Où est la diphrophore <sup>4</sup> ? Parais ici , marmite : tu es bien noire ; tu ne le serais pas plus si tu avais fait cuire des drogues dont Lysicrate <sup>5</sup>

<sup>1</sup> Grec : « pour la catonacé, » vêtement des esclaves.

<sup>2</sup> C'est un van, qui servait à extraire de la farine la menue paille ou le son. Le Scholiaste en fait le nom d'une esclave. La suite, ainsi que l'étymologie du mot, justifient la première explication : *κινεῖν ἀγροζ*, remuer la paille, ou plutôt la pellicule qui enveloppe le grain.

<sup>3</sup> Les canéphores paraissaient dans les processions avec les cheveux poudrés de farine.

<sup>4</sup> L'esclave qui portait un siège et une ombrelle pour la canéphore, dans les cérémonies religieuses.

<sup>5</sup> Voyez plus haut. Voyez aussi *les Oiseaux*, v. 515. On l'accusait aussi de vénalité, v. 650.

teint ses cheveux blancs. Toi, coiffeuse<sup>1</sup>, tiens-toi près d'elle; hydriaphore<sup>2</sup>, apporte ici cette cruche; et toi, chanteuse<sup>3</sup>, avance ici, toi qui souvent m'as réveillé la nuit par ton chant matinal, pour m'envoyer à l'assemblée. Que le scaphéphore<sup>4</sup> s'avance; apportez le miel, placez auprès les rameaux d'olivier, prenez aussi les deux trépieds et la fiole. Quant à la foule des petits pots et des humbles ustensiles, laissez-la.

2<sup>e</sup> CITOYEN, *celui qui ne veut pas mettre ses biens en commun.* Moi, livrer mes biens? Il faudrait être un pauvre homme, et avoir bien peu de sens. Non, jamais, par Neptune! Auparavant j'éprouverai cette mesure, et je l'examinerai de près. Je ne sacrifierai pas sans motif et si follement le fruit de mes sueurs et de mes épargnes, avant de bien savoir ce qu'il en est. — Eh! voisin, que signifient ces meubles, ce déménagement? Vas-tu loger ailleurs, ou mettre tes meubles en gage?

1<sup>er</sup> CITOYEN. Nullement.

2<sup>e</sup> CITOYEN. Pourquoi tout cela est-il si bien rangé? est-ce un cortège préparé pour le crieur Hiéron?

1<sup>er</sup> CITOYEN. Non vraiment; mais je vais les déposer sur la place publique, conformément aux lois décrétées.

2<sup>e</sup> CITOYEN. Tu vas les déposer!

1<sup>er</sup> CITOYEN. Oui.

2<sup>e</sup> CITOYEN. Par Jupiter Sauveur! tu es fou.

1<sup>er</sup> CITOYEN. Comment?

2<sup>e</sup> CITOYEN. Comment? rien de plus simple.

<sup>1</sup> On ne sait pas quel meuble il désigne par ce nom.

<sup>2</sup> C'était probablement le support sur lequel on posait les urnes.

<sup>3</sup> C'est un coq. Il y a dans le grec un jeu de mots : ὄρθιον νόσον, chant matinal, pour ὄρθιον, le mode orthien. C'était un mode vif, et propre à exciter aux combats.

<sup>4</sup> *Scapha*, vase de forme allongée où l'on mettait le miel employé dans les sacrifices. Les scaphéphores, les hydriaphores, les diphrophores, étaient des emplois analogues dans les cérémonies publiques. Ces emplois subalternes étaient ordinairement remplis par des étrangers ou *mèlèques*; c'était une des charges ou *liturgies* auxquelles ils étaient soumis. Il y a dans tout ceci une allusion continuelle aux cérémonies observées dans les Panathénées.

1<sup>er</sup> CITOYEN. Hé quoi ! ne dois-je pas obéir aux lois ?

2<sup>e</sup> CITOYEN. A quelles lois , malheureux ?

1<sup>er</sup> CITOYEN. AUX lois décrétées.

2<sup>e</sup> CITOYEN. Décrétées ? Que tu es imbécile !

1<sup>er</sup> CITOYEN. Imbécile !

2<sup>e</sup> CITOYEN. Oui , le plus sot des hommes.

1<sup>er</sup> CITOYEN. Parce que je fais ce qui est prescrit ?

2<sup>e</sup> CITOYEN. Mais faire ce qui est prescrit est-il donc le devoir de l'honnête homme ?

1<sup>er</sup> CITOYEN. Avant tout.

2<sup>e</sup> CITOYEN. C'est-à-dire du niais.

1<sup>er</sup> CITOYEN. Tu ne songes donc pas à déposer ?

2<sup>e</sup> CITOYEN. Je m'en garderai bien , avant d'avoir vu l'avis de la majorité.

1<sup>er</sup> CITOYEN. Peut-elle en avoir d'autre que d'être prête à livrer ses biens ?

2<sup>e</sup> CITOYEN. Je le croirai quand je l'aurai vu.

1<sup>er</sup> CITOYEN. On ne parle que de cela dans les rues.

2<sup>e</sup> CITOYEN. On en parlera.

1<sup>er</sup> CITOYEN. Chacun dit qu'il va déposer son paquet.

2<sup>e</sup> CITOYEN. Ils le diront.

1<sup>er</sup> CITOYEN. Tu m'assommes , de ne vouloir rien croire.

2<sup>e</sup> CITOYEN. On ne croira rien.

1<sup>er</sup> CITOYEN. Que Jupiter t'écrase !

2<sup>e</sup> CITOYEN. On t'écrasera. Crois-tu qu'un citoyen sensé aille livrer son bien ? Cela n'est pas dans nos mœurs ; nous ne savons que prendre. Ainsi font les dieux , comme tu peux le voir aux mains de leurs statues : lorsque nous demandons des grâces , ne tendent-elles pas la main , non pour donner , mais pour recevoir ?

1<sup>er</sup> CITOYEN. O le plus misérable des hommes , laisse-moi faire mon devoir. Il faut que je lie ce paquet. Où est la courroie ?

2<sup>e</sup> CITOYEN. Quoi ! vraiment , tu vas les porter ?

1<sup>er</sup> CITOYEN. Oui , par Jupiter ! Attachons ensemble ces deux trépieds.

2<sup>e</sup> CITOYEN. Quelle folie ! ne pas attendre ce que feront les autres ; et alors seulement....

1<sup>er</sup> CITOYEN. Eh bien , quoi ?

2<sup>e</sup> CITOYEN. Attendre, et différer encore.

1<sup>er</sup> CITOYEN. A quoi bon ?

2<sup>e</sup> CITOYEN. Qu'il survienne un tremblement de terre, que la foudre sinistre éclate, qu'une belette vienne à passer<sup>1</sup>, alors, pauvre sot, ils cesseront de mettre leurs biens en commun.

1<sup>er</sup> CITOYEN. Il serait plaisant qu'à force d'attendre, je ne trouvasse plus où déposer tout cela.

2<sup>e</sup> CITOYEN. Crains plutôt de ne savoir pas où le retrouver. Sois tranquille, tu seras toujours à temps de déposer, fût-ce le dernier jour du mois.

1<sup>er</sup> CITOYEN. Comment ?

2<sup>e</sup> CITOYEN. Je connais nos gens, ils sont prompts à voter des décrets, et, une fois rendus, ils ne veulent plus les exécuter.

1<sup>er</sup> CITOYEN. Ils déposeront, mon cher.

2<sup>e</sup> CITOYEN. Et s'ils ne déposent pas ?

1<sup>er</sup> CITOYEN. Sois sûr qu'ils déposeront.

2<sup>e</sup> CITOYEN. Et s'ils ne déposent pas ?

1<sup>er</sup> CITOYEN. Nous les y forcerons.

2<sup>e</sup> CITOYEN. Et s'ils sont les plus forts ?

1<sup>er</sup> CITOYEN. Je m'en irai, en laissant mes meubles.

2<sup>e</sup> CITOYEN. Et s'ils les vendent ?

1<sup>er</sup> CITOYEN. Crève donc !

2<sup>e</sup> CITOYEN. Et si je crève ?

1<sup>er</sup> CITOYEN. Tu feras bien.

2<sup>e</sup> CITOYEN. Et toi, veux-tu encore déposer ?

1<sup>er</sup> CITOYEN. Assurément ; aussi bien, je vois mes voisins qui portent ce qu'ils ont.

2<sup>e</sup> CITOYEN. Oui vraiment, Antisthène<sup>2</sup> se pressera ! lui

<sup>1</sup> Voyez les *Caractères* de Théophraste, c. 46, *Sur la superstition*.

<sup>2</sup> Sur Antisthène, voyez plus haut, v. 366. Allusion ironique à son avarice.

qui aimerait mieux pousser une selle pendant plus de trente jours.

1<sup>er</sup> CITOYEN. Peste de toi !

2<sup>e</sup> CITOYEN. Callimaque<sup>1</sup>, le maître du chœur, contribuera-t-il plus que Callias ? Vraiment, voilà un homme qui perdra sa fortune.

1<sup>er</sup> CITOYEN. C'est mal parler !

2<sup>e</sup> CITOYEN. Qu'y a-t-il de mal ? Comme si je ne voyais pas chaque jour des décrets semblables ! Ne te rappelles-tu pas celui qui fut rendu sur le sel<sup>2</sup> ?

1<sup>er</sup> CITOYEN. Oui.

2<sup>e</sup> CITOYEN. Et cet autre décret sur les monnaies de cuivre<sup>3</sup>, te le rappelles-tu ?

1<sup>er</sup> CITOYEN. Cette monnaie m'a fait assez de tort. J'avais vendu des raisins, et je revenais la bouche pleine de drachmes de cuivre<sup>4</sup> ; j'allai au marché pour acheter de la farine ; au moment où je tenais mon sac ouvert pour la prendre, voilà le héraut qui crie : « Que personne ne reçoive « désormais de pièces de cuivre ! l'argent seul aura cours. »

2<sup>e</sup> CITOYEN. Et, naguère, ne jurions-nous pas tous que

<sup>1</sup> Callimaque était un pauvre homme, dont le métier était d'instruire ceux qui jouaient dans les chœurs. Quant à Callias, fils d'Hipponicos, il avait été riche, et s'était ruiné par sa vie débauchée. Ce Callias avait été archonte dans la quatre-vingt-treizième olympiade (voy. les marbres). Ce fut, selon Élien, un des deux amis de Nicias qui se tuèrent avec lui, après avoir mangé leur fortune.

<sup>2</sup> Selon le Scholiaste, ce décret avait baissé le prix du sel ; mais il ne fut pas exécuté.

<sup>3</sup> De ce passage et des vers suivants, il résulte que certaines monnaies de cuivre furent démonétisées peu avant la représentation de cette comédie. Voyez une note sur *les Grenouilles*, vers 726. Cet endroit nous apprend qu'on appelait *monnaie de cuivre* certaines pièces d'or où il entrait beaucoup d'alliage. D'après le Scholiaste, elles avaient été frappées sous l'archonte Antigène un an avant la représentation des *Grenouilles*, et aussi sous ce Callias dont le poète vient de parler, et qui fut archonte dans la quatre-vingt-treizième olympiade. Des *Grenouilles* à *l'Assemblée des Femmes*, il se passa environ treize ans. Il paraît que, dans cet intervalle, il y eut beaucoup de mauvaise monnaie de cuivre frappée et mise en circulation.

<sup>4</sup> Sur cet usage de cacher les pièces de monnaie dans la bouche, voyez une note des *Guépes*, v. 609 et 791, et les *Oiseaux*, v. 505.

l'État retirerait cinq cents talents de ce quarantième imaginé par Euripide<sup>1</sup> ? et aussitôt chacun élevait Euripide aux nues ; mais ensuite , avec plus d'attention , on reconnut que c'était comme la Corinthe de Jupiter<sup>2</sup> ; et , la mesure étant insuffisante , chacun finit par dénigrer<sup>3</sup> Euripide.

1<sup>er</sup> CITOYEN. Ce n'est plus la même chose , mon cher. Nous gouvernions , alors ; aujourd'hui ce sont les femmes.

2<sup>e</sup> CITOYEN. Par Neptune ! je prendrai garde qu'elles ne pissent sur moi.

1<sup>er</sup> CITOYEN. Je ne sais ce que tu nous contes là. Esclave , emporte tes crochets<sup>4</sup>.

LE HÉRAUT<sup>5</sup>. Vous tous , habitants , voici le régime qui commence : venez , courez vite vers notre générale , afin que la fortune indique à chacun de vous la place que le sort lui assigne pour souper ; car les tables sont prêtes , et chargées de toute espèce de mets exquis , et les lits sont ornés de couvertures et de tapis. Près de ceux qui remplissent les cratères , les parfumeuses se tiennent en ordre ; on fait griller les tranches de poissons , on met les lièvres à la broche , on pétrit les gâteaux , on tresse les couronnes , on fait rissoler les friandises ; les jeunes filles font cuire des marmites de purée ; au milieu d'elles , Smœos<sup>6</sup> , portant le manteau de chevalier , essuie la vais-

<sup>1</sup> Ce décret consistait à forcer chaque citoyen à verser dans le trésor le quarantième de ce qu'il possédait. La mesure ne réussit pas , peut-être parce que l'Attique n'avait pas encore réparé les désastres de la guerre du Péloponnèse. Cet Euripide n'est pas le célèbre tragique , qui était mort. Mais Boeckh conjecture que c'est son jeune frère. (*Écon. polit. des Athén.*, t. II, p. 27.)

<sup>2</sup> Expression proverbiale : se disait de ceux qui débitent de vaines paroles. (*Voy. les Grenouilles*, v. 440.)

<sup>3</sup> Littéralement : « par le miroir de poix. »

<sup>4</sup> Voyez *Grenouilles*, v. 8.

<sup>5</sup> C'est une femme.

<sup>6</sup> Ce Smœos était un débauché , dans le genre d'Ariphradès (*Voy. les*

selle des femmes. Un vieillard arrive avec une tunique fine et une élégante chaussure ; il ricane avec un jeune homme ; sa chaussure et son manteau sont à terre. Venez donc , car voici celui qui apporte la bouillie ; allons , jouez des mâchoires.

( Elle s'en va. )

2<sup>e</sup> CITOYEN. Eh ! bien done , j'irai certes. Car pourquoi resterais-je ici ? Qui me retient , puisque la république l'ordonne ?

1<sup>er</sup> CITOYEN. Où veux-tu aller , toi qui n'as pas déposé tes biens ?

2<sup>e</sup> CITOYEN. Au souper.

1<sup>er</sup> CITOYEN. Non certes , si ces femmes sont sages , pas avant que tu aies apporté ta part.

2<sup>e</sup> CITOYEN. Eh bien , je l'apporterai.

1<sup>er</sup> CITOYEN. Quand ?

2<sup>e</sup> CITOYEN. Pour ce qui me regarde , il n'y aura point de retard.

1<sup>er</sup> CITOYEN. Comment cela ?

2<sup>e</sup> CITOYEN. Je t'assure que d'autres payeront encore après moi.

1<sup>er</sup> CITOYEN. Et , en attendant , tu vas te mettre à table ?

2<sup>e</sup> CITOYEN. Que faire en effet ? Tout bon citoyen doit rendre à l'État les services qui dépendent de lui.

1<sup>er</sup> CITOYEN. Et si les femmes t'en empêchent ?

2<sup>e</sup> CITOYEN. J'irai contre elles , tête baissée.

1<sup>er</sup> CITOYEN. Et si elles te battent ?

2<sup>e</sup> CITOYEN. Je les citerai en justice.

1<sup>er</sup> CITOYEN. Et si elles se moquent de toi ?

2<sup>e</sup> CITOYEN. Debout , près des portes....

1<sup>er</sup> CITOYEN. Que feras-tu ? dis-moi.

2<sup>e</sup> CITOYEN. J'enlèverai les plats des mains des porteurs.

*Chevaliers*, v. 1281.) Les Scholies indiquent dans les mots grecs des équivoques obscènes.

1<sup>er</sup> CITOYEN. Vas-y donc après tout le monde. — Vous, Sicon et Parménon, emportez tout ce que je possède.

2<sup>e</sup> CITOYEN. Allons, je t'aiderai à le porter.

1<sup>er</sup> CITOYEN. Non, non; je craindrais que, devant la générale, tu ne voulusses t'approprier ce que j'aurais donné moi-même.

(Il s'en va.)

2<sup>e</sup> CITOYEN. Par Jupiter! il faut que j'invente quelque ruse pour garder ce que je possède, et en même temps avoir ma part de la cuisine commune. Bonne idée! il faut me présenter hardiment au festin, sans plus tarder.

(Il s'en va.)

---

(Une vieille et une jeune fille paraissent aux fenêtres de deux maisons voisines.)

1<sup>re</sup> VIEILLE. Est-ce qu'enfin il ne viendra point d'hommes? il est cependant bien temps. Et moi, enduite de blanc, je reste là parée de ma robe safran, oisive, fredonnant à demi-voix et folâtrant, pour recevoir dans mes bras celui qui se présentera<sup>1</sup>. Muses, descendez sur mes lèvres, et inspirez-moi quelque chanson voluptueuse sur un air ionien.

UNE JEUNE FILLE. Vieille décrépite, tu as mis le nez à la fenêtre avant moi. Tu espérais, en mon absence, vendanger une vigne abandonnée<sup>2</sup>, et attirer quelqu'un par tes chants; mais moi, si tu continues, je chanterai aussi de mon côté. Cette méthode, bien qu'elle soit usée, au goût des spectateurs a cependant quelque chose de comique et de divertissant.

<sup>1</sup> Le plan de Praxagora commence à se réaliser. Voyez plus haut, v. 614 et 695.

<sup>2</sup> La même locution se retrouve dans *les Guépes*, v. 654.

1<sup>re</sup> VIEILLE. Cause avec ce vieillard, et va-t'en d'ici. Toi, joueur de flûte, mon petit ami, prends tes flûtes, et joue des airs dignes de toi et de moi. Celui qui veut goûter le plaisir doit coucher avec moi. L'art manque aux jeunes filles novices, et ne se trouve que dans l'âge mûr. Nulle ne sait aimer plus que moi l'amant qui a mes faveurs; les autres femmes sont volages.

LA JEUNE FILLE. Ne sois pas jalouse des jeunes filles : la volupté réside sur leurs membres délicats, et fleurit sur leur sein gracieux. Pour toi, pauvre vieille, te voilà étalée et parfumée comme une proie de la mort <sup>1</sup>.

1<sup>re</sup> VIEILLE. Puisses-tu perdre l'organe du plaisir et l'oreiller de ton lit, quand tu voudras te livrer à un amant! puisses-tu rencontrer un serpent dans ta couche et l'attirer dans ton sein, en voulant assouvir tes désirs!

LA JEUNE FILLE. Hélas! que deviendrai-je? Il ne me vient point d'amant; je reste seule et délaissée; ma mère s'en est allée ailleurs, il me faut désormais être comptée pour rien. O ma nourrice! je t'en prie, appelle Orthogoras <sup>2</sup>, pour jouir de tes droits, je t'en conjure.

1<sup>re</sup> VIEILLE. Pauvre petite, le feu de la passion te dévore comme une Ionienne; tu parais aimer les mœurs de Lesbos <sup>3</sup>; mais tu ne pourrais me dérober mes jouissances, ni me ravir mon privilège et me supplanter.

LA JEUNE FILLE. Chante tant que tu voudras, et avance le cou à la fenêtre, comme une chatte; personne n'ira à toi avant de venir à moi.

1<sup>re</sup> VIEILLE. Ce sera donc pour t'enterrer?

<sup>1</sup> « Les délices de la mort. » Allusion à l'usage d'exposer les cadavres. En même temps le mot *μελημα* est une expression de tendresse, employée par les amants.

<sup>2</sup> *Mentulam arrectam*. Personnification bizarre. — C'est sans doute la vieille qu'elle nomme ici sa nourrice, en lui disant ironiquement de ne pas oublier les prérogatives de son âge.

<sup>3</sup> Littéralement : « faire le *lambda*, à la mode des Lesbiens : *id est λαιβιζέειν*. » Dans le membre de phrase précédent : *More ionico pruris*.

LA JEUNE FILLE. Ce serait du nouveau, vieille décrépite !

1<sup>re</sup> VIEILLE. Non certes.

LA JEUNE FILLE. En effet, que peut-on dire de nouveau à une vieille ?

1<sup>re</sup> VIEILLE. Ce n'est pas ma vieillesse qui te chagrinerà.

LA JEUNE FILLE. Quoi donc ? c'est peut-être ton fard et ta céruse ?

1<sup>re</sup> VIEILLE. Pourquoi me parles-tu ?

LA JEUNE FILLE. Pourquoi regardes-tu par la fenêtre ?

1<sup>re</sup> VIEILLE. Moi ? je chante toute seule, à la louange d'Épigène, mon amant.

LA JEUNE FILLE. As-tu d'autre amant que Gérés ?

1<sup>re</sup> VIEILLE. Épigène lui-même te le prouvera ; il va bientôt venir vers moi. Tiens, le voici.

LA JEUNE FILLE. Ce n'est pas toi qu'il cherche, vieille sorcière.

1<sup>re</sup> VIEILLE. Si vraiment, petite peste !

LA JEUNE FILLE. Lui-même va nous l'apprendre : je me retire pour voir.

1<sup>re</sup> VIEILLE. Moi aussi, pour te montrer que j'ai raison.

LE JEUNE HOMME. Que ne m'est-il permis de tenir entre mes bras cette jeune fille, sans avoir à subir d'abord les embrassements d'une vieille camarade ! C'est vraiment intolérable pour un homme libre.

1<sup>re</sup> VIEILLE. Par Jupiter ! tu les subiras bon gré, mal gré. Ceci n'est pas une vieillerie tombée en désuétude<sup>2</sup>. Il est

<sup>1</sup> Voyez plus haut la note sur le v. 848.

<sup>2</sup> Littéralement : « Ceci n'est pas du temps de Charixène ; » proverbe qui se disait des choses vieilles, surannées, tombées en désuétude. Charixène était une vieille joueuse de flûte, qui ne jouait que des airs anciens qu'on ne voulait plus entendre. (Voy. le *Grand Étymologique*, p. 567, 21,

juste que la loi s'accomplisse, puisque nous vivons sous un gouvernement démocratique. Mais je me retire à l'écart, pour observer ce qu'il va faire.

LE JEUNE HOMME. O dieux! faites que je trouve seule cette belle fille! Échauffé par le vin, le désir me guide près d'elle.

LA JEUNE FILLE. J'ai trompé cette maudite vieille; elle s'est retirée, croyant que je resterais dans l'intérieur de la maison.

1<sup>re</sup> VIEILLE. C'est lui-même, c'est bien lui dont je parlais. Viens ici, toi que j'aime; viens à moi, viens passer la nuit dans mes bras. Les belles boucles de ta chevelure ont ravi mon amour; une passion délirante s'est emparée de moi, et me dévore. Je t'en conjure, Amour, fais qu'il vienne partager ma couche.

LE JEUNE HOMME. Viens ici, viens à moi; hâte-toi de m'ouvrir cette porte, si tu ne veux me voir expirer sur le seuil. Douce amie, je veux m'enivrer de volupté sur ton sein et dans tes embrassements<sup>1</sup>. Vénus, pourquoi excites-tu en moi ces transports? Je t'en conjure, Amour, fais qu'elle vienne partager ma couche. Tout cela exprime bien faiblement le supplice que j'éprouve: mais toi, tendre amie, je t'en supplie, ouvre-moi, couvre-moi de baisers; c'est pour toi que je souffre. O mon précieux bijou, rejeton de Cypris, abeille des Muses, nourrisson des Grâces, image de la volupté, ouvre-moi, couvre-moi de baisers; c'est pour toi que je souffre.

1<sup>re</sup> VIEILLE. Holà! pourquoi frappes-tu? Est-ce moi que tu cherches?

LE JEUNE HOMME. Non.

1<sup>re</sup> VIEILLE. Tu frappais à la porte.

LE JEUNE HOMME. Que je meure!

1<sup>re</sup> VIEILLE. Que viens-tu chercher avec un flambeau?

qui cite des exemples de Théopompe et de Cratinus, et qui fait allusion à ce passage d'Aristophane.)

<sup>2</sup> *In tuo sinu volo lascivire cum tuis natibus.*

LE JEUNE HOMME. Je cherche un Anaphlystien<sup>1</sup>.

1<sup>re</sup> VIEILLE. Qui ?

LE JEUNE HOMME. Non pas Sébinos<sup>2</sup>, que tu attends peut-être.

1<sup>re</sup> VIEILLE. Oui, par Vénus ! que tu le veuilles ou non.

LE JEUNE HOMME. Nous ne nous occupons pas de ce qui a plus de soixante ans ; nous renvoyons ces affaires à un autre temps. Nous ne jugeons que celles qui ont moins de vingt années<sup>3</sup>.

1<sup>re</sup> VIEILLE. Il en était ainsi dans l'ancien gouvernement, mon cher ; mais maintenant nous passons les premières.

LE JEUNE HOMME. Si on le veut bien, suivant la règle du jeu de dames<sup>4</sup>.

1<sup>re</sup> VIEILLE. Quand tu manges, ce n'est pas suivant la règle du jeu de dames.

LE JEUNE HOMME. Je ne sais ce que tu veux dire ; il faut que je frappe à cette porte.

1<sup>re</sup> VIEILLE. Après avoir d'abord frappé<sup>5</sup> à la mienne.

LE JEUNE HOMME. Je n'ai pas pour le moment besoin de tamis.

(Elle descend, et sort de la maison.)

<sup>1</sup> Ce nom désigne les habitants d'un bourg d'Athènes ; mais le poëte joue sur le mot, parce que ἀναπληστικός signifie *masturbari*. (Voy. les *Grenouilles*, vers 428.)

<sup>2</sup> Jeu de mots du même genre. *Sébinos* exprime les plaisirs que l'on goûte avec une femme, et *Anaphlystien* ceux qu'on se procure solitairement. (Voyez le même endroit des *Grenouilles*.)

<sup>3</sup> Dans cette phrase à double sens, il lance un trait en passant contre les lenteurs de la justice à Athènes, où toutes les villes sujettes étaient obligées de venir faire juger même les affaires civiles : ce qui occasionnait cette multitude de procès et de juges que l'on voyait à Athènes.

<sup>4</sup> Περσικό. Voyez Meursins, dans son *Traité sur les jeux des Grecs*, et Larcher, *Mém. de l'Acad. des inscr.*, tom. XLVII. Il ne faut pas confondre ce jeu avec le jeu de dés, ni avec les échecs. Ce dernier se joue sur un damier divisé en soixante-quatre cases, tandis que celui dont il s'agit ici n'en avait que trente-six. Chaque joueur avait cinq dames de verre, ou des petites pierres plates, *calculos*, qui se plaçaient dans cinq cases particulières.

<sup>5</sup> Le mot grec κρούσης se prête à une équivoque obscène.

1<sup>re</sup> VIEILLE. Je sais que tu m'aimes ; tu es tout étonné de me trouver dehors ; allons , viens me baiser.

LE JEUNE HOMME. Mais , ma bonne , je crains ton amant.

1<sup>re</sup> VIEILLE. Lequel ?

LE JEUNE HOMME. Ce peintre admirable<sup>1</sup>.

1<sup>re</sup> VIEILLE. Quel est-il ?

LE JEUNE HOMME. Celui qui peint les fioles pour les morts. Rentre vite , de peur qu'il ne te voie sur la porte.

1<sup>re</sup> VIEILLE. Je sais , je sais ce que tu veux.

LE JEUNE HOMME. Ma foi , je sais bien ce que tu veux aussi.

1<sup>re</sup> VIEILLE. Par Vénus ! qui m'a favorisée du sort , je ne te lâcherai pas.

LE JEUNE HOMME. Tu es folle , la vieille.

1<sup>re</sup> VIEILLE. Tu plaisantes ; mais il faudra bien que tu partages ma couche.

LE JEUNE HOMME. Qu'est-il besoin d'acheter des crochets pour tirer les seaux des puits ? Il suffit d'y descendre cette vieille pour les accrocher.

1<sup>re</sup> VIEILLE. Ne te moque pas de moi , pauvre garçon ; mais suis-moi à la maison.

LE JEUNE HOMME. Ce n'est pas une obligation pour moi , à moins que tu n'aies payé à l'État le cinq-centième de tes années<sup>2</sup>.

1<sup>re</sup> VIEILLE. Par Vénus ! il le faut ; j'aime à coucher avec des jeunes gens de ton âge.

LE JEUNE HOMME. Et moi , je ne puis souffrir les vieilles de ton âge ; jamais rien ne pourra m'y résoudre.

1<sup>re</sup> VIEILLE. Par Jupiter ! ceci t'y contraindra.

LE JEUNE HOMME. Qu'est-ce que c'est ?

1<sup>re</sup> VIEILLE. Un décret qui t'enjoint de venir chez moi.

<sup>1</sup> Ironique. Ceux qui peignaient les fioles dont il va parler étaient des peintres du plus bas étage.

<sup>2</sup> Ce passage d'Aristophane est , je crois , le seul qui nous reste sur cet impôt du cinq-centième. Les données nous manquent pour sentir le sel de cette plaisanterie. (V. BOECKH, *Staatshaushaltung der Athener*, t. II, p. 56, v. 1006.)

LE JEUNE HOMME. Lis-le ; voyons comment il est conçu.

1<sup>re</sup> VIEILLE. Je vais te le lire : « Les femmes ont décrété  
« que si un jeune homme convoite une jeune fille , il ne  
« pourra obtenir ses faveurs avant d'avoir préalablement  
« fait la chose avec une vieille : s'il refuse de se soumettre  
« à cette obligation préalable , et s'il convoite la jeune  
« fille , les vieilles femmes auront droit de le saisir et de  
« le traîner impunément par l'endroit sensible. »

LE JEUNE HOMME. O ciel ! on va faire de moi un Procruste<sup>1</sup>.

1<sup>re</sup> VIEILLE. C'est qu'il faut obéir à nos lois.

LE JEUNE HOMME. Mais si quelqu'un de mes amis ou de mes concitoyens venait me rendre la liberté<sup>2</sup> ?

1<sup>re</sup> VIEILLE. Aucun homme ne peut plus disposer de rien au-dessus de la valeur d'un médimne<sup>3</sup>.

LE JEUNE HOMME. Ne peut-on faire défaut ?

1<sup>re</sup> VIEILLE. Tous les détours sont interdits.

LE JEUNE HOMME. Mais j'alléguerai que je suis marchand<sup>4</sup>.

1<sup>re</sup> VIEILLE. Je te ferai repentir.

LE JEUNE HOMME. Que faut-il donc faire ?

1<sup>re</sup> VIEILLE. Me suivre chez moi.

LE JEUNE HOMME. Y a-t-il obligation ?

1<sup>re</sup> VIEILLE. Rigoureuse, comme un ordre de Diomède<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Fameux brigand. Voyez Plutarque, *Vie de Thésée*, et Ovide, *Métam.*, VIII, 458. Il y a ici un jeu de mots à l'occasion du verbe προκρούειν (*feminam subagitare*), qui se trouve deux fois dans le décret précédent.

<sup>2</sup> Me racheter.

<sup>3</sup> Telle était la condition des femmes : elles ne pouvaient, ainsi que les enfants, contracter aucune obligation pour une valeur au dessus d'un médimne d'orge. Ici, sous le règne des femmes, ce sont les hommes que frappe l'interdiction.

<sup>4</sup> Ceux qui faisaient le commerce maritime jouissaient d'une exemption du service de guerre. Mais on ne saurait admettre dans toute son étendue l'assertion du Scholiaste, que les marchands en général fussent exempts à Athènes de l'impôt sur les propriétés. — Ici, le jeune homme veut se dérober au service que la vieille lui impose. (Voy. aussi le *Plutus*, v. 905.)

<sup>5</sup> Brigand de Thrace, qui forçait les étrangers de coucher avec ses filles, sous peine d'être dévorés par ses chevaux. Il fut puni par Hercule.

LE JEUNE HOMME. Eh bien, étends d'abord une couche d'origan, ajoutes-y quatre branches d'arbre, ceins ta tête de bandelettes, dispose des fioles, et mets devant la porte le vase d'eau lustrale<sup>1</sup>.

1<sup>re</sup> VIEILLE. Tu m'achèteras aussi une couronne.

LE JEUNE HOMME. Oui, par Jupiter! pourvu qu'elle soit de cierges<sup>2</sup>; car je pense qu'à peine entrée à la maison, tu mourras.

LA JEUNE FILLE. Où entraines-tu ce jeune homme?

1<sup>re</sup> VIEILLE. Il est à moi, je l'emmène.

LA JEUNE FILLE. C'est une folie. Il est trop jeune, il n'a pas l'âge qui te convient; tu serais plutôt sa mère que sa femme. Si vous faites exécuter cette loi, vous remplirez toute la terre d'Œdipes<sup>3</sup>.

1<sup>re</sup> VIEILLE. Petite peste! c'est la jalousie qui te fait parler ainsi; mais je te punirai.

LE JEUNE HOMME. Par Jupiter Sauveur! tu m'as rendu un grand service, mon amour, en me délivrant de cette vieille; aussi je te prouverai ce soir ma reconnaissance avec énergie.

2<sup>e</sup> VIEILLE. Holà! où emmènes-tu ce jeune homme, au mépris de la loi, quand les décrets portent qu'il doit d'abord coucher avec moi?

LE JEUNE HOMME. Malheur à moi! D'où sors-tu, vieille maudite? Celle-ci est encore pire que l'autre.

<sup>1</sup> Une partie de ce cérémonial, usité dans les funérailles, s'est conservée jusqu'à nous. L'origan, plante aromatique sur laquelle on étendait les morts. Au lieu du lit nuptial, le jeune homme dit à la vieille de préparer son lit de mort.

<sup>2</sup> Ces espèces de bougies se faisaient alors avec de l'écorce de jone enduite de cire.

<sup>3</sup> On sait qu'Œdipe avait épousé sa mère.

2<sup>e</sup> VIEILLE. Viens ici.

LE JEUNE HOMME, à *la jeune fille*. Ne me laisse pas faire violence par cette vieille, je t'en conjure.

2<sup>e</sup> VIEILLE. Ce n'est pas moi qui te fais violence, c'est la loi.

LE JEUNE HOMME. Ou plutôt c'est une Empuse<sup>1</sup>, le corps tout couvert d'ulcères.

2<sup>e</sup> VIEILLE. Suis-moi vite, mon bijou, et ne raisonne pas.

LE JEUNE HOMME. Attends, laisse-moi d'abord aller à un besoin, afin de reprendre mes sens; autrement, la peur va me faire lâcher ici quelque chose de rouge.

2<sup>e</sup> VIEILLE. N'aie pas peur, va toujours; tu feras cela<sup>2</sup> à la maison.

LE JEUNE HOMME. Je crains de faire plus que je ne veux. Laisse, je te donnerai deux bonnes cautions.

2<sup>e</sup> VIEILLE. Je n'en veux pas.

3<sup>e</sup> VIEILLE. Holà! hé! où vas-tu avec cette femme?

LE JEUNE HOMME. Je ne vais pas, on m'entraîne. Qui que tu sois, que les dieux te combent de prospérités, toi qui viens à mon aide en cette extrémité! O Hercule<sup>3</sup>! ô Pans! ô Corybantes! ô Dioscures! ce monstre est encore plus horrible que l'autre. Mais enfin quelle espèce de créature est-ce là? est-ce une guenon plâtrée de céruse, ou une vieille revenant des enfers?

3<sup>e</sup> VIEILLE. Ne te moque pas de moi, mais suis-moi par ici.

2<sup>e</sup> VIEILLE. Non, mais par ici.

<sup>1</sup> Un des monstres de l'enfer, dont il est question dans *les Grenouilles*, v. 294.

<sup>2</sup> *Cacabis*.

<sup>3</sup> Ici le jeune homme se retourne, et aperçoit cette troisième vieille, encore plus laide que les deux premières.

3<sup>e</sup> VIEILLE. Je ne te lâcherai jamais.

2<sup>e</sup> VIEILLE. Ni moi non plus.

LE JEUNE HOMME. Vous m'écartelez, vieilles maudites.

2<sup>e</sup> VIEILLE. C'est moi que la loi t'ordonne de suivre.

3<sup>e</sup> VIEILLE. Non pas, s'il se présente une autre vieille encore plus laide.

LE JEUNE HOMME. Si vous me faites périr ainsi, comment pourrai-je aller trouver cette jolie fille?

3<sup>e</sup> VIEILLE. Arrange-toi comme tu pourras; mais il faut faire ce que je te dis.

LE JEUNE HOMME. Laquelle de vous deux dois-je expédier la première?

2<sup>e</sup> VIEILLE. Ne le sais-tu pas? Viens avec moi.

LE JEUNE HOMME. Que celle-ci me lâche donc.

3<sup>e</sup> VIEILLE. Non, viens ici avec moi.

LE JEUNE HOMME. Oui, si l'autre veut me lâcher.

2<sup>e</sup> VIEILLE. Par Jupiter, je ne le lâcherai pas.

3<sup>e</sup> VIEILLE. Ni moi non plus.

LE JEUNE HOMME. Vous seriez de bien mauvaises batelières.

3<sup>e</sup> VIEILLE. Pourquoi?

LE JEUNE HOMME. Vous mettriez les passagers en pièces, en les tirant ainsi.

2<sup>e</sup> VIEILLE. Tais-toi, et viens ici.

3<sup>e</sup> VIEILLE. Non, viens de mon côté.

LE JEUNE HOMME. C'est vraiment ici le cas du décret de Cannonos<sup>1</sup> : il faut que je me partage en deux pour les satisfaire. Mais comment pourrai-je faire aller deux rames à la fois<sup>2</sup>?

2<sup>e</sup> VIEILLE. C'est bien facile, tu n'as qu'à manger une casserole d'oignons.

<sup>1</sup> Cannonos avait fait décider que toutes les fois que plusieurs personnes seraient accusées du même crime, on instruirait à part la cause de chacune d'elles. (V. Xénophon, *Hell.*, c. 7, 21.) Ici, le jeune homme, faisant allusion aux termes du décret, dit qu'il doit, non pas juger (*κρίνειν*) chacune séparément, mais βιβῆν, *permolere*.

<sup>2</sup> *Plurimæ sunt metaphoræ ex arte nautica ad rem venericam translatae.*

LE JEUNE HOMME. Je suis perdu ! on m'entraîne, je touche déjà la porte.

3<sup>e</sup> VIEILLE, à l'autre vieille. Tu n'y gagneras rien ; j'entrerais avec toi.

LE JEUNE HOMME. Non, par tous les dieux ! Mieux vaut encore un seul mal que deux.

3<sup>e</sup> VIEILLE. Par Hécate ! que tu le veuilles ou non, ce scra.

LE JEUNE HOMME. O quelle triste destinée, d'avoir à satisfaire une vieille hideuse toute la nuit et tout le jour, et, une fois délivré de celle-ci, de retomber de là sur une grenouille<sup>1</sup> au teint noirâtre ! Ne suis-je pas bien malheureux ? Oui, par Jupiter Sauveur ! il faut que je sois bien misérable, pour m'embarquer<sup>2</sup> avec de pareils monstres. Cependant souvenez-vous, s'il m'arrive quelque malheur en naviguant sur le cloaque de ces deux vieilles infâmes, de m'enterrer sur le seuil même de la porte ; et celle qui survivra, de l'enduire de poix, de garnir ses pieds jusqu'à la cheville, de plomb fondu, et de la placer sur mon tombeau, en guise de lampe funéraire.

UNE SERVANTE<sup>3</sup>. Heureux le peuple d'Athènes ! heureuse ma maîtresse et moi-même, et vous toutes qui êtes à ces portes, et vous, voisins, habitants de notre bourg, et moi

<sup>1</sup> Il y a dans le grec *φρόνην*, un crapaud : « ayant sur ses joues un vase de terre cuite, *λήκυθος*. » Ces vases, tels qu'on peut les voir dans les collections d'antiques du Musée, sont peints en noir sur un fond rouge. Le mot *λήκυθος*, qui paraît être le nom générique de ces sortes de vases, désigne quelquefois une lampe, comme dans cette pièce et dans *les Grenouilles*.

<sup>2</sup> Il y a dans le grec : « nager. » A cette occasion, Lefèvre cite ce passage d'un poète latin :

*In lara pes mihi pelle natat.*

<sup>3</sup> Elle sort du festin.

aussi, simple servante, qui ai parfumé ma chevelure d'essences précieuses! Mais le parfum des amphores de vin de Thasos est plus exquis encore; le bouquet s'en conserve longtemps; tout autre se flétrit et s'évanouit bientôt. Oui, grands dieux, le parfum des amphores est bien préférable<sup>1</sup>. Versez-moi du vin pur! il inspire la gaieté toute la nuit, lorsqu'on sait choisir celui qui a le meilleur bouquet. Mais dites-moi, femmes, où je pourrai trouver mon maître, l'époux de ma maîtresse.

LE CHOEUR. Reste ici, je crois que tu le trouveras.

LA SERVANTE. En effet, le voici qui vient souper. O mon maître! que tu es heureux, mille fois heureux!

LE MAÎTRE. Moi?

LA SERVANTE. Oui, sans doute, plus heureux que personne. Peut-on être plus fortuné que toi, qui, sur une population de plus de trente mille<sup>2</sup> citoyens, es le seul qui n'aies point soupé?

LE CHOEUR. Voilà en effet un homme bien heureux.

LA SERVANTE. Eh bien, où vas-tu?

LE MAÎTRE. Je vais souper?

LA SERVANTE. Par Vénus! tu seras le dernier de tous. Toutefois ma maîtresse m'a ordonné de te prendre, et d'emmenier avec toi ces jeunes filles<sup>3</sup>. Il est resté du vin de Chio, et d'autres bonnes choses. Ainsi ne tardez pas! Ceux des spectateurs qui nous sont favorables, ceux des juges qui prononcent sans partialité, peuvent venir avec nous; nous leur fournirons tout. Tu diras donc généreusement à tous, sans oublier personne, mais en invitant libéralement vieillards, jeunes gens, enfants, que le sou-

<sup>1</sup> Dans Plaute, *Curculio*, I, 2, la vieille buveuse s'écrie :

*Nam omnium odor præ tuo nantea est.*

<sup>2</sup> Voyez un Mémoire de M. Letronne, sur le nombre des habitants de l'Attique, tome VI des *Nouveaux Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*.

<sup>3</sup> Celles du Chœur.

per est préparé pour tout le monde... si chacun s'en va chez soi.

LE CHŒUR. Pour moi, je vais me rendre en hâte au festin, en portant cette torche avec grâce. Qu'attends-tu donc? que tardes-tu à emmener ces jeunes filles avec toi? Moi, pendant la marche, je chanterai quelque chanson en attendant le souper.

Mais je veux donner un petit avis aux juges : Que les sages me jugent sur ce que j'ai dit de sage, que les rieurs me jugent sur ce qui les a fait rire, je me sou mets ainsi au jugement de tout le monde. Si le sort m'a désigné pour être joué le premier<sup>1</sup>, que ce ne soit pas pour moi un désavantage; ne l'oubliez pas, et, fidèles à votre serment, jugez toujours les chœurs selon leur mérite<sup>2</sup>; n'imitiez pas ces viles courtisanes, qui ne se souviennent jamais que des derniers qui les ont payées.

DEMI-CHŒUR. Oh voici le moment! O mes amies! il est temps, si nous voulons en finir, de nous rendre au souper en dansant. Va en mesure, et marque les pas sur le rythme crétois.

DEMI-CHŒUR. C'est ce que je fais.

LE CHŒUR. Que celles-ci aillent aussi en cadence et d'un pied léger. Bientôt on va servir huitres, salaisons, poissons sans écailles, lottes, calvaires<sup>3</sup> à la sauce piquante, silphium assaisonné avec du miel, grives; mërles, pigeons, crêtes de coqs grillées, bécassines, bisets, lièvres en civet, ailes de volaille<sup>4</sup>. Après avoir entendu ceci,

<sup>1</sup> Comme on représentait plusieurs pièces le même jour, on tirait au sort l'ordre de la représentation de chacune. Les dernières impressions étant ordinairement les plus vives, il y avait du désavantage à être joué le premier.

<sup>2</sup> Phérécrate, poète comique contemporain d'Aristophane, dans la parabase d'une de ses comédies, recommandait aussi aux juges de ne pas se parjurer, μή ἐπιόρχεϊν.

<sup>3</sup> Espèce de poisson.

<sup>4</sup> Tous ces mets sont exprimés par un mot composé, qui comprend six vers entiers en soixante-seize syllabes. C'est une parodie du *Banquet* de Philoxène de Cythère, poète lyrique alors assez célèbre.

prends vite une assiette, puis hâte-toi de prendre de la purée, pour souper.

DEMI-CHŒUR. Les autres mangent déjà.

LE CHŒUR. Sautons de joie. Io! Évoé! Allons souper; livrons-nous à la joie de la victoire! Évoé! Évoé!

FIN DE L'ASSEMBLÉE DES FEMMES.

PLUTUS,

COMÉDIE.

# NOTICE SUR LA COMÉDIE

## DE PLUTUS.

---

Chrémyle, homme de bien, mais pauvre, va consulter l'oracle d'Apollon sur les moyens de s'enrichir. Le dieu lui répond d'emmener chez lui la première personne qu'il rencontrera en sortant du temple. Il rencontre un aveugle; c'est Plutus. Dès que celui-ci s'est fait connaître, on s'empresse autour de lui, on veut travailler à sa guérison : car si Plutus est aveugle, faut-il s'étonner qu'il enrichisse tant de coquins et d'intrigants? C'est à Athènes, dans le temple d'Esculape, qu'il recouvre la vue; enfin on le conduit dans l'Opisthodomé : désormais il enrichira les honnêtes gens.

On voit là un cadre satirique ingénieusement inventé par le poète pour fronder la cupidité, l'égoïsme, et tous les vices qu'il reproche aux Athéniens. Dans *l'Assemblée des Femmes*, Aristophane avait traité à sa manière la question de la communauté des biens; il avait présenté sous des formes ridicules les inconvénients pratiques de ce système. Dans le *Plutus*, il aborde une question qui touche de près à la première : c'est l'inégale répartition des richesses, et la manière capricieuse dont la fortune dispense ses faveurs, faisant prospérer les méchants, et donnant la misère en partage à la probité. La Pauvreté s'indigne de ce que Chrémyle veut rendre la vue à Plutus et prétend la chasser de chez lui. Elle prouve, dans un plaidoyer très-spirituel, qu'elle est la mère de tous les biens, et que les hommes lui doivent le bonheur dont ils jouissent. D'ailleurs, si chacun était riche, personne ne voudrait plus travailler; il n'y aurait plus ni serruriers, ni tailleurs, ni cordonniers, etc. Sous les sophismes et les bouffonneries qui étaient l'argumentation banale de ceux qui défendent les abus parce qu'ils en vivent, on voit percer le bon sens exquis du poète, qui avait pressenti la nécessité du travail comme condition de notre nature, et qui avait compris que l'or, par lui-même, ne constitue pas la richesse.

La dernière partie de la pièce nous montre les effets de la guéri-

son de Plutus. Un homme de bien enrichi vient remercier le dieu ; un sycophante ou délateur, ruiné, prouve que Plutus conspire le renversement de la république. Une vieille folle vient se plaindre de ce qu'un beau jeune homme qu'elle aime passionnément la délaisse, depuis qu'il n'a plus besoin de ses largesses. Mercure, affamé, déserte le parti des dieux, à qui l'on n'offre plus de sacrifices, depuis que Plutus a recouvré la vue ; et il se met au service de Chrémyle, hôte de Plutus. Enfin un prêtre de Jupiter, qui meurt de faim, abandonne ses autels, et se consacre au culte de Plutus, arbitre du monde, maître des hommes et des dieux.

Cette comédie, semée de traits fins et spirituels, est conduite avec un art qui ne se trouve peut-être pas au même degré dans les autres ouvrages d'Aristophane, si l'on excepte *les Nuées*. La fiction n'a point ici cette froideur qui glace trop souvent le genre allégorique. Cependant les personnalités ne sont plus si nombreuses, et ceux que l'auteur attaque sont traités avec plus de ménagements. Il n'y a pas de parabase ; le Chœur joue un rôle beaucoup moins important qu'à l'ordinaire, et ses sarcasmes sont moins mordants. Par là, le *Plutus* se rapproche du caractère de la comédie moyenne, bien plus que de la vieille comédie politique. Il fut représenté à deux époques différentes : la première fois, quatre-vingt-douzième olympiade, quatrième année, sous l'archonte Dioclès, 408 ou 409 avant notre ère ; la seconde fois, quatre-vingt-dix-septième olympiade, quatrième année, sous l'archonte Antipater, en 390. Aristophane fit alors donner la pièce sous le nom de son fils Araros, selon l'auteur d'une des préfaces grecques. La pièce, telle que nous l'avons aujourd'hui, paraît être un composé des deux éditions primitives. Ce ne peut être la première, car le vers 1147 fait allusion à la prise de Phylé par Thrasybule, et à l'amnistie qu'il fit décréter l'année suivante, après l'expulsion des Trente (quatre-vingt-quatorzième olympiade, deuxième année). De plus, le vers 173 parle de la garnison étrangère qu'Athènes entretenait à Corinthe, lors de la guerre dite *des alliés* ; or cette guerre ne commença que la troisième année de la quatre-vingt-seizième olympiade. Enfin le Scholiaste cite, au vers 1125 des *Grenouilles*, un passage du premier *Plutus*, qui ne se retrouve plus aujourd'hui ; tandis qu'Athénée (liv. IX) cite un vers du second *Plutus*, qui se trouve dans le nôtre (v. 1105). D'un autre côté, les passages où Aristophane attaque par leur nom Pamphile 174, Agyrrhios 176, Philepsios 177, Philonides 179 et 303, Aristyllos 314, Néoclidès, etc., ne peuvent appartenir au second,

puisque à cette époque une loi défendait de traduire sur la scène aucun citoyen par son nom, au dire de l'auteur grec de la Vie d'Aristophane, et comme Petit le prouve (*de Legibus atticis*). Mais les poètes comiques jouissaient encore de cette licence à la première époque. De tout cela il faut donc conclure que la pièce, telle que nous l'avons aujourd'hui, est un composé des deux premières éditions.

# PLUTUS.

## PERSONNAGES.

CARION, esclave.	UN HOMME DE BIEN.
CHRÉMYLE.	UN SYCOPHANTE.
PLUTUS.	UN TÉMOIN.
CHOEUR DE PAYSANS.	UNE VIEILLE FEMME.
BLEPSIDÈME, ami de Chrémyle.	UN JEUNE HOMME.
LA PAUVRETÉ.	MERCURE.
LA FEMME DE CHRÉMYLE.	UN PRÊTRE DE JUPITER.

CARION. Par Jupiter et par tous les dieux! quel pénible métier d'être l'esclave d'un maître en démence! Le serviteur a beau donner les meilleurs conseils, s'il plaît au maître de ne pas les suivre, le serviteur n'en a pas moins sa part du mal. Ce corps qui nous appartient, la fortune ne nous permet pas d'en disposer; elle le donne à celui qui l'achète. Voilà comment se passent les choses. Apollon, qui rend ses oracles sur son trépied d'or, mérite bien mes reproches, lui qui, médecin et prophète habile, dit-on, renvoie mon maître possédé d'une étrange manie, lui qui en effet se laisse conduire par un aveugle, au rebours de ce qu'il devrait faire; car c'est à nous, qui voyons clair, de guider les aveugles: mais lui, il les suit, et il me force d'en faire autant, et cela sans même me répondre le moindre mot. Non, mon maître, je ne saurais me taire, si tu ne me dis pourquoi nous suivons cet homme; mais je te tourmenterai, et tu ne me battras pas: j'ai la couronne sur la tête<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Il revenait de consulter l'oracle d'Apollon: l'usage, en revenant de son temple, était d'être couronné de laurier. Ceux qui portaient ces couronnes étaient presque sacrés, et l'on n'aurait osé mettre la main sur eux. Les esclaves même jouissaient de ce privilège. (Voy. le Scholiaste d'Eu-

CHRÉMYLE. Non , par Jupiter ! mais je t'ôterai ta couronne, si tu me fâches , pour qu'il t'en cuise davantage.

CARION. Chansons ! Je ne cesserai pas , que tu ne m'aies dit quel est cet homme ; car c'est véritablement par intérêt pour toi que je le demande.

CHRÉMYLE. Eh bien ! je ne te le cacherai pas ; je sais que de mes serviteurs tu es le plus fidèle et le plus voleur <sup>1</sup>. Moi , religieux et honnête homme , j'étais pauvre et malheureux.

CARION. Je le sais bien.

CHRÉMYLE. La richesse était pour d'autres , les sacrilèges , les orateurs , les sycophantes <sup>2</sup> , les vauriens.

CARION. Je le crois.

CHRÉMYLE. J'allai donc consulter le dieu , non pour moi , qui voyais déjà ma triste vie sur son déclin <sup>3</sup> , mais pour mon fils unique , afin de savoir s'il devait changer de conduite , et devenir fourbe , injuste , scélérat , cette voie paraissant conduire à la fortune.

CARION. Qu'a donc répondu Apollon du milieu de ses couronnes ?

ripide , sur l'*Hippolyte* , vers 792 ; et le Scholiaste de Sophocle , sur *Œdipe roi* , vers 82. )

<sup>1</sup> Κλεπίστατον : rapprochement bouffon.

<sup>2</sup> C'est-à-dire délateurs. Le mot grec signifie littéralement « qui dénonce les figures. » Pour expliquer l'origine de ce mot , on a prétendu qu'une loi ancienne prohibait l'exportation des figures de l'Attique ; que , de là , le nom s'appliqua à ceux qui dénonçaient l'exportation de toute marchandise prohibée , et enfin à toute espèce de dénonciation. ( Voy. Plutarque , *Vie de Solon* , et son *Traité περί πολυπραγμοσύνης* ; Athénée , l. III. ) En supposant qu'une telle prohibition ait eu lieu , peut-être le législateur avait-il en vue la propagation de ce fruit , lorsqu'il était encore très-rare. Cette conjecture perce dans le Scholiaste de Platon , qui place l'origine du nom de sycophante à l'époque où le figuier venait d'être trouvé dans l'Attique , et où il ne croissait point ailleurs. Une version plus probable veut que , dans un temps de famine , le besoin ait fait dérober les fruits des figuiers sacrés , et qu'après qu'on eut senti la colère des dieux , on ait dénoncé ceux qu'on soupçonnait de ce sacrilège. ( Scholiaste d'Aristophane , sur le *Plutus* , v. 51. Voyez aussi sur le vers 874 ) — Il est remarquable de voir ici les orateurs confondus avec les sacrilèges , les sycophantes et les vauriens. Il s'agit des démagogues.

<sup>3</sup> Dans le grec : « que le carquois de ma vie était épuisé. » C'est par une image analogue qu'Horace a dit : *Quid brevi fortes jaculamur avo mitta* .<sup>2</sup> l. II , od. XVI , v. 47.

CHRÉMYLE. Tu vas le savoir : le dieu m'a dit clairement de suivre le premier que je rencontrerais à la sortie du temple ; il m'a ordonné de ne plus le quitter, et de l'engager à m'accompagner dans ma maison.

CARION. Et quel est donc le premier que tu as rencontré ?

CHRÉMYLE. Cet homme-ci.

CARION. Quoi ! tu ne comprends pas la pensée du dieu , qui te dit dans les termes les plus clairs, ô pauvre cervelle , de former ton fils aux mœurs du pays ?

CHRÉMYLE. Qui te fait juger ainsi ?

CARION. C'est qu'il est évident , même pour un aveugle , que ne rien vouloir d'honnête est ce qu'il y a de plus profitable aujourd'hui.

CHRÉMYLE. Ce ne peut être là le sens de l'oracle , il doit avoir un but plus élevé. Si cet homme nous disait qui il est, et quel est le motif qui l'amène avec nous , nous pourrions connaître le sens de l'oracle.

CARION. Allons, dis-nous qui tu es , avant que l'effet ne suive la menace ; parle au plus vite.

PLUTUS. Je te souhaite tout le mal possible.

CARION. Tu l'entends dire qui il est ?

CHRÉMYLE. C'est à toi qu'il parle , non à moi : tu l'interroges d'une manière si grossière et si dure ! Mon ami , si tu aimes à avoir affaire à un honnête homme , réponds-moi.

PLUTUS. Va te promener !

CARION. Accepte l'homme et le présage que t'envoie le dieu.

CHRÉMYLE. Par Cérès ! tu ne riras pas plus longtemps.

CARION. Si tu ne parles , je t'assomme misérablement comme un misérable.

PLUTUS. Mes amis , laissez-moi tranquille.

CHRÉMYLE. Nullement.

<sup>1</sup> Littéralement : « je te dis de gémir. » Espèce d'imprécation ; terme d'impatience et de mépris. La première réponse de Plutus est à peu près la même.

CARION. Eh bien, mon maître, voici le meilleur parti à prendre : je vais en finir avec ce misérable ; je le conduirai sur le bord d'un précipice, puis je le laisserai là, et m'en irai, pour qu'il tombe et se casse le cou<sup>1</sup>.

CHRÉMYLE. Emporte-le donc au plus vite.

PLUTUS. Non, non !

CARION. Ne répondras-tu pas ?

PLUTUS. Mais une fois que vous saurez qui je suis, j'en suis sûr, vous me maltraiterez, et ne me lâcherez point.

CHRÉMYLE. Par les dieux ! nous le ferons, pour peu que tu le veuilles.

PLUTUS. Commencez donc par me lâcher.

CHRÉMYLE. Voilà, nous te lâchons.

PLUTUS. Écoutez donc ; car je vois qu'il me faut dire ce que j'avais résolu de cacher : je suis Plutus.

CHRÉMYLE. O le plus scélérat des hommes ! Quoi ! tu es Plutus, et tu gardais le silence ?

CARION. Toi, Plutus, en cet état si misérable ?

CHRÉMYLE. O Apollon, dieux et génies ! ô Jupiter ! que dis-tu là ? Es-tu bien réellement Plutus ?

PLUTUS. Oui.

CHRÉMYLE. Lui-même ?

PLUTUS. Lui-même en personne ?

CHRÉMYLE. D'où viens-tu donc si sale, dis-moi ?

PLUTUS. Je viens de chez Patrocle<sup>3</sup>, qui ne s'est jamais baigné<sup>4</sup> depuis qu'il existe.

<sup>1</sup> Voyez *les Nuées*, 1501.

<sup>2</sup> Αὐτότατος : comme Plautus, *Trinummus*, IV, 2, 146, a dit *ipsissimus*.

<sup>3</sup> Athénien riche, mais avare. « Plus avare que Patrocle, » était passé en proverbe. Le Scholiaste dit que Patrocle s'abstient d'aller au bain, pour imiter les manières lacédémoniennes. La laconomanie consistait à affecter une vie frugale, à laisser croître ses cheveux et sa barbe, à ne pas se baigner. (Voy. *les Oiseaux*, v. 4269.) Aristophane a déjà cité un Patroclide pour sa saleté, dans *les Oiseaux*, vers 788. Platon, dans l'*Euthydème* (traduction de M. Cousin, tom. IV, p. 414), nomme un Patrocle, frère utérin de Socrate. Dans *le Songe* de Lucien, il est aussi question d'un sculpteur nommé Patrocle. Mais rien n'autorise à affirmer qu'il y ait identité entre ces trois personnages.

<sup>4</sup> On sait quel était l'usage fréquent du bain et des ablutions dans l'O-

CHRÉMYLE. Et ce malheur, comment t'est-il arrivé? réponds-moi.

PLUTUS. C'est Jupiter qui m'a mis dans cet état, par jalousie pour les hommes. Tout jeune encore, je le menaçai de ne visiter que les hommes justes, sages et vertueux; alors il me rendit aveugle, pour m'empêcher d'en reconnaître aucun, tant il est jaloux des gens de bien!

CHRÉMYLE. Cependant les gens de bien et les justes sont les seuls qui l'honorent.

PLUTUS. Il est vrai.

CHRÉMYLE. Eh bien, voyons; si tu recouvrais la vue, fuirais-tu encore les méchants?

PLUTUS. Assurément.

CHRÉMYLE. Irais-tu chez les gens de bien?

PLUTUS. Sans doute; car il y a bien longtemps que je n'en ai vu.

CHRÉMYLE. Ce n'est pas étonnant; moi, qui vois clair, je n'en vois pas non plus.

PLUTUS. Laissez-moi aller maintenant; vous savez tout ce qui me touche.

CHRÉMYLE. Non certes, mais nous te garderons plus que jamais.

PLUTUS. Ne disais-je pas bien que vous me causeriez des désagréments?

CHRÉMYLE. Je t'en conjure, laisse-toi convaincre, ne me quitte pas; tu auras beau chercher, tu ne trouveras pas d'homme de meilleur caractère; non, par Jupiter, il n'y en a pas d'autre que moi.

PLUTUS. C'est ce qu'ils disent tous; mais, une fois qu'ils me possèdent réellement et qu'ils sont devenus riches, leur perversité n'a plus de bornes.

rient, et chez les Athéniens. Chez ces derniers on se lavait les mains avant et après le repas; avant, c'était ὕδαρ κατὰ χεῖρας; après, c'était ἀποψύσθαι. (Voy. *les Guêpes*, v. 4242; et *les Oiseaux*, v. 462; Athénée, l. IX et l. XIV. Sur le bain, voy. aussi *les Nuées*, vers 828.)

CHRÉMYLE. A la vérité, il en est ainsi; mais ils ne sont pas tous méchants.

PLUTUS. Si vraiment, tous sans exception.

CARION. Tu t'en repentiras cruellement.

CHRÉMYLE. Mais au moins il faut que tu saches les avantages que tu trouveras à rester avec nous; fais attention et tâche de comprendre. J'espère, avec l'aide des dieux, j'espère te guérir de ta cécité, et te rendre la vue.

PLUTUS. Garde-toi bien de le faire; je ne veux pas recouvrer la vue.

CHRÉMYLE. Que dis-tu là?

CARION. Cet homme est né pour être malheureux.

PLUTUS. Jupiter, je le sais bien, lorsqu'il connaîtrait leur folie, m'écraserait.

CHRÉMYLE. Ne le fait-il pas déjà, lui qui te laisse errer et trébucher à chaque pas?

PLUTUS. Je ne sais; mais j'ai grand'peur de lui.

CHRÉMYLE. Vraiment? O le plus lâche de tous les dieux! Et pourtant que pourraient la tyrannie de Jupiter et ses tonnerres<sup>1</sup>, si tu recouvrais la vue, ne fût-ce que pour peu d'instants?

PLUTUS. Ah! malheureux, ne parle pas ainsi.

CHRÉMYLE. Sois tranquille; je te prouverai que tu es bien plus puissant que Jupiter.

PLUTUS. Moi, dis-tu?

CHRÉMYLE. Oui, par le ciel! Et d'abord qui donne à Jupiter l'autorité sur les dieux?

CARION. C'est l'argent, car il en a beaucoup.

CHRÉMYLE. Eh bien! qui lui fournit cet argent?

CARION. Plutus.

CHRÉMYLE. Et à qui doit-il les sacrifices qu'on lui offre? n'est-ce pas à Plutus?

<sup>1</sup> Littéralement : « vaudraient-ils un triobole ? » Il veut dire que le pouvoir de Jupiter ne serait rien auprès du pouvoir de Plutus. PLAUTE, *Poenulus*, 1, 2, v. 168 :

*Non ego homo trioboli sum.*

CARION. Il est vrai, c'est la richesse<sup>1</sup> qu'on demande sans détour.

CHRÉMYLE. N'est-ce donc pas Plutus qui en est cause, et, s'il voulait, les sacrifices ne cesseraient-ils pas bientôt?

PLUTUS. Comment cela?

CHRÉMYLE. C'est que nul homme désormais ne pourrait offrir ni bœuf, ni gâteau, ni la moindre chose, si tu ne le voulais pas.

PLUTUS. Comment cela?

CHRÉMYLE. Comment? parce que personne n'aura d'argent pour en acheter, si tu n'es là pour en donner. Aussi, que Jupiter te fâche, et seul tu renverseras sa puissance.

PLUTUS. Que dis-tu? c'est moi qui suis cause qu'on lui sacrifie?

CHRÉMYLE. Je l'affirme. Oui, certes, les hommes n'ont rien de magnifique, de beau, ou d'agréable, qui ne vienne de toi<sup>2</sup>; en effet, tout dépend de la richesse.

CARION. Moi, par exemple, c'est pour un peu d'argent que je suis devenu esclave, parce que je n'étais pas aussi riche<sup>3</sup>.

CHRÉMYLE. Et les courtisanes de Corinthe, on dit que si un pauvre les sollicite, elles ne font pas même attention à lui; mais si c'est un riche, elles lui prodiguent aussitôt leurs caresses<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> On sait que Plutus signifie en grec « la richesse. »

<sup>2</sup> Pindare dit aussi, en s'adressant aux Grâces, *Olymp.*, XIV, 5-6.

Ξὺν ὑμῶν γὰρ τὰ τε τέρπνυ καὶ τὰ γλυκέα γίγνεται πάντα βροτοῖς.

C'est vous qui donnez aux mortels tous les plaisirs et tous les biens.

<sup>3</sup> (Que celui qui m'a acheté.)

<sup>4</sup> *Clunes extemplo eas huic obvertere.* Corinthe était renommée pour la dissolution des mœurs. Ses courtisanes étaient fameuses. Dans le nombre, on cite Laïs, Cyrène, Léana, Sinope, Myrrhine, Scione. Mais elles mettaient leurs faveurs à très-haut prix. De là le proverbe : « il n'est pas donné « à tout le monde d'aller à Corinthe. »

CARION. Les jeunes garçons font de même ; ce n'est pas l'amour, mais l'argent qui les guide.

CHRÉMYLE. Non pas les honnêtes, mais les infâmes ; car les gens d'honneur ne demandent point d'argent.

CARION. Que demandent-ils donc ?

CHRÉMYLE. L'un, un beau cheval ; l'autre, des chiens de chasse.

CARION. Comme ils rougissent sans doute de demander de l'argent, ils enveloppent<sup>1</sup> leur infamie d'un autre nom.

CHRÉMYLE. C'est à toi qu'est due la naissance de tous les métiers, de toutes les inventions parmi les hommes : l'un, assis dans sa boutique, taille le cuir ; un autre travaille l'airain ; un autre façonne le bois ; celui-ci affine l'or qu'il a reçu de toi ; celui-là vole sur les routes, celui-là enfonce les murs ; l'un est foulon, l'autre lave des peaux ; ici on tanne des cuirs, là on vend des oignons ; un autre, surpris en adultère, est épilé à cause de toi.

PLUTUS. O malheureux ! j'ignorais tout cela.

CARION. N'est-ce pas lui qui inspire tant d'orgueil au grand roi ? N'est-ce pas pour lui que se tient l'assemblée du peuple<sup>2</sup> ? N'est-ce pas toi encore, dis-moi, qui équipas les trirèmes<sup>3</sup>. N'est-ce pas lui qui entretient notre garnison étrangère à Corinthe<sup>4</sup> ? N'est-ce pas lui qui fera gémir Pamphile<sup>5</sup> ? et, avec Pamphile, le marchand d'aiguilles<sup>6</sup> ?

<sup>1</sup> Περιπέτρουσι, littéralement : « empâter, encreûter. » Certains boulangers enveloppaient d'une couche de farine plus fine des gâteaux de pâte grossière.

<sup>2</sup> Allusion aux trois oboles que recevaient les citoyens, pour droit de présence.

<sup>3</sup> Les particuliers les plus riches étaient chargés d'armer à leurs frais les galères. L'État fournissait la carcasse du navire.

<sup>4</sup> Athènes avait fait alliance avec les Corinthiens, les Thébains et les Argiens, contre Lacédémone, la deuxième année de la quatre-vingt-seizième olympiade. Conon est nommé par le Scholiaste comme celui qui conseilla cette alliance.

<sup>5</sup> Selon le Scholiaste, Pamphile était un fameux usurier d'Athènes ; selon d'autres, c'était un démagogue qui vola le trésor public ; après quoi il fut banni, et ses biens furent confisqués.

<sup>6</sup> Parasite de Pamphile, selon le Scholiaste.

N'est-ce pas lui qui fait qu'Agyrrhios<sup>1</sup> pète sans gêne ? N'est-ce pas à cause de toi que Philepsios<sup>2</sup> raconte des histoires ? N'est-ce pas toi qui fais que l'on envoie des secours aux Égyptiens<sup>3</sup> ? que Laïs aime Philonide<sup>4</sup> ? et que la tour de Timothée<sup>5</sup>...

CHRÉMYLE. Puisse-t-elle tomber sur toi ! — Enfin n'est-ce pas par toi que tout se fait ? En effet, tu es la cause unique de toutes choses, des biens comme des maux, sache-le bien.

CARION. A la guerre, la victoire n'est jamais que du côté où tu fais pencher la balance.

PLUTUS. Quoi ! à moi seul je puis faire tant de choses ?

CHRÉMYLE. Et, par Jupiter ! bien d'autres encore. Aussi jamais personne ne se lasse de toi. On se rassasie de tout le reste, d'amour...

CARION. De pain,

CHRÉMYLE. De musique,

CARION. De friandises,

CHRÉMYLE. D'honneur,

CARION. De gâteaux,

<sup>1</sup> Le poëte veut exprimer que la richesse de cet Agyrrhios le rendait insolent. Il en parle comme d'un débauché dans *l'Assemblée des Femmes*, v. 102 et 184.

<sup>2</sup> Pauvre diable qui gagnait sa vie à débiter des contes : Platon le comique le traite de monstrueux bavard. Sans remonter aux conteurs arabes, ni aux rhapsodes, qui, avant l'invention de l'écriture, nous ont conservé les poésies homériques, on rencontre encore en Italie des conteurs qui amusent le peuple sur les places publiques.

<sup>3</sup> Les conjectures des commentateurs, au sujet de ces secours envoyés en Égypte, sont fort incertaines. Barnès dit que, la deuxième année de la soixante-dix-neuvième olympiade, les Égyptiens s'étant révoltés contre les Perses, se donnèrent pour roi Inarus, fils de Psammétique, et implorèrent le secours des Athéniens, qui leur envoyèrent deux cents navires alors occupés à Cypre. Les Athéniens remportèrent une grande victoire sur les Perses, dominèrent en Égypte pendant six ans, puis furent battus et dispersés par Mégabyze, fils de Zopyre. (Voy. Thucydide, I, 104-112, et le Scholiaste.)

<sup>4</sup> Laïs, célèbre courtisane, née en Sicile, et qui vécut à Corinthe. — Philonide était connu pour sa richesse et sa sottise.

<sup>5</sup> Timothée, général athénien, fils de Conon. (Voyez sa *Vie*, dans Cornélius Népos.) Il était très-riche, et très-heureux dans ses expéditions. On croit qu'il s'agit ici d'une tour qu'il avait bâtie à la Fortune.

CHRÉMYLE. De vertu ,

CARION. De figues ,

CHRÉMYLE. D'ambition ,

CARION. De bouillie ,

CHRÉMYLE. Du commandement ,

CARION. De lentilles.

CHRÉMYLE. Mais de toi , jamais personne ne s'en est lassé. Possède-t-on treize talents <sup>1</sup> ? on désire encore plus d'en gagner seize. Les a-t-on obtenus ? on en veut quarante ; sans quoi l'on prétend que la vie n'est pas supportable <sup>2</sup>.

PLUTUS. Vos discours me paraissent fort sages ; une seule chose m'inquiète.

CHRÉMYLE. Dis-nous laquelle.

PLUTUS. C'est le moyen de m'emparer<sup>3</sup> de ce pouvoir que vous prétendez m'appartenir.

CHRÉMYLE. Ah ! vraiment , on a bien raison de dire qu'il n'y a rien de si lâche que Plutus.

PLUTUS. Pas du tout ; c'est un voleur qui m'a calomnié. S'étant une fois glissé dans une maison , il n'en put rien prendre , ayant trouvé tout fermé ; alors il a appelé ma prévoyance lâcheté.

CHRÉMYLE. Ne te mets pas en peine ; car si tu te montres toi-même empressé à nous seconder , je te rendrai la vue plus perçante que celle de Lyncée<sup>4</sup>.

PLUTUS. Comment donc le pourras-tu , toi qui n'es qu'un mortel ?

CHRÉMYLE. J'ai bonne espérance , d'après ce que m'a dit Apollon en agitant le laurier de Delphes.

PLUTUS. Est-il donc aussi du secret ?

<sup>1</sup> Le talent contenait soixante mines , ou six mille drachmes : 5,560 francs de notre monnaie.

<sup>2</sup> Οὐκ εἶναι βιωτὸν τὸν βίον. *Vita vitalis*, d'Ennius, cité par Cicéron, de *Amicitia*, c. VI.

<sup>3</sup> Parce qu'il est aveugle.

<sup>4</sup> Lyncée , un des Argonautes , avait , selon la Fable , la vue si perçante , qu'il voyait à travers les corps opaques. On lui attribue la découverte des métaux.

CHRÉMYLE. Sans doute.

PLUTUS. Prenez garde...

CHRÉMYLE. Ne t'inquiète de rien, mon cher. Pour moi, sachez-le bien, quand je devrais mourir, j'en viendrai à bout.

CARION. Et si tu le veux, moi aussi.

CHRÉMYLE. Nous aurons encore beaucoup d'autres auxiliaires, tous les honnêtes gens qui n'ont pas de pain.

PLUTUS. Ma foi, tu nommes là de pauvres auxiliaires.

CHRÉMYLE. Non pas, si une fois ils redeviennent riches. (*A Carion.*) Allons, toi, cours vite...

CARION. Que faut-il faire? dis.

CHRÉMYLE. Eh! appelle nos compagnons, les laboureurs (tu les trouveras sans doute aux champs, où ils se donnent bien du mal), pour que chacun d'eux vienne ici prendre avec nous sa part des biens de Plutus.

CARION. J'y vais; mais ce morceau de viande<sup>1</sup>, il faut quelqu'un de la maison pour le prendre et l'emporter.

CHRÉMYLE. Je me charge de ce soin; mais cours vite. (*Carion sort.*) Pour toi, ô Plutus, le plus puissant de tous les dieux, entre avec moi dans cette demeure: voici la maison, que tu dois remplir aujourd'hui de richesses, par tous les moyens, justes ou injustes.

PLUTUS. J'en atteste les dieux, il m'en coûte toujours beaucoup d'entrer dans une maison étrangère; car jamais je ne m'en suis bien trouvé. En effet, si par hasard je suis entré chez un avare, aussitôt il m'enfouit sous terre; et lorsqu'un honnête homme son ami vient lui demander un peu d'argent, il jure qu'il ne m'a jamais vu. Si au contraire je suis entré chez un prodigue, il me donne en proie aux courtisanes et aux jeux de dés, et en peu d'instant on me jette à la porte, tout nu.

CHRÉMYLE. C'est que jamais tu n'es tombé sur un homme

<sup>1</sup> Portion de la victime que son maître avait sacrifiée dans le temple d'Apollon. Il était d'usage de faire part à ses parents ou à ses voisins des restes du sacrifice.

modéré. Mais moi, tel a toujours été mon caractère : j'aime l'économie plus qu'aucun homme, et aussi la dépense quand il le faut. Mais entrons : je veux te montrer à ma femme et à mon fils unique, l'être que j'aime le plus au monde, après toi.

PLUTUS. Je le crois.

CHRÉMYLE. En effet, que servirait de te cacher la vérité ?

( Ils entrent dans la maison. )

LE CHOEUR.

( Ce Chœur manque. )

CARION. Vous qui souvent avez partagé l'ail de mon maître, amis et compatriotes, hommes laborieux, venez, hâtez-vous, accourez ; point de retard, voici le moment où il faut nous venir en aide.

LE CHOEUR. Ne vois-tu pas que nous nous empressons aussi vite qu'il est possible à des hommes faibles et déjà vieux ? Mais peut-être crois-tu que je dois courir, avant que tu ne m'aies dit pour quel motif ton maître nous a appelés ici.

CARION. Ne vous l'ai-je pas déjà dit ? mais vous avez l'oreille dure. Mon maître vous fait savoir que vous allez tous changer pour une vie agréable la vie rude et pénible que vous menez.

LE CHOEUR. Mais de quoi s'agit-il donc, et d'où vient la chose dont il nous parle ?

CARION. Eh ! malheureux, il est venu ici avec un vieillard sale, tout courbé, misérable, ridé, chauve, édenté, et, par le ciel ! je crois même qu'il est circoncis.

LE CHOEUR. Que dis-tu là ? c'est une nouvelle d'or ; répète un peu. C'est donc un trésor qu'il amène avec lui ?

CARION. C'est du moins un trésor des maux de la vieillesse<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Il y a dans Plaute un passage tout semblable, *Merc*, III, sc. iv, v. 56 : *Non hominem mihi, sed thesaurum nescio quem memoras mali.*

LE CHŒUR. Crois-tu, si tu t'es moqué de nous, que nous te laisserons aller impunément, quand nous avons là nos bâtons ?

CARION. Croyez-vous donc vraiment que la nature m'ait fait si trompeur, et incapable de dire une fois la vérité ?

LE CHŒUR. Quel air sérieux prend ce pendard ! je crois déjà l'entendre crier : « Aïe ! aïe ! » Tes jambes appellent les chénices<sup>1</sup> et les entraves.

CARION. La lettre que tu as tirée au sort<sup>2</sup> te désigne pour aller juger dans le cercueil ; et tu ne pars pas ? Caron va te donner ton insigne<sup>3</sup>.

LE CHŒUR. Peste soit de toi ! Que tu es ennuyeux et méchant, de nous jouer de la sorte, et de te refuser à nous dire pourquoi ton maître nous appelle ici, nous qui, après tant de fatigues et malgré nos affaires, sommes venus ici en toute hâte, en passant à travers tant de têtes d'oignons !

CARION. Eh bien ! je ne veux plus vous le cacher. C'est Plutus, mes amis, que mon maître amène ici, et qui va vous enrichir.

LE CHŒUR. Serait-il vrai que nous deviendrions tous riches ?

CARION. Oui, par les dieux, et vous serez même des Midas, s'il vous vient des oreilles d'âne.

<sup>1</sup> La chénice est une mesure de capacité. Mais, au pluriel, ce mot signifie aussi des chaînes, des entraves de bois, instruments de torture que l'on employait avec les esclaves.

<sup>2</sup> Outre l'aréopage, il y avait dix tribunaux, autant que de tribus, chargés de connaître des affaires civiles et criminelles. Ces dix tribunaux étaient distingués par des couleurs différentes, et par une des dix premières lettres de l'alphabet. Les juges étaient tirés au sort, parmi les citoyens des dix tribus d'Athènes. Avec le nom de chaque citoyen élu pour juge, on tirait une des dix premières lettres de l'alphabet, qui désignait à chacun le tribunal où il devait siéger. Cette répartition des juges dans les tribunaux se renouvelait chaque année. Quelquefois les juges tâchaient de tirer au sort plusieurs lettres, pour avoir un plus grand nombre de causes à juger. (Voyez plus bas, v. 975 et 1468 ; voyez aussi *l'Assemblée des Femmes*, v. 685.)

<sup>3</sup> Cet insigne des fonctions de juge était un bâton ou une baguette, *σκήπτρον*. Il était remis à chaque juge par le crieur attaché au tribunal.

LE CHŒUR. Que de joie ! quel ravissement ! Je veux danser de plaisir, si en effet tu dis la vérité.

CARION. Mais moi, je veux (*threttanelo* !<sup>1</sup>) imiter le Cyclope<sup>2</sup>, et vous faire marcher ainsi à coups de pied ! « Allons, mes enfants, redoublez vos cris, » bèlez à la manière des brebis et des chèvres à l'odeur forte, et livrez-vous à une ardeur pétulante, comme les boucs<sup>3</sup>.

LE CHŒUR. Et nous (*threttanelo* !), après avoir, en bêlant, rencontré le Cyclope (ou plutôt) toi-même tout souillé d'ordures, portant une besace, et des légumes sauvages humides de rosée, enivré, conduisant tes brebis, et endormi dans le premier endroit venu, nous tâcherons, en prenant un grand pieu brûlé par le bout, de te crever l'œil<sup>4</sup>.

CARION. Pour moi, cette Circé qui, à Corinthe, par ses philtres magiques, contraignit les compagnons de Philonide<sup>5</sup> de manger, comme les pourceaux, l'ordure qu'elle-même leur avait pétrie, je l'imiterai de toutes les manières. Quant à vous, grognez de joie, suivez votre mère, petits pourceaux.

LE CHŒUR. Si tu es cette Circé<sup>6</sup> qui prépare les philtres magiques, les manipule, et en barbouille la troupe des compagnons ; pour imiter dans notre joie le fils de Laërte, nous te pendrons<sup>7</sup> par un endroit sensible, et te frotterons le nez de fiente, comme à un bouc ; et, comme un

Le soir, le juge le remettait aux prytanes, et recevait son salaire pour la séance.

<sup>1</sup> Mot formé par onomatopée, pour exprimer le son de la lyre. Ainsi Figaro, dans *le Barbier de Séville* : « Avec le dos de la main, from, from, » BOISSONADE.

<sup>2</sup> Selon le Scholiaste, l'auteur parodie ici *le Cyclope* de Philoxène. Carion fait ici le rôle de Cyclope, et compare les vieillards qui composent le Chœur aux bêtes de son troupeau.

<sup>3</sup> *Arrectis veretris, instar hircorum, lascivite.*

<sup>4</sup> Réminiscences de l'*Odyssée*, ch. IX, et du *Cyclope* d'Euripide.

<sup>5</sup> Allusion aux débauches de Philonide et de Laïs, dont il a été question plus haut, v. 479.

<sup>6</sup> C'est-à-dire Carion, qui veut imiter Circé.

<sup>7</sup> Τῶν ὀφθαλμῶν. Supplice infligé par Ulysse à Mélanthios, *Odyss.*, ch. XXII.

Aristyllos<sup>1</sup>, la bouche entr'ouverte, tu diras : « Suivez votre mère, petits pourceaux. »

CARION. Allons, faites trêve de railleries, et reprenez sur un autre ton. Pour moi, je vais, en cachette de mon maître, prendre là-dedans un peu de pain et de viande, puis, quand j'aurai mangé, me remettre à l'ouvrage.

---

LE CHŒUR.

(Lacune.)

CHRÉMYLE. Vous souhaiter le bonjour, ô mes concitoyens, c'est une formule antique et surannée; mais je vous embrasse pour le zèle, l'ardeur et la promptitude que vous avez mis à venir. Faites en sorte de me seconder aussi dans tout le reste, et d'être réellement les sauveurs du dieu.

LE CHŒUR. Sois tranquille; tu me verras un air tout à fait martial. Car il serait honteux de nous fouler chaque jour à l'assemblée pour trois oboles, et de nous laisser ravir Plutus lui-même.

CHRÉMYLE. Mais j'aperçois Blepsidème qui vient à nous; il est aisé de voir, à sa marche empressée, qu'il a entendu parler de l'affaire.

---

BLEPSIDÈME. Que s'est-il donc passé? Où et comment Chrémyle s'est-il enrichi tout d'un coup? Je n'y puis croire: cependant chez les barbiers<sup>2</sup>, par Hercule, les habitués parlaient beaucoup de sa fortune subite. Mais ce qu'il y a pour moi de prodigieux, c'est que, dans son

<sup>1</sup> Aristyllos, infâme débauché, nommé dans *l'Assemblée des Femmes*, v. 647.

<sup>2</sup> Les boutiques des barbiers étaient un rendez-vous des oisifs et des novellistes

bonheur, il envoie chercher ses amis. En vérité, il s'écarte là de l'usage reçu.

CHRÉMYLE. Je ne le cacherai pas, j'en atteste les dieux, oui, Blepsidème, ma fortune est meilleure qu'elle n'était hier; et je puis partager avec toi, car tu es de mes amis.

BLEPSIDÈME. Tu es donc réellement riche comme on le dit?

CHRÉMYLE. Je le serai bientôt, s'il plaît à Dieu; car l'affaire est encore un peu chanceuse.

BLEPSIDÈME. En quoi?

CHRÉMYLE. C'est que...

BLEPSIDÈME. Dis vite ce que tu as à dire.

CHRÉMYLE. Si nous réussissons, nous sommes heureux à jamais; si nous échouons, nous sommes perdus sans ressource.

BLEPSIDÈME. Voilà qui paraît bien suspect, et qui ne me plaît guère. Faire une fortune si subite, et pourtant craindre encore, cela est d'un homme qui n'a fait rien de bon.

CHRÉMYLE. Comment, rien de bon?

BLEPSIDÈME. Peut-être as-tu volé de l'argent ou de l'or dans le temple du dieu que tu viens de consulter; et maintenant tu t'en repens.

CHRÉMYLE. Non certes, Apollon m'en préserve!

BLEPSIDÈME. Épargne-toi ces détours, mon cher; je sais tout.

CHRÉMYLE. Ne forme pas de pareils soupçons sur mon compte.

BLEPSIDÈME. Hélas! il n'est pas un seul homme qui fasse rien de bien; mais tous sont esclaves de l'argent.

CHRÉMYLE. Par Cérès, je crois que tu perds l'esprit!

BLEPSIDÈME. Quel changement s'est opéré dans ses mœurs!

CHRÉMYLE. Mon cher, tu es fou, par le ciel!

BLEPSIDÈME. Son regard même est égaré: il est évident qu'il a fait quelque mauvais coup.

CHRÉMYLE. Je sais bien ce que tu croasses; tu supposes que j'ai volé, pour en demander ta part.

BLEPSIDÈME. En demander ma part! de quoi?

CHRÉMYLE. Mais il n'en est pas ainsi ; le cas est tout autre.

BLEPSIDÈME. Peut-être n'as-tu pas dérobé , mais volé avec effraction ?

CHRÉMYLE. Tu perds la tête.

BLEPSIDÈME. Mais n'as-tu fait tort à personne ?

CHRÉMYLE. Non vraiment.

BLEPSIDÈME. O Hercule ! voyons, quels moyens employer ? Car tu ne veux pas dire la vérité.

CHRÉMYLE. C'est que tu m'accuses avant de savoir les faits.

BLEPSIDÈME. Écoute, mon cher ; je veux arranger cette affaire à très-peu de frais, avant qu'elle s'ébruite dans la ville ; quelques écus fermeront la bouche aux orateurs.

CHRÉMYLE. En bon ami, tu me parais homme à avancer trois mines, et à m'en compter douze.

BLEPSIDÈME. Il me semble voir déjà quelqu'un<sup>1</sup> assis près du tribunal, avec sa femme et ses enfants, un rameau de suppliant à la main ; il ressemblera tout à fait aux Héraclides de Pamphile<sup>2</sup>.

CHRÉMYLE. Non, misérable ! mais les gens de bien, les hommes habiles et honnêtes seront les seuls que j'enrichirai.

BLEPSIDÈME. Que dis-tu ? As-tu donc volé tant que cela ?

CHRÉMYLE. Ah ! que de misères ! tu me feras mourir !

BLEPSIDÈME. C'est toi-même qui te perds, ce me semble.

CHRÉMYLE. Non, drôle que tu es ; car je possède Plutus.

BLEPSIDÈME. Quel Plutus ?

CHRÉMYLE. Le dieu lui-même.

BLEPSIDÈME. Où est-il ?

CHRÉMYLE. Ici.

BLEPSIDÈME. Où ?

CHRÉMYLE. Chez moi.

<sup>1</sup> C'est-à-dire Chrémyle lui-même.

<sup>2</sup> Les Héraclides, après la mort d'Hercule, vinrent implorer le secours des Athéniens contre les persécutions d'Eurysthée. Pamphile, peintre célèbre, maître d'Apelle, avait représenté ce fait dans un tableau exposé au Portique. Euripide a fait aussi une tragédie des *Héraclides*.

BLEPSIDÈME. Chez toi ?

CHRÉMYLE. Oui.

BLEPSIDÈME. Veux-tu bien te taire<sup>1</sup> ! Plutus chez toi ?

CHRÉMYLE. Oui, par les dieux !

BLEPSIDÈME. Dis-tu vrai ?

CHRÉMYLE. Très-vrai.

BLEPSIDÈME. Par Vesta ?

CHRÉMYLE. Par Neptune !

BLEPSIDÈME. Le dieu des mers ?

CHRÉMYLE. Et tout autre Neptune, s'il y en a un autre.

BLEPSIDÈME. Et tu ne l'envoies pas aussi chez nous, qui sommes tes amis ?

CHRÉMYLE. Nous n'en sommes pas encore là.

BLEPSIDÈME. Que dis-tu ? pas encore au partage ?

CHRÉMYLE. Non ; il faut auparavant...

BLEPSIDÈME. Quoi ?

CHRÉMYLE. Que nous rendions la vue...

BLEPSIDÈME. La vue ! à qui ?

CHRÉMYLE. A Plutus. Il faut qu'il voie clair comme auparavant, par un certain remède unique.

BLEPSIDÈME. Est-il vraiment aveugle ?

CHRÉMYLE. Oui, par le ciel !

BLEPSIDÈME. Je ne m'étonne pas qu'il ne soit jamais venu chez moi.

CHRÉMYLE. Il y viendra maintenant, s'il plaît aux dieux.

BLEPSIDÈME. Ne faudrait-il pas appeler quelque médecin ?

CHRÉMYLE. Quel médecin y a-t-il à présent dans cette ville ? Où manque la récompense, le talent manque aussi<sup>2</sup>.

BLEPSIDÈME. Cherchons.

CHRÉMYLE. Il n'y en a pas.

BLEPSIDÈME. Je ne crois pas non plus.

CHRÉMYLE. Non ; le mieux est, comme j'y songeais, de le faire coucher dans le temple d'Esculape<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> « N'iras-tu pas aux corbeaux ? » c'est-à-dire, va-t'en au diable !

<sup>2</sup> Ceci indiquerait que la profession de médecin était peu en honneur à cette époque.

<sup>3</sup> On envoyait quelquefois des malades coucher dans le temple d'Escu-

BLEPSIDÈME. Depuis longtemps c'est le meilleur parti, par les dieux ! Ne tarde donc pas, mais tâche de finir quelque chose.

CHRÉMYLE. Eh bien, j'y vais.

BLEPSIDÈME. Dépêche-toi.

CHRÉMYLE. C'est ce que je fais.

LA PAUVRETÉ. O vous qui osez une action audacieuse, impie et coupable, chétifs mortels, où allez-vous ? pourquoi fuir ? restez donc !

BLEPSIDÈME. O Hercule !

LA PAUVRETÉ. Je vous châtierai comme des misérables que vous êtes ! Vous osez un attentat inouï, ce que personne n'osa jamais, ni dieu ni homme ; aussi c'est fait de vous.

CHRÉMYLE. Mais toi, qui es-tu donc ? tu me parais bien pâle.

BLEPSIDÈME. C'est peut-être une Furie de tragédie<sup>1</sup> ; du moins elle a le regard terrible et tragique.

CHRÉMYLE. Mais elle n'a pas de torches.

BLEPSIDÈME. Ah ! elle s'en repentira !

LA PAUVRETÉ. Pour qui donc me prenez-vous ?

CHRÉMYLE. Pour une cabaretière, ou une marchande de purée ; autrement tu ne crierais pas si fort, sans qu'on t'ait fait aucun mal.

LA PAUVRETÉ. Vraiment ? Et n'est-ce pas le plus cruel outrage, que de vouloir me chasser de partout ?

lape. On pensait que le dieu leur indiquait, pendant le sommeil, un remède à leurs maladies. Quelques auteurs allemands ont fait un rapprochement de cet usage avec le somnambulisme moderne. (Voy. *les Guépes*, v. 125.)

<sup>1</sup> Telle que celles qui formaient le cœur des Euménides, dans la tragédie de ce nom, par Eschyle.

CHRÉMYLE. Ne te reste-t-il pas le Barathrum<sup>1</sup> ? Mais il fallait dire tout de suite qui tu es.

LA PAUVRETÉ. Je suis une personne qui vous punira aujourd'hui de vouloir me bannir de ces lieux.

BLEPSIDÈME. Serait-ce cette cabaretière d'ici près, qui me trompe toujours avec ses fausses mesures ?

LA PAUVRETÉ. Eh bien, je suis la Pauvreté, qui habite avec vous depuis tant d'années.

BLEPSIDÈME. O puissant Apollon ! ô dieux ! où fuir ?

CHRÉMYLE. Holà ! que fais-tu ? Lâche animal, veux-tu bien rester ?

BLEPSIDÈME. Pas le moins du monde.

CHRÉMYLE. Tu ne resteras pas ? Quoi ! deux hommes, nous fuirons devant une femme ?

BLEPSIDÈME. Mais, malheureux ! c'est la Pauvreté, le plus redoutable de tous les monstres.

CHRÉMYLE. Reste, je t'en prie, reste !

BLEPSIDÈME. Je n'en ferai rien.

CHRÉMYLE. Je te le dis, nous ferions la chose du monde la plus indigne, d'abandonner le dieu à lui-même, et de fuir par crainte de cette femme, sans combattre.

BLEPSIDÈME. Avec quelles armes et sur quelle force nous appuyer ? Est-il une cuirasse, est-il un bouclier que l'infâme ne mette en gage ?

CHRÉMYLE. Rassure-toi ; le dieu, à lui tout seul, je le sais, triomphera de son mauvais naturel.

LA PAUVRETÉ. Vous osez ouvrir la bouche, scélérats, quand on vous a surpris en flagrant délit ?

CHRÉMYLE. Mais, misérable, pourquoi viens-tu ainsi nous injurier, sans qu'on t'ait fait le moindre mal ?

LA PAUVRETÉ. Par les dieux ! croyez-vous donc ne pas me faire de mal, en travaillant à rendre la vue à Plutus ?

CHRÉMYLE. Quoi donc ! nous te faisons du mal, en faisant du bien à tous les hommes ?

<sup>1</sup> Précipice où l'on jetait les criminels. ( Voy. *les Chevaliers*, v. 1361 ; *les Nuées*, v. 4430, et *les Grenouilles*, v. 574. )

LA PAUVRETÉ. Et quel bien pouvez-vous imaginer ?

CHRÉMYLE. Lequel ? d'abord de te chasser de la Grèce.

LA PAUVRETÉ. Me chasser ? Quel plus grand mal pourriez-vous faire aux hommes ?

CHRÉMYLE. Quel plus grand mal ?... De manquer à accomplir notre résolution.

LA PAUVRETÉ. Eh bien ! je veux d'abord vous dire mes raisons : je démontrerai que je suis l'unique auteur de tous les biens dont vous jouissez, et que vous me devez la vie ; si je ne le prouve, faites alors ce qu'il vous plaira.

CHRÉMYLE. C'est là ce que tu oses dire, ô infâme ?

LA PAUVRETÉ. Laisse-moi m'expliquer ; je crois pouvoir aisément te montrer que tu fais la faute la plus grossière, si tu prétends enrichir les gens de bien.

CHRÉMYLE. O verges ! ô carcans ! ne viendrez-vous pas à notre aide ?

LA PAUVRETÉ. Il ne faut pas se plaindre et crier avant d'avoir entendu.

BLEPSIDÈME. Et qui pourrait ne pas crier, en entendant de pareilles choses ?

LA PAUVRETÉ. Tout homme sensé.

CHRÉMYLE. Quelle amende veux-tu donc que je t'inflige, si tu perds ta cause ?

LA PAUVRETÉ. Celle que tu voudras.

CHRÉMYLE. Voilà qui est bien dit.

LA PAUVRETÉ. Et vous, si vous perdez, il faut vous soumettre à la même condition.

BLEPSIDÈME. Penses-tu que vingt morts suffisent ?

CHRÉMYLE. Oui, pour elle ; mais pour nous, il suffira de deux.

LA PAUVRETÉ. Vous ne pouvez manquer de perdre : qu'aurait-on en effet à me répondre ?

LE CHŒUR. Allons, cherchez de bonnes raisons, et une réponse victorieuse qui la confonde ; gardez-vous de faiblir.

CHRÉMYLE. C'est, je crois, une vérité également reconnue de tous, qu'il est juste que les gens de bien prospèrent,

et que les méchants et les impies éprouvent un sort contraire. Dans le désir de réaliser ce vœu, nous avons enfin trouvé un moyen glorieux, noble, et à jamais utile. En effet, si Plutus recouvre la vue et ne marche plus à tâtons, il ira chez les gens de bien pour ne plus les quitter, et fuira les méchants et les impies : alors tout le monde deviendra vertueux et riche, et respectera les dieux. Pourrait-on rien imaginer de meilleur pour les hommes ?

BLEPSIDÈME. Non, je suis là pour l'attester ; il est inutile de l'interroger.

CHRÉMYLE. A voir la manière dont les choses se passent dans la vie humaine, qui ne croirait que tout est folie, ou plutôt encore extravagance ? Les méchants, qui sont le plus grand nombre, y jouissent de richesses qu'ils ont recueillies par l'injustice ; et d'autres, fort honnêtes gens, vivent dans la misère, dans le besoin, et n'ont le plus souvent que toi pour compagne. Je prétends donc que si Plutus recouvre la vue et abandonne cette voie, il en est une autre qui conduira les hommes à un sort bien plus heureux.

LA PAUVRETÉ. O vieillards, de tous les hommes les plus faciles à jeter dans la démence, compagnons de folie et de délire, si ce que vous désirez arrivait, je dis que vous n'en profiteriez guère. Car si Plutus recouvre la vue et se partage à tous également, personne ne voudra plus faire aucun métier, ni apprendre aucun art. Ces deux conditions de la vie une fois détruites, qui voudra forger le fer, construire des vaisseaux, coudre des vêtements, fabriquer des roues, couper le cuir, faire de la brique, blanchir, corroyer, ou sillonner la terre pour recueillir les dons de Cérès<sup>1</sup>, si chacun de vous peut vivre oisif et négliger tous ces travaux ?

CHRÉMYLE. Tu dis là des niaiseries. Tous ces travaux que tu as énumérés, nos esclaves les feront.

LA PAUVRETÉ. Comment donc auras-tu des esclaves ?

<sup>1</sup> Parodie de quelque vers tragique.

CHRÉMYLE. Eh mais, nous les achèterons avec de l'argent.

LA PAUVRETÉ. Et d'abord quels seront les vendeurs, si tous ont de l'argent?

CHRÉMYLE. Quelque marchand avide de gain, venant de Thessalie, pays fertile en trafiquants d'esclaves.

LA PAUVRETÉ. Mais d'abord il n'y aura plus même de marchands d'esclaves, d'après ton propre système; car quel homme riche voudra exposer ses jours pour faire ce trafic? Contraint de labourer toi-même, de bêcher la terre, de faire les travaux les plus pénibles, tu mèneras une vie bien plus misérable qu'aujourd'hui.

CHRÉMYLE. Que ces maux retombent sur ta tête!

LA PAUVRETÉ. Tu n'auras ni lit pour te coucher, il n'y en aura plus, ni tapis, car qui voudra en tisser, s'il a de l'or? ni essences pour parfumer la jeune épouse, quand vous l'avez conduite à sa demeure, ni étoffes brochées et teintées en pourpre pour sa parure. Et pourtant, à quoi servira la richesse, si l'on est privé de tous ces biens? Moi, au contraire, j'ai en abondance tout ce qui vous manque, et, en maîtresse vigilante, je force l'artisan, par l'indigence et le besoin, à travailler pour gagner sa vie.

CHRÉMYLE. Pour toi, quels autres biens peux-tu donner, que les brûlures qu'on gagne au feu des bains<sup>1</sup>, le tumulte des enfants affamés et des vieilles femmes, les puces, les cousins, les insectes innombrables dont l'incommode bourdonnement autour de nos têtes nous réveille, et nous dit: « Tu mourras de faim, mais il faut te lever? » En outre, pour habits tu donnes des hailons; pour lit, une litière de jones pleine de punaises qui troublent le sommeil; pour tapis, une natte pourrie; pour oreiller, une grosse pierre sous la tête; au lieu de

<sup>1</sup> L'hiver, on permettait aux pauvres de venir se chauffer dans les bains. Φώδων, ce sont les taches rousses que l'ardeur du feu produit sur la peau des jambes, lorsqu'on a l'habitude de s'approcher trop près du feu.

pain, des racines de mauve ; pour tout potage, de maigres fenilles de rave ; pour siège, le couvercle d'une cruche brisée ; pour pétrin, une douve de tonneau, encore est-elle fendue. N'ai-je pas exposé les biens que tu procures à tous les hommes ?

LA PAUVRETÉ. La vie que tu décris là n'est pas la mienne ; c'est celle des mendiants que tu as racontée.

CHRÉMYLE. Eh bien ! nous disons que la pauvreté est sœur de la mendicité.

LA PAUVRETÉ. Oui, vous qui assimilez Denys à Thrasybule<sup>1</sup> : mais, certes, jamais ce ne fut et ce ne sera jamais là ma vie. La vie du mendiant dont tu parles consiste à vivre sans rien avoir ; la pauvreté, à vivre d'épargne et de travail, sans superflu, mais aussi sans manquer du nécessaire.

CHRÉMYLE. Oh ! par Cérès ! la vie bienheureuse que tu nous décris, d'épargner, de se donner de la peine, pour ne pas laisser même de quoi payer sa sépulture !

LA PAUVRETÉ. Tu tâches de rire et de plaisanter, au lieu de parler sérieusement, sans savoir que les hommes me doivent beaucoup plus qu'à Plutus, pour le corps et pour l'esprit. Avec lui en effet ils sont goutteux, ventrus, lourds, chargés d'embonpoint ; avec moi ils sont minces, sveltes<sup>2</sup>, redoutables à leurs ennemis.

CHRÉMYLE. C'est peut-être en les affamant que tu leur donnes cette taille svelte.

LA PAUVRETÉ. Je vais maintenant vous parler du moral, et montrer que la modestie habite avec moi, et l'insolence avec Plutus.

CHRÉMYLE. C'est tout à fait modeste, de voler et d'enfoncer les murs !

BLEPSIDÈME. Sans doute : puisqu'on se cache, n'est-ce pas là de la modestie ?

<sup>1</sup> C'est-à-dire les choses les plus opposées. Denys, tyran de Syracuse ; Thrasybule, qui renversa la tyrannie des Trente à Athènes.

<sup>2</sup> Littéralement : « à taille de guêpe. »

LA PAUVRETÉ. Vois donc les orateurs dans les cités : tant qu'ils sont pauvres, la justice préside à leur conduite envers le peuple et envers l'État; mais une fois enrichis des dépouilles publiques, ils deviennent injustes, ils trahissent le peuple, et attaquent le gouvernement démocratique.

CHRÉMYLE. Aucun de tes griefs n'est faux, je l'avoue, quoique tu sois bien mauvaise langue : mais n'en sois pas trop fière, je ne te ferai pas moins repentir d'avoir voulu nous prouver que Pauvreté vaut mieux que Richesse<sup>1</sup>.

LA PAUVRETÉ. Tu ne peux cependant pas me réfuter sur ce point, tu ne dis que des sottises et des propos en l'air.

CHRÉMYLE. D'où vient donc que tous les hommes te fuient?

LA PAUVRETÉ. C'est que je les rends meilleurs. On peut le voir surtout chez les enfants; ils fuient leurs pères, qui ne veulent que leur bien : tant il est difficile de distinguer ce qui est juste!

CHRÉMYLE. Tu diras donc que Jupiter ne sait pas distinguer ce qui est bon, car, lui aussi, il a la richesse<sup>2</sup>.

BLEPSIDÈME. Et il nous envoie la Pauvreté.

LA PAUVRETÉ. Vrais radoteurs du siècle de Saturne<sup>3</sup>, sachez que Jupiter est pauvre; je vais vous le prouver clairement. S'il était riche, le verrait-on, dans ces jeux Olympiques institués par lui, où il assemble tous les cinq ans la Grèce entière, ne donner aux athlètes vainqueurs qu'une couronne d'olivier? Il leur donnerait de l'or, s'il était riche.

CHRÉMYLE. Cela même prouve le cas qu'il fait des richesses. C'est par économie, et pour n'en rien dépenser, qu'il donne ces humbles hochets aux vainqueurs, et qu'il conserve la richesse pour lui.

<sup>1</sup> « Que Pauvreté vaut mieux que Plutus. »

<sup>2</sup> Il a Plutus avec lui.

<sup>3</sup> Mot à mot : « O vous deux, dont l'esprit est couvert de la chassie du siècle de Saturne ! »

LA PAUVRETÉ. C'est lui faire un reproche bien plus honteux que la pauvreté, s'il est riche, avec cette avarice si âpre et si sordide.

CHRÉMYLE. Que Jupiter te confonde, après t'avoir couronnée d'olivier!

LA PAUVRETÉ. Oser me dire que tous les biens ne nous viennent pas de la Pauvreté!

CHRÉMYLE. On n'a qu'à demander à Hécate lequel vaut mieux d'être riche ou indigent : c'est par son ordre que tous les mois les riches lui servent un festin<sup>1</sup>, et que les pauvres l'ont plus tôt enlevé qu'on ne l'a servi. Ainsi, va te promener, et ne souffle plus le mot. Tu ne me persuaderas pas, lors même que tu m'aurais convaincu.

LA PAUVRETÉ. O ville d'Argos, tu l'entends<sup>2</sup>!

CHRÉMYLE. Appelle Pauson<sup>3</sup>, ton commensal.

LA PAUVRETÉ. Que ferai-je, malheureuse?

CHRÉMYLE. Va-t'en au plus tôt loin d'ici!

LA PAUVRETÉ. Où aller?

CHRÉMYLE. Au carcan; mais point de retard, va vite.

LA PAUVRETÉ. Oui, un jour vous me rappellerez-ici.

CHRÉMYLE. Alors tu reviendras; mais maintenant pars. Mieux vaut pour moi être riche, et te laisser morfondre loin de moi.

BLEPSIDÈME. Et moi, par Jupiter, devenu riche, je veux faire bonne chère avec mes enfants et ma femme, sortir du bain tout parfumé, et narguer<sup>4</sup> les travailleurs et la Pauvreté.

<sup>1</sup> Hécate présidait aux carrefours. A chaque nouvelle lune, les riches offraient un repas à la déesse, en forme de sacrifice. Les mets, qui se composaient ordinairement d'œufs et de fromage, étaient abandonnés dans la rue, et les pauvres s'en saisissaient aussitôt. Hécate passait pour les avoir mangés.

<sup>2</sup> Vers d'Euripide, déjà cité dans *les Chevaliers*, v. 815.

<sup>3</sup> Peintre fort misérable; sa pauvreté était passée en proverbe. Il est déjà nommé dans *les Acharniens*, v. 861, et dans *les Fêtes de Cérés*.

<sup>4</sup> *Oppedere*.

CHRÉMYLE. Cette peste maudite est enfin partie. Hâtons-nous donc de conduire le dieu au temple d'Esculape, pour l'y faire coucher.

BLEPSIDÈME. Ne différons pas, de peur qu'on ne vienne encore une fois nous empêcher de faire ce qui est nécessaire.

CHRÉMYLE. Holà, Carion ! il faut apporter les tapis, et conduire Plutus avec les cérémonies accoutumées ; n'oublie rien de ce qui est préparé à la maison <sup>1</sup>.

#### LE CHŒUR.

( Le Scholiaste indique que l'intervalle qui sépare cette scène de la scène suivante, où Plutus, après avoir été transporté au temple d'Esculape, recouvre la vue, était rempli par un chœur. Donat, dans l'argument de l'*Andrienne* de Térence, dit qu'à défaut du Chœur, le joueur de flûte se faisait entendre. )

CARION. Vieillards, qui avez fait si souvent maigre chère dans les fêtes de Thésée <sup>2</sup>, réduits à une maigre pitance, que votre sort est fortuné ! Que vous allez être heureux, vous et tous ceux qui sont gens de bien !

LE CHŒUR. Qu'est-il arrivé à tes amis, mon cher ? car tu as l'air de venir nous annoncer quelque bonne nouvelle.

CARION. Le plus grand bonheur est arrivé à mon maître, ou, pour mieux dire, à Plutus lui-même : il était aveugle, et il a recouvré la vue ; ses yeux brillent d'un vif éclat, grâce aux soins propices d'Esculape.

LE CHŒUR. Quelle joie tu m'annonces ! quel sujet d'allégresse !

CARION. Il faut se réjouir, bon gré, mal gré.

<sup>1</sup> Ce sont les gâteaux. Voyez plus bas, au v. 660.

<sup>2</sup> Elles se célébraient le huitième jour de chaque mois ; elles étaient instituées en souvenir de ce que Thésée avait rassemblé dans une seule ville les habitants épars dans les campagnes. Dans le festin qui se faisait ces jours-là, la table des vieillards auxquels parle Carion était mal servie, à cause de leur pauvreté.

LE CHŒUR. Je célébrerai ce digne fils d'un illustre père, cet Esculape, éclatante lumière des mortels.

LA FEMME DE CURÉMYLE. Que signifient ces cris? est-ce quelque bonne nouvelle? Il y a longtemps que je suis ici, pleine d'impatience, à t'attendre.

CARION. Vite, vite, du vin, ma maîtresse! il faut que tu en boives aussi; c'est, du reste, ce que tu fais très-volontiers; je t'apporte tous les biens à la fois.

LA FEMME. Où sont-ils?

CARION. Dans mes paroles; tu vas tout savoir.

LA FEMME. Achève donc enfin ce que tu as à me dire.

CARION. Écoute donc; je vais te conter toute l'affaire, des pieds à la tête<sup>1</sup>.

LA FEMME. A la tête<sup>2</sup>? Non, je ne veux pas.

CARION. Ne veux-tu pas des biens qui t'arrivent?

LA FEMME. Je ne veux pas d'affaires<sup>3</sup>.

CARION. Aussitôt que nous sommes arrivés au temple d'Esculape, conduisant Plutus, alors misérable et maintenant au comble du bonheur, nous l'avons d'abord mené à la mer<sup>4</sup>; ensuite nous l'avons baigné.

LA FEMME. Par Jupiter! grand bonheur pour un vieillard, d'être baigné dans l'eau froide!

CARION. Ensuite nous revînmes au sanctuaire du dieu. Après avoir consacré sur l'autel les gâteaux et autres offrandes, et avoir livré la fleur de farine à la flamme de Vulcain, nous couchâmes Plutus avec les cérémonies voulues, et chacun de nous s'arrangea un lit de paille.

LA FEMME. Y avait-il aussi d'autres personnes qui implorassent le dieu?

<sup>1</sup> C'est-à-dire depuis le commencement jusqu'à la fin.

<sup>2</sup> Il y a ici un jeu de mots : ἐξ τῆν κεφαλῆν était une formule d'imprecation.

<sup>3</sup> Autre jeu de mots : c'est à-dire de peine, d'embarras.

<sup>4</sup> Pour le purifier.

CARION. Il y avait d'abord Néoclidès <sup>1</sup>, qui, tout aveugle qu'il est, vole avec plus d'adresse que ceux qui voient clair; puis beaucoup d'autres, ayant toutes sortes de maladies. Après avoir éteint les lampes, le ministre du dieu nous dit de dormir, et nous enjoint, si l'on entend du bruit, de garder le silence; nous nous couchons tous tranquillement. Moi, je ne pouvais dormir : certain plat de bouillie, placé au chevet d'une vieille, excitait ma convoitise, et je désirais ardemment me glisser jusque-là. Puis, ayant levé la tête, je vois le prêtre enlever les gâteaux et les figues sèches de la table sacrée. Après cela il fait le tour des autels l'un après l'autre, et tous les gâteaux qui restaient, il les mettait saintement dans un sac. Moi, convaincu de la grande sainteté de l'action, je saute sur le plat de bouillie.

LA FEMME. O le plus misérable des hommes ! n'avais-tu pas la crainte du dieu ?

CARION. Oui, sans doute, je craignais qu'avec ses couronnes il ne fût, avant moi, au plat de bouillie; le fait de son prêtre m'en avait appris assez. Mais la vieille, entendant mon bruit, étendait la main pour retirer le plat; alors je siffle comme un serpent <sup>2</sup>, et je la mords. Aussitôt elle retire la main, et s'enveloppe en silence dans ses couvertures, en lâchant de frayeur un vent plus puant que celui d'une belette. Alors enfin je me bourre de bouillie, et puis je me recouche, le ventre plein.

LA FEMME. Et le dieu ne venait donc pas à vous ?

CARION. Pas encore. Mais, après cela, je fis une bonne farce : lorsqu'il s'approcha, je fis résonner une décharge des plus bruyantes, car j'avais le ventre tout gonflé.

LA FEMME. Sans doute, pour ce fait, tu lui inspiras un vif dégoût ?

CARION. Non ; mais Iaso, qui le suivait, se mit à rougir,

<sup>1</sup> Orateur accusé d'avoir volé les deniers publics. Il est nommé dans *l'Assemblée des Femmes*, v. 255.

<sup>2</sup> \* Comme un serpent *paréas*. » Serpent sans venin, consacré à Esculape. (Voy. Lucain, IX, 721.)

et Panacée<sup>1</sup> se détourna en se bouchant le nez ; car je n'exhale pas de l'encens.

LA FEMME. Et le dieu ?

CARION. Il n'y fit pas même attention.

LA FEMME. Tu veux dire que ce dieu est grossier ?

CARION. Non vraiment, mais il aime l'ordure<sup>2</sup>.

LA FEMME. Ah ! misérable !

CARION. Après cela, je m'enfonçai dans mon lit, de frayeur ; le dieu fit le tour, et visita chacun, en examinant avec soin les maladies. Ensuite un esclave lui apporta un petit mortier en pierre, un pilon, et une petite boîte.

LA FEMME. En pierre !

CARION. Non vraiment, pas la boîte.

LA FEMME. Mais comment pouvais-tu voir tout cela, pendard, puisque tu te cachais, dis-tu ?

CARION. A travers mon manteau ; car, par Jupiter, il a assez de trous. Il se mit d'abord à broyer un cataplasme pour les yeux de Néoclidès<sup>3</sup>, ayant mis trois têtes d'ail de Ténos<sup>4</sup>, qu'il pila dans le mortier, avec un mélange de gomme<sup>5</sup> et de suc de lentisque ; il arrosa le tout de vinaigre sphettien<sup>6</sup>, puis il l'appliqua dans l'intérieur des paupières, pour rendre la douleur plus cuisante. Néoclidès cria de toutes ses forces, et veut s'enfuir ; mais le dieu lui dit en riant : « Demeure ici avec ton cataplasme, je t'empê-

<sup>1</sup> Fille d'Esculape. Le nom de *Iaso* vient d'ἰασσις, guérison ; Panacée, de πάν, tout, et d'ἀξέομαι, je guéris. Esculape avait encore deux autres filles, *Hygie* (santé), et *Æglé* (vive clarté). V. Pline, *H. N.*, XXXV, c. 44.

<sup>2</sup> *Merdivorum*. Allusion à la méthode de certains médecins qui constataient l'état des malades par l'inspection des excréments. C'est ainsi que Sganarelle demande « si la matière est louable. » Voyez aussi, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, l'anecdote de l'ambassadeur persan avec M. de Marbois, pris pour M. Bourdois.

<sup>3</sup> Voyez plus haut, v. 665.

<sup>4</sup> Ténos, une des Cyclades.

<sup>5</sup> D'autres traduisent : « du suc de silphium. » La plante nommée *silphion* par les Grecs, et *laserpitium* par les Latins, est celle qu'on appelle chez nous *férule*. Le *laser*, ou suc qui en découlait, formait des médicaments qui se vendaient très-cher, selon Pline.

<sup>6</sup> Du bourg de Sphette : soit, comme dit le Scholiaste, par allusion à l'esprit mordant des habitants, soit plutôt que le vinaigre de cet endroit fût renommé, comme celui d'Égypte et de Cnide.

« cherai ainsi de paraître dans l'assemblée, et de la prendre  
« à témoin de tes parjures. »

LA FEMME. Que voilà un dieu sage et patriote !

CARION. Ensuite il s'assit auprès de Plutus<sup>1</sup>, et d'abord il lui tâta la tête, puis il lui essuya les paupières avec un linge bien propre ; Panacée lui couvrit la tête et tout le visage d'un voile de pourpre ; le dieu siffla, et aussitôt deux serpents d'une grandeur immense s'élançèrent du fond du temple.

LA FEMME. O bons dieux !

CARION. Ceux-ci, s'étant glissés doucement sous le voile de pourpre, léchèrent les paupières du malade, à ce que je suppose ; et en moins de temps, ma chère maîtresse, que tu n'en mettrais à boire dix cotyles de vin, Plutus se lève et recouvre la vue. Moi, dans ma joie, je battis des mains, et je réveillai mon maître : aussitôt le dieu disparut, et les serpents se cachèrent au fond du temple. Mais ceux qui couchaient auprès de Plutus, avec quel empressement ils le serrèrent dans leurs bras ! Ils restèrent éveillés toute la nuit, jusqu'à ce que le jour parût. Pour moi, je remerciais vivement le dieu d'avoir si vite rendu la vue à Plutus, et augmenté la cécité de Néoclides.

LA FEMME. Quelle est ta puissance, ô Esculape, mon maître ! Mais, dis-moi, où est Plutus ?

CARION. Il vient. Mais une foule immense l'entourait : les hommes de bien, jusqu'alors réduits à une vie pauvre, l'embrassaient et le saluaient<sup>2</sup> tous avec joie ; ceux qui avaient été riches, maîtres d'une grande fortune, et qui avaient vécu de l'injustice, fronçaient le sourcil, et prenaient un air soucieux. Les premiers le suivaient, la tête couronnée, en riant et en le bénissant ; la terre retentissait sous les pas des vieillards marchant en mesure. Allons, dansez tous ensemble, sautez, formez des rondes :

<sup>1</sup> Le texte dit Πλούτωνι, Pluton. Le poète joue sur la ressemblance des deux noms.

<sup>2</sup> Lui prenaient la main.

on ne viendra plus nous dire qu'il n'y a pas de farine dans le sac <sup>1</sup>.

LA FEMME. Par Hécate! je veux, pour la bonne nouvelle que tu m'apportes, te couronner d'une guirlande de petits pains <sup>2</sup>.

CARION. Ne tarde donc pas, car voici déjà toute la troupe à notre porte.

LA FEMME. Eh bien! je vais au logis chercher les dons accoutumés <sup>3</sup>, pour célébrer la guérison du nouveau venu.

CARION. Et moi, je vais à leur rencontre.

#### LE CHŒUR.

( Lacune. )

PLUTUS. Je te salue d'abord, ô soleil! Salut aussi, terre illustre de Pallas, pays de Cécrops, qui m'as donné l'hospitalité! Je rougis de ma malheureuse destinée. Quels hommes je fréquentais dans mon ignorance! et, sans le savoir, je fuyais ceux qui étaient dignes de mon amitié! Malheureux, quelle erreur guidait mon choix des deux côtés! Mais je la réparerai par une tout autre conduite, et je ferai voir désormais aux hommes que c'est contre mon gré que je me donnais aux méchants.

CHRÉMYLE. Allez-vous-en tous aux corbeaux! Comme on est accablé d'amis qui apparaissent tout à coup, dès qu'on est riche! Ils me tourmentent et me froissent les os des jambes, à force de vouloir me prouver leur zèle. Car qui

<sup>1</sup> Allusion à leur pauvreté passée.

<sup>2</sup> Κριθινωτών : de pains cuits au four de campagne; espèce de gâteaux.

<sup>3</sup> Littéralement : « je vais chercher des effusions, comme pour des yeux nouvellement achetés. » Quand un esclave ou un hôte entrait pour la première fois dans une maison, on répandait auprès du foyer des noix, des figes, des raisins secs, etc., comme emblème d'abondance. C'est ce qu'on appelait *καταχύσματα*, *effusions*. Ici le poète assimile les yeux de Plutus à un esclave nouveau venu. Le Scholiaste cite un fragment du comique Théopompe, où il est dit de répandre les fruits sur la tête d'un nouveau marié et de sa jeune épouse.

n'est pas venu me saluer ? Quelle foule de vieillards s'est formée autour de moi sur la place !

LA FEMME. O le plus chéri des hommes ! Je vous salue l'un et l'autre. Mais d'abord, selon l'usage, je vais répandre ces fruits devant toi <sup>1</sup>.

PLUTUS. Non, non. Lorsque j'entre dans votre maison pour la première fois, et que j'ai recouvré la vue, il ne me convient pas d'en emporter quelque chose, mais bien plutôt d'y apporter.

LA FEMME. Ne recevras-tu donc pas ces présents ?

PLUTUS. Seulement chez vous, auprès du foyer, comme c'est l'usage. Nous éviterons ainsi une charge ridicule ; car il sied peu à un poète de jeter aux spectateurs des figues et d'autres friandises, pour provoquer ainsi leurs rires <sup>2</sup>.

LA FEMME. Tu as raison. Ah ! voici déjà Dexinicos qui se levait, pour se jeter sur les figues.

( Tous entrent dans la maison. )

LE CHOEUR.

( Lacune. )

CARION. Qu'il est doux, mes amis <sup>3</sup>, d'être heureux, surtout sans avoir rien à dépenser hors de la maison ! En effet, un monceau de biens a fondu sur notre maison, sans que nous ayons fait le moindre tort à personne. A cette condition, s'enrichir c'est une douce chose ! La huche est pleine de farine blanche, et les amphores, d'un vin rouge parfumé ; tous nos coffres regorgent d'or et d'argent à un point incroyable. Notre cellier <sup>4</sup> est plein d'huile, et nos fioles,

<sup>1</sup> Voyez la note précédente.

<sup>2</sup> Trait contre l'usage de plusieurs poètes comiques. Il les a déjà critiqués, dans *les Guêpes*, v. 58 ; *la Paix*, v. 962-965.

<sup>3</sup> Il s'adresse aux spectateurs.

<sup>4</sup> « Le puits. » Il y avait dans les maisons des espèces de citernes, revêtues en briques ou en pierre, dans lesquelles on conservait l'huile ou le vin. Il en a déjà été question dans *l'Assemblée des Femmes*, v. 154.

de parfums; notre fruitier est bien garni de figues. Vinaigriers, pots, marmites, toute la vaisselle est devenue d'airain; les vieux plats usés, où l'on servait le poisson, sont aujourd'hui en argent; et la chaise percée<sup>1</sup> s'est changée tout à coup en ivoire. Nous autres, esclaves, nous jouons à pair ou non avec des écus d'or<sup>2</sup>; et nous ne nous tortions plus avec des pierres, mais avec des tiges d'ail, par sensualité. En ce moment mon maître, une couronne sur la tête, immole dans la maison un porc, un bouc et un bélier; la fumée m'a fait sortir, je ne pouvais plus l'endurer, elle me piquait les yeux.

UN HOMME DE BIEN. Viens avec moi, enfant, et allons trouver le dieu.

CHRÉMYLE. Hé! quel est celui-ci qui s'avance?

L'HOMME DE BIEN. Un homme naguère misérable, aujourd'hui heureux.

CHRÉMYLE. Tu es, à ce qu'il paraît, du nombre des gens de bien.

L'HOMME DE BIEN. Assurément.

CHRÉMYLE. Et que veux-tu?

L'HOMME DE BIEN. Je viens rendre grâce au dieu des biens dont il me comble. J'avais reçu de mon père une fortune assez grande, et je l'employais à soulager les besoins de mes amis, pensant qu'on ne peut rien faire de mieux dans la vie.

CHRÉMYLE. Sans doute cette fortune s'est bientôt dissipée?

L'HOMME DE BIEN. Précisément.

CHRÉMYLE. Et après cela tu devins misérable?

<sup>1</sup> M. Boissonade, comme le plus grand nombre des éditeurs, a donné dans le texte *ἰκρός*, que la plupart des traducteurs rendent par *lanterne*. J'ai adopté le sens proposé par Toup, dans ses remarques sur Suidas. Bentley et Brunck veulent qu'on écrive *ἰκρός*, *souricière*.

<sup>2</sup> « Des statères d'or. » Le statère d'argent valait quatre drachmes attiques; le statère d'or valait vingt drachmes, ou 48 francs 54 centimes.

L'HOMME DE BIEN. Précisément. Je pensais que ceux à qui j'avais fait du bien jusque-là seraient pour moi des amis sûrs, si jamais j'étais dans le besoin; mais ils se détournaient de moi, et semblaient ne pas me voir.

CHRÉMYLE. Et ils se moquaient de toi, j'en suis sûr.

L'HOMME DE BIEN. Précisément. La pauvreté de mon ménage m'a perdu auprès d'eux.

CHRÉMYLE. Il n'en est plus ainsi à présent.

L'HOMME DE BIEN. C'est par une juste reconnaissance que je viens ici vers le dieu, pour lui rendre grâce.

CHRÉMYLE. Mais qu'a de commun avec le dieu ce vieux manteau que porte cet esclave qui t'accompagne? Parle.

L'HOMME DE BIEN. Je viens aussi vers le dieu pour le lui consacrer.

CHRÉMYLE. Est-ce celui que tu portais quand tu fus initié aux grands mystères?

L'HOMME DE BIEN. Non, mais j'ai grelotté de froid treize ans à le porter.

CHRÉMYLE. Et ces souliers?

L'HOMME DE BIEN. Ils ont aussi souffert la rigueur des hivers avec moi.

CHRÉMYLE. Est-ce que tu viens aussi les consacrer?

L'HOMME DE BIEN. Oui, par Jupiter!

CHRÉMYLE. Voilà de beaux présents que tu viens offrir au dieu!

---

<sup>1</sup> L'usage était de consacrer aux dieux les vêtements qu'on portait le jour de l'initiation; mais cette consécration ne se faisait qu'après qu'on les avait usés. Il y avait les grands et les petits mystères. Selon le Scholiaste, les petits mystères étaient en l'honneur de Proserpine, et se célébraient au mois Anthestérion, à Agra, sur les bords de l'Ilissus, près d'Athènes: on en rapporte l'origine à Eumolpe. Eustathe, sur Homère, *Iliad.*, l. II, v. 832, dit que les petits mystères étaient consacrés à Cérés. Les grands mystères étaient en l'honneur de Cérés, et se célébraient à Eleusis, au mois Boédromion. On croit qu'Érechthée les apporta d'Égypte à Athènes. Les petits étaient un premier degré pour arriver aux grands; ceux qui étaient au premier degré de l'initiation s'appelaient *mystes*, ceux qui étaient au second s'appelaient *époptes*.

UN SYCOPHANTE<sup>1</sup>. Malheur à moi, infortuné ! je suis perdu ! Ah ! cent fois, mille fois malheureux ! Hélas ! hélas ! que d'infortunes m'accablent !

CHRÉMYLE. O Apollon préservateur ! ô dieux tutélaires ! qu'est-il donc arrivé à cet homme ?

LE SYCOPHANTE. N'est-ce pas le plus affreux des malheurs, que ce dieu m'ait fait perdre tout ce que je possédais ? Ah ! il redeviendra aveugle, s'il est encore quelque justice au monde.

L'HOMME DE BIEN. Je crois à peu près comprendre l'affaire : c'est un homme ruiné ; il m'a tout l'air d'un méchant garnement<sup>2</sup>.

CHRÉMYLE. Oui vraiment, et c'est justice qu'il ait tout perdu.

LE SYCOPHANTE. Où est-il, où est-il, ce dieu qui promettait de nous enrichir tous à l'instant, s'il recouvrait la vue ? Et, bien au contraire, il en est qu'il a complètement ruinés.

CHRÉMYLE. Qui donc a-t-il si maltraité ?

LE SYCOPHANTE. Moi-même.

CHRÉMYLE. Tu étais donc un méchant, un malfaiteur ?

LE SYCOPHANTE. Non, par Jupiter ! mais vous ne valez rien ni l'un ni l'autre, et il est impossible que vous n'ayez pas mon argent.

CARION. O Cérés ! quel insolent sycophante nous est venu là ? On voit qu'il est affamé.

LE SYCOPHANTE. Tu vas comparaître sur la place publique à l'instant même ; la roue et les tortures te forceront de confesser tes crimes.

CARION. Peste soit de toi !

L'HOMME DE BIEN. Par Jupiter Sauveur ! Plutus a bien mérité de tous les Grecs, puisqu'il traite si mal ces maudits sycophantes.

LE SYCOPHANTE. Quelle indignité ! toi aussi, complice du

<sup>1</sup> Ou délateur.

<sup>2</sup> « D'être de mauvaise monnaie, » comme, en latin, *prava nota*.

vol, tu te moques de moi? Autrement, où aurais-tu pris cet habit neuf? Hier encore, je t'ai vu un vieux manteau râpé.

L'HOMME DE BIEN. Je me soucie peu de toi; je porte un anneau<sup>1</sup> qu'Eudémos m'a vendu une drachme.

CHRÉMYLE. Mais il n'y en a pas contre la morsure du sycophante.

LE SYCOPHANTE. N'est-ce pas là un sanglant outrage? Vous raillez, mais vous ne dites pas ce que vous faites ici. Vous n'y êtes assurément pour rien de bon.

CHRÉMYLE. Non, par Jupiter! rien de bon pour toi, sois-en sûr.

LE SYCOPHANTE. Et, par Jupiter, vous allez souper à mes dépens.

CHRÉMYLE. Puisses-tu, comme tu dis vrai, crever d'inanition avec ton témoin<sup>2</sup>!

LE SYCOPHANTE. Osez-vous le nier, scélérats? Je sens d'ici l'odeur du poisson et des viandes rôties. Hum! hum! hum! hum! hum! hum! hum! hum! hum! hum!

CHRÉMYLE. Tu sens quelque chose, misérable?

L'HOMME DE BIEN. C'est le froid peut-être, avec le manteau usé qu'il porte.

LE SYCOPHANTE. Peut-on supporter pareilles choses? Par Jupiter et par tous les dieux, moi, être insulté par ces gens-là! Quelle indignité! un honnête homme, un bon citoyen être traité ainsi!

CHRÉMYLE. Toi, bon citoyen et honnête homme!

LE SYCOPHANTE. Plus que personne.

CHRÉMYLE. Eh bien, réponds un peu à mes questions.

LE SYCOPHANTE. Qu'est-ce?

CHRÉMYLE. Es-tu laboureur?

LE SYCOPHANTE. Me crois-tu si fou?

CHRÉMYLE. Es-tu marchand?

<sup>1</sup> Anneaux magiques, auxquels on attribuait la vertu de guérir certains maux, ou d'en préserver; par exemple, de la morsure du serpent.

<sup>2</sup> Celui qu'il produisait à l'appui de ses dénonciations.

LE SYCOPHANTE. J'en prends la qualité, au besoin<sup>1</sup>.

CHRÉMYLE. Enfin, as-tu appris quelque métier?

LE SYCOPHANTE. Non certes.

CHRÉMYLE. Comment et de quoi vivais-tu donc, si tu ne faisais rien?

LE SYCOPHANTE. Je suis surveillant de toutes les affaires publiques et privées.

CHRÉMYLE. Toi? de quel droit?

LE SYCOPHANTE. Parce que je le veux.

CHRÉMYLE. Comment serais-tu honnête homme, toi, voleur, qui te rends odieux à tout le monde en te mêlant de ce qui ne te regarde pas?

LE SYCOPHANTE. Cela ne me regarde pas, imbécile<sup>2</sup>, de servir ma patrie de tout mon pouvoir?

CHRÉMYLE. Est-ce la servir, que de se mêler des affaires d'autrui?

LE SYCOPHANTE. Oui, oui, du moins défendre les lois établies, et ne pas souffrir qu'on les viole.

CHRÉMYLE. N'est-ce pas précisément pour cela que la ville a établi des juges?

LE SYCOPHANTE. Mais qui accuse?

CHRÉMYLE. Celui qui veut<sup>3</sup>.

LE SYCOPHANTE. Eh bien, je suis cet homme; c'est donc à moi que reviennent les affaires de l'État.

CHRÉMYLE. Par Jupiter! l'État a là un vaurien de ministre. Mais n'aimerais-tu pas mieux vivre tranquille, sans rien faire?

<sup>1</sup> Les marchands jouissaient à Athènes de l'exemption de certaines charges publiques, notamment du service militaire. C'était, dit-on, pour favoriser l'importation du blé nécessaire à la consommation du peuple. (Voy. la note sur le vers 1068 de *l'Assemblée des Femmes*.)

<sup>2</sup> Κέπυε. C'est le nom d'un oiseau de mer, qu'on appelle chez nous la *mouette* ou le *goëland*. On croyait que cet oiseau se laissait prendre en venant manger l'écume de la mer, qu'il aime beaucoup, jusque dans la main des pêcheurs. Ces circonstances, vraies ou fausses, rapportées par le Scholiaste, ont fait attribuer à cet oiseau un caractère stupide.

<sup>3</sup> Le droit d'accuser était donné par la loi à tout citoyen, à celui qui le *voulait*; car c'était là l'expression consacrée. Aristophane y fait allusion ici, et un peu plus bas.

LE SYCOPHANTE. C'est vivre comme une brute <sup>1</sup>, que de vivre sans occupation ?

CHRÉMYLE. Et tu ne voudrais pas changer de vie ?

LE SYCOPHANTE. Non, quand tu me donnerais Plutus lui-même, et le silphion de Battus <sup>2</sup>.

CHRÉMYLE. Mets vite habit bas.

CARION. Holà ! c'est à toi qu'on parle.

CHRÉMYLE. Ote tes souliers.

CARION. C'est à toi qu'on s'adresse.

LE SYCOPHANTE. Approchez un peu, celui de vous qui voudra.

CARION. Eh bien, je serai cet homme <sup>3</sup>.

LE SYCOPHANTE. Malédiction ! on me dépouille en plein jour.

CARION. Ah ! tu veux vivre en faisant les affaires des autres !

LE SYCOPHANTE, à son témoin. Tu vois ce qu'on me fait ? je te prends à témoin.

CHRÉMYLE. Le témoin que tu avais amené a pris la fuite.

LE SYCOPHANTE. Hélas ! je suis seul, on m'a enveloppé.

CARION. Tu cries maintenant ?

LE SYCOPHANTE. Malheur, encore une fois !

CARION. Donne-moi ce vieux manteau, que j'en couvre ce sycophante.

L'HOMME DE BIEN. Non pas ; il est depuis longtemps consacré à Plutus.

CARION. Où serait-il mieux placé que sur les épaules

<sup>1</sup> Littéralement : « comme un mouton. »

<sup>2</sup> Nous avons déjà parlé de cette plante précieuse au v. 749. Il paraît que c'était une des richesses de la ville de Cyrène en Afrique, qui en faisait un grand commerce. Battus était le fondateur de Cyrène. Les habitants frappèrent en l'honneur de Battus des pièces à son effigie, où il était représenté recevant d'une main l'empire, de l'autre le silphion. (Strabon, l. XVII.) De là le proverbe : *le silphion de Battus*, pour exprimer une chose précieuse.

<sup>3</sup> Carion répète ici les paroles mêmes du Sycophante. (Voyez un peu plus haut.)

d'un scélérat et d'un voleur? Il faut consacrer de plus beaux vêtements à Plutus.

L'HOMME DE BIEN. Et les souliers, qu'en fera-t-on? dis-moi.

CARION. Je les cloueraï à son front, comme on suspend les offrandes à des branches d'olivier <sup>1</sup>.

LE SYCOPHANTE. Je m'en vais, car je vois que je suis trop faible contre vous. Mais que je trouve un compagnon, fût-il faible comme du bois de figuier <sup>2</sup>, je tirerai vengeance de ce dieu si fort, qui, de sa seule autorité, renverse la démocratie, sans consulter ni le Conseil, ni l'assemblée du peuple <sup>3</sup>.

L'HOMME DE BIEN. Maintenant que tu marches revêtu de mon armure <sup>4</sup>, cours au bain, et là empare-toi de la première place pour te chauffer <sup>5</sup>; car c'est un poste que j'ai moi-même occupé longtemps.

CHRÉMYLE. Mais le baigneur le jettera à la porte en le prenant par l'endroit sensible <sup>6</sup>; car il ne l'aura pas plutôt

<sup>1</sup> Il veut les clouer au front du Sycophante, comme on attachait les offrandes aux arbres. Les temples étaient ordinairement entourés de bocages consacrés.

<sup>2</sup> Συκίνον. Il y a dans ce mot une double allusion à la faiblesse du bois de figuier, et à l'étymologie du nom de sycophante. Les Grecs attribuaient au figuier des qualités malfaisantes, à cause de l'âcreté de ses feuilles et de son bois, qui passait aussi pour faible et de peu d'usage. De là différents proverbes, tels que *συκίνη επικουρία*, un secours de figuier, pour dire un secours inutile ou dangereux; *σύκινος άνθρωπος* un homme méchant ou inutile, qui n'est bon à rien. Dans Lucien, *Contre un ignorant qui achetait beaucoup de livres*: « Tu as un jugement boiteux et de figuier. »

<sup>3</sup> Le Scholiaste dit là-dessus: « Tout ce qui était délibéré dans le Conseil (βουλήν) était ensuite porté au peuple; et, d'un autre côté, tout ce que le peuple avait décrété devait être sanctionné par le Conseil. » Les membres de ce Conseil étaient élus tous les ans par les dix tribus, qui en nommaient chacune cinquante. De là le nom de *Conseil des Cinq-Cents*. Dans ce nombre, cinquante membres exerçaient tour à tour les fonctions de prytanes.

<sup>4</sup> Il appelle ainsi son vieux manteau et ses vieux souliers.

<sup>5</sup> On sait que les pauvres allaient se chauffer dans les bains publics. (Voyez la note sur le v. 535.)

<sup>6</sup> *Prehensum testiculis.*

vu, qu'il connaîtra que c'est un fripon. Pour nous, entrons, afin que tu adresses tes prières au dieu.

LE CHŒUR.

(Lacune.)

UNE VIEILLE FEMME. Bons vieillards, suis-je bien arrivée à la maison du nouveau dieu, ou me suis-je trompée de route ?

LE CHŒUR. Tu es à la porte même, ma belle enfant : ta question vient à propos<sup>1</sup>.

LA VIEILLE. Voyons donc, appelons quelqu'un de la maison.

CHRÉMYLE. Il n'en est pas besoin, me voici moi-même. Mais quel motif t'amène ? C'est à toi de le dire.

LA VIEILLE. Ce qui m'est arrivé, mon cher, est indigne, révoltant : depuis que ce dieu a recouvré la vue, il m'a rendu la vie insupportable.

CHRÉMYLE. Quoi donc ? serais-tu aussi un sycophante femelle ?

LA VIEILLE. Non, en vérité.

CHRÉMYLE. Est-ce que le sort ne t'aurait pas favorisée pour boire<sup>2</sup> ?

LA VIEILLE. Tu plaisantes ; et moi, malheureuse, la passion me dévore.

CHRÉMYLE. Ne nous diras-tu pas quelle est cette passion qui te dévore ?

LA VIEILLE. Écoute donc : j'aimais un homme pauvre,

<sup>1</sup> *Ἐπιζῶ* ; signifie à la fois que la question vient à propos, et qu'elle est faite d'une manière gracieuse et mignarde, ce qui s'accorde avec le nom dérisoire que le Chœur vient de donner à la vieille, *μειραξιοχή*, *ma belle enfant*.

<sup>2</sup> Littéralement : « Est-ce que tu aurais tiré une mauvaise lettre pour boire ? » Allusion à la manière dont on élisait les juges. (Voy. pl. s haut, v. 277, et l'Assemblée des Femmes, v. 710.)

il est vrai, mais beau, bien fait, et honnête; si j'avais besoin de quelque chose, il le faisait avec empressement et le mieux du monde; et moi, je le payais de retour en toutes choses.

CHRÉMYLE. Que te demandait-il donc plus particulièrement?

LA VIEILLE. Peu de chose; car il était avec moi d'une réserve extraordinaire. Tantôt c'était vingt drachmes pour acheter un habit, tantôt huit pour avoir des souliers; c'était une tunique pour ses sœurs, une robe pour sa mère; quelquefois c'était pour acheter quatre médimnes de blé.

CHRÉMYLE. C'est bien peu de chose en effet ce que tu dis là; évidemment il avait de la réserve.

LA VIEILLE. Et encore, disait-il, ce n'était pas par avidité qu'il demandait, mais seulement par amitié: il voulait que le manteau qu'il portait lui rappelât mon souvenir.

CHRÉMYLE. L'amour de ce jeune homme est réellement extraordinaire.

LA VIEILLE. Mais à présent le perfide n'est plus le même pour moi; ses sentiments sont bien changés. Je lui avais envoyé ce gâteau avec les autres friandises qui sont dans ce plat, et je lui faisais entendre que je viendrais le soir...

CHRÉMYLE. Eh bien! qu'a-t-il fait?

LA VIEILLE. Il m'a renvoyé cet autre gâteau, à la condition que je ne viendrais plus jamais le voir; et, en outre, il me fit dire « que les Milésiens étaient vaillants autrefois<sup>1</sup>. »

CHRÉMYLE. Il paraît que ce jeune homme n'est pas sot.

<sup>1</sup> Les Milésiens, longtemps à la tête des villes de l'Ionie, se laissèrent enfin amollir par la volupté, et se soumirent à Darius, fils d'Hystaspe. Ce qui est résumé dans ce vers est la réponse rendue par l'oracle à Polycrate, tyran de Samos. Ceci, appliqué à la vieille, veut dire qu'elle avait été belle autrefois.

Maintenant qu'il est riche, il n'aime plus les lentilles<sup>1</sup> : auparavant, la pauvreté lui faisait manger de tout.

LA VIEILLE. Alors, j'en atteste les deux déesses, il était sans cesse à ma porte.

CHRÉMYLE. Pour t'emporter<sup>2</sup> ?

LA VIEILLE. Du tout, mais pour le seul plaisir d'entendre ma voix.

CHRÉMYLE. Et aussi dans l'espoir de recevoir quelque chose.

LA VIEILLE. Et s'il me voyait triste, il m'appelait tendrement « mon petit canard, ma petite colombe. »

CHRÉMYLE. Et ensuite il demandait peut-être pour avoir des souliers.

LA VIEILLE. Un jour que je me rendais en char<sup>3</sup> à la célébration des grands mystères, quelqu'un m'ayant regardée, il me battit pour cela tout le jour, tant ce jeune homme était jaloux !

CHRÉMYLE. C'est sans doute qu'il aimait à manger seul.

LA VIEILLE. Il vantait fort la beauté de mes mains.

CHRÉMYLE. Lorsqu'elles lui présentaient vingt drachmes.

LA VIEILLE. Il disait que ma peau exhalait une douce odeur.

CHRÉMYLE. A coup sûr, quand tu lui versais du Thasos<sup>4</sup>.

LA VIEILLE. Il admirait mon regard si doux et si tendre.

CHRÉMYLE. Il n'était pas maladroit, il s'entendait à gruger une vieille folle dévergondée<sup>5</sup>.

LA VIEILLE. Le dieu a donc tort, mon cher, lui qui promettait de venir toujours au secours des victimes de l'injustice.

CHRÉMYLE. Que veux-tu qu'il fasse ? Dis, et il le fera.

<sup>1</sup> Proverbe qui s'appliquait aux nouveaux riches.

<sup>2</sup> Jeu de mots intraduisible. Le mot grec signifie à la fois : « pour te porter en terre ; » et « pour emporter quelque chose de chez toi. »

<sup>3</sup> Pour se rendre à Éléusis lors de la célébration des grands mystères, les femmes riches d'Athènes s'y faisaient conduire sur des chars attelés de chevaux.

<sup>4</sup> Thasos, île située au midi de la Thrace. Son vin était fort estimé.

<sup>5</sup> Γραός καπρώσης, *vetula subantis*.

LA VIEILLE. Il est juste, par Jupiter! de contraindre celui qui a reçu de moi tant de bienfaits à me payer de retour; autrement, il est indigne de recevoir aucune faveur du dieu.

CHRÉMYLE. Ne s'acquittait-il pas envers toi chaque nuit?

LA VIEILLE. Mais il promettait de ne m'abandonner jamais de ma vie.

CHRÉMYLE. Fort bien; mais il ne te croit plus en vie.

LA VIEILLE. En effet, mon cher, le chagrin m'a consumée.

CHRÉMYLE. C'est plus que cela; tu es toute flétrie<sup>1</sup>.

LA VIEILLE. On me ferait passer par un anneau<sup>2</sup>.

CHRÉMYLE. Oui, si cet anneau était le cercle d'un crible.

LA VIEILLE. Mais voici précisément le jeune homme dont j'ai à me plaindre depuis longtemps; il a l'air d'aller à une partie de débauche.

CHRÉMYLE. Le fait est clair; il porte en effet une couronne et un flambeau.

LE JEUNE HOMME. Salut!

LA VIEILLE. Que dit-il?

LE JEUNE HOMME. Ma vieille amie, tes cheveux ont blanchi en bien peu de temps, par le ciel!

LA VIEILLE. Malheureuse! peut-on être plus indignement outragée?

CHRÉMYLE. Il paraît qu'il y a longtemps qu'il ne t'a vue.

LA VIEILLE. Longtemps! il était encore hier chez moi.

CHRÉMYLE. Il lui arrive le contraire de ce qui arrive aux autres; l'ivresse, à ce qu'il paraît, lui rend la vue plus perçante.

<sup>1</sup> Les mots grecs sont beaucoup plus forts: le latin les rend plus fidèlement. La vieille dit: *Præ dolore contabui*. Chrémyle répond: *Imo, putrefacta es*.

<sup>2</sup> Pour exprimer sa maigreur.

LA VIEILLE. Non, mais c'est son caractère d'être insolent.

LE JEUNE HOMME. O Neptune, souverain des mers, ô vieilles divinités, que de rides sur son visage!

LA VIEILLE. Holà! n'approche pas ce flambeau.

CHRÉMYLE. Elle a raison : si une seule étincelle venait à tomber sur elle, le feu y prendrait comme à une vieille branche d'olivier.

LE JEUNE HOMME. Veux-tu jouer un moment avec moi?

LA VIEILLE. Où, méchant?

LE JEUNE HOMME. Ici, avec des noix.

LA VIEILLE. A quel jeu?

LE JEUNE HOMME. A deviner combien tu as de dents.

CHRÉMYLE. Je devinerai bien aussi; elle en a trois peut-être, ou quatre.

LE JEUNE HOMME. Tu as perdu; elle n'en a qu'une grosse.

LA VIEILLE. Méchant homme, tu es donc fou, de me laver ainsi la tête<sup>1</sup> devant tout le monde?

LE JEUNE HOMME. Ce serait un bonheur pour toi qu'on lavât toute ta personne.

CHRÉMYLE. Non pas, car elle est toute fardée; si on lavait cette céruse, les rides de son visage frapperaient tous les yeux.

LA VIEILLE. Tout vieux que tu es, tu me parais bien peu sage.

LE JEUNE HOMME. Ah! le voilà qui te cajole; il caresse ta gorge : il croit que je ne le vois pas.

LA VIEILLE. Non, par Vénus! non, infâme!

CHRÉMYLE. Non, par Hécate! il faudrait être fou. Mais, jeune homme, je ne puis te pardonner de haïr cette belle enfant.

LE JEUNE HOMME. Moi? je l'adore.

CHRÉMYLE. Elle t'accuse pourtant...

<sup>1</sup> *Laver la tête* signifie en français *réprimander*; mais ici, dans le grec, cette métaphore signifie *injurier, outrager*. Le jeune homme, dans sa réponse, prend le mot dans le sens propre.

LE JEUNE HOMME. De quoi m'accuse-t-elle ?

CHRÉMYLE. Elle dit que tu l'outrages, et que tu ajoutes :  
« Les Milésiens étaient vaillants autrefois. »

LE JEUNE HOMME. Je ne prétends pas te la disputer.

CHRÉMYLE. Pourquoi ?

LE JEUNE HOMME. Par respect pour ton âge. Assurément je ne souffrirais pas cela d'un autre ; mais tu peux t'en aller content, et emmener cette belle.

CHRÉMYLE. J'entends, j'entends ; tu ne veux plus vivre avec elle.

LA VIEILLE. Et qui le souffrira ?

LE JEUNE HOMME. Je ne saurais avoir de commerce avec une vieille qui se prostitue depuis treize mille ans <sup>1</sup>.

CHRÉMYLE. Cependant, puisque tu as jugé bon de boire le vin, il faut aussi boire la lie.

LE JEUNE HOMME. Mais cette lie est trop vieille, et moisie.

CHRÉMYLE. La passoire ne corrigera-t-elle pas tout cela ?

LE JEUNE HOMME. Mais entrons ; je suis venu pour offrir au dieu les couronnes que j'apporte.

LA VIEILLE. Moi aussi, j'ai aussi quelque chose à lui dire.

LE JEUNE HOMME. Alors je n'entre pas.

CHRÉMYLE. Ne crains rien, entre ; elle ne te fera pas violence.

LE JEUNE HOMME. Tu as raison ; je l'ai eue assez longtemps à ma disposition <sup>2</sup>.

LA VIEILLE. Entre ; je te suis.

CHRÉMYLE. O Jupiter ! cette vieille tient aussi fortement à ce jeune homme que l'huitre au rocher.

<sup>1</sup> Ce qui rend ce trait plus bouffon, c'est que le mot *ἐτῶν* signifie aussi des amants.

<sup>2</sup> *ὑπεπίττονι*, *sublevi*.

LE CHOEUR.

(Lacune.)

CARION. Qui heurte à la porte ? qu'est-ce ? Il paraît que ce n'est personne ; c'est sans doute la porte qui crie toute seule.

MERCURE. Holà ! Carion, arrête !

CARION. Oh ! dis-moi , c'est donc toi qui frappais si fort à la porte ?

MERCURE. Non ; mais j'allais le faire quand tu m'as prévenu en ouvrant. Cours vite appeler ton maître, sa femme, ses enfants, ses serviteurs, le chien, le cochon, toute la famille ; et toi-même avec elle<sup>1</sup>.

CARION. Qu'y a-t-il ? parle.

MERCURE. Mon pauvre garçon, Jupiter a résolu de vous mettre tous dans le même sac<sup>2</sup>, et de vous jeter ensemble dans le Barathrum.

CARION. C'est le cas de couper une langue<sup>3</sup> au porteur de ces nouvelles. Mais pourquoi donc trame-t-il ce projet contre nous ?

MERCURE. Parce que vous avez commis le plus damnable de tous les attentats. Depuis que Plutus a recouvré la vue, on ne nous offre plus, à nous autres dieux, ni encens, ni branches de laurier, ni gâteaux, ni victimes, ni le moindre présent.

CARION. Et certes personne ne vous en offrira, car autrefois vous pensiez fort peu à nous.

MERCURE. Pour ce qui est des autres dieux, je ne m'en soucie guère ; mais moi, je suis exténué, je me meurs.

<sup>1</sup> C'est ainsi que don Juan, dans Molière, après avoir demandé à M. Dimanche des nouvelles de sa femme, de ses enfants, et du petit chien Brusquet, ajoute : « Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de « toute la famille. »

<sup>2</sup> Mot à mot : « dans le même plat. »

<sup>3</sup> Il y a dans le texte un double sens ; c'est une menace contre Mercure, et aussi une allusion à l'usage où l'on était d'offrir à ce dieu les langues des victimes, comme au dieu de l'éloquence.

CARION. Tu as du bon sens.

MERCURE. Autrefois, chez les cabaretières, je recevais, dès le matin, toutes sortes de mets délicats, gâteaux au vin, miel, figes, enfin tout ce dont on peut régaler Mercure : maintenant je meurs de faim, et je reste couché, les jambes croisées.

CARION. Ne le mérites-tu pas, toi qui parfois faisais châtier les gens<sup>1</sup> qui te traitaient si bien ?

MERCURE. Malheureux que je suis ! O gâteau que l'on pétrissait pour moi le quatrième jour du mois<sup>2</sup> !

CARION. « Cet heureux temps n'est plus ; en vain tu le rappelles<sup>3</sup>. »

MERCURE. O gigot que je dévorais !

CARION. Eh bien ! gigotte<sup>4</sup> ici en plein air.

MERCURE. Entrailles toutes chaudes<sup>5</sup> que je dévorais !

CARION. Il paraît que c'est une colique d'entrailles qui te tourmente.

MERCURE. O coupe, où le vin et l'eau étaient mélangés par portions égales !

CARION. Avale celle-ci<sup>6</sup>, et sauve-toi bien vite.

<sup>1</sup> Les cabaretières.

<sup>2</sup> Tous les jours du mois étaient consacrés à quelque dieu : le quatrième, à Mercure, est encore dans notre semaine le mercredi ; le sixième jour à Diane, le septième à Apollon, le huitième à Thésée.

<sup>3</sup> Ce vers était devenu proverbe, parce qu'on supposait qu'il avait été adressé à Hercule par une voix inconnue, lorsqu'il cherchait Hylas.

<sup>4</sup> Il fallait rendre par un jeu de mots, quelque trivial qu'il fût, celui qui est dans le texte : *κωλής*, « épaule, » partie de la victime consacrée à Mercure ; et *ἀσκολιάζε*, « saute sur une outre. » C'était un jeu dont Virgile fait mention, *Georg.*, II, 580 :

*Atque inter pocula læti  
Molibus in pratis unctos salvere per utres.*

Ce jeu, connu dans les fêtes de Bacchus, consistait à sauter d'un seul pied sur une outre pleine de vin ou gonflée d'air, et frottée d'huile ou d'une matière grasse qui la rendait glissante. Celui qui, après avoir ainsi sauté, s'y tenait immobile, remportait le prix. De là le mot grec a signifié aussi « sauter à cloche-pied. »

<sup>5</sup> Soit parce qu'on les offrait à Mercure aussitôt qu'on les séparait de la victime, soit plutôt parce qu'on les faisait griller.

<sup>6</sup> *Hæc dicens, pedit.* SCHOL. D'autres pensent qu'il lui offre une coupe

MERCURE. Voudrais-tu rendre service à un ami?

CARION. Si tu demandes une chose où je puisse te servir.

MERCURE. Ne pourrais-tu me donner un pain bien cuit, avec un bon morceau de viande des victimes que vous venez d'immoler là-dedans?

CARION. Mais il n'est pas permis de les en faire sortir<sup>1</sup>.

MERCURE. Cependant, quand tu dérobais quelque ustensile à ton maître, je faisais toujours en sorte qu'il n'en sût rien.

CARION. Oui, à la condition d'avoir ta part, grand voleur; il t'en revenait un bon gâteau bien pétri.

MERCURE. Que tu mangeais tout seul.

CARION. Tu ne partageais pas les coups, quand j'étais pris après quelque mauvaise affaire.

MERCURE. Ne rappelle pas les maux passés, maintenant que tu es heureux<sup>2</sup>. Mais, au nom des dieux, recevez-moi chez vous.

CARION. Quoi! tu quitterais les dieux pour rester ici?

MERCURE. C'est que votre condition est bien préférable.

CARION. Mais, dis-moi, crois-tu qu'il soit honnête de désertter ainsi?

de vin pur, et rejettent l'explication du Scholiaste, comme indigne d'Aristophane. Il semble pourtant qu'il serait aisé de trouver dans ce poëte plus d'un précédent en ce genre.

<sup>1</sup> Il y avait des sacrifices, soit dans l'intérieur des maisons, soit dans les temples, comme celui de Vesta, dont les victimes ne pouvaient sans profanation être emportées au dehors. (V. un fragment des *Adelphes* d'Euphron, poëte de la comédie moyenne, dans Athénée, IX, c. 24.)

<sup>2</sup> Littéralement : « Ne rappelle plus les maux, puisque tu as pris Phylé. » Ceci fait allusion à la prise de Phylé, petit fort sur la frontière de l'Attique, par Thrasybule, un an avant qu'il délivrât son pays de la tyrannie des Trente, et à l'amnistie qu'il fit décréter après cette révolution. Xénophon dit que les vainqueurs prêtèrent serment de ne plus se souvenir du mal, et à cette occasion il emploie le même mot qu'Aristophane : μή μνησικακήσειν (*Hellen.*, l. II, c. 4). La prise de Phylé est de la première année de la quatre-vingt-quatrième olympiade. La seconde édition du *Plutus* est de la quatrième année de la quatre-vingt-dix-septième. On voit donc que, environ quinze ans après l'événement, μή μνησικακήσαι était passé en proverbe, comme, de nos jours, *union et oubli*.

MERCURE. « La patrie est partout où l'on se trouve heureux <sup>1</sup>. »

CARION. A quoi donc nous serais-tu bon, si tu restais ici ?

MERCURE. Donnez-moi la charge de tourner la porte <sup>2</sup>.  
(Nommez-moi portier.)

CARION. Tourner ? nous ne voulons pas d'homme à détours.

MERCURE. Nommez-moi marchand <sup>3</sup>.

CARION. Nous sommes riches. Qu'avons-nous besoin de nourrir un Mercure revendeur ?

MERCURE. Eh bien ! agent d'intrigues <sup>4</sup>.

CARION. Agent d'intrigues ? non. Nous n'avons pas besoin d'agents d'intrigues, mais de mœurs simples.

MERCURE. Prenez-moi pour guide <sup>5</sup>.

CARION. Mais Plutus voit clair ; nous n'aurons plus besoin de guide.

MERCURE. Eh bien, je présiderai aux jeux <sup>6</sup>. Qu'as-tu encore à répondre ? Il convient tout à fait à Plutus de faire célébrer des jeux pour le corps et pour l'esprit <sup>7</sup>.

CARION. Qu'il est bon d'avoir plusieurs noms ! Le voilà qui a trouvé le moyen de gagner sa vie. Ce n'est pas sans raison que tous les juges tâchent de se faire inscrire à plusieurs tribunaux <sup>8</sup>.

<sup>1</sup> Ce vers est, selon toute apparence, emprunté à quelque tragique. Cicéron, *Tuscul.*, V, 57, cite ce mot de Teucer :

*Patria est, ubicumque est bene.*

<sup>2</sup> « Nomme-moi *Strophéen*. » *Στροφαῖον*, un des noms que l'on donnait à Mercure, dont la statue était placée près de la porte, dans les maisons. Aristophane joue sur le mot dérivé de *στρέφειν*, qui signifie *tourner*, ou agir d'une manière détournée.

<sup>3</sup> *Ἐμπολαῖον*. Il passe en revue les divers noms donnés à Mercure.

<sup>4</sup> *Δόλιον*, rusé.

<sup>5</sup> *Ἠγεμόσιον*.

<sup>6</sup> *Ἐναγώνιος*.

<sup>7</sup> *Gymnicos et musicos*. On sait que les citoyens les plus riches faisaient les frais des jeux publics. Aussi cette dépense convient-elle à Plutus.

<sup>8</sup> Mot à mot : « d'être inscrits dans plusieurs lettres. » De tirer au sort plusieurs lettres. (Voy. plus haut, v. 277 et 372 ; et *l'Assemblée des Femmes*, v. 710.)

MERCURE. Veut-on me recevoir en cette qualité?

CARION. Entre, et va au puits laver les entrailles des victimes, pour montrer sur-le-champ que tu entends le service.

( Ils entrent. )

UN PRÊTRE-DE JUPITER. Qui peut me dire clairement où demeure Chrémyle?

CHRÉMYLE. Qu'y a-t-il, mon cher?

LE PRÊTRE. Rien de bon. Depuis que Plutus voit clair, je meurs de faim. Je n'ai rien à manger, et pourtant je suis prêtre de Jupiter Sauveur.

CHRÉMYLE. Au nom des dieux, quelle peut en être la cause?

LE PRÊTRE. Personne ne veut plus sacrifier.

CHRÉMYLE. Et pourquoi?

LE PRÊTRE. Parce que tout le monde est riche : cependant, au temps où ils n'avaient rien, le marchand qui revenait sain et sauf immolait une victime ; de même l'accusé qui était absous : celui qui faisait un sacrifice favorable m'invitait. Mais maintenant personne ne sacrifie, personne ne vient dans le temple, si ce n'est des milliers pour faire leurs besoins<sup>1</sup>.

CARION. Eh bien, n'en prends-tu pas la part qui t'est réservée?

LE PRÊTRE. Aussi ai-je résolu de dire adieu à Jupiter Sauveur, pour venir m'établir ici.

CHRÉMYLE. Sois tranquille; tes affaires iront bien, s'il plaît au dieu. Jupiter Sauveur est ici, il est venu de lui-même.

LE PRÊTRE. Tu me donnes là une heureuse nouvelle!

CHRÉMYLE. Attends un peu; nous allons consacrer Plutus

<sup>1</sup> *Nisi cacatum plus quam decies milleni.* Comme aujourd'hui dans le vestibule des palais de Naples. (Voyez la réponse d'un *lazzarone* à M. Simond : *Non è questo un palazzo?*)

au lieu même où Jupiter était consacré gardien perpétuel du trésor de la déesse<sup>1</sup>. Mais qu'on apporte ici des torches allumées; tu les porteras devant le dieu.

LE PRÊTRE. Oui, tout cela est fort bien vu.

CHRÉMYLE. Qu'on fasse venir Plutus.

LA VIEILLE. Et moi, que dois-je faire?

CHRÉMYLE. Mets ces marmites<sup>2</sup> sur ta tête, pour l'inauguration du dieu, et porte-les avec gravité; justement tu as une robe de diverses couleurs<sup>3</sup>.

LA VIEILLE. Et l'affaire pour laquelle je suis venue?

CHRÉMYLE. Tout s'arrangera. Le jeune homme ira chez toi ce soir.

LA VIEILLE. Si tu me réponds qu'il viendra chez moi, je porterai les marmites.

CHRÉMYLE. Il arrive avec ces marmites tout le contraire de ce qui se passe dans les autres; en effet, dans les autres marmites la ride<sup>4</sup> est au-dessus; mais ici les marmites sont au-dessous de la ride.

LE CHŒUR. Nous aussi : nous ne saurions rester ici davantage; il faut nous retirer; car nous devons suivre ceux-ci par derrière, en chantant.

<sup>1</sup> L'opisthodomé, endroit fortifié derrière le temple de Minerve, où l'on gardait le trésor d'Athènes.

<sup>2</sup> Vases pleins de légumes cuits, que l'on offrait au dieu dont on consacrait la statue.

<sup>3</sup> Vêtement des jours de fêtes. Elle s'en était parée dans une autre intention.

<sup>4</sup> Le mot γράς signifie à la fois « une vieille, » et l'écume, ou cette pellicule qui se ride à la surface du lait qu'on fait chauffer.

# NOTE SUR LA PARABASE

DANS

## LA COMÉDIE GRECQUE.

Le Chœur se composait de six parties, appelées *commation*, *parabase*, *strophe*, *epirrhema*, *antistrophe*, *antepirrhema*. Elles se suivaient dans l'ordre où nous venons de les nommer. De ces six parties, trois étaient en vers lyriques, le commation, la strophe, et l'antistrophe; les trois autres étaient en vers anapestiques.

Le commation était composé de huit vers, qui renfermaient soit une apostrophe adressée à quelque personnage, ou une réflexion sur ce qui venait de se passer ou ce qui se préparait.

La strophe et l'antistrophe étaient chacune de douze vers, et se répondaient mutuellement : elles exprimaient tantôt les louanges des dieux et l'éloge des héros et des bons citoyens, tantôt des traits satiriques. Comme nos vaudevilles, qui sont composés sur des airs connus et souvent populaires, ces vers étaient écrits dans des rythmes faciles, et s'imprimaient sans peine dans la mémoire : aussi quiconque avait le malheur d'être chanté sur le théâtre devait l'être longtemps dans toute la ville.

La parabase suivait immédiatement le commation; elle était ainsi nommée du verbe *παράβιβειν*, *changer de place*. Ordinairement le Chœur était partagé en deux troupes, qui se plaçaient à la droite et à la gauche de l'orchestre : dans la parabase, elles se réunissaient et se tournaient vers les spectateurs. Cela avait lieu lorsque les acteurs quittaient le théâtre pour la première fois, ou, comme nous dirions, à la fin du premier acte. Ne pouvant plus alors s'entretenir avec les personnages de la pièce, le Chœur adressait la parole au peuple. Les poètes saisissaient cette occasion, soit pour s'expliquer sur ce qui les regardait personnellement, soit pour raisonner sur les affaires publiques.

L'épirrhème et l'antépirrhème ne différaient de la parabase que parce qu'ils devaient se renfermer dans un nombre de vers déterminé, qui allait ordinairement à seize. Ces deux parties se répondaient comme la strophe et l'antistrophe.

La parabase fut supprimée dans la comédie nouvelle; ainsi il n'y en a pas dans le *Plutus*. (Voyez un Mémoire de *Lebeau*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*.)

FIN DU TOME SECOND.

# TABLE DES MATIÈRES

DU

## TOME DEUXIÈME.

---

NOTICE SUR la comédie <i>des Oiseaux</i> . . . . .	3
LES OISEAUX . . . . .	7
NOTICE SUR la comédie de <i>Lysistrata</i> . . . . .	81
LYSISTRATA. . . . .	85
NOTICE SUR la comédie des FÊTES DE CÉRÈS ET DE PROSERPINE. . . . .	139
LES THESMOPHORIES, OU FÊTES DE CÉRÈS ET DE PRO- SERPINE. . . . .	143
NOTICE SUR <i>les Thesmophories</i> . . . . .	191
NOTICE SUR la comédie <i>des Grenouilles</i> . . . . .	197
LES GRENOUILLES. . . . .	199
NOTICE SUR <i>l'Assemblée des Femmes</i> . . . . .	269
LES HARANGUEUSES, OU L'ASSEMBLÉE DES FEMMES. . .	271
NOTICE SUR la comédie de <i>Plutus</i> . . . . .	323
PLUTUS. . . . .	328
NOTE SUR la parabase dans la comédie grecque. .	380

VERIFICAT FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.  
1887



**CHEFS - D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.**

Grand in-18. format anglais avec portraits, notices et commentaires.

**PRIX : TROIS FRANCS LE VOLUME.**

	vol		vol
<b>AZAÏS</b> , Traité des compensations. . . . .	1	<b>HOLLIN</b> , Traité des études. . . . .	3
<b>BEAUMARCHAIS</b> , son Théâtre complet. . . . .	1	— Histoire ancienne. . . . .	10
<b>BERNARDIN DE SAINT-PIERRE</b> , Paul et Virginie. Cécilia. Indienne. Café de Surate et autres écrits. . . . .	1	<b>ROUSSEAU</b> , Nouvelle Héloïse. . . . .	1
— Etudes de la nature. . . . .	1	— Emile. . . . .	1
<b>BOILEAU</b> , Poésies complètes. . . . .	1	— Confessions. . . . .	1
<b>BOSSUET</b> , Oraisons funèbres, et choix de Flechier et de Mascaron. . . . .	1	— Contrat social. Discours. . . . .	1
— Histoire universelle. . . . .	1	<b>SAINTE-ÉVREMONT</b> , Choix. Correspondance. . . . .	1
— Sermons choisis. . . . .	1	<b>SARRAZIN, DE RETZ, DE BESSÉ, DE VERTOT, SAINT-RÉAL, RULHIÈRE</b> . . . . .	2
<b>BUFFON</b> , Histoire des animaux. . . . .	1	— Palais chefs-d'œuvre historiques. . . . .	2
— Epoque de la nature, discours académiques, histoire de l'homme. . . . .	1	<b>SCRIBE</b> , son Théâtre, cinquante-quatre pièces. . . . .	5
<b>CHATEAUBRIAND</b> , Atala, René, les Abencerrages, voyage en Amérique. . . . .	1	<b>SEVIGNÉ</b> , Nouveau choix de lettres. . . . .	1
— Génie du christianisme. . . . .	2	— Lettres complètes, avec commentaires. . . . .	6
— Les Martyrs. . . . .	1	<b>STÆL</b> (M <sup>me</sup> de), Corinne ou l'Italie. . . . .	1
— Les Natchez. . . . .	1	— De l'Allemagne. . . . .	1
— Itinéraire de Paris à Jérusalem. Notes sur la Grèce. . . . .	2	<b>SILVIO PELLICO</b> , Mes Prisons, traduit. . . . .	1
— Études historiques. . . . .	1	<b>VOLTAIRE</b> , Henriade et poèmes choisis. . . . .	1
— Analyse de l'histoire de France. . . . .	1	— Théâtre, Discours sur la tragédie. . . . .	1
— Les quatre Stuarts. Mélanges. . . . .	1	— Contes, satires, épîtres. . . . .	1
<b>CERVANTES</b> , Don Quichotte, traduit par Florian. . . . .	2	— Siècle de Louis XIV. . . . .	1
<b>CORNEILLE</b> , Œuvres complètes. . . . .	2	— Siècle de Louis XV. Parlement de Paris Charles XII. Pierre le Grand. Anecdotes. . . . .	1
<b>COUBIER</b> (Paul-Louis). Pamphlets. Daphnis et Chloé. Correspondance. . . . .	1	— Commentaires sur Corneille. . . . .	1
<b>CUVIER</b> , Discours sur les révolutions du globe, avec planches et notes. . . . .	1	— Romans. . . . .	1
<b>D'AGUESSEAU</b> (le chancelier). Mercuriales. . . . .	1		
<b>DE FOË</b> , Robinson Crusoé. . . . .	1	<b>THÉÂTRE.</b>	
<b>DELILLE</b> , Géorgiques. Jardins. Homme des champs. Malheur et Pitié. . . . .	1	<b>TRAGIQUES</b> .— <b>BOTROU</b> , Crébillon, la Fosse, Saurin, de Belloy, Chénier, Ducis, Lemercier. . . . .	2
<b>DIDEROT</b> , Œuvres choisies, avec une préface de M. Génin. . . . .	1	<b>COMIQUES</b> .— <b>SCARRON</b> , Montfleury, Boursault, Baron. . . . .	1
<b>FÉNÉLON</b> , Télémaque et Fables. . . . .	1	<b>DANCOURT</b> , Dufresny. . . . .	1
— Éducation des filles. Dialogues. . . . .	1	<b>BRUEYS</b> et <b>PALAPRAT</b> , le Sage, la Chaussée. . . . .	1
— Traité de l'existence de Dieu. . . . .	1	<b>DESTOUCHES</b> , Racin, Boissy. . . . .	1
<b>FLOBIAN</b> , Fables, suivies de ses poèmes et des fables de Lamoignon. . . . .	1	<b>MARIVAUX</b> , Piron, Gresset, Voltaire, Rousseau. . . . .	1
<b>FROISSARD</b> , Choix de mémoires. . . . .	1	<b>DE SMAHIS</b> , de la Noue, Saurin, Poinciset. . . . .	1
<b>HAMILTON</b> , Mémoires du chevalier de Grammont. . . . .	1	<b>SEDAINE</b> , Marmontel, Colle, Andrieux, etc. . . . .	1
<b>GENOUË</b> , Vie de Jésus-Christ. . . . .	1	<b>COLLIN D'ARVILLE</b> , Fabre d'Églantine, Desforges, Lemercier. . . . .	1
<b>LA BRÛTÈRE</b> et <b>Théophraste</b> . Caractères. . . . .	1		
— Id. par M. Walckenaër. . . . .	2	<b>BIBLIOTHÈQUE DES MÉMOIRES</b>	
<b>LA FONTAINE</b> , Fables. Notes de Walckenaër. . . . .	1	<b>RELATIFS À L'HISTOIRE DE FRANCE,</b>	
<b>LA ROCHEFOUCAULD, MONTESQUIEU ET VAUVENARGUES</b> , Maximes, Pensées. . . . .	1	<b>AVEC NOTICES ET PRÉFACES PAR M. BARRIÈRE.</b>	
<b>LE SAGE</b> , Gil Blas. . . . .	1	<b>DESTAAL, DELAUNAY, M. d'Argenson</b> . Extraits de Saint-Simon. . . . .	1
<b>LOUIS RACINE</b> , Poème de la religion. Notice par son petit-fils, l'abbé de la Roque. . . . .	1	<b>DUCLOS</b> , Sur Louis XIV, la Régence et Louis XV. . . . .	1
<b>MALHERBE, J. B. ROUSSEAU, LEBRUN</b> . . . . .	1	<b>MADAME DU HAUSSET</b> et <b>BACHAUMONT</b> . Mémoires de Benval et Colle. . . . .	1
<b>MARMONTEL</b> , Éléments de littérature. . . . .	1	<b>MARMONTEL</b> , Mémoires d'un père. . . . .	1
<b>MASSILLON</b> , Petit Carême. Sermons. . . . .	1	<b>MÉMOIRES</b> de Clairon, Lekain, Garrick. . . . .	1
<b>MAURY</b> , Eloquence de la chaire. . . . .	1	<b>MÉMOIRES</b> de Weber. . . . .	1
<b>MOLIÈRE</b> , son Théâtre, avec notes. . . . .	1	<b>MÉMOIRES</b> de madame Rolland. . . . .	1
<b>MONTESQUIEU</b> , Grandeur des Romains. Lettres persanes. Temple de Gnide. . . . .	1	<b>MÉMOIRES</b> de Clery, de la duch. d'Angoulême, du duc de Montpensier, de Riouffe. . . . .	1
— Esprit des lois, avec commentaires. . . . .	1	<b>MÉMOIRES</b> de madame de Campan. . . . .	1
<b>PASCAL</b> , Provinciales. Notices sur sa vie, par Bordas Dumoulin. . . . .	1	<b>MÉMOIRES</b> de Dumouriez. . . . .	1
— Pensées. Vie de Pascal, par M <sup>me</sup> Périer, sa sœur. Pensées de Nicole. . . . .	1	<b>MÉMOIRES</b> de Louvet et Daunou. . . . .	1
<b>PASQUIER</b> (Etienne). Recherches sur l'Histoire de France, à 5 fr. le volume. . . . .	2		
<b>RACINE</b> , Théâtre complet. . . . .	1	<b>CHEFS-D'ŒUVRE ÉTRANGERS.</b>	
<b>REGNARD</b> , Théâtre. Voyages. Poésies. . . . .	1	<b>DANTE</b> et Commentaires. . . . .	
		<b>TASSE</b> , La Jérusalem libérée. . . . .	
		<b>ARIOSTE</b> , L'Orlando furioso. . . . .	
		<b>PÉTRARQUE</b> , Le Rime, etc. . . . .	
		<b>BACCACC</b> , Il Decamerone. . . . .	
		<b>CAMŒNS</b> , Os Lusitadas. . . . .	
		<b>DANTE</b> , La Divina Comedia. . . . .	